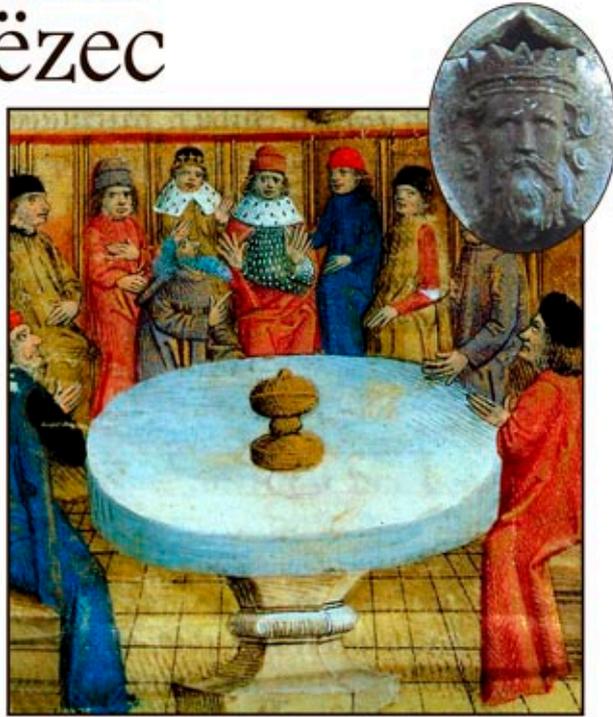


Gwenc'hlan
Le Scouëzec



ARTHUR,
ROI DES
BRETONS
D'ARMORIQUE

Tome II





LA VOCATION DE L'ARBRE D'OR

est de partager ses admirations avec les lecteurs, son admiration pour les grands textes nourrissants du passé et celle aussi pour l'œuvre de contemporains majeurs qui seront probablement davantage appréciés demain qu'aujourd'hui.

Trop d'ouvrages essentiels à la culture de l'âme ou de l'identité de chacun sont aujourd'hui indisponibles dans un marché du livre transformé en industrie lourde. Et quand par chance ils sont disponibles, c'est financièrement que trop souvent ils deviennent inaccessibles.

La belle littérature, les outils de développement personnel, d'identité et de progrès, on les trouvera donc au catalogue de l'Arbre d'Or à des prix résolument bas pour la qualité offerte.

LES DROITS DES AUTEURS

Cet e-book est sous la protection de la loi fédérale suisse sur le droit d'auteur et les droits voisins (art. 2, al. 2 tit. a, LDA). Il est également protégé par les traités internationaux sur la propriété industrielle.

Comme un livre papier, le présent fichier et son image de couverture sont sous copyright, vous ne devez en aucune façon les modifier, les utiliser ou les diffuser sans l'accord des ayant-droits. Obtenir ce fichier autrement que suite à un téléchargement après paiement sur le site est un délit. Transmettre ce fichier encodé sur un autre ordinateur que celui avec lequel il a été payé et téléchargé peut occasionner des dommages informatiques susceptibles d'engager votre responsabilité civile.

Ne diffusez pas votre copie mais, au contraire, quand un titre vous a plu, encouragez-en l'achat. Vous contribuerez à ce que les auteurs vous réservent à l'avenir le meilleur de leur production, parce qu'ils auront confiance en vous.

Gwenc'hlan Le Scouëzec

Arthur, roi des
Bretons d'Armorique

LE MONDE DE LA TABLE RONDE

TOME II



© Arbre d'Or, Genève, février 2002
<http://www.arbredor.com>
Tous droits réservés pour tous pays

X LE MONDE DE LA TABLE RONDE

49. LES GRANDS VASSAUX DU ROI ARTHUR

Quelques pages après nous avoir présenté les Chevaliers de la Table Ronde, Chrétien de Troyes établit la liste des vassaux les plus illustres du roi Arthur. Ce sont, dans l'ordre où ils sont mentionnés par l'auteur d'Erec et Enide, les dix-neuf personnages suivants :

- le roi Branles de Colecestre (Gloucester),
- Menagormon, seigneur d'Eglimon,
- le seigneur de la Haute Montagne,
- le comte de Traverain,
- le comte de Godegrain
- Moloas, seigneur de l'Île Noire,
- Greslemuef d'Estre-Poterne,
- Guingamar, seigneur de l'île d'Avalon et ami de la fée Morgant,
- David de Tintajuel (Tintagel),
- Garras, roi de Corques (Cork),
- Aguiflez, roi d'Escoce (Ecosse),
- Cadret, fils d'Aguiflet,
- Quoi, fils d'Aguiflet,
- le roi Ban de Ganieret,
- Quirion, roi d'Orcel,
- Bilis, roi d'Antipodés, roi nain,
- Bliant, frère de Bilis, roi nain,
- Gribolo, roi nain,
- Glodoalan, roi nain.

Reprenons donc, un par un, ces différents princes et chevaliers, selon les listes que nous venons d'établir, afin d'en définir l'origine et le pays.

Le roi Branles de Colecestre (Gloucester),

Branles fait penser au Corbeau de la Cour, Bran Les. Nous ne voyons guère la relation de ce mot avec *Gloucester*.

Menagormon, seigneur d'Eglimon,

Le seul phonème immédiatement intelligible ici est la première syllabe, *Men*, la pierre. La dernière de l'anthroponyme comme du toponyme, *Mon*, pourrait être une abréviation de *Monid*, la montagne, en vieux-breton, à moins que ce ne soit le roman *mont*. *Agor* a généralement le sens d'*ouvert*.

Le seigneur de la Haute Montagne,

Sans commentaires. Peut-être cette haute montagne a-t-elle quelque relation avec les *Monid* précédents.

Le comte de Traverain et le comte de Godegrain

Pour ces deux noms, qui se fondent sur des toponymes, nous renvoyons au lexique géographique d'Erec et Enide, où nous nous efforçons de leur trouver sinon une localisation, du moins un sens.

Moloas, seigneur de l'île Noire

Nous avons signalé précédemment, à son propos, l'analogie existant entre ce nom et celui de Malvas, roi d'Islande, ainsi qu'avec l'éponyme de Pont-Melvez (Côtes-d'Armor).

Le seigneur de l'île Noire est l'un des vassaux les plus illustres du roi Arthur. Son nom, qu'on trouve écrit par ailleurs Maheloas, paraît venir du celtique *Magalos vassos*, le Grand vassal ou le grand chevalier. En moyen breton, *Maelwas* avait évolué au sens de Prince. mais les différences avec le gallois sont inexistantes.

David de Tintajuel,

David, en Galles et en Bretagne, est mis parfois à la place du breton *Divi* ou du gallois *Dewi*, désignant un saint, fils de Nonn. C'est le cas à Quimperlé et à Saint-David's, appelé en gallois *Tiddewi*, la Maison de Dewi.

Le personnage marque peu, mais Tintajuel, ou Tintagel est d'importance, lieu des amours du trio Uter Pendragon, Gurlois et Igerne, ainsi que de l'autre trio, Marc'h, Tristan et Yseult. Nous avons dit ce que nous en pensions à propos des Résidences d'Arthur, au chapitre 28.

Garraz, roi des Corques,

Garraz pourrait être roi de Cork en Irlande. La présence à la suite d'Aguiflez, roi d'Ecosse pourrait faire pencher en faveur de cette hypothèse. Le nom pourrait être rapproché du radical celtique de l'amour, de l'amitié, de l'amabilité et de la parenté, Kar- ou Gar- En irlandais moderne, *gar*, est traduit par *nearness, convenience, good turn* et *garach* par *convenient, obliging* dans le Focloir Gaeilge-Béarla de Talbot Press. Garraz pourrait donc être quelqu'un d'obligeant, de serviable au sens de l'anglais *obliging* et *good turn*.

Aguiflez, roi d'Ecosse, et ses deux fils Cadret et Quoi.

On peut s'attendre ici à trouver trois noms relevant du gaélique d'Ecosse puisqu'ils sont attribués à des gens de ce pays. L'étymologie en est rendue d'autant plus difficile qu'il s'agit de personnages épisodiques qui ne sont pas retrouvés ailleurs.

En ce qui concerne Aguiflez, une possibilité intéressante nous est fournie par les mots *Agh*, signifiant bonheur, succès et *fleasg*, au sens de couronne, ce qui convient particulièrement bien à un roi.

En revanche, les mots Cadret et Quoi n'évoquent rien de particulier, si ce n'est le rapprochement que l'on pourrait faire entre Quoi et *Cog*, combat, guerre. Mais Quoi rappelle aussi le nom arthurien de Ke ou Quay, sans qu'il soit possible de s'orienter d'une manière quelconque dans cette interprétation.

Quant à Cadret, il fait penser au latin *Quadratus*.

Concernant notre recherche, l'absence de compréhension adéquate de ces termes, de même que de Garraz, ne tire pas à conséquence, puisqu'il s'agit d'écossais visiteurs, présentés comme vassaux du roi Arthur. Tout ce que l'on pourrait en dire, c'est que la légende arthurienne n'est pas d'origine gaélique, puisque les Gaëls n'y figurent qu'à titre d'invités, en petit nombre et sans aucun rôle conséquent.

Ban de Ganieret (Gomeret)

Vint li rois Bans de Ganieret

Nous étudierons un peu plus loin le nom de Ban à propos du plus célèbre personnage à l'avoir porté, le roi de Benoïc et le père de Lancelot. Sa terre, appelée Ganieret dans Erec et Enide, semble bien une simple variante de Gomeret que Chrétien lui attribue dans le Conte du Graal.

Quirion, le vieux roi d'Orcel
Quirions, li rois vialz d'Orcel

Nous ne connaissons pas de Quirion, mais l'inversion graphique fréquente du n en u et l'inverse, nous autorise à étendre nos recherches à une forme Quiriou. Il existe bien, en Bretagne Armoricaïne, un saint ermite de ce nom, qui a le pouvoir de guérir les furoncles, d'où le nom de *droug sant Kiriou*, mal de saint Kiriou, donné à cette maladie.

Le mot est également présent dans la toponymie, puisqu'une hauteur rocheuse du Tregor sud porte le nom de Roc'h Kiriou. Elle domine la voie express de Brest à Rennes, entre Plounérin et Plounevez-Moëdec. Une chapelle dédiée au saint est établie à ses pieds, ainsi qu'un village homonyme.

Nous ne saurions en dire plus. Simplement nous avons la certitude que le nom existe bien en Armorique. Est-il signalé ailleurs ? Les Mabinogion gallois ne le connaissent pas.

Bilis, roi des Antipodes, seigneur des nains

Les nains sont bien connus dans la tradition bretonne jusqu'à nos jours sous le nom de *Korriganed* ou *Kornandoned*. Ils ont donné naissance à nombre de récits légendaires où ils apparaissent comme des représentants de l'Autre Monde en celui-ci, habitants des allées couvertes, bâtisseurs de mégalithes, facétieux, mais point méchants, parents des fées, des lavandières et des êtres de la nuit. Les tertres, comme les *shi* irlandais, sont leurs lieux de prédilection.

L'Armorique où ces contes sont développés, n'a cependant pas le privilège de leur présence. On les connaît en Galles et en Cornouailles, ainsi que dans le pays d'élection des personnages fantastiques, l'Irlande. Leur existence dans la légende arthurienne se remarque à peine, tant elle est de règle dans la tradition celtique occidentale.

Le nom de Bilis se retrouve ici sous la forme Bili. Comme nom commun, il signifie un ensemble de galets, tels qu'on en trouve par exemple sur le rivage de la baie d'Audierne, en avant des paluds, sur cette frange de cailloux dénommée *an Ero Vili*, le sillon de galets.

Comme nom propre, c'est celui d'un machtiern du IX^e siècle, présent dans le cartulaire de Redon ; celui de deux évêques de Vannes, l'un au VIII^e et l'autre au IX^e siècles, qui serait mort martyr. En 1234 encore, il apparaît sous la forme cette fois d'un nom de famille, celui d'un certain Guillaume Bili, à Nantes. Enfin, dans le texte qu'Albert Le Grand vit à Landévennec au XVII^e siècle et qui rap-

porte, sans doute bien des siècles après, l'enterrement du roi Gradlon, un certain Bili, moine, est mentionné.

On ne peut manquer bien sûr de rapprocher ce nom de celui du dieu celtique Belenos et du breton beli, au sens d'autorité et de juridiction. L'ancien breton possédait l'adjectif *Beli*, brillant et le mot *Bel*, au sens de feu. Pour les Gallois du X^e siècle encore, Beli avait été l'époux d'Anna, la grande déesse.

Bliant, frère de Bilis, roi nain,

La qualité de frère de Bilis attribuée à ce personnage laisse à penser que les deux noms appartiennent aussi à la même famille. Bliant serait alors mis pour Biliant et pourrait signifier la brillance ou le pouvoir.

Gribalo

Gribalo est un roi nain, comme Bilis, et son vassal. Par lui s'amorce une triade, qui comprendra encore Glodoalan. Faut-il rapprocher ce nom de Kribellou, les crêtes (de coq ou de montagne...)?

Glodoalan

Roi nain, lui aussi, et vassal de Bilis, roi d'Antipodes. La première syllabe pourrait être en rapport avec la renommée: *Klod*. La seconde correspondant au prénom armoricain Alain, on aurait ici un Alain célèbre.

40. Gradlon Meur et Guyomarc'h Greslemuef d'Estre Poterne

Parmi les invités à la noce d'Erec et d'Enide, il en est deux que l'on ne manque pas de remarquer pour les étranges possessions qui sont les leurs :

Et Greslemuef d'Estre Posterne

I amena compaignons vint;

E Guingamars ses freres i vint,

De l'isle d'Avalons fut sire;

De cestui avons oï dire

Qu'il fu amis Morgant la fée

E ce fu veritez provee.

« Et Greslemuef d'Estre Poterne y amena vingt compaignons, et Guingamar son frère y vint. De l'île d'Avalon, il était le seigneur ; de lui nous avons entendu dire qu'il était l'ami de Morgane la fée, et c'était une vérité prouvée. »

Nous avons déjà exercé notre sagacité sur le mystérieux royaume d'Estre-Poterne et nous avons montré qu'une situation ainsi définie ne pouvait être autre que celle de notre moderne Finistère. Là règne donc un nommé Greslemuef,

frère d'un certain Guingamar dont la principauté n'est autre que l'île d'Avalon, terre de l'Autre Monde, bien connue ici et ailleurs pour être fréquentée par Morgane. On sait que c'est dans ce pays que le roi Arthur sera emmené, après la bataille de Camlann, par sa soeur, ladite Morgane, et que de là, les Bretons attendent son retour.

Guingamar joue donc un rôle capital, quoique peu reconnu, dans les romans de la Table Ronde. Il apparaît comme celui qui commande aux domaines paradisiaques des Celtes et à leurs habitants.

Marie de France le connaît sous le nom de Guigemar et lui fait dire d'emblée :

De Bretagne la Menur sui
« Je suis de Petite-Bretagne ».

De fait, il traverse la mer sur la nef merveilleuse, ce qui équivaut à effectuer un voyage dans l'Autre Monde, où précisément il découvrira celle qu'il doit aimer.

Rien d'étonnant donc dans cette géographie. Guingamar et Greslemuef sont tous deux des Armoriciens et, ce qui est bien conforme à la tradition, l'Armorique apparaît comme étroitement liée à l'île d'Avalon, dont elle permet l'accès, sous la protection des siens.

Nous avons fait remarquer que la terre de Graeslemuef portait dans les manuscrits plus souvent le nom de Fine-Poterne que celui d'Estre-Poterne. En fait, à la lumière de l'histoire des deux frères, il semble bien qu'il faille dédoubler la signification de ces lieux. Le roi de Fine Poterne, l'extrême-Occident, c'est Greslemuef, et c'est son frère Guingamar qui, régnant sur Avalon, est le vrai roi d'Estre-Poterne, l'au-delà de l'Ultime. Avalon ne se tient-elle pas quelque part dans l'océan au large des terres dernières d'Armorique ?

Le nom de Greslemuef revêt une apparence quelque peu surprenante dans sa forme. Cependant, et à juste titre, on s'accorde à y voir un personnage connu dans l'histoire de Bretagne. Peter F. Dombowski nous fournit, dans l'édition de Chrestien dans la Pléiade, les variantes onomastiques des manuscrits : *Graislemiers, Grailemus, Graillemers, Garlemmers, Graislemiers*. Nous sommes là très près du Graelent de ce lai anonyme qui nous conte encore une fois une histoire de fées et d'Autre Monde. Et Graelent, c'est le roi Grallon, seigneur de la Ville d'Is, qu'on voit toujours représenté dans la pierre entre les tours de la cathédrale de Quimper.

Les anciens catalogues de princes bretons et notamment celui du Cartulaire de Landévennec le mentionnent, pour avoir régné de 388 à 405 de notre ère, sous le nom de Gradlon Meur, c'est-à-dire le Grand. La précision, de fait, est

bien nécessaire, car on trouve, entre le V^e et le XII^e siècle de nombreux homonymes, tous postérieurs.

Au temps de Nominoë, au IX^e siècle donc, un machtiern Gradlon siégeait en sa cour à Liscelli, dans la région de Redon. Et si le manuscrit de Landévennec, écrit au début du XI^e siècle, fait figurer à de nombreuses reprises dans ses lignes le roi Gradlon *rex Gradlonus*, vers la même époque qu'un Gradlen Pluenevor, un Gradlon Flainn et un Gradlen Mur, on s'accorde à reconnaître les mêmes personnages que ceux appelés Gralen Ploeneor, Gradlen Flam et Gradlen Mur dans les chartes de Quimperlé et dans celles de Quimper. Mais à Quimperlé en 1107, on rencontre un Gradlon, qui est obligatoirement différent des précédents.

D'autres s'inscrivent dans l'histoire : un certain Gradlon Grammaticus est témoin d'une donation du Prince Alain de Cornouaille vers 1029, tandis qu'en 1063, Gradelonus figure parmi les laïcs témoins d'une donation de Bernard de la Roche-Bernard aux moines de Redon.

Nous aurons de même un Gradilonius à Combourg vers 1080, un Gradalonus qui apposera son sceau en 1120 à Chateaubriand, un chapelain nommé Gradalonus ou Gradallonius en 1122 à Iffendic, un Gradilon fils d'Ehoarn en 1128 à Morlaix, enfin un Gradilonus Capellanus en 1130 à Josselin.

Et lorsque l'histoire commencera à se modeler par delà les textes juridiques, l'on reviendra, à la fin du XIV^e siècle, dans la Chronique de Saint-Brieuc au *Grallonus Magnus Rex*, le Grand Roi Grallon, successeur de Conan Meriadec et deuxième roi de Bretagne.

Et c'est bien lui dont nous parle Chrestien de Troyes parmi les invités à la noce d'Erec. Greslemuef, c'est, plus ou moins bien entendu par une oreille de romanisant, Graslon Mur. La voyelle interconsonantique a disparu, le d s'est transformé en s ou z, avant de s'en aller à son tour. Les formes Graislemlers, Graillomers, Garlemmers, Graislemlers restituent mieux que celle employée par le copiste Guiot, le mot mur ou meur qui signifie grand. Grailemus n'a pas le déterminatif et se rapproche du Graelent du lai, sans d, mais avec l'ancienne voyelle centrale.

Greslemuef de Fine Poterne est donc bien notre roi Grallon et il règne sans conteste, au moins sur la Bretagne occidentale, peut-être sur la totalité de la péninsule armoricaine si la Cornouaille a dans son cas sa vieille acception de Corne de la Gaule, ce qui expliquerait en même temps son double titre de roi de Bretagne et de Cornouaille. Si nous attachions aux dates et à l'historicité de ce genre de récit une importance plus grande qu'à la mythologie, nous remarquerions immédiatement que le règne de Grallon, tel qu'il est donné par les hagiographes, de 288 à 405, ne coïncide pas avec celui d'Arthur tel que les Annales Cambriæ le

présentent avec la bataille du Mont Badon en 516 et celle de Camlann en 537. Mais cela ne concerne que de très loin notre recherche du Légendaire.

En tout état de cause, force nous est de constater que nous sommes ici, dans Erec et Enide de Chrétien de Troyes, à cent lieues d'un conte d'origine galloise. La Porte de l'Autre Monde est en somme aux mains des Deux Frères armoricains, les Dioscures de cette Letavia qui est le Pays de la Mort, pour la tradition comme pour l'étymologie.

Et il nous semble entendre ici l'écho du passage fameux du byzantin Procope de Césarée nous contant au livre VIII chapitre 42 de son Histoire de Justinien, comment les Armoricains ont pour fonction de passer les âmes des morts sur l'autre rivage, de l'autre côté de l'Océan. Tout ceci est donc parfaitement cohérent et le caractère armoricain des personnages et des lieux bien mis en évidence.

Il n'est pas jusqu'à la dualité des chevaliers, qui ne donne un caractère mythologique. L'on évoquera bien sûr à leur propos les dieux jumeaux de l'ancienne mythologie indo-européenne, les Asvins du Véda, les Naisityas de l'Avesta, non moins que les Dioscures helléniques, ces Cavaliers du Jour, qui maîtrisent le passage de l'Aurore et le retour à la jeunesse.

Guingamar, roi de l'île d'Avalon

Seigneur de l'île d'Avalon et ami de Morgane, tel nous apparaît ce Guinguemar, frère de Greslemuef de Fine-Posterne, seigneur de l'île d'Avalon, ami de la fée Morgane.

On trouve son nom écrit de différentes manières Guinguemar, ou Guingomar. En breton de l'époque, on aurait probablement Guingomarch. Quant au nom de famille moderne qui en dérive, Guyomarc'h, Albert Deshayes ne donne pas moins de treize variantes et Gwenolé Le Menn, près d'une trentaine avec toutes les possibilités d'écriture. C'est, avec toutes les formes anciennes, l'un des noms bretons les mieux connus.

Le celtique connaissait *Visumarcos* qui a évolué en vieux-breton en *Uuiuhomarc'h*. Le n présent dans Guingamars résulte sans doute d'une méprise, due soit à une nasalisation ponctuelle de la première syllabe, soit à une confusion avec les très nombreux noms bretons commençant par Guen ou Gwen, le béni. Mais il ne nous semble planer aucun doute sur l'identité des noms entre eux.

D'ailleurs Marie de France a écrit un lai, dit de Guigemar, où le n ne figure pas et qui est dans le droit fil de l'évolution phonétique. Le héros de ce poème

est le fils d'Oridial, seigneur de Léon et il a deux enfants, une fille, Noguent et un garçon, précisément Guiguemar.

Quant à Guiguemar, forme archaïque, il nous ramène normalement à la forme moderne de Guyomarc'h. Historiquement, c'était, dès le XI^e siècle, le nom des vicomtes du Léon. Le premier d'entre eux, *Guyomarchus Leonensis*, apparaît en 1021 dans un acte de Judicaël, évêque de Vannes, qui confirme certains droits de l'Abbaye de Redon.

Guyomarc'h II envoya son fils Hervé à la Première Croisade en 1096. Guyomarc'h III fonda le prieuré de Saint-Melaine de Morlaix. Guyomarc'h IV vivait au temps de Marie de France: il s'opposa avec force en 1179 à l'invasion anglaise, combattit Geoffroy Plantagenêt, mais mourut vaincu et dépouillé de ses biens le 27 septembre 1179. Le duc Geoffroy II rendit cependant leur domaine à ses fils Guyomarc'h V et Hervé.

Le nom était connu plus anciennement. Dans les actes de Bretagne Armoricaine antérieurs à 1135, on trouve des formes plus proches du Gingemar de Marie de France et du Guingamars de Chrétien de Troyes.

- Dans l'acte du Roi Erispoë du 19 mai de l'an 851 environ, faisant élection du monastère de Vadel à Conwoïon, abbé de Redon, dans lequel figure un témoin du nom d'Arthur, un cosignataire est appelé Viuhomarc.
- Vers 1060, une donation à l'Abbaye de Marmoutiers d'églises et de terres, est faite par Haimon, fils de Gingomar (*filius Gingomari*) surnommé Bloc-cus, et frère également d'un *Gingomarus*.
- A la même date, le serviteur des moines de Saint-Serge s'appelait *Gingomaret*.
- Dans un titre de Marmoutiers de 1080 environ, le trésorier (*Eleemosynarius*) du Prieuré de Combourg porte le nom de *Gingomarus*.
- Le chapelain du Vicomte de Josselin, Josthon, en 1108, est appelé *Gingomarus*.
- Mais l'année précédente, un *Guihomarcus*, fils de Blenluet, participait à la fondation du prieuré Saint-Nicolas de Carhaix. Il semble s'agir de la coexistence d'une forme ancienne (*Gingomarus* à Josselin) et d'une forme plus moderne (*Guihomarcus* à Carhaix).
- Par ailleurs, la Chronique de Robert Abbé du Mont Saint-Michel et des actes divers des XI^e et XII^e siècles font état des vicomtes de Léon dont nous avons parlé.
- *Gingomari monachi* figure dans un Titre de Marmoutiers.
- *Gigomari monachi* également.
- Le Catalogue des évêques de Léon, d'Albert Le Grand mentionne à la

ARTHUR, ROI DES BRETONS D'ARMORIQUE

douzième place, *Guyomark*, sacré en 735 sous le Pape Grégoire III et l'Empereur de Byzance Léon l'Isaurien, et mort en 783.

- Une commune de Saint Guyomard existe dans le Morbihan, qu'on écrivait Dyomar en 1532, sans compromettre toutefois la vraie nature du nom.

En revanche, de même que pour Quirion et Gradlon, il ne semble pas y avoir trace de ce nom au Pays de Galles. Il ne figure en aucun cas dans les *Mabino-gion*.

50. AUTRES ROIS ET CHEVALIERS D'ARTHUR

Aux grands vassaux d'Arthur, mentionnés par Chrétien dans sa liste des compagnons, s'ajoutent dans le corps du récit, quatorze autres chevaliers, dont certains ne manquent pas d'importance. Ce sont, par ordre alphabétique :

- Arès
- Ban de Benoïc
- Bohort
- Bruyant des Iles
- Calogrenant
- Cort, fils d'Arès
- Evrain
- Galaad
- Garin
- Lac
- Lucain le bouteiller
- Marc, le roi de Cornouaille,
- Nut
- Yonet

Arès

Nous aurions du mal à voir désigné par ce mot le dieu grec Arès. La manie d'interprétation gréco-latine a fait trop de mal aux études celtiques pour que nous admettions sans preuve, de reconnaître ici l'amant d'Aphrodite. De fait, nous ne connaissons rien du personnage, si ce n'est qu'il est le père de Cort. Ce dernier figure parmi les chevaliers d'Arthur, mais non point Arès. Cette ignorance où nous sommes interdit toute hypothèse sérieuse. Nous remarquerons simplement l'analogie existant avec l'Ahès armoricaine, déesse des grands chemins et de la Cuve de Huelgoat, mais sans en tirer aucune conclusion. Arès d'ailleurs est un homme de sexe masculin, Ahès une femme divine.

Ban de Benoïc

Deux personnages portent, dans les Romans, le nom de Ban. L'un, Ban de Benoïc, est le père de Lancelot, l'autre est Ban de Gomeret. Le nom présente une analogie certaine avec *Ben*, l'embouchure. On peut d'ailleurs parler d'un jeu de mots et d'assonances entre le prince et son royaume.

Cependant les acceptions ne manquent pas. En breton moderne, Ban est employé pour dire une colonne, une éminence et un rayon.

Anciennement, un homonyme avait, comme en irlandais le sens de femme. En vieux-breton, outre cette dernière acception, le mot Bann possédait plusieurs significations différentes que voici, telles qu'elles figurent dans le Dictionnaire du Vieux Breton de Léon Fleuriot: 1 = mélodie, musique, 2 = corne, 3 = élevé, dressé vers le haut.

A cette dernière rubrique, l'on rattache d'ordinaire le nom gaulois du Lac de Garde en Italie, *Benacos*. Dante, en 1305, connaissait encore le mot et l'employait, puisqu'il nous parle, au vingtième chapitre de l'Enfer, d' *un laco... c'ha nome Benaco*, «un lac... nommé Benaco». On remarquera cependant que la vaste étendue d'eau qu'il présente, si elle n'est pas située à plus de 65 m d'altitude, figure en revanche fort bien le dessin d'une corne allongée.

De fait, la seconde rubrique apparaît très vite comme la plus riche en dérivations et en explications. En gallois, le mot *ban*, en irlandais le mot *ben* désignent également la corne. En breton moderne, le mot a subsisté en composition sous la forme *banhez*, l'andouiller. Fleuriot signale l'existence dans la toponymie galloise de *Bancarw* et de *Bancaru*, ce qui veut dire la corne de cerf. D'une façon plus générale, le mot paraît s'appliquer spécifiquement aux bois des cervidés.

En Bretagne, nous n'avons pas retrouvé de noms de lieux analogues au *Bancarw* insulaire. Mais il en existe une traduction française, La Corne de Cerf, en deux endroits du pays anciennement bretonnant, l'un en forêt de Paimpont, l'autre sur un carrefour de la voie express sud, entre Muzillac et le pont de la Roche-Bernard. Nous parlerons, à propos de la géographie de la Basse-Vilaine, de cette dernière et intéressante localisation., que souligne d'ailleurs l'existence d'un hameau de Ban en Allaire, dans la même région.

Nous avons eu l'occasion, et nous l'aurons encore, de souligner l'importance du Cerf et de ses ramures dans la mythologie armoricaine. Nous sommes donc tentés d'admettre cette signification et de nous intéresser à ces localisations, qui se montreront pour nous, en avançant dans notre propos, fort riche de sens et de conséquence.

Bohort

Bohort de Ganne est le frère de Ban de Benoïc et l'oncle de Lancelot. Il s'agit là d'une famille entièrement armoricaine. Le royaume de Ganne, en quelque sorte jumelé avec celui de Benoïc, se trouverait dans le nord du pays gallo.

L'étymologie n'est pas très évidente. On pense à un nom de lieu relevant du

vieux-breton tel que *Bot-orth*, enclos résidentiel, ou *bu-orth*, enclos à boeufs. Cette dernière possibilité, un nom en relation avec les boeufs, pour le frère du roi Ban, « corne de cerf », présenterait l'intérêt de voir couplés les deux animaux qui sont mythologiquement liés. Ils se présentent en effet l'un en face de l'autre sur l'autel gaulois de Paris, devant la personne divine de Cernunnos.

Si l'un est bien logé sur la Basse-Rance et l'autre sur la Basse-Vilaine, comme nous le pensons, ils seraient ainsi disposés géographiquement par rapport aux lieux sacrés de Cernunnos en Bretagne Occidentale, Menez Kronan et Locronan, comme ils le sont sur l'autel de Paris, déterminant un triangle Brasparts (ou Locronan)-La Roche Bernard-Dinan.

A Locronan d'ailleurs la triade Kronan-Boeuf-Cerf est représentée sur le terrain de la Troménie : Plas ar C'horn au sommet de la montagne de Lo-Kronan est située entre la montée légendaire du char à boeufs dont l'un a une corne brisée depuis la rencontre de Keban au lavoir de Kernevez, et la loge de feuillage de saint Telo monté sur son cerf symbolique.

Bruyant des Iles

Le nom de ce chevalier correspond sans doute à Briand, qui appartient à toutes les langues celtiques. En Ploërmel, il existe un Roc-Brien et une Ville-Brien, ainsi que des landes Brien, un peu plus à l'est. Mentionnons surtout la ville de Châteaubriant et les illustres écrivains qui ont porté ce nom. La forme avec d, celle de René, ou avec t, celle d'Alphonse, paraissent l'une comme l'autre, plus proprement armoricaines. Outre-Manche, l'on rencontre en revanche des Brien, Brian et O' Brien. La dentale finale serait donc le résultat d'une romanisation, sans doute muette, en Bretagne orientale.

Calogrenant

Ce personnage, cousin d'Yvain, est présent dans d'autres romans, tels que Meraugis, Perceval et Jaufré. Le caractère très armoricain du Roman de Jaufré où nous rencontrons une femme aussi spécifique que la fée de Gibel, nous incite à porter notre attention d'emblée sur la péninsule.

La syllabe finale du mot suggère deux possibilités : ou bien il s'agit du diminutif -an, doté de ce t adventice qui revient si souvent dans les formes romanisées, ou bien c'est le vieux mot celtique *nant*, la vallée qui réapparaît ici et fait songer à un toponyme pris comme nom d'homme.

Or, dans la très arthurienne vallée de la Rance, un peu en amont de Dinan, une commune porte le nom de Calorguen. L'agglomération s'appelait Carorgon

en 1187, Calorien en 1735 : le mot est donc bien à prononcer avec un *g* dur et non avec un *gü* ou *gw*. Il s'agirait d'un Caer-organ ou Caer-Orgen. Le nom de Calogrenant serait la dénomination de la vallée de la Rance en cet endroit Calorgen-nant.

A souligner qu'Orgen est très proche d'Organ et de Coat-Organ dont nous parlerons à propos de l'Orcanie du roi Lot.

Cort, fils d'Arés

Dans Erec et Enide, au vers 1516, figure *Corz, li filz au roi Arés*. Pas plus que sur son père, on ne nous fournit de renseignements sur lui. S'agirait-il d'une forme ancienne de *Korz*, roseau, tube, tige, chenal ? et dans ce cas-là ce Cort mab Ahes ne serait-il pas un Korz Ahes ou chenal d'Ahes ? ou bien un roseau d'Ahès : nous verrons, à propos du roi Marc'h et de ses métamorphoses, l'usage qu'Ahès faisait des roseaux. Mais cela est insuffisant pour tirer quelque conséquence.

Le gallois et le breton sont en tous cas semblables.

Evrain

Le roi Evrain, châtelain de Brandigan, qui apparaît à plusieurs reprises dans Erec et Enide, a été rapproché, en particulier, par Loomis, du prince de Rheged Urien. Ce serait, pour l'auteur américain, le même personnage. L'analogie des formes n'est cependant pas hors de toute critique et son origine galloise non plus.

En fait, nous ne connaissons, pas plus que Loomis, d'anthroponyme de cette sorte dans le monde celtique. Mais il existe un toponyme, en Bretagne Armoricaine, qui lui ressemble exactement. Il s'agit de la commune d'Evran, en Ille-et-Vilaine, qu'on trouve encore au XII^e siècle sous la forme Ivran et Evran. La transformation des finales d'*an* en *ain* est classique au XI^e siècle en milieu romanisant : c'est ainsi qu'Ivan a donné Yvain... et pane, pain.

La petite ville est située dans la frange orientale de la Bretagne et dans cette vallée de la Basse-Rance qui paraît si riche en noms de lieux arthuriens.

Galaad

Le nom de Galaad fut le premier nom de Lancelot, celui qui lui fut donné au baptême. Par la suite, ce fut le nom donné à son fils, le héros qui devait mettre fin à la Quête du Graal.

Le vocable est apparemment tiré de la Genèse. Il y apparaît d'abord comme le

nom d'un lieu : c'est « la montagne de Galaad », vers laquelle se dirige Jacob après avoir franchi le Jourdain. Un peu plus loin cependant, dans le même chapitre, lorsque Laban et Jacob concluent une alliance, ils décident d'élever un cairn en témoignage de leur accord :

Jacob prit une pierre et l'érigea en stèle. Puis Jacob dit à ses frères : « Ramassez des pierres ! » Ils prirent des pierres et en firent un monceau. Ils mangèrent là, sur le monceau. Laban l'appela Yegar-Sahadouta et Jacob l'appela Galeéd. Laban dit : « Ce monceau est aujourd'hui témoin entre moi et toi ! » C'est pourquoi on l'a appelé du nom de Galeéd (Galaad)...

Selon Edouard Dhorme, les deux noms auraient le même sens, celui de « monceau du témoignage », mais le premier, celui donné par Laban, serait araméen et le second, celui de Jacob, hébreu.

Par la suite, le nom de Galaad devait désigner l'ensemble du pays environnant, soit en Transjordanie entre le plateau de Madaba et l'affluent du Jourdain nommé Yarmouk. Il fut donné, selon les Nombres (XXXII, 40) par Moïse à Makir, fils de Manassé.

Ceci dit, on ne peut manquer de rapprocher le mot de celui qui désigne les Celtes, les *Keltoi* des Grecs, le peuple des *Caletes* au pays de Caux, et leurs territoires, la *Galatia*, qui est aussi bien la Gaule que la Galatie et la Galice. Rien n'empêche de penser que l'auteur du Lancelot en prose ou son prédécesseur n'ait hébraïsé, pour le christianiser, quelque « dur » – c'est le sens du mot en breton et en général en celtique – dénommé Kaled ou Galat.

Cette origine nous paraît d'autant plus vraisemblable que la famille sémantique est vaste et interceltique : c'est ainsi que le gaélique d'Ecosse dit *galad* pour bravoure et que le breton *galloud* s'entend du pouvoir.

Garin

Dom Garin apparaît, comme un personnage de peu d'importance, une seule fois dans le Conte du Graal. Mais ce nom d'allure romanisée, voire romane, est bien usité dans la Bretagne Armoricaire des XI^e et XII^e siècles. Ainsi Garin de Lanrigan était moine au prieuré de Combourg, dépendant de Marmoutiers, vers 1080. Un Garin fils d'Orric, qui est peut-être le même, figure à la même date dans un acte concernant également Combourg.

Le 18 février 1086, Boscher fils de Garin, se trouvait à Val-d'Izé *in parochia de Isei*, près de Livré *juxta Liwri*, sur les bords de la Veuve *non longe a fluvio qui dicitur Vozoura*. Quinze ans plus tard, en 1101, un Garin panetier et père d'Even était témoin à Nantes, d'une donation du duc Alain et de la duchesse

Ermengarde à l'abbaye de Marmoutiers. Un prieur du nom de Garin s'y trouve concerné également.

En dépit du caractère épisodique du personnage, ce nom ne manque pas d'importance pour nous. Nous ne lui connaissons pas d'analogue gallois ni plus généralement celtique. Pour Dauzat et plus récemment pour Albert Deshayes, le nom serait français et d'origine germanique. Ce serait *Warino*, de *wara*, protection.

Nous retrouvons ici à la fois une localisation armoricaine orientale de l'usage anthroponymique et une forme étrangère. Voilà une donnée linguistique entièrement frontalière, attachée à la marche des Bretons et des Francs. Même si nos Garin étaient de bons Bretons, ils n'en portaient pas moins un nom germanique, comme des Germains ou des Gaulois d'origine ont à une autre époque porté des noms bretons. Mais le phénomène nous ramène obligatoirement très loin du Pays de Galles qui n'eût pas cité dans ses contes un semblable nom.

Lac

Dans Erec et Enide, le héros est le fils du roi Lac. On ne peut manquer de faire le rapprochement avec un autre nom de la tradition arthurienne et non des moindres, celui de Lancelot du Lac. La translation galloise montre bien l'origine bretonne armoricaine, via la romanité, de ce dernier nom. L'amant de Guenièvre y est dit en effet Lawnselot dy Lac, dans la Triade 85 de la Myvirian Archaeology of Wales, ce qui n'est évidemment qu'une copie du roman.

Mais quid de ce Lac? S'agit-il d'une traduction française de *Loc'h*, voire, par cet intermédiaire, du dieu *Lugos*? Ou bien du breton *Lag*, *lagen*, ce qui est un peu... boueux? Ou alors à rattacher à *Liac'h*, *Lac'h*, *Lec'h*, le mégalithe?

La toponymie, une fois de plus, devrait nous venir en aide. S'il existe, non loin de Rennes, la commune du Lou-du-Lac, elle s'appelait, en 1314, Le Lou Lieuc, ce qui paraît équivaloir à un *Loc'h* Lieuc ou Lac de Lieuc. Le Lac en somme n'est pas ici celui qu'on pense.

On pourrait aussi évoquer la possibilité d'un *Lazh*, devenu *Lah* et francisé en Lac. Près de la rivière de Crac'h, sur la fin des alignements du Petit-Menec à la Trinité sur mer, s'élève le château du Laz, aussi appelé *du Lac* sur certaines cartes, sans doute pour la bonne raison qu'en vannetais les z de ce type ont évolué depuis longtemps en h, que les Français transcrivent en c, quand ils parviennent à en entendre l'aspiration.

Ce nom est répandu, mais surtout dans des lieux, comme le Finistère, où cette évolution linguistique ne s'est pas faite. On trouve ainsi un Kerlaz près de

Douarnenez, un Laz sur l'Aulne, un Daoulas (ou Double Laz) non loin de Brest et un autre au voisinage de Guerledan. Le mot signifie meurtre, dans la langue moderne, mais il s'agit plus vraisemblablement en toponymie commune d'un ancien terme, *glas*, employé pour désigner la vallée ou le ruisseau.

Certes, le château du Laz à La Trinité, en plein coeur du pays vannetais, correspondrait assez bien au père d'Erec, lui-même en relation avec le Bro-Erec. Il n'y a guère qu'une quarantaine de nos kilomètres entre le château de Laz et celui d'Erech. Mais rien ne viendrait en confirmation d'une telle hypothèse.

En revanche, la région de Lannion, sur la rive gauche et au sud du Leguer nous fournit les éléments d'une solide localisation du père d'Erec. Il y a en effet un Leslac'h ou Cour de Lac'h près de Plestin-les-Grèves, joli manoir bien restauré dans un site légendaire, et arthurien de surcroît. Le lieu est niché sur le plateau, immédiatement au sud du Roc'h Hir Las et de la Lieue de Grève, *Lev Draezh*, où la tradition place le combat du roi Arthur avec le dragon.

A une dizaine de kilomètres de là, le bourg de Ploulec'h semble évoquer le même personnage. Sans doute maladroitement traduit en latin en 1330 sous la forme Plebe Loci, ce nom est écrit en 1461 Ploelach. Il s'agirait donc bien ainsi d'une Paroisse de Lac'h, tenu alors pour nom d'homme. On trouvera un intérêt supplémentaire dans le fait que sur son territoire, on montre les restes d'une ancienne petite ville fortifiée, d'époque gallo-romaine, qui dominait superbement l'embouchure du Leguer et qu'on a désigné jusqu'à nos jours sous l'appellation de *Coz Gueodet*, ou *Yaudet*, la Vieille Cité.

On notera aussi l'existence d'un village du Leslac'h en Pleyben, non loin de Kroaz-Nu, la Croix de Nuz, et d'un autre du même nom en Plouegat-Moysan. Mais ce dernier, qui figure sous cette forme dans la Nomenclature du Finistère, est écrit Lesleac'h sur la carte de l'IGN. Il faut donc mentionner aussi Lesleac'h en Ploudiry et Leslec'h en Lanmeur, ainsi qu'un Kerlac, tout à fait isolé en Pleucadeuc. A l'exception de ce dernier village, qui nous rapproche plutôt du pays de Lancelot du Lac, les autres se situent tous dans le quart nord-ouest de la péninsule, à l'ouest du Trieux et au nord des monts d'Arrez. La présence des uns et des autres ne peut d'ailleurs être tenue comme une objection à la thèse de Leslac'h-Ploulec'h comme centre des Terres de Lac, mais plutôt une confirmation de la fréquence du nom.

La ressemblance existant toutefois entre Lac'h et *leac'h* – ce dernier mot ayant le sens de *Pierre plate* et de *dolmen* –, suggère peut-être pour le nom du Roi Lac une autre étymologie que la boue... Si Arthur est le dieu des pierres, on accepterait fort bien que Lac soit son acolyte.

En tout état de cause, l'ensemble Leslac'h-Ploulec'h nous semble ce qu'il y a

de plus convaincant. Cette double localisation, dont les termes sont à quelques kilomètres à vol d'oiseau l'un de l'autre, est en effet comprise dans le cadre d'un petit territoire de 200 km² au plus, où huit mentions au moins de la tradition arthurienne sont inscrites au sol.

Lucaïn le bouteiller
Lucans i fu li botelliers

Ainsi apparaît le personnage dans Erec et Enide, au vers 1517. Le bouteiller, c'est l'échanson, celui qui s'occupe des bouteilles. On reconnaît chez notre personnage le nom de Lugan, dérivé de celui du dieu Lug, en celtique Lugos, par l'adjonction d'un diminutif. Lugan, c'est le petit Lug.

Le nom n'apparaît pas historiquement et comme toponyme, il est difficile à déceler comme tous les théonymes. On peut penser cependant que Poullaouen, ancien oppidum de la Montagne d'Arrée, au voisinage de Huelgoat et de Carhaix, et désigné comme Ploelouan en 1330, soit un ancien Plebs Lugan. De même Louannec où existe un tombeau d'Arthur pourrait se référer à un antique Luganacos. Egalemeut Kerlouan

Marc (le roi)

Dans les premières lignes du Cligès, Chrétien de Troyes nous avertit que c'est là le septième conte de sa production. Parmi les six premiers, il cite *Del roi Marc et d'Ysalt la Blonde*. Telle est, avant Thomas, avant Beroul, la première apparition de l'oncle de Tristan dans la littérature universelle. Mais le récit est perdu et nous ne pouvons nous référer, pour l'aventure, qu'aux successeurs de notre auteur.

Marc transcrit en roman le Marc'h breton, le Cheval, dérivé d'un Marcos celtique. Cette figure de proue de la littérature mérite qu'on s'y arrête longuement. C'est ce que nous ferons dans les chapitres que nous consacrons plus loin aux héros de Tristan et Yseult.

Nut

Nous avons présenté dans la Table Ronde, les droits d'Edern, fils de Nuz, à se dire armoricain. Il nous reste à apporter quelques précisions dans le même sens, à propos de Nuz lui-même.

Nut est cité dans Erec et Enide comme le père d'Yder. C'est donc le Nus qui figure dans le nom d'Isdernus, sculpté au portail de Modène. Rappelons que cette forme a déjà été reconnue à juste titre comme armoricaine. De fait, Nut et

Nuz, son état plus évolué, sont entièrement continentaux, les insulaires disant Nudd. Le double d gallois note en effet un d spirant, analogue au th doux anglais que le breton a perdu, très récemment d'ailleurs, mais qu'il a toujours noté *t*, *tz* ou *z*.

Il s'agit cependant du même personnage que le gallois Nudd, père de Gwynn et d'Edern, dans le Mabinogi de Kullwch et Ollwenn. Joseph Loth a reconnu en lui le dieu Nodens qui survit encore dans les textes irlandais sous la forme du Nuada à la main d'argent des Tuatha Dé Danann.

L'intérêt, pour nous, de cette dernière identification réside dans le fait que ce Nuada est l'un des Tuatha Dé Danan, le peuple de la déesse Dana ou Ana. Cette population, qui a précédé en Irlande les Celtes, est considérée d'ordinaire comme celle des constructeurs de mégalithes. Selon la tradition, ils vivent en effet dans les *sbi*, les grands tertres soutenus par un dolmen qu'on rencontre partout et en particulier sur les hauteurs de l'île.

En Bretagne armoricaine, le nom se retrouve en plusieurs endroits du Finistère. Il existe une Kroaz Nu (la Croix de Nuz) en Pleyben, un village de Kernuz en Carantec, en Loctudy et en Pont-l'Abbé, tandis que Ploujean et Plougasnou ont un Kernu. Ce vocable divin désigne aussi des bois : Coat Nuz en Cleden-Poher et un autre, homonyme, en Cleder.

Par ailleurs, la tradition armoricaine a gardé le souvenir d'un personnage du nom de Nuz dans un environnement légendaire, en relation avec le château de Kergournadec'h en Plouescat. Dans sa Vie de Saint Paul Aurelien, Albert le Grand nous conte comment ce saint personnage, invité par le comte Gwithur, seigneur de l'île de Batz, à délivrer la contrée d'un méchant dragon, long de quelques soixante pieds (18 m), ne trouva pour l'assister qu'un jeune homme de Cleder qui l'assurera de son épée. Pour le remercier, le comte Gwithur lui concéda la château de Kergournadec'h, parce que ce nom, dit-on, doit s'entendre comme *Ker Gour na dec'h*, le village de l'homme qui ne fuit pas. L'hagiographe ne nous donne pas le nom de ce courageux Léonard, mais dans son Armorial de Bretagne, Potier de Courcy nous apporte la précision, dont nous ne connaissons pas l'origine : il s'appelait Nuz.

De fait, à partir du XIII^e siècle le nom se manifeste comme le patronyme des Kergournadec'h : on trouve ainsi dans les Actes, un Nuz, fils de Sen ; un Salomon, fils de Nuz ; un Alain Nuz. L'Armorial de Potier de Courcy connaît, outre le ramage de Kergournadec'h, un Briochin du nom de Nuz, un Le Nuz de Penvern en Plouneventer, un autre Le Nuz de Kergomarc'h en Guimaëc, enfin un Nuz de Kerfaven. La plupart de ces personnages participent aux montres du XV^e siècle.

Cela est bien tardif et postérieur à nos romans de la Table Ronde. Mais il y a là persistance d'un nom qui remonte aux origines de ces seigneurs de Kergournadec'h, qui portaient échiqueté d'or et de gueules. Chose curieuse d'ailleurs, le ramage des Kergournadec'h, seigneurs de Kerautret, s'est fondu dans Traonelorn qui portait de même. Or Traonelorn, qui signifie la Vallée de l'Elorn, évoque la personnalité du roi Elorn, lié lui aussi à une histoire de dragon qui dévorait les habitants de la région. Elle en fut débarrassé par saint Neventer, l'éponyme de Plouneventer et saint Derrien, patron de la paroisse du même nom qui se rendirent maîtres de la bête et la conduisirent à la noyade à Poulbeunzual. Le dragon de saint Pol, quant à lui, fut mené par Nuz à Toul ar Sarpant sur la côte nord de l'île de Batz et y disparut.

Un autre château du Finistère mérite d'être cité dans cette revue des Nuz. Il s'agit du château de Kernuz en Pont-l'Abbé : c'est près de là en effet, à Kervadel, que l'archéologue Du Chatelier découvrit en 1878 la stèle, haute de trois mètres, dite des quatre dieux, actuellement déposée au Musée de Quimper. Elle avait été ensevelie dans un champ, peut-être, comme dans d'autres cas analogues pour la protéger des anathèmes ecclésiastiques. Elle présente d'un côté un couple, homme et femme et un animal. Par ailleurs, un guerrier appuyé sur un bouclier et coiffé d'un casque à cornes, un dieu qu'on identifie d'ordinaire à l'Hercule gaulois, un autre qui serait Mercure ou plutôt Lug et qui tient par la main un enfant ou du moins un individu de petite taille.

Si l'on en croit la toponymie des lieux, Nuz devrait être l'un des personnages représentés dans la pierre. Le château aurait succédé à un site sacré et peut-être fortifié, placé sous son invocation. Nous le verrions volontiers sous les traits du porteur de casque, puisque cette coiffure est ornée de cornes. C'est là, cornes de taureau ou cornes de cerf, des attributs certains du dieu Cernunos, dont nous avons souligné, comme divinité des enfers celtiques, les relations avec Edern et Nuz. Mais la remarque que nous venons de faire à propos de Nuada et des Tuatha Dé Danann, nous incline à penser qu'il s'agit en fait d'une famille de personnages sacrés qui se rattachent directement à la déesse Ana et au domaine préceltique des bâtisseurs de tertres mégalithiques.

L'affaire est d'importance, car elle tendrait à faire remonter les traditions arthuriennes plus haut encore que l'arrivée des Celtes en Europe Occidentale. Certes le culte du cerf et du taureau, la connaissance du monde infernal du socle armoricain peuvent bien avoir été assimilées par les Gaulois et les Bretons envahisseurs. Toutefois, nous avons déjà noté que le nom même d'Arthur se rattachait aux pierres monumentales et que celui d'Anna, sa soeur, n'était pas

différent de celui de la Mère des Tuatha Dê Danann, notre sainte Anne de la Palud, ou du Marais.

L'ensemble de ces observations est suffisamment cohérent pour que nous mettions maintenant au premier plan de nos recherches cette hypothèse : la tradition arthurienne serait non seulement armoricaine, mais en outre préceltique et en rapport direct avec le monde et le peuple des mégalithes. Cela repousserait de 5000 ans au moins l'origine de ces combattants divins qui s'affrontent à tous les ennemis du Royaume Occidental.

Yonet

Peut-être ce mot est-il mis pour Ivonet, de cette famille sémantique d'Even, dont nous avons longuement parlé à propos d'Yvain, fils d'Urien. Au XIV^e siècle, le nom d'Ivonet se donnait en Bretagne, comme il appert de l'existence d'un Ivonet Omnes en 1350.

Marie de France, par ailleurs, a écrit un lai de Yonec. Bien que l'histoire se passe au Pays de Galles, la forme des noms y est résolument armoricaine.

Dans son commentaire sur le Mabinogi de Peredur ab Ewrawc, Joseph Loth précise que le rôle ici tenu par Owein mab Urien l'est dans Chrestien de Troyes par Yonès « qui paraît être un dérivé plus ou moins exact (peut-être breton-armoricain) d'Yvain » et chez Wolfram von Eschenbach, de même par Iwanet. Si Yonès et Iwanet paraissent bien en effet breton-armoricain, Yvain l'est aussi, comme nous l'avons montré, mais romanisé, et seul Owein et ses analogues sont insulaires.

51. MERLIN

Myrddin et Merlin

Merlin n'apparaît pas en Grande-Bretagne avant Geoffroy de Monmouth. C'est lui qui le premier fait connaître le personnage et son nom, Merlinus, dans un opuscule intitulé les Prophéties de Merlin et paru en 1135 ou un peu avant. Au plus tard en 1138, l'*Historia Regum Britanniae* sera diffusée à son tour, dans laquelle le texte des prophéties sera inséré, du chapitre 106 au chapitre 118.

Vers 1148, Geoffroy consacra un deuxième ouvrage à son héros. Ce sera cette fois la *Vita Merlini*. Elle commence à la façon d'Homère et de Virgile :

*Fatidici vatis rabiem musamque jocosam
Merlini cantare paro...*

« Je m'apprête à chanter la muse enjouée et le délire du poète prophétique, Merlin... »

C'est dans ce poème qu'il sera fait mention pour la première fois de Morgane la fée sous le nom de Morgen, ainsi que de ses huit soeurs. On remarquera que le chantre breton est ici présenté sous le nom de Merlin. Par la suite, il est vrai, un autre terme aura cours pour le désigner et ce sera Myrddhin. On a dit qu'il s'agissait là de la forme galloise du nom et qu'elle aurait préexisté à l'autre. Rien de tout cela ne repose sur le moindre semblant de preuve. Mais il existe au Pays de Galles sur la rivière Tywi, au nord-ouest d'Abertawe (Swansea), une ville du nom de Carmarthen, dont l'appellation en gallois moderne est Caerfyrddin. Or c'est devant la porte de cette ville que, selon Geoffroy les envoyés de Vortigern trouvèrent le jeune Merlin. *In urbem quæ postea Kaermerdin vocata fuit...* dit le texte, « dans la ville qu'on a appelé depuis Kaermerdin ». Le lecteur serait censé comprendre que c'est à cause de Merlin qu'elle fut ainsi désignée et on lui fait admettre la comparaison Merlin-Merdin. D'où le nom gallois de Myrddin.

Mais pourquoi Geoffroy n'aurait-il pas tout simplement appelé son devin Merdinus? Gaston Paris a suggéré que le mot n'était pas très élégant et se rapprochait un peu trop du latin *merda* dont on trouvera le sens dans tout bon dictionnaire.

Il semble plutôt qu'il ait été tenu par son modèle, puisque, nous dit-il au chapitre 110, il s'est contenté de traduire les prophéties du breton en latin *de britannico in latinum transferre*. En fait, comme tout au long des siècles l'usage s'en est maintenu, Geoffroy nous sert une étymologie superficielle en opposition à toutes nos règles modernes de linguistique.

Carmarthen n'a, à leur manière, rien à voir avec Merlin. La ville était connue déjà dans l'antiquité. On l'appelait alors Maridunum. Ptolémée au Ier siècle de notre ère la connaît sous le nom de Maridounon (ou Moridounon selon un manuscrit), ce qui, en celtique, signifiait la Citadelle de la mer. Le géographe grec en fait l'un des deux oppidums des Démètes, l'autre étant Luentinum.

C'est évidemment Maridounon qui était devenu Merdin au XII^e siècle, puis a évolué jusqu'à nos jours dans l'anglais Marthen et le gallois Myrddin. C'est évidemment ce dernier nom qui vient de celui de la ville et non l'inverse.

Le Merlin du Barzhaz Breizh

Lorsqu'en 1838, le vicomte Hersart de la Villemarqué publia les « Chants populaires de la Bretagne », ou du moins quelques-uns d'entre eux, sous le nom de Barzhaz Breiz, le succès en fut grand dans toute l'Europe et l'on considéra que

l'éditeur venait de donner au monde l'épopée des Bretons Armoricaïns. Parmi eux figuraient trois pièces sous le nom de Merlin, en breton *Marzin*.

Par la suite cependant, l'authenticité des morceaux publiés fut contestée et en particulier celle de Merlin, parce que personne ne se trouva jamais plus pour en recueillir de version. Le Barzaz Breiz tout entier, ou du moins les plus beaux textes, fut tenu pour un faux, à la manière de Macpherson. C'était décidément le péché des Celtes que de fourguer leurs créations sous le nom de leur peuple.

Récemment cependant, un chercheur du centre de recherches bretonnes et celtiques de l'Université de Brest, Donatien Laurent, eut la bonne fortune de découvrir dans la famille même de La Villemarqué, les carnets de notes sur lesquels non seulement l'ancêtre, mais aussi sa propre mère, avaient inscrits les écoutes multiples de chanteurs populaires dont ils avaient bénéficiés. Alors que le Barzaz Breiz contenait 91 morceaux différents, les carnets en fournissaient 184, d'une vérité indiscutable.

Il s'avérait donc que La Villemarqué avait choisi pour l'édition les textes qui lui paraissaient les plus intéressants. Certes il les avait retouchés et en quelque sorte restaurés à sa façon, ce que d'ailleurs il avait toujours reconnu, mais l'essentiel avait été bien au contraire sauvegardé.

A la surprise générale, le Merlin figurait dans les pages retrouvées, et pour rien moins que 252 vers, plus les 76 différents d'une variante. Recueilli plus de huit siècles après que Geoffroy de Monmouth ait fait connaître les Prophéties de Merlin, le texte des Carnets du Barzaz Breiz ne saurait d'emblée prétendre, aux yeux de la critique historique, avoir échappé à l'effet des nombreux écrits répandus en huit cents ans sous le nom du Barde. Cependant l'originalité en est, à l'évidence de la lecture, hors de cause, l'influence en question paraît nulle.

En outre le caractère breton-armoricain du poème ne saurait être mis en doute. C'est ainsi que le roi promet au prétendant, sous conditions évidemment, la main de sa fille et tout le pays de Vannes *an holl bro gwenet*. C'est ainsi encore qu'il se fait un grand bruit dans Quimper *but a zo trous ba e keper* à l'annonce du retour de Merlin.

L'histoire ici contée est indépendante de la tradition arthurienne et le nom d'Arthur ne figure pas dans le texte. Mais le sujet est le même, plus brièvement traité, que celui du Mabinogi gallois de Kullwch et Olwen (XIV^e siècle). De même qu'Yspaddaden Penkawr impose à Kullwch de retrouver un certain nombre d'animaux, s'il veut obtenir d'épouser Olwen, de même, le roi demande à l'amoureux de sa fille de conquérir les bijoux et la harpe de Merlin.

L'archaïsme du poème est évident à première lecture : non seulement Merlin possède une harpe, ce qui nous ramène au plus tôt à la fin du moyen âge, mais les

chevaliers ont des armures, ce qui fournit une datation équivalente. Plus surprenant encore, les prêtres portent des robes de laine blanche puisque, à l'occasion du mariage

*But a zo kant sae gloan vuen,
evit rei dar veleien...*

il y a cent robes de laine blanche
pour donner aux prêtres...

Marzin ou Melin?

Venons en maintenant au nom donné au Prophète par La Villemarqué. Dans le Barzaz Breiz en effet, le premier couplet du Chant X, 2, commence ainsi :

Marzin Marzin pelec'h it-hu...?
«Merlin, Merlin, où allez-vous?»

et dans toute la version, alors que la traduction française donne Merlin, le texte breton dit Marzin.

En revanche la gwerz des Carnets est intitulée *Merlin*, et à une exception près qui répète le titre, le nom est écrit *Melin*.

Melin Melin pleac'h et-hu...?

ce qui est la notation exacte de la phrase entendue.

Cependant :

... nemet Merlin a zo digwet.
«Si ce n'est que Merlin est arrivé»

Dans les deux endroits, où l'on rencontre *Merlin*, on ne peut savoir s'il s'agit d'une faute d'inattention ou d'une variante authentique. Quoiqu'il en soit cependant, la forme Marzin qui apparaît dans les éditions successives du Barzaz Breiz, est bien le fait de La Villemarqué. A l'évidence son propos a été de remplacer un terme tenu pour déformé, ou francisé, par le «vrai» vocable celtique, une adaptation du gallois Myrddhin.

Pour se conforter, l'auteur aurait pu arguer de ses nombreux compatriotes portant Marzin comme patronyme. Aujourd'hui encore, ce type d'argument est fréquemment donné. Mais, bien que La Villemarqué le rapportât à un radical *marzh*, la merveille, Marzin ne saurait venir d'une autre origine que *Martinus*. Il s'agit primitivement d'un prénom, porté par un bon chrétien, placé sous le patronage de saint Martin de Tours ou de saint Martin de Vertou. Et de Merlin, ici encore, point.

La forme accoutumée au XIX^e siècle semble bien, dans le peuple, avoir été Melin. En était-il de même au XII^e siècle? Ce serait difficile à dire si nous n'avions le texte de Geoffroy, qui dit Merlinus. Que ce soit Merlin ou Melin, ce n'est en tout cas pas Myrddin ou Marzin.

Le nom breton traditionnel rejoint ainsi la forme « française » et en définitive nous paraît le seul authentique. Le gallois, fabriqué a posteriori à partir de Maridunum-Caermerdin, a servi à traduire le Merlin continental. Et cette seule remarque tend à établir une fois de plus que les sources de Geoffroy comme de ses successeurs sont bien continentales: l'insulaire, ici encore, est une copie.

Un Merlin en Toscane

Nous avons parlé en leur lieu de ces sculptures qui ornent le portail de la cathédrale de Modène, en Italie, et qui représentent quelques-uns des héros de la Légende arthurienne, avant même que le monde en parle, au début du XII^e siècle. Eh bien! le fait est moins isolé qu'on aurait pu le croire.

Un peu au sud de Modène, lorsqu'on a franchi l'Apennin et qu'on approche de Florence, on parvient à Pistoia, chef-lieu de la province de ce nom. Au mois de mai 1128, quelques années avant que Geoffroy de Monmouth n'écrivît dans sa brumeuse Oxford le livre des Prophéties du grand devin breton, de braves gens de cette lumineuse ville d'Etrurie se réunissaient au monastère du Saint-Sauveur de Taona pour faire don à l'abbé de ce couvent d'une terre à vigne, pour le repos de l'âme d'un excellent homme, dont la veuve, Gadia, était présente à la rédaction de l'acte. Ce personnage s'appelait Merlinus. La pièce existe aux Archives communales de Pistoia où un érudit italien, Mr Ireneo Sanesi l'a découverte et c'est Edmond Faral qui l'a fait connaître.

Notre *Merlino* toscan ne pouvait être né après les premières années du XII^e siècle. Ses parents avaient-ils entendu chanter les harpistes armoricains qui descendaient avec les croisés de leur nation et leur duc Alain Fergent vers les lieux d'embarquement pour la Terre Sainte? Sa mère, une belle Italienne, avait-elle eu quelque faiblesse pour un charmant joueur de rote issu des brumes d'Armorique? Ou bien *Merlino Toscano* était-il à sa mort un vieux monsieur, un peu plus jeune peut-être qu'Yves de Chartres, qui portait lui aussi, bien que né à Beauvais, un prénom breton et arthurien, et dans ce cas faut-il faire remonter bien avant les Croisades, au moins au début de notre millénaire, la diffusion de la culture bretonne à travers l'Europe?

Nous ne pouvons répondre à ces questions. Mais ce qui est sûr, c'est qu'en 1100, le nom de Merlin sous sa forme continentale, la seule sans doute à cette

époque, était suffisamment connue à Pistoia pour être donnée en prénom à un garçon.

Les deux Merlin

Robert de Torigny était à l'abbaye du Bec en Normandie quand il dressa, vers 1139, la liste des manuscrits qui composaient la bibliothèque. L'un des volumes contenait, à l'en croire, sept ouvrages différents : l'Histoire des Normands, la Vie de Charlemagne, la Vie d'Alexandre le Grand, une lettre de ce dernier empereur à son maître Aristote, l'abrégé des Gestes des rois de France, les Histoires des rois de Grande-Bretagne et le Livre de Gildas le Sage.

Les douze livres que Robert attribue aux Histoires des rois de Grande-Bretagne correspondent à l'évidence à l'oeuvre de Geoffroy de Monmouth. Le septième, nous dit l'auteur de la liste, contient les prophéties de Melin, non pas celui des bois, mais l'autre, c'est-à-dire Merlin Ambroise, *in quorum septimo continentur prophetiae Melini, non Silvestris, sed alterius, id est Merlini Ambrosii*.

On aura remarqué les formes Melinus et Merlinus utilisée par Robert de Thorigny. Une copie du XII^e siècle, figurant dans le Ms Leyde n° 20 est strictement équivalente, à ceci près qu'elle écrit Mellini dans les deux cas. Il semble donc que Merlin, Melin ou Mellin aient été employés concurremment dès 1139. De Myrddhin ou de Marzin, encore une fois, point.

La *Vita Merlini*, où apparaît le Merlin des Bois, n'est pas encore écrite à cette époque. Elle ne le sera, avons-nous dit, qu'en 1148. Robert de Thorigny connaît donc indépendamment de Geoffroy, ce Merlin des Bois qu'il oppose au Merlin Ambroise des Prophéties. Comment l'information lui est-elle parvenue ? Nous ne le savons pas, mais nous devons prendre acte une fois encore de l'existence d'une autre source, vraisemblablement continentale, puisqu'elle surgit à l'abbaye du Bec.

Le gallois Giraud, dit de Cambrie, auteur d'un *Itinerarium Kambriæ*, devait reprendre un peu plus tard, vers 1180, cette notion de deux Merlin. Pour Geoffroy cependant, comme l'a bien montré Edmond Faral, les deux noms s'appliquaient au même personnage.

Mais le Cambrien, qui dit d'ailleurs Merlin comme tout le monde, et non Myrddin, tout gallois qu'il fût, distingue le Merlinus Ambrosius, l'enfant miraculeux découvert à Caermerdin par les envoyés du roi Vortegirn, du *Merlinus Sylvester*, né en Albanie, c'est-à-dire en Ecosse, et surnommé encore *Celidonius*, le Calédonien (?).

En fait, le premier Merlin apparaît bien comme une création du clerc de

Monmouth. L'histoire des envoyés de Vortigern à la recherche d'un enfant sans père est déjà racontée dans le manuscrit Harléien de l'*Historia Britonum*, mais le petit prodige s'appelle ici Ambrosius, en breton Embreis Guletic, le Prince Ambroise. Geoffroy raconte la même histoire en nommant d'abord le jeune héros Merlinus, mais bientôt il ajoute *qui et Ambrosius dicebatur*, « qu'on appelait aussi Ambroise », et peu après il le désigne comme *Merlinus Ambrosius*.

Il a donc annexé la personnalité d'Ambroise au nom de Merlin, et ceci dans le texte repris des Prophéties de 1135. Nous connaissons bien maintenant la manière de faire de Geoffroy qui ramasse des noms dans toute l'univers brittonique et qui les adapte à son propos et aux histoires de Nennius. Mais où aurait-il été chercher Merlin, sinon à la source du Barde Sylvestre, le Melin dont parlera bientôt Robert de Thorigny? Celui-ci s'est-il aperçu de la supercherie et a-t-il voulu la signaler sans en avoir l'air? C'est bien possible, et d'autant plus que la mention dans la liste des ouvrages du Bec est la seule en son genre.

Aussi lorsque l'imaginatif écrivain rédigera la *Vita Merlini*, s'arrangera-t-il, par une allusion aux Prophéties, pour faire comprendre que Merlinus Sylvester et Merlinus Ambrosius sont un seul et même personnage.

Giraud, lui, ne connaissait manifestement aucun Myrddin, aucun Merlin, autre que ceux que lui présentaient le prétendu historien de Monmouth. Et c'est bien la preuve qu'il n'existait pas de Merlin gallois et que Caermerdin même n'évoquait rien dans l'esprit du Cambrien à ce sujet. Il a donc recours à un Ecosais du nom de Merlin – encore une fois Merlin, à la manière continentale, et non Myrddin ou Merdin –, il le rebaptise Celidonus, sans doute en souvenir de Nennius et de son bois de Celidon, et le fait vivre au temps d'Arthur.

C'est à notre connaissance la seule mention d'un Ecosais de ce nom. Nous avons bien jusqu'à présent un Toscan, mais personne au-dessus du parallèle de Monmouth.

Aussi pensons-nous qu'il n'y a qu'un seul Merlin qui s'est toujours appelé Merlin, Melin ou Mellin jusqu'au XIII^e siècle où Myrddin est né de Caermerdin-Maridunum et où il s'est vu attribuer, tout le monde est à peu près d'accord là-dessus, un pêle-mêle de fragments de poèmes. Nous suivons à cet égard, comme l'a fait Edmond Faral, la thèse présentée par Ferdinand Lot, qui fixe leur rédaction entre 1148 et 1188.

Les Gallois paraissent avoir été de tous temps assez embarrassé du cadeau qu'on leur avait fait en leur attribuant la paternité d'un personnage qui n'est pas de chez eux et pour lequel ils n'ont pas réussi à trouver d'équivalent valable.

Sur les traces de Merlin en Bretagne

Voyons donc ce qu'il en est de la tradition merlinienne sur le continent.

Il résulte de la forme bretonne armoricaine que le nom est difficile à détecter en toponymie. Il tend à se confondre en effet avec *milin*, le moulin, donc à évoluer dans certaines régions, comme la Cornouaille, en *meilh*. En présence d'un *Traon Melin* (ou *milin*) on pensera à la vallée où tourne un moulin (à eau), devant un *Creac'h Melin* (ou *milin*) à la butte au moulin (à vent). Mais de Begmeilh que dire sinon qu'il s'agit d'un cap qui peut être dit du moulin, du poisson nommé le mullet, ou de Merlin ?

Il est ainsi difficile de savoir si *Plomelin*, en breton moderne *Ploveilh*, est la Paroisse du moulin ou celle de Merlin. Cependant, la fréquence des moulins dans toutes les communes bretonnes laisse à penser que le mot ne pouvait guère servir de déterminatif pour une agglomération de quelque importance, comme un bourg. Tous les territoires n'auraient-ils pas mérité ce nom ?.

On objectera cependant dans ce cas en faveur d'un troisième larron, un certain gallois Meryn qui serait à l'origine de la forme la plus ancienne du nom, vers 1330, Ploemerin. En tout état de cause, ce Merin a bien évolué dans la langue parlée en Ploveilh, comme s'il se fut agi d'un moulin ou d'un Merlin-Melin. Peut-être ce r est-il la trace du r de la forme Merlin, peut-être est-il, avec sa prononciation roulée, la forme ponctuelle du l. Quoiqu'il en soit, la possibilité demeure d'une présence merlinesque en cet endroit.

Un dernier argument, qui ne manque pas d'ailleurs d'intérêt mythologique, consiste dans la présence sur le territoire de la commune d'un village nommé Kermel et du carrefour voisin appelé Kroaz Kermel. Ces deux toponymes mettent en évidence la relation de ces lieux avec un *mell*, un maillet, l'outil préféré de Sukellos et sans doute la racine linguistique de Merlin.

Il existe un Plumelin au pays de Vannes, étymologiquement dans la même situation que le Plomelin de Cornouaille. Les formes anciennes du nom, dès 1280 (Plemelin), comportent la forme Melin. Le patron ici n'est pas saint Meryn, mais saint Melaine, évêque historique de Rennes, qui semble néanmoins avoir joué parfois un rôle dans le légendaire. C'est ainsi que la lac de Murin sur la Vilaine, non loin de l'endroit où naquit à Plaz le gallo-romain Melaine vers 460, recouvrirait une cité engloutie, sorte de ville d'Ys lacustre, où auraient été abandonnées les cloches de la cathédrale Saint-Melaine de Rennes, volées par les Normands.

Nous en arrivons ainsi à un autre mot qui a pu interférer encore et c'est *melen*,

jaune. Ainsi y a-t-il en Plouguiel un Roc'h melen généralement entendu comme la Roche jaune et cependant soupçonnée d'être attribuable à Merlin.

A part cela, on connaît un Rocher Merlin en Le Quillio, un Roc'h ar Merlin en Saint-Mayeux, mamelon sur la lande de Rohan au pied duquel se trouve une allée couverte et le Tombeau de Merlin en Brocéliande, restes lamentables d'un dolmen ou d'une allée couverte réduit à sa plus simple expression.

Mais que veut donc dire Merlin ?

Et d'abord en roman que signifiait-il ? En français même le mot a-t-il un sens ? La Villemarqué le faisait venir du dieu latin Marsus et Littré pour qui l'auteur du Barzaz Breiz est la seule autorité en la matière, rattache le mot à l'ancien breton *marthin*, l'armoricain *marzin* et le gallois *myrdhin*, sans déceler le piège tendu par l'Apôtre des Gaules.

Mais il a le mérite de mentionner aussi le « long marteau ou espèce de massue dont les bouchers se servent pour assommer les boeufs », puis une « espèce de hache à fendre le bois », enfin un « terme de marine : cordelette formée de deux ou trois fils de caret, commis ensemble ».

Ce dernier homonyme vient du flamand et des langues germaniques où on l'entend comme « corde de mer ». Mais le précédent, qui groupe les deux premières acceptions est, nous dit Littré, d' « origine incertaine. Scheler le tire de *marculinus*, diminutif fictif latin de *marculus*, marteau, mais les intermédiaires manquent. » Pour le plus moderne Dictionnaire étymologique et historique du français de Larousse, le mot, entré dans la langue en 1624, viendrait du lorrain et dériverait bien de *marculus*.

Pour du Cange, *Merlinus* ou *Mellinus* ou *Melinus*, ce serait une sorte de capuche recouvrant la tête et les épaules des chanoines.

N'oublions pas l'oiseau, le merle, ni le poisson, le merlu, parmi les ancêtres possibles de notre prophète. Devant une telle richesse d'ascendants supposés, impossible dès lors de se prononcer.

Cherchons donc du côté du breton. Certes Merlin ne dit pas grand chose, Mellin par contre, ainsi qu'il figure dans la chanson recueillie au XIX^e siècle, pourrait avoir une étymologie concordante avec ce que nous venons de lire. Parmi plusieurs homonymes au sens de ballon ou soule, articulation ou gerbe, nous trouvons *mell* équivalent du français vieilli *mail*, lequel vient du latin *mal-leus*, apparaît en 1080, et signifie, selon le Robert, un marteau ou un « maillet au manche flexible pour pousser une boule de buis au jeu qui porte son nom ». Le breton toutefois est ici plus limité : il semble avoir été utilisé principalement

dans l'expression *mell benniged*, marteau béni, dont l'usage a été décrit au XIX^e siècle.

Quelques développements sont ici nécessaires. Au congrès de l'Association Bretonne à Guérande, en 1899, Aveneau de la Grancière racontait comment en novembre 1830 encore le « mel-béniguet » conservé à la chapelle de Loc-Meltro en Malgouennec avait servi à un rituel d'euthanasie sur la personne d'un vieillard paralytique de 85 ans : le rite consistait à poser doucement une boule de pierre de 42 cm de circonférence, ainsi qualifiée, sur la tête du malade, en prononçant des paroles appropriées, et la mort s'ensuivait, paraît-il, inmanquablement.

Zacharie Le Rouzic, qui fut le co-fondateur et pendant ans le conservateur du Musée archéologique de Carnac, a reproduit, dans son ouvrage sur les traditions de la région, le récit d'Aveneau de la Grancière. Il disait avoir vu lui-même en 1893, dans la chapelle de Saint-Germain en Brech, deux marteaux bénis que le marguillier conservait dans le buffet de la sacristie. C'étaient apparemment deux boules de balustre, de petite taille celles-là, 0,13 m et 0,12 m de diamètre, qui selon le gardien « avaient cassé beaucoup de crânes ».

On peut fort bien concevoir d'ailleurs que le rituel purement symbolique du XIX^e siècle ait remplacé une méthode plus réaliste qui ne manquait pas d'avoir un effet certain.

Quoiqu'il en soit, le Musée Miln-Le Rouzic conserve encore un certain nombre de haches préhistoriques tenues pour avoir servi de « *mell beniged* ».

Le mot *mell* aurait pour origine le latin *malleus*, à moins qu'il n'ait existé un analogue celtique de ce dernier terme. Ainsi que le précise Isidore de Séville (Orig. 19,7,2), le *marcus* était un grand *malleus* et le *marculus*, dont nous parlions plus haut comme l'origine de notre marteau, un petit *marcus*.

Il faut noter que l'un des emplois du « *malleus* » latin, le premier qui en soit donné, était déjà d'assommer les victimes sacrificielles. Dans le monde celtique, l'usage existait certainement d'un assomoir sacré. L'homme des tourbières, récemment retrouvé parcheminé dans un marécage des environs de Manchester, avait été sacrifié aux dieux celtiques. Après avoir été frappé à l'arrière du crâne, il avait été saigné, puis noyé. Sur la peau du crâne, l'on voit encore les traces laissées par le coup de la masse.

On peut rapprocher de ces différentes pratiques, comme l'avait d'ailleurs fait Le Rouzic pour le *mell beniged*, la coutume, conservée de nos jours, de frapper d'un marteau d'argent le crâne du pape défunt. Il a déjà été signalé que le rituel d'accession au grade de Maître, dans la Franc-Maçonnerie, comporte un coup de marteau frappé sur le front du récipiendaire.

Tout cela n'est en définitive guère différent du merlin des bouchers et ceci

expliquerait bien la double orthographe employée depuis les origines littéraires du nom. Les Bretons auraient eu tendance à dire *mellin*, les Romains *merlin*, avec certainement bien des passages de l'un à l'autre. L'on s'explique de toutes façons l'intérêt qu'il y a à trouver une Kroaz Kermel en Plomelin.

Le mellin breton et son analogue, le merlin français sont une seule et même chose, des maillets destinés à tuer rituellement, à moins que ce ne soit à jouer au croquet, mais que sont de tels jeux sinon des rituels d'exorcisme ?

Quelles déductions tirer de là pour notre sujet ? Peut-on dire que le prophète des forêts est un marteau sacrificiel ? Qu'il donne la mort libératrice, comme le ferait un mel benniget ? Existe-t-il autrement dit, dans la personnalité du Merlin de la Légende arthurienne des traits qui le rapprochent d'une telle fonction ?

Nous ne pouvons plus éviter, au point où nous en sommes, la confrontation du Barde avec un dieu bien connu des celtisants et des historiens des religions, le gaulois Sucellus, qu'une riche iconographie antique représente de façon constante tenant un maillet à la main.

Le dieu au marteau

C'est, sculpté en ronde-bosse sur un autel gaulois, découvert à Sarrebourg, où il tient un maillet de la main gauche et un vase de la droite, qu'on a pour la première fois rencontré l'effigie du dieu accompagné d'une parèdre, Nantosvelta. De nombreuses statuettes ont été recueillies depuis, qui toutes ont cette attitude et ces attributs, à ceci près que dans quelques cas la latéralité est inversée.

On écrivait le plus souvent *Sucellus* et dans certaines inscriptions antiques, *Sucelus*. Le mot, nous dit Christian-J. Guyonvarc'h signifie le Bon Frappeur (de *Su-*, bon et *-kellos*, celui qui frappe), et de fait, la ronde-bosse le représente muni d'un outil à marteler. Les historiens le considèrent comme un dieu protecteur des morts, qui ne serait autre que celui dont nous parle César sous le nom latin de Dispater « Seigneur des Morts et Dieu des Enfers » : *Tous les Gaulois*, nous dit le général historien, *se vantent de descendre de Dispater. A les en croire, ce sont les druides qui le leur ont révélé.* »

Stéphane Boucher qui a étudié la statuaire, admet que l'interprétation romaine, chère à César, des divinités celtiques, a vu dans Dispater le correspondant de Sucellus. Il y voit en effet un dieu infernal. Le maillet ferait de lui à notre avis plutôt qu'un seigneur d'en-bas, la divinité du Passage, le pourvoyeur de l'Autre-Monde. Le rôle du marteau, tel qu'il nous est apparu tant dans la tradition celtique que dans les usages latins, revient essentiellement à donner rituellement la mort.

On a mis Sucellus en relation avec Taranis, le dieu de la Foudre et de la Roue. Christian-J. Guyonvarc'h, plus précisément encore, a souligné sa ressemblance avec le Dagda, le Dieu bon irlandais, porteur de la Massue, et détenteur du Chaudron de résurrection. Il existe d'ailleurs des représentations gauloises d'une divinité à la massue, généralement qualifiées d'Hercule, dont l'identité avec Sucellus a été discutée. L'une d'entre elles a été découverte en Bretagne, à Plomarc'h pella en Douarnenez, sur le site d'une usine à garum.

En fait, la meilleure analogie que nous ayons trouvée, c'est le personnage que les Bretons Armoricaïns appellent toujours l'Ankou. On l'a représenté communément avec la faux en main, mais au Moyen-Age encore il tenait un dard. Jean-Robert Masson l'a rencontré sur le toit de l'église de Noyal-Pontivy avec une hou. Nul doute qu'il n'ait possédé jadis un marteau.

L'Ankou, pas plus que Sucelus, n'est le dieu de l'Autre Monde, qu'il soit souterrain ou insulaire, mais il est celui du Passage. Il préside non à une assemblée de défunts, mais au moment de la transformation, en somme à l'instant du Maillet. Le légendaire breton moderne fait de lui l'être le plus puissant qui soit. Il est, nous dit Anatole Le Braz, *oberour ar maro*, l'ouvrier de la mort et c'est bien ainsi que doit apparaître le porteur du maillet.

Les Gaulois cependant, aux dires de César, le considéraient comme le père de leur nation. Pour comprendre cette affirmation, il faut nous placer dans la perspective celtique d'un univers partagé entre l'ici bas dans lequel nous vivons corporellement et l'Autre Monde qui est l'exaltation de l'esprit et la résidence des défunts. Entre les deux, de continuels passages s'effectuent dans un sens comme dans l'autre : il est aisé de concevoir que le Passeur assure le trafic dans un sens comme dans l'autre. Celui qui préside à la mort s'occupe aussi de la naissance.

S'il nous est permis à cet égard de formuler une hypothèse, ce serait de voir dans les attributs classiques du dieu les symboles de ce double passage, le maillet, bien sûr, étant pour la mort, mais le vase, cette sorte de « petit pot rond, appelé *olla* » étant, lui, pour la naissance, comme le chaudron de résurrection du Dagda, je veux dire comme la matrice qui amène l'être à s'incarner.

Retour à Huelgoat : Ambroise Merlin

Bien des choses restent à éclaircir. Si Merlin en effet n'est autre que Sucelus, nous devrions le rencontrer par excellence dans les lieux qui en Armorique sont synonymes de Passage, à savoir la « Porte des Enfers », traditionnellement située dans le Yeun Elez, ces tourbières de Brasparts qui jouxtent la forêt de Huelgoat,

et dans celle-ci, le Gouffre d'Ahès où nous avons vu le nombril de Vorganium, la *Gibel* de Morgane.

Outre le fait que la mine et ses environs soient aujourd'hui situés en plein bois et s'accommoderaient assez bien d'un Merlin Sylvestre, il existe en Locmaria-Berrien, c'est-à-dire sur l'ancien territoire de Berrien-Vorganium, entre les rives du Beurc'hoat, les bords de l'Aulne et la rivière d'Argent, une chapelle curieusement dédiée à Saint Ambroise. Elle a transmis cette appellation non seulement au village dans lequel elle s'élève, mais encore à toute la forêt domaniale qui continue ici celle de Huelgoat.

Le nom est exceptionnel. A notre connaissance, il n'y en aurait pas d'autre en Bretagne placée sous l'invocation de l'évêque de Milan. Mais au fait, s'agit-il bien de ce pontife italien, si illustre soit-il, parachuté, comme nous dirions aujourd'hui, entre Pont ar Gorret et Ti ar Gall, sur les flancs de Creac'h Merrien ? Nous connaissons un autre Ambroise, celui-là même qui, selon Nennius, fut découvert par les envoyés de Vortigern, et que Geoffroy de Monmouth baptisa de surcroît du nom de Merlin. Qu'il fut saint, au sens que les Chrétiens donnent à ce mot, c'est assez peu probable, mais on a sanctifié tant de personnages qui sentaient le fagot, que celui-ci a bien pu se retrouver saint Ambroise, simplement pour préserver son culte ancien sous les couleurs du nouveau.

Retour à Huelgoat : le porteur du maillet sacré

Et d'abord, quoiqu'elle paraisse à première vue limpide, l'appellation même de Huelgoat. De *uhel*, haut et *koad*, bois, le mot, construit à l'antique, l'adjectif avant le nom, signifierait tout simplement le Haut-Bois. Il est vrai que *Uhel* s'est écrit et prononcé à l'époque moderne, *Huel*. Nous remonterions donc à un celtique Uxelloceton.

La plupart des cartes et des textes vont dans le même sens. Le Corpus d'Erwan Vallerie donne 22 formes anciennes, de 1288 à 1731 : on y trouve des archaïsmes comme *-coyt* pour bois, des *uhel-* et des *huel-*, voire un *Hel-* et un *Vuhel-*, l'article français même (*Le Huelgoit*) à partir de 1630. En breton d'aujourd'hui, la version officielle retenue par le Conseil Général du Finistère dans les définitions du bilinguisme, dit *an Uhelgoad*.

En toponymie toutefois, surtout dans les lieux riches en histoire antique, de claires interprétations masquent souvent des termes devenus incompris ou volontairement déformés : c'est le cas, sous l'influence du Christianisme, des noms de divinités ou des traces d'anciens cultes. Sur un site aussi prestigieux que celui

de Vorganium, il reste à démontrer qu'un toponyme important puisse signifier une réalité aussi commune que le Haut-Bois.

En fait, il y a quelques failles à la belle unanimité des témoignages concernant Huelgoat. Le Président de Robien, vers 1750, écrit *Halgoët*, se rapprochant du Helquoit de 1373. A la même époque (1751), la carte de Robert donne *Heallegoit*. Cela nous écarte quelque peu du sens ordinairement donné au mot. Si de telles formes ne contiennent pas l'idée de hauteur, en des temps où la compréhension du breton était générale, c'est qu'elle n'apparaissait nullement évidente aux yeux des contemporains.

Mais voici plus prégnant : la Carte de Tavernier de 1620 écrit au-dessous de Berrien et à côté de la forêt, *Sualgoit*. Pour juger de l'intérêt de cette écriture, il faut savoir que le S initial du celtique s'est habituellement transformé en H en breton. Dans ces conditions, Sualgoit apparaîtrait bien comme l'ancêtre de Huelgoat, fossilisé en quelque sorte comme il arrive souvent en toponymie. Mais alors les deux premières syllabes du mot ne peuvent signifier la notion d'élévation, laquelle se dit *Uxellos* en celtique, d'où exactement *uhel* en breton.

La mention de Tavernier, à une époque où des archaïsmes se manifestaient encore dans la langue, a l'intérêt de susciter plusieurs idées sur la constitution du toponyme. D'abord, le H de Huel serait bien à sa place et il ne serait pas nécessaire, pour justifier l'orthographe moderne, d'invoquer le déplacement de cette lettre de la médiane à l'initiale, de Uhel en Huel. Il proviendrait ensuite, comme nous venons de le dire et comme il est de règle en breton, d'un S celtique. Enfin, les deux voyelles U et A, se trouvant, dès le moyen âge, au contact l'une de l'autre, évoquent la chute probable d'une consonne situées entre elles.

Ceci nous conduirait à un celtique hypothétique

Su + consonne + al (ou el) + o final + ceton (bois)

La consonne disparue peut ordinairement dans cette situation être un D, mais un G qui, d'abord aspiré en H, est ensuite annulée dans la prononciation. Un tel raisonnement nous conduit donc sans heurt à un celtique **Sugeloceton*. S'il est impossible de démontrer que c'est là l'équivalent d'un **Sukeloceton*, il n'en reste pas moins que la suggestion est troublante.

Quant au nom propre du Géant de Huelgoat, tel qu'il a été transmis par la Légende locale, c'est Hok Bras, c'est-à-dire Hok le Grand. La même règle d'évolution phonétique que précédemment nous permet de penser qu'il s'agit d'un *Sok*, voire d'un *Suk*, ce qui nous rapproche considérablement de Sukellos dont seule la première syllabe aurait été conservée.

La probabilité d'une présence de Sukellos à Huelgoat se trouve renforcée par le fait qu'aux portes même de la Ville, on entre dans le Monde d'en-bas. En re-

montant la petite vallée du Fao sur quelques kilomètres, on parvient à Brennilis et au Marais de Brasparts, celui qu'on appelle le Yeun Ellez et qui est traditionnellement la Porte des Enfers et le domaine de l'Ankou. Là s'ouvre le Youdig, l'abîme sans fond par lequel notre monde communique avec celui des divinités chtoniennes: c'est là qu'un recteur très spécial jetait naguère sous l'apparence d'un chien noir, les âmes dont on voulait débarrasser notre univers. Ce faisant, il n'agissait pas autrement que la Princesse Ahès au Gouffre de Huelgoad ou que les druides de Manchester à Lindow.

Hoël, roi des Bretons Armoricains

Et l'on en vient à se poser des questions, quand au XII^e siècle, Geoffroy de Monmouth, le promoteur de l'histoire arthurienne, nous désigne comme le roi des Bretons Armoricains au VI^e siècle, un certain Hoël, dont il attend d'ailleurs une aide puissante pour la délivrance du joug saxon. Ce nom, porté effectivement par plusieurs rois de la Bretagne cismarine, ressemble étrangement à Huel: ne représenterait-il pas, dès l'époque du vieux-breton, la forme prise par le celtique Sukeleos?

De fait, nous connaissons historiquement deux ducs de ce nom, au XII^e siècle, et, antérieurement plusieurs princes du même nom. Pour Geoffroy, Hoël, roi des Bretons Armoricains, est le neveu d'Arthur, fils de sa soeur – l'auteur ne dit pas laquelle – et de Budic d'Armorique. Sa place dans les conquêtes arthuriennes, nous l'avons vu, est très importante. Mais rien ne permet d'en faire une figure mythologique et d'ailleurs il est absent des romans. Que son nom soit celui de Sukeleos n'empêche pas que la vraie figure du Porteur de Maillet au Moyen-Age soit celle de Merlin.

Ajoutons que Hoël est donné par Wace comme le fils d'Anna, soeur d'Arthur.

Merlin est-il l'Ankou?

A vrai dire, il ne s'agit point là du personnage terrible que la croyance christianisée et plus ou moins marquée par les terreurs de l'enfer, mais aussi par les guerres et la peste, fera apparaître au XV^e siècle. Pour l'instant, nous sommes en présence du magicien, maître des « Secrets », c'est-à-dire des clefs de l'Autre Monde, qui voisine dans le bois de Sukeleos, avec la Cuve de la géante, lieu de passage par excellence.

L'un de ses avatars est le Grand cerf: il est donc la promesse d'une vie qui ne cesse de se renouveler, non point résurrection au sens chrétien du terme,

non point réincarnation, mais transformation, métamorphose. Nous jugerons, quand nous parlerons du Graal, de l'importance du mythe.

De fait, il est en relation étroite avec le Ker Mell et la Kroaz Ker Mell, la Croix du Village du Maillet, que nous avons rencontrée, érigée en Plomelin. Et le maillet, notons-le, tel qu'il figure sur les statuettes antiques de Sukellos, a singulièrement la forme d'une croix latine aux bras courts, comme les calvaires monolithiques, antérieurs à l'an mille, qu'on découvre en de nombreux endroits de Bretagne.

Plus tard on représentera l'Ankou comme un squelette armé d'une flèche, puis d'une faux à la manière du dieu Chronos grec et latin, voire d'une houe. Il fauche en effet les vies humaines, comme le blé qu'on doit engranger, il perce les corps, il creuse les tombes pour l'enterrement. Merlin, lui, étourdissait, comme le vin ou la drogue. De même que les noyés d'Ahès, les envoûtés de Merlin changeaient d'états. Pas question de mourir, même pour renaître, mais pénétrer d'emblée dans l'Autre Monde sous la percussion de la boîte crânienne.

Nous savons que les sacrifiés de l'Ile de Bretagne recevaient, avant d'être précipités dans le marécage, un coup sur la région occipitale, qui mettait en route la mutation du Passage. Tel était sans doute le rôle primitif du Mell benniged et l'on peut penser qu'au bois de Sukellos, le Merlin d'Ambroise frappait les victimes d'Ahès avant qu'elles ne soient expédiées dans le monde des eaux souterraines, où, aveuglés aux réalités de notre univers, les yeux s'ouvrent sur d'autres clartés.

XI LA GÉOGRAPHIE DE CHRÉTIEN DE TROYES

52. LA GÉOGRAPHIE D'ÉREC ET ENIDE

Avec Chrétien de Troyes, apparaît une géographie bien différente de celle que Geoffroy semble avoir reconstruite de toutes pièces. On remarquera d'emblée que, de même que les anthroponymes, les toponymes se manifestent tous sous une forme plus ou moins romanisée. Aucun n'est emprunté au gallois et, en bien des endroits, le caractère armoricain des termes ne saurait se discuter. De leur examen, ressort très vite le sentiment que nous sommes ici en Bretagne armoricaine, et même le plus souvent en Bretagne orientale ou sur les Marches.

Certes, nous rencontrerons dans Chrétien de Troyes certains de ces lieux communs qui accompagnent la légende arthurienne depuis l'esbrouffe de Geoffroy de Monmouth. Caerleon en Galles en est le plus typique, alors même que nous avons montré le peu de créance qu'il faut accorder à la situation sur l'Usk de ce toponyme interceltique. Mais ces répétitions incontrôlées n'empêchent pas le foisonnement des localisations continentales qui ne cessent de montrer le caractère étréci de la vision monmouthienne, et plus encore de celle de ses commentateurs.

Les lieux d'Erec

Erec et Enide nous entraîne très vite en effet dans une ample géographie, et, à l'observation rigoureuse, beaucoup plus cohérente qu'il n'est coutume de le penser. Le roman concerne un prince vannetais, Erec, dont la jeune épouse porte peut-être le nom de Vannes Enide-Vened et dont le père, Lac, est roi en Armorique. La résidence principale d'Arthur est à Nantes sur la Loire. Nous sommes donc sans conteste possible de ce côté-ci de la mer.

Neuf pays sont mentionnés, qui nous sont tous connus d'emblée. Quatre d'entre eux sont situés outre-Manche : ce sont l'Angleterre, la Cornouailles, l'Ecosse et le Pays de Galles. Sur le continent, on en compte cinq, soit la France, ainsi que quatre territoires armoricains, l'Anjou, la Bretagne, le Maine et le Poitou.

A cela s'ajoutent quatre autres villes connues, deux en Angleterre, Cantorbery représentée à Nantes par son archevêque et Colecestre, dans la mention du che-

valier Branles de Colecestre, dont on peut vraisemblablement penser qu'il s'agit de Gloucester; une en Irlande, Cork; la quatrième en Bretagne: Nantes.

En revanche, douze châteaux ou villes fortes, qu'on rencontre au hasard des pages d'Erec et Enide, ne manquent pas de susciter des interrogations. Ce sont: les châteaux de Brandigan, de Caradigan, de Carnant, de la Forêt Aventureuse, de Limors, de Montreval, de Penevric, les cours de Quarraduel et de Quarrois, le château de Roadan, la Rouge Cité et Tintagel.

La géographie de Gereint et Enide

On a longtemps voulu rattacher l'origine d'Erec et Enide au mabinogi de Gereint et Enide. Nous pensons quant à nous qu'il faut ici suivre avec rigueur la chronologie des textes et considérer comme plus anciens les plus anciens, c'est-à-dire les textes romans dans leur ensemble. Pour le mabinogi de Peredur notamment, il est manifeste qu'il est imité des Perceval continentaux. En ce qui concerne le Mabinogi de Gereint et Enide, on remarquera que sa géographie diffère entièrement de celle d'Erec et Enide, même en ce qui concerne les cités supposées situées en Grande Bretagne.

Pour Joseph Loth, la géographie du Mabinogi est infiniment plus valable que celle du conte. Cependant on ne peut manquer de remarquer qu'elle est aussi beaucoup plus courte. Là où Gereint ne connaît que trois villes, une forêt, trois pays (le Pays de Galles, la Cornouailles et le Lloegyr) et un nom d'homme tiré d'un toponyme, Chrétien de Troyes, lui, sans parler des mentions épisodiques et exotiques comme Limoges ou Alexandrie, cite 9 pays bien connus, 16 pays inconnus ou légendaires, 12 châteaux et villes fortes, et 6 villes identifiables ou non. D'emblée on s'aperçoit que le Mabinogi se situe uniquement en Grande-Bretagne et presque exclusivement en Galles et en Cornouailles. La géographie est celle qu'un copiste, qui n'a rien compris à celle de son modèle, applique sommairement sur l'oeuvre. Le conte s'étend sur un territoire beaucoup plus vaste qui comprend en outre le nord-ouest de l'actuel territoire français.

Le roi Arthur, au début du récit, est à Kaerllyon sur Usk, sa résidence la plus habituelle, et non à Quaradigan, comme chez Chrétien. Il semble que si Chrétien avait copié le Mabinogi ou une source galloise commune, il aurait indiqué Caerleon et non Quaradigan.

Le forestier qui a vu le cerf blanc, Madawc fils de Twrgadarn, habite la forêt de Dena, ce qui est sans correspondance dans le texte roman.

Le tournoi de l'Epervier a lieu à Kaerdyff, mais on ne le saura que par le récit postérieur d'Edern à Arthur.

Gereint se rend en Kernyw (Cornouailles britannique) pour y rencontrer son père Erbin et il se dirige vers la Havren, l'actuelle Severn. Sur l'autre rive, se trouvent les nobles d'Erbin venus l'accueillir. Il ressort du texte à partir d'ici que Gereint est cornouaillais.

Après l'hommage reçu des vassaux, les gens d'Arthur repartent. Gereint et Enide les accompagnent jusqu'à Dyganhwy. Ce nom n'est pas sans rappeler Brandigan et Quaradigan. Mais Joseph Loth pense qu'il s'agit ici d'une erreur de scribe parce que *Dyganhwy est sur la Conway, dans le nord du pays de Galles* et ne convient en effet pas du tout. Ensuite, Loth précise que *Le fragment de Hengwrt donne Dyngannan*. Ce dernier nom est curieusement révélateur : il apparaît en effet comme une transcription du nom de Dinan.

Nous verrons plus loin, à propos de cette ville, que l'étymologie peut osciller entre Din-an, la petite citadelle, et Din-gan, la cité de Gannes en termes arthuriens. Dinganan est une synthèse des deux : c'est la petite citadelle de Gannes ou du Val.

Il semblerait que l'auteur du Mabinogi ait copié Chrétien et tenté d'accorder le texte avec la géographie du Pays de Galles, mais cela au prix d'une maladresse. Il faut noter que tout cet épisode de Cornouailles n'existe pas dans Chrétien alors que d'ordinaire les deux textes se suivent étroitement.

Lorsqu'il repart en aventures, Gereint de Cornouailles va traverser le Lloegyr, ce qui peut s'entendre à vrai dire quelle que soit la localisation de ce pays.

L'épisode qui est, chez Chrétien, celui de la Joie de la Cour, se passe ici au Clos du Nuage, qui est la cour du comte Owein (et non plus du roi Evrain). Owein serait la forme galloise d'Even ou Evain, mais le r d'Evrain pose problème. Ne s'agit-il pas d'une assimilation hâtive ?

Le comte de Limors et la géographie

Le comte Oringles de Limors est appelé lui-même Limwris, dans Gereint et Enide. Limors est le nom d'une place forte qui se montre, dans Chrétien de Troyes, au vers 4719 et suivants et reparaît au vers 5319. Le nom, apparemment roman, se trouve dans la toponymie française. Il existe ainsi une commune de Limours dans le département de l'Essone, près de Paris. Dauzat fait venir ce nom du gaulois Limo, l'orme. Quant au vocable gallois, il paraît copié sur le roman. Il semble que le gallois ait transféré le nom de la terre, continentale, à l'homme, selon un usage celtique constant.

On doit à René Bunsard d'avoir identifié le château de Limors qui figure dans Erec et Enide et dans quelques textes arthuriens à sa suite, avec un autre

toponyme, celui de la forêt de Limors, situé dans le Cotentin, à Varanguebec, au voisinage de la Haye-du-Puits. C'est là une fois encore une origine des Marches, de ce qu'on peut appeler la Bretagne du IX^e siècle ou d'Erispoë.

Il ne subsiste pas de château dans la forêt de Limors, mais à quelques kilomètres plus au sud, la carte Michelin signale des ruines près des bois du Mont Castre – est-ce un *castrum* gallo-romain ? – qui pourraient bien être le Limors arthurien. La forêt comme le château sont à petite distance de l'abbaye de Blanchelande, au nom très évocateur de la tradition.

Il faut remarquer cependant qu'il existe au voisinage de Vannes un château de Limur, qui se trouve en droit d'entrer ici en compétition. Toutefois, aucune précision supplémentaire, dans un cas comme dans l'autre ne permet d'aller plus loin.

53. LES RÉSIDENCES D'ARTHUR : DEUXIÈME PARTIE

Caradigan

Caradigan apparaît dès les vers 27 à 30 : *Au jour de Pâques, au temps nouveau, à Quaradigan, son château, le roi Artus tenait sa cour.* Il ne paraît pas y avoir ici de difficulté. Les villes sont généralement plus connues que les petites communes et à plus forte raison les lieux-dits incertains. Aussi la plupart des commentateurs ont-ils interprété Quaradigan, ailleurs écrit aussi Caradigan, comme le Cardigan du pays de Galles, au demeurant célèbre par cette *veste de laine tricotée à manches longues*, comme dit le Robert, *et boutonnée devant jusqu'au cou.*

Toutefois, pour satisfaire à l'esprit de notre recherche, il conviendrait d'y voir de plus près, s'il ne s'agit pas plutôt d'un site armoricain. Notons tout d'abord la forme de la première syllabe Cara-, dont nous pensons qu'elle s'applique mieux aux rochers Kar, Kara, Karreg en breton armoricain, qu'aux camps fortifiés Caer en gallois, Ker en Basse-Bretagne ou Car en pays gallo. Il suit de là que la ville cambrienne de Digan n'est pas forcément concernée dans ce passage.

Un autre toponyme attire immédiatement notre attention : plus avant dans le récit d'Erec et Enide, Chrétien nous parlera d'un certain roi Evrain, apparemment armoricain comme presque tous les personnages de cette histoire, et dont la résidence se nomme Brandigan.

Ce dernier nom se traduit par la Colline de Digan. Le mot Digan en revanche ne se rencontre guère. La première syllabe de ce mot, peut évidemment correspondre au mot Bran, qui signifie le Corbeau et qui se trouve parfois en toponymie celtique. Toutefois il est beaucoup plus fréquent et plus conforme à l'esprit

des désignations de lieux de lire ici Bren, la Colline. Le terme est largement employé dans les langues brittoniques, dans des compositions dans le genre de celle qui nous occupe, principalement dans la toponymie. En gallois et en cornique, le mot est *Bryn*, il se trouve en breton occidental sous la forme *Bren* ou *Bre*, mais en Vannetais et dans le pays gallo, à l'exclusion de toute autre région, il existe à de très nombreux exemplaires sous la forme *Bran*. Ainsi Branderion, Brandivy, le Bran et tant d'autres.

La constatation est d'importance, car le roi Evrain, dont le nom évoque déjà une localité au nord-est de la péninsule armoricaine, serait dès lors à la tête d'un royaume de Bretagne orientale. Et cela d'autant plus sûrement que, pour les raisons linguistiques que nous venons d'énoncer, Brandigan ne peut relever d'aucun autre territoire.

Certes on ne retrouve pas le nom, dans sa totalité, sur les cartes, mais cela ne change rien à l'appartenance dialectale du composé. Le château a pu disparaître ou les ruines changer d'appellation. D'ailleurs la seconde partie du mot: Digan, bien qu'elle ne soit pas très répandue, n'est pas inconnue en Armorique. Il existe en Brech, commune traversée par la voie romaine de Vannes à Quimper qui connut là un gué, puis un pont du Loc'h, un hameau du nom de Saint-Degan.

Sur les bords de la Rance, une paroisse semble porter ce nom. Aujourd'hui connue comme Pleudihen, elle était inscrite Pludihen en 1272 et Pludihan en 1371. La mutation historique du g intervocalique en h permet d'imaginer sans peine qu'un Pleu-Digan puisse être à l'origine du toponyme actuel. La rive droite de la Rance en cet endroit, depuis le Port-Saint-Jean au nord jusqu'à la Ville-Ger au sud, est constituée de falaises, non moins que son affluent à partir du Pont de Cieux. Ceci s'accommoderait fort bien non seulement d'un Brandigan, mais encore d'un Caradigan.

Il est sûr que Brandigan, château du roi Evrain, s'accommoderait tout à fait de cette situation: Pleudihen ne se trouve pas à plus de 30 kilomètres au nord de la commune portant le nom caractéristique d'Evran.

Une dernière remarque mérite cependant d'être faite. Il n'est pas impossible que le mot Digan soit le résultat de l'évolution d'un Din-Gan. Il s'agit là sans doute du nom primitif de la ville de Dinan, qui n'est pas sans rapport lui-même avec le royaume de Gannes de la tradition arthurienne. Kara-Dingan serait alors le rocher de la citadelle de Gannes, ce qui correspond bien à la situation de Dinan.

Ceci n'ôte rien à ce que nous disions de Pleudihen dont le centre se trouve à 11 kilomètres seulement de Dinan. Il peut s'agir du même mot, plus évolué dans

le premier cas, le nom des grosses agglomérations, très connues ayant tendance à se fossiliser plus aisément que celui des petites communes.

Quarraduel

Caradigan est l'un des résidences d'Arthur. Dans Erec et Enide, il en possède deux autres : Quarrois.

La première est évidemment celle que tous les romans arthuriens, et Chrétien de Troyes lui-même, reprendront sous la forme plus courante de Carduel, parfois Cardueil ou Cardoel. Dans le Conte du Graal, c'est toujours l'une des résidences du roi Arthur et même, de fait, la principale. Le château est situé au-dessus de la mer et la domine. Dans le Haut Livre du Graal, dans le Merlin, ce sera aussi le séjour habituel d'Arthur.

On a ainsi le sentiment que dans la littérature de langue romane, même si Caerleon s'y trouve mentionné, le site arthurien principal est sans conteste Carduel.

Néanmoins, la cour de Carduel n'a pu vraiment être localisée de façon certaine jusqu'à présent. On la place généralement à Carlisle, dans le Cumberland britannique (et non en Galles), ce que rien ne justifie. Carlisle en effet ne s'est jamais appelée Caerduel, mais Luguwallium ou Luguwallum, c'est-à-dire le vallum de Lugos. Ce nom, bien celtique, confait au dieu Lugos, la défense de l'extrémité occidentale du mur (*vallum*) d'Hadrien et l'on ne voit pas comment Carlisle pourrait venir de ce mot, pas plus d'ailleurs que de Carduel.

En revanche sur le territoire de l'Armorique, il existe plusieurs Kerduel, un village de ce nom à Moëlan dans le Finistère, un autre à Plouay et un château en Ploërdut dans le Morbihan, un lieu-dit voisin de Carnac, un autre château enfin près de Lannion. Ce dernier, situé dans une région marquée par la tradition arthurienne, ambitionne de longue date d'être reconnu pour la résidence véritable, mais n'a pu vraiment jusqu'à présent faire valoir ses droits, ni même se faire entendre sérieusement.

Pourtant sa situation est remarquable à plusieurs égards. Il semble en effet commander la presqu'île de Tregastel, ancien territoire hautement fortifié, portant la trace toponymique et archéologique de plusieurs constructions défensives d'importance, que ce soit l'île Castel, le sommet de Tregastel, les ruines romaines de Ploumanac'h, sans doute l'antique Manatias, la citadelle de Lannion, reprise au moyen-âge par les Templiers, et de l'autre côté du Leguer, la fortification gallo-romaine encore visible du Yaudet. Un tel établissement militaire, certainement consolidé à l'époque du Bas-Empire romain pour lutter contre les Saxons,

remonte peut-être beaucoup plus haut, et jusqu'à l'époque protohistorique, voire préhistorique, car les mégalithes sont nombreux dans la région.

En outre, les souvenirs arthuriens sont d'importance. On note à proximité de Kerduel, la présence d'un Coat Arzur, ou Bois d'Arthur, en Ploubezre, de l'autre côté des ponts lannionais du Leguer, alors même qu'un tel toponyme est exceptionnel, mais aussi le voisinage de la Lieue de Grève où selon la légende locale, le roi Arthur combattit le dragon en compagnie de saint Efflam. L'on pourra remarquer aussi que le ruisseau dit du château de Kerduel et qui naît dans les douves va se jeter dans la mer entre Perros-Guirec et Saint-Quay-Perros, qui évoque le personnage de Kei le sénéchal, peu après avoir coulé au pied de Creac'h Lagad Urien, le coteau de l'observatoire d'Urien, dans le Traou-Morgan, le Vallon de Morgane.

L'édifice moderne est malheureusement sans intérêt, mais le site est constitué par la crête de Pleumeur-Bodou et de Tregastel, dont le rôle stratégique face à la mer paraît avoir été dominant.

Quarrois

Quarrois a entraîné moins de certitudes que Carduel et l'on avoue facilement n'y rien comprendre. Ainsi lit-on sous la plume de Peter F. Dombowski, dans la très érudite collection de la Pléiade: *Le nom Quarrois, désignant un château d'Arthur, nous est inconnu. Guiot seul donne cette forme du nom... Les formes Ro(h)ais, Ro(h)ès renvoyaient à Edessa en Mésopotamie, ce qui n'a aucun sens dans le cas présent. Nous sommes ici comme en beaucoup d'autres endroits, aux prises avec la géographie romanesque.*

Il est bien inutile de faire appel ainsi à l'imaginaire et au voisinage de l'Euphrate. S'il est vrai qu'Edesse s'appelle aujourd'hui Er-Roha, Urfa, Orfa, Rokka, ce qui pour le moins très approximatif de Quarrois, on ne voit pas très bien ce que le roi Arthur peut avoir à faire avec la ville de Nemrod, même à l'époque des Croisades...

La solution est évidemment beaucoup plus simple, et d'autant moins difficile à trouver qu'on préfère donner, dans cette affaire, un rôle à l'Armorique plutôt qu'à la Mésopotamie. La ville qui s'appelle Carhaix depuis 1381 au moins et dont la forme ancienne est sensiblement Kerahes ou Carahes, alors que le nom d'Ahès lui-même connaît des variantes en Aïs et en Ohès, mérite certainement l'attribution. Les formes aberrantes elles-mêmes vont dans ce sens: Roais, Rohais, Roès, Rohès, sont simplement tronquées, pour Karohès.

L'on se souviendra que Carhaix est cantonné au sud par deux villages voisins

l'un de l'autre, Kerleon et Kerleon vihan, qui donnent au minimum un cachet arthurien à la ville. L'importance gallo-romaine de la cité n'est plus à démontrer, alors que de récentes fouilles viennent de mettre à jour de nouveaux restes de l'agglomération à l'époque impériale. Si nous pensons pour notre part que là n'était point le Vorganium préromain, que nous situons à Huelgoat, il est certain que Carhaix n'en reste pas moins un site de première importance dans la protection de ce même Vorganium, et sans doute la capitale gallo-romaine.

54. LE ROYAUME DE LAC

Les forteresses données à Licorant

Deux châteaux d'abord mystérieux, Roadan et Montrevel, font partie de la dotation d'Erec à son beau-père Licorant. Ils sont pris sur le domaine du roi Lac, père d'Erec, dont Chrétien nous dira par ailleurs qu'on le dit d'Estre-Galles. Nous verrons plus loin qu'en penser. Mais dès à présent, il nous est permis, puisque Lac et Erec sont des Armoricaains, de chercher ces demeures sur le continent.

Roadan ressemble à s'y méprendre à une forme bretonne ancienne du nom de Rennes. Aujourd'hui Roazon, cette ville s'écrivait encore Redonas au IX^e siècle et c'est bien le d intervocalique, qui, amui en français, a donné un z en breton. Roadan apparaît donc comme une forme de passage. Rien d'étonnant de surcroît à trouver dans la Bretagne Orientale une possession des vannetais Erec et Lac.

Montrevel est manifestement un nom roman. Il nous faut donc en chercher la localisation dans les Marches, soit en pays de langue romane depuis toujours – comme Rennes –, soit même en territoire de la mouvance de Bretagne. C'est ici effectivement que nous rencontrons la forteresse. Dans les Mauges si voisins de la Bretagne, donc dans l'Anjou armoricain, la petite commune de Montrevault, accolée à celle de Saint-Pierre-Montlimart, surveillait naguère l'exploitation d'une mine d'or où l'extraction du minerai datait de la préhistoire.

La Chronique de l'abbaye de Saint-Florent signale, en 1081, sur les bords de l'Evre (*Ybris fluvii*), l'existence de deux châteaux appelés l'un et l'autre *Mons Rebellis*, soit Montrevel en roman, quoi qu'il en soit d'une étymologie sans doute fantaisiste, le Mont du Rebelle. A cette date, Normand était seigneur de Montrevel le Petit et Rodolphe, Vicomte de Montrevel le Grand. Ils devaient devenir Montrevault et Saint-Pierre-Montlimart.

L'on voit bien ici l'implantation armoricaine du roman d'Erec et Enide, non seulement dans cette région qui allait composer notre Bretagne actuelle avec ses cinq départements, mais encore sur ces domaines de l'Anjou, du Maine et de

la Normandie qui furent bretons à une époque ou à une autre. Rappelons à cet égard qu'on peut considérer comme la limite atteinte par la Bretagne au IX^e siècle, une ligne qui suit la rive droite de la Maine, la Loire vers l'aval, la remontée du Layon jusqu'à l'Hyrosme, puis cette rivière jusqu'au-delà de Chemillé d'où elle ira passer à l'est de Cholet, gagner les abords de Saint-Michel-Mont-Mercure en laissant sur sa droite le très breton Saint-Malo-du-Bois, puis descendre le Lay jusqu'au devant de l'île de Ré. Et ceci ne tient pas compte de l'installation des Bretons à Blois et sur la Loire pendant presque tout le VI^e siècle, non plus que l'insistance du Lancelot en prose à rappeler l'autorité des Bretons jusqu'au Berry inclusivement.

Il reste non moins intéressant à constater que ni Roadan, ni Montrevel n'ont pu être localisés outre-Manche, alors que ces deux villes sont faciles à reconnaître sur le continent.

Rouge Cité (La)

Mention en est faite une seule fois comme déterminant le territoire d'un roi lui-même innominé et sans précisions géographiques. L'adjectif *rouge* a été anciennement employé dans les noms de lieu pour désigner un site de ruines romaines, en raison de la couleur des tuiles qui jonchaient le sol en ces endroits.

Particulièrement cependant, le nom de Ville Rouge a été donné au moyen âge à Rennes. Ogée le signale, au XVIII^e siècle dans son Dictionnaire. Mais au début du même siècle, Albert le Grand faisait figurer déjà, dans son catalogue des évêques de Rennes, le nom de *Civitas Rubra, ville rouge*, et prétendait qu'il était en usage au I^{er} siècle de notre ère. Peut-être s'agit-il d'un jeu de mots ou d'une étymologie fantaisiste à partir de la désignation ethnique des Redones et de leur cité, *Civitas Redonensis*, en latin. Rouge en effet, *ruz* en breton moderne, se disait en effet plus anciennement *rud*. Qu'on ait entendu *Rudones* pour *Redones*, et, mi-sérieux, mi-plaisant, l'interprétation donna naissance à un usage.

Quoiqu'il en soit, il nous semble que, dans le monde celtique, Rennes, que nous avons déjà rencontré sous la forme Roadan, proche du breton moderne *Roazon*, soit la seule ville qu'on ait jamais désigné sous le vocable de *La Rouge Cité*.

Carnant

Ainsi s'appelle le château qui est la résidence habituelle du roi Lac, père d'Erec. Wolfram von Eschenbach qui suivra ici une tradition voisine, mentionnera également Karnant.

L'étymologie paraît simple, mais la localisation exacte difficile, parce que vague. Le mot semble composé de *Car*, soit qu'il s'agisse de *Caer*, l'enclos fortifié, soit qu'il s'agisse de *Cara*, le rocher, et de *nant*, la vallée. Selon l'époque où le nom fut donné, ce peut être le rocher (ou le fort) de la Vallée, ou bien la Vallée du rocher (ou du fort). Puisque le vocable désigne un château, la première version semble préférable et l'on conclura alors à une formation relativement récente.

Il est peu probable qu'il s'agisse ici du «château de Nantes». Dans ce cas, Nant représenterait non pas le terme gaulois pour la vallée, mais le vocable roman Nantes, gaulois *Namnetes*. Il est certain que les domaines du roi Lac qui comprenaient Rennes et Montrevault auraient pu être centrés sur la forteresse des bords de Loire, dans l'ancien pays des Namnètes. Mais le nom de ce peuple a évolué en breton en Naoned qui ne s'accommode pas d'une forme en Nant. En outre Chrétien de Troyes et Wolfram von Eschenbach connaissent parfaitement bien la ville de Nantes et l'appellent toujours Nantes. On ne s'expliquerait pas cette fantaisie.

La capitale du roi Lac, ou plutôt sa résidence principale, paraît bien se situer ailleurs, comme nous l'avons montré à propos de ce souverain lui-même : nous avons pensé en effet au Leslac'h et à Ploulec'h, près de Lannion, en plein pays arthurien.

Wolfram von Eschenbach apporte ici quelques précisions supplémentaires. Aussi attendrons-nous de reconnaître les apports de l'auteur franconien à notre connaissance de la tradition, pour en traiter et conclure sur cette curieuse question.

55. GALLES, ESTRE GALLES ET FINE POTERNE

Estre-Galles

C'est le royaume de Lac et d'Erec qui est ainsi appelé. Or il est d'évidence, dans le roman, que ce territoire est situé en Bretagne armoricaine, ou tout au plus sur les Marches, comme le Bro-Erec historique. Le couronnement à Nantes en est une confirmation éclatante. Les localisations que l'on peut proposer de Roadan et de Montrevel qui en font partie, en sont une autre.

Donc le royaume d'Estre-Galles n'a rien à voir avec le Pays de Galles que nous connaissons aujourd'hui comme une partie de la Grande-Bretagne. Estre-Galles ne peut être que dans l'Armorique. A moins que celle-ci ne soit elle-même considérée comme *le pays extérieur à Galles* ce qui est le sens de cette expression.

Mais on ne voit pas bien comment elle mériterait ce nom, alors que les deux territoires sont séparés par la Manche, par la Severn et encore par une autre terre celtique, la Cornouailles. Cette dernière, à la rigueur, pourrait être désignée de cette façon, mais il ne semble pas que la Bretagne armoricaine puisse en aucune manière être située par rapport au Pays de Galles.

Estre-Galles ne peut donc être qu'un pays continental défini par rapport à un autre pays continental. Autrement dit, Galles est dans l'espace armoricain, au sens le plus large du terme, et Estre-Galles aussi.

L'affaire est d'importance, car elle concerne non seulement les territoires, mais aussi la nationalité des personnages qui portent le titre de gallois: c'est le cas de Galegantins, dont nous avons fortement contesté le caractère britannique, mais aussi celui du premier chercheur de Graal, Perceval.

Galegantins li Galois, dit le v. 1714 d'Erec et Enide. *Cil Galois*, dit de lui l'un des Chevaliers que rencontre Perceval dans la Gaste Forêt. L'adjectif qui correspond à ce nom ethnique, est *galesche*, tout comme on dit aujourd'hui, quoique sans chuintier, *gallèse*, en parlant de la langue des Gallos. La confusion est aisée, d'autant plus qu'on reproche volontiers aux Gallos, la même balourdise qu'aux Gallois. Ne disent-ils pas d'eux-mêmes qu'ils sont de sots bretons, plutôt que de hauts-bretons?

Une confirmation nous est apportée par le surnom donné au prier de la Sainte-Trinité de Fougères. Sur l'acte de fondation de cet établissement religieux en 1064, il est appelé *Maino cognomento Gallus*, Mainon surnommé Gallus. Il est bien peu probable qu'il s'agisse d'un Gallois. Ce serait plutôt un Gaulois, entendez un Français ou un Gallo. Le nom serait l'une des premières formes de nos Le Gall modernes.

Autant dire que les mentions de Gallois dans les textes continentaux sont, à chaque fois, sujettes à caution. Perceval et Galegantins sont certainement moins gallois qu'ils en ont l'air.

Galles pourrait donc bien n'être que le pays gallo et Estre-Galles, à ce moment-là, considéré d'un point de vue breton, serait les Marches. Tandis qu'à l'ouest, s'étendent les territoires de Fine-Poterne et d'Estre-Poterne, à l'est, on trouve Galles et Estre-Galles.

Tergalo

La Vieille de Tergalo est un personnage épisodique, tout juste cité au vers 2143 et dont le rôle est imprécis. Rien ne peut donc nous aider pour décider d'une quelconque localisation. Le nom ne correspond à rien de connu en to-

ponymie. Aussi, au risque de paraître un peu naïf, voulons-nous proposer une interprétation parfaitement simpliste, selon laquelle il s'agirait d'une grand-mère mythologique, la Vieille de la Terre Gallo.

Soit qu'il s'agisse d'une expression romane d'origine, s'appliquant à ce pays des Gallos, Galles et Estre-Galles, soit que les termes en soit celtiques *Tir Gall*, romanisés par influence du latin *terra* sur le vieux-breton *tir*, de même sens, le résultat est identique et justifiable.

Le surprenant pays d'Estre-Poterne

Nous en avons parlé à propos des deux frères Greslemuef et Guinguemar. Estre-Poterne c'est *au-delà de l'extrême*, géographiquement donc pour la tradition arthurienne les terres qui se trouvent situées au-delà des limites occidentales de l'Europe: ce pourrait être Ouessant ou Sein, ou bien encore l'Amérique elle-même, ou plutôt les îles fabuleuses, comme Avalon, qui sont situées dans l'Océan, au large des promontoires de la Bretagne.

Avalon

Chrétien de Troyes mentionne au vers 1919 d'Erec ce lieu mystérieux que Geoffroy avait déjà signalé dans la Vie de Merlin et dans l'Histoire des Rois de Bretagne, mais ici pour dire, comme une chose toute simple, que Guinguemar en est le seigneur.

Avalon est présenté par tous les auteurs et dès Geoffroy de Monmouth, comme un lieu mythique, l'île d'Occident, figure de l'Autre Monde bienheureux, et c'est là qu'Arthur lui-même a été conduit après la bataille de Camlann par sa soeur Morgane. Celle-ci règne sur ce séjour avec son amant Guinguemar, frère de Gradlon de Cornouaille.

La merveille est située en pleine mer. On n'y accède, disait Geoffroy dans la Vie de Merlin, qu'avec le concours du nautonnier Barinthus, expert à reconnaître les étoiles et à dompter l'océan. Un tel domaine marin n'a évidemment rien à voir avec l'abbaye de Glastonbury où le roi Henri II avait fait chercher et découvrir les restes d'Arthur. Ceci n'est, bien entendu, qu'une escroquerie politique, et aujourd'hui touristique, puisqu'on fait encore visiter cette prairie et la pommeraie qu'on y a plantée comme l'Avalon arthurien.

Parce que cette terre est purement mythologique, Avalon n'a rien à voir non plus avec l'île d'Aval, émergée à côté de l'Île-Grande en Pleumeur-Bodou et parfois considérée comme telle. Il est néanmoins intéressant de remarquer l'exis-

tence de ce toponyme dans le pays de Tregastel et de Kerduel, c'est-à-dire dans la plus arthurienne des régions d'Armorique.

Comment peut-on être de Fine-Poterne?

Comment peut-on être Breton? s'interrogeait voici un quart de siècle mon ami Morvan Lebesque, ainsi que Montesquieu, caricaturant avant lui, il y a 250 ans, la sottise de certains parisiens, s'était demandé comment l'on pouvait bien être Persan.

Fine-Poterne ne manque pas de poser à la Sorbonne un problème du même genre, et pour cause. Joseph Loth, cité, il faut le reconnaître par l'édition de la Pléiade, pensait déjà, sans convaincre grand monde, qu'il fallait y voir le Finistère, *Fines terrarum*. En fait, il s'agit bien d'une adaptation romane de l'expression latine *Fines postremi*, les limites extrêmes. Il existe dans les chartiers bretons un pays portant ce nom, entièrement justifié, et c'est l'abbaye de Saint-Mathieu, à la pointe du même nom, aujourd'hui dans le département appelé précisément et pour cette raison du vieux nom de Finistère. On dit en breton Locmaze Penn ar Bed, ce qui signifie «le territoire de Mathieu au Bout du monde» et en français Saint-Mathieu de Fineterre qui est l'adaptation du latin de Finis terrarum. Mais en 1374, le monastère est signalée comme Saint Mahe de Fine Poterne, en 1446 Saint Mahe de Fine Pusterne, en 1480 Saint Mahe de Fine Posterne.

Il n'y a évidemment pas à chercher plus loin le territoire, si souvent considéré comme fabuleux, qui s'appelle tantôt les limites extrêmes du monde occidental (Fine Poterne) et tantôt l'au-delà de ces extrémités même (Estre Poterne). Ne croirait-on pas entendre le vieux Ptolémée, parlant au Ier siècle de notre ère de ces derniers des derniers que sont au bout du monde les Osismes, nos ancêtres?

Vraiment comment peut-on être Osisme?

56. À LA RECHERCHE DES LIEUX EXCENTRIQUES

Antipodés

Le conte d'Erec et Enide nous conduit également vers un certain nombre de territoires d'apparence parfaitement légendaire. Nous ne saurions en compter autant que le font bien des spécialistes de la légende arthurienne, faute pour eux d'avoir compris les données de base de la géographie des romans. Deux seulement, les deux premiers de la présente liste, méritent à notre avis d'être rapportés de façon quasi-certaine au monde de l'imaginaire.

Le premier d'entre eux est Antipodés. Ce nom d'origine grecque ne semble

pas désigner un territoire géographique connu. Il recouvre le royaume de ce Bilis, roi des nains, dont nous avons parlé précédemment. On pense évidemment, avant tout, aux antipodes, telles que nous les concevons. Cependant le mot *Antipodium* avait au moyen-âge, nous dit Du Cange, d'autres sens : il signifiait en particulier la partie antérieure de la selle à laquelle se tiennent de la main les cavaliers, ou encore l'arrière des bancs monastiques. Antipoda, toujours selon le même lexicographe, qualifiait un autel, *ara*, édifié aux pieds de la tombe d'un saint.

Il n'est pas exclu, que se rapportant à un nain, ce mot n'ait une signification grotesque. L'arrière des bancs monastiques était souvent sculpté de motifs fantastiques, voire païens, comme cette serpente qui figurait sur les stalles de la cathédrale de Saint-Claude, dans le Jura. L'antipode, c'est en effet, placée sous la partie inférieure de l'individu, l'antimonde. Les nains ne sont-ils pas les citoyens de cet envers qu'est l'Autre Monde? Ainsi du lac de Niniane qui accueille à sa surface sous la forme de reflets mouvants l'image renversée des grands arbres de Brocéliande ou de la fontaine de Tintagel où Tristan et Yseult surent découvrir les branches du grand pin et la figure du roi Marc et, partant, y découvrir ses projets.

Eglimon

Menagormon seigneur d'Eglimon figure au vers 1902 d'Erec et Enide. Nos recherches concernant ce lieu parfaitement inconnu restaient sans aboutissement quand nous avons, par le plus grand des hasards trouvé une mention dans le Dictionnaire d'Histoire et de géographie ecclésiastique, à l'article Chartres, rubrique Diocèse, concernant un certain prieuré d'Eclimont dépendant de l'Ordre des Célestins et qui aurait été fondé en 1557 par l'évêque de Bayonne Etienne de Poncher *dans la propriété attenante à son château d'Eclimont*.

La carte Michelin d'Ile-de-France signale en effet entre Gallardon (Eure-et-Loire) et Ablis (Yvelines), sur la frontière des deux départements, mais du côté chartrain, un château d'Esclimont qui paraît bien être celui du prélat.

C'est actuellement, au sein d'une vaste propriété ceinte de hauts murs, un hôtel-restaurant quatre étoiles installé dans les restes un peu hétérogènes de la forteresse ancienne. L'ensemble a encore aujourd'hui grande allure et marque évidemment la trace d'un site féodal d'importance.

Ce n'est pas la première fois dans cette étude que nous trouvons des relations établies entre la Bretagne et Chartres. Serions-nous ici au point le plus oriental de l'influence armoricaine?

Evroïc et Tenebroc

Un tournoi est annoncé au v.2091, *Antre Evroïc et Tenebroc*. Le nom est généralement translaté en York, tandis que Tenebroc l'est en Edimbourg... pourquoi pas ?

Le nom d'Evroïc est à rapprocher du nom d'Evran, de l'Evre, de l'Evron et de Guenièvre, c'est-à-dire d'Avara, ainsi que de Penevric. Il peut aussi se rattacher à la famille d'Ebuross et donc à Evreux.

Un évêque de cette dernière ville, *Episcopus Ebroicensis*, un certain Hugues, intervient dans une donation faite par Richard I^{er}, duc de Normandie, à la fin du X^e siècle à l'Abbaye du Mont Saint-Michel. Dans ces conditions, on est tenté de penser que, moins de deux siècles plus tard, un clerc de Champagne, conteur de la Bretagne Armoricaïne, parlant d'Evroïc, ait plutôt entendu Evreux que York.

Reste à savoir cependant ce que peut bien être Tenebroc. Cette ville fortifiée, citée deux fois dans Erec et Enide, est généralement translaturée en Edimbourg. Le vers 2091 mentionne un combat (?) entre Evroïc et Tenebroc et le vers 2097 le situe *Desoz Tenebroc an la plaigne*. Un lai anonyme, celui de Doon, mentionne également Danebroc, avec pour seule précision *qui est au nord*.

Comme à l'accoutumé, rien ne justifie vraiment cette identification. Si Evroïc est York, Tenebroc peut être Edimbourg, mais rien ne nous assure, avons-nous dit, qu'Evroïc soit York plutôt qu'Evreux.

Il est vrai que le château d'Edimbourg porte le nom de Siège d'Arthur, ce qui le rattacherait à la tradition, mais rien ne prouve que le nom soit antérieur à Geoffroy de Monmouth.

L'étymologie d'Edimbourg est donnée par le celtique *Dyn Eideann* sans doute modifié par le germanique en *Eidean burg*. Mais cet Eidean ne doit rien aux Danois ou pseudo-Danois de Danebroc, non plus qu'à un Tenebroc énigmatique. On nous assure d'ailleurs qu'Edwin de Northumberland n'est rien non plus dans cette affaire, ce qui paraît logique.

Mais ce Tene ou Dane-broc pourrait fort bien être un Din brittonique, équivalent du dunum gaulois. Broc par ailleurs, mot celtique qui signifie le blaireau, aurait des implications en toponymie au sens de « dent rocheuse ». Le Dauzat donne à Broc (Maine-et-Loire) et au Broc (Alpes-Maritimes et Puy-de-Dôme) cette signification. Din-broc, la citadelle du blaireau ou la citadelle de la dent, cela pourrait donc être.

Peut-être s'agit-il encore d'un Din-Ebroc où se retrouverait un nom voisin d'Evroïc, une citadelle de l'Evre, de l'Evron ou de l'Eure.

... ou Ten-Ebroc en Moncontour (Côtes-d'Armor).

Forêt Aventureuse :

Le terme ne paraît pas désigner un lieu précis. Ce n'est pas un vrai toponyme en effet, mais une indication géographique. Mais pourquoi ne serait-ce pas Brocéliande dont Chrétien nous parlera dans le roman d'Yvain ?

L'aventure, dans les romans de la Table Ronde, donne son sens à la vie. Elle est la raison du récit et donne à l'homme l'évolution qui est sa règle. Et le lieu de l'aventure, c'est la Forêt.

La Forêt Aventureuse apparaît donc comme le lieu géométrique et mythique des drames individuels et cosmique dont on nous conte le déroulement. A ce titre, elle peut être placée ici ou là, où nous voulons la mettre et la vivre. L'interprétation en reste donc ouverte.

Il est donc hautement vraisemblable que dans l'environnement armoricain qui est, nous semble-t-il, la scène primitive de la Légende, la forêt des aventures ne soit autre que Brocéliande.

Ganieret

Le nom de Ban de Ganieret figure dans la liste des invités, au vers 1937. Il vient aux noces d'Erec, accompagné de deux cents jeunes gens, tous portant au poing un oiseau de proie.

Il pourrait s'agir d'un roi du Val de Yer, *Kan Yer*. Rappelons qu'une rivière de ce nom, avec laquelle la reine Ygerne ne serait pas sans rapport, coule, déguisée en Hyères, au nord et au nord-est de Carhaix et conflue près de cette ville avec l'Aulne.

Godegrain et Traverain

Sur le comte de Godegrain nous ne savons rien non plus, sinon que cent chevaliers l'accompagnent. Il en est de même du comte de Traverain dont le nom est cité juste avant le sien parmi les invités de la noce. De surcroît, les deux noms riment l'un avec l'autre. Peut-être même la dernière syllabe était-elle primitivement la même, *-grain*, et le g se serait amui dans Traverain pour éviter la rencontre difficile avec le *v*. La terminaison en *-ain* montre bien que les deux noms sont romans ou romanisés.

Ce Grain, outre son sens de semence, répond à un nom de divinité celtique *Grannos*, donné au Soleil. En Champagne, le théonyme a donné le toponyme Grand, mais en breton il est normalement devenu Grann et cette syllabe, romanisée au XI^e siècle n'a pu que donner Grain.

Il faut sans doute lui rapporter les anciennes fortifications du nom de Castel Grannec disposées en bordure de la route ancienne de Carhaix à Quimperlé, ainsi que le village de Grannec en Tregastel. On compte d'ailleurs rien que dans le Finistère sept villages de Grannec, Granec ou Granoc, deux dans le Morbihan et un Granic.

Traverain et Godegrain porteraient ainsi le nom du dieu Grannos. Le premier serait en quelque sorte le Soleil de la Tribu, *Trev Grann*. Le second, un Grannos offensant, du vieux-breton Cod, offense, douleur, en particulier celle provoquée par le soleil : Léon Fleuriot cite un mot vieux-breton *solcodiat* qui ressort précisément à ce type d'atteinte.

Haute-Montagne

Le seigneur de la Haute-Montagne reste impossible à distinguer. Un pareil toponyme peut figurer, on en conviendra, sur n'importe quelle carte européenne et rien ne nous permet de l'attribuer ici ou là.

Ile-Noire

Moloas est tenu pour le seigneur de l'Ile Noire, *li sires de l'Isle Noire*.

L'Ile Noire est présente en Bretagne Armoricaïne en deux localisations différentes. Il en existe une en baie de Morlaix, à proximité du Château du Taureau et de l'Ile Blanche, exactement entre la pointe de Pen-al-Lann et la presqu'île de Barnenez, soit à six kilomètres en aval et au nord du confluent du Dourduff et de la rivière de Morlaix. L'analogie existant entre les noms du Dourduff, l'Eau Noire, et de l'île du même nom n'est probablement pas fortuite.

Toutefois en Tregastel, il existe un ilot porté sur les cartes comme l'Ile Dhu, ce qui transcrit manifestement Enez Du, l'Ile Noire. Comme cette dernière région est marquée par les souvenirs arthuriens, il est difficile de décider laquelle des deux appartient à ce roi.

Dans le Lancelot en prose, il sera question de l'Ile Noire, mais en la possession d'un autre roi, Madoc, ancien compagnon d'armes du roi Urien. La forme Madoc est galloise ou vieille-bretonne, sans qu'on puisse distinguer entre ces deux attributions.

Iles

Les Iles dont Bruyant est le seigneur sont absolument indéterminables. Il ne semble pas s'agir ici des terres lointaines et mythiques, déjà tenues par Guingue-

mar, mais sans doute d'un groupe d'îles comme il y en a beaucoup sur tout le littoral des pays celtiques.

Ce pourrait être, par exemple les Sept-Iles près de Lannion, pour avoisiner Kerduel, ou les Triagoz proches dont le roi existe encore dans le folklore de la région. L'emplacement est tenu pour le site d'une ville engloutie, une autre Ker-Is dont Anatole Le Braz a traité dans sa légende de la Mort.

Orcel

Orcel est le royaume de ce Quirion dont nous avons parlé. Si le roi en question est bien notre Kiriou éponyme de la Roche, le territoire qui lui appartient doit normalement être situé aux alentours. Rien toutefois ne permet de l'affirmer. Remarquons simplement que le nom ressemble à celui de l'Orcanie, principauté de Lot, dont nous avons noté la ressemblance avec l'antique Vorganium.

La Roche de Kiriou n'est pas très éloignée de Huelgoat et peut avoir servi d'observatoire et de point d'appui militaire aux « Orcaniens ».

Orcel cependant, qui a dû se prononcer Orkel, n'est pas très différent non plus phonétiquement, d'Orquelenes, la cité de Grinomalant, dans le Conte du Graal.

Penevric ou Pointurie

Penevric, que Guiot appelle Pointurie, est le château de Guivret le Petit. Le mot est manifestement composé de *Penn*, la tête, le bout, et d'*Evric*, à rapprocher de la famille d'*Avara* ou d'*Eburos*. Certes ce pourrait être Eboracum, York, mais il y a de très nombreux toponymes sur le continent qui se rapportent à l'une ou l'autre de ces étymologies ! De plus la forme Pointurie constitue une forme nettement plus romanisée que Penevric.

Le récit d'Erec et Enide fait mention de Penevric à propos du transport d'Erec blessé et échappé de Limors. Les deux forteresses ne paraissent pas très éloignées l'une de l'autre et le trajet de l'une à l'autre demande moins d'une journée.

On pourrait penser à Evriguet, dans la région de Maunon en Bretagne. Mais nous avons signalé aussi, sur les bords de l'Èvre, *Ybris fluvii*, l'existence de deux châteaux appelés l'un et l'autre Mons Rebellis, cités par la Chronique de l'abbaye de Saint-Florent en 1081. Penevric pourrait être situé au voisinage à la source de l'Èvre.

Il faut remarquer cependant que Penthievre, assez proche d'un breton Penevric, s'appelait Pentheurie en 1232 ce qui évoque bien la forme Pointurie.

Ces localisations nous éloignent de la forêt de Limors de plus qu'il n'en faut

pour une journée normale à cheval, surtout pour un blessé. Le château de Limur près de Vannes répondrait mieux à la nécessité, qu'il s'agisse d'aller au pays de Penthievre ou en Saint-Pierre-Quiberon, sur le site de l'actuel Fort-Penthievre.

Tintagel

Nous avons longuement étudié la situation de Tintagel à propos de la géographie de Geoffroy de Monmouth qui est le premier à mentionner cet « éperon barré ». Le texte ne nous apporte ici aucun renseignement complémentaire.

Val Périlleux (le)

C'est le lieu de Morgane qui est ainsi appelé au vers 2375 d'Erec et Enide. Ce nom, qui donne un caractère très particulier à l'endroit, ne permet en revanche aucune localisation géographique. S'agit-il ou non de la vallée appelée aujourd'hui le Val-sans-retour en forêt de Brocéliande ? C'est ce que notre absence de connaissances précises en matière de toponymie ancienne de ce massif forestier ne nous permet pas d'affirmer.

Où se trouvait l'île Saint-Samson ?

Simple allusion à la victoire de Tristan sur le Morholt dans l'île Saint-Samson, les deux vers 1246 et 1247 d'Erec et Enide, qui nous parlent de l'île Saint-Samson, sont probablement inspirés du Tristan perdu de Chrétien de Troyes. La citation se retrouvera dans le récit de la bataille dans le Tristan en prose, ainsi que dans le Merlin.

Samson est un personnage bien connu de l'hagiographie bretonne armoricaine. On trouve sa trace sur toute la côte nord de la Bretagne et jusqu'en Paimpont, dans la forêt de Brocéliande, et près de Bréhan-Loudéac. Il passe pour le fondateur de l'archevêché de Dol dont il patronne encore la cathédrale. Il aurait été primitivement archevêque d'York. Sa carrière connue est pratiquement entièrement armoricaine et les Bretons de l'Île, en tout état de cause, n'ont pas conservé sa vénération.

La figure de l'abbé celtique qui portait ce nom s'est enrichi de traits qui lui viennent du géant biblique et le rapprochent de ce fait des analogues du folklore. Aussi lui attribue-t-on à Saint-Samson-sur-Rance, un menhir actuellement penché et à la chapelle Saint-Samson en Pleumeur-Bodou, une croix monolithe archaïque, au Mont-Dol un autre menhir et à Tregastel une roche creuse qui

aurait été son lit. La relation de Saint-Samson avec le Morholt n'est donc pas sans explication dans la tradition.

Cependant, on n'est jamais parvenu à localiser cette île Saint-Samson. Il n'existe en effet aucune île de ce nom sur le littoral de Cornouailles britannique où la scène est censée se passer, ni d'ailleurs près d'aucun rivage celtique.

Néanmoins il existe bien une île Saint-Samson et c'est en Bretagne armoricaine sur une rivière marécageuse, à proximité de Dol et du Mont Saint-Michel. Là, le Couesnon s'élargit et s'étend entre Pontorson en Normandie et Pleine-Fougères en Bretagne, en lits multiples dont deux d'entre eux enserrant un petit territoire que les deux pays se sont disputé au cours des siècles. Sur la carte 1216 de l'IGN, il est nettement marqué et paraît avoir 600 m de circonférence.

D'après René Cintré, dans son étude sur les Marches de Bretagne, l'île Saint Samson dépendait autrefois de la paroisse, aujourd'hui disparue, de Cendres, établie sur la rive gauche du Couesnon, en face de Pontorson. Cette agglomération relevait selon cet auteur, au temporel de la vicomté de Pontorson et au spirituel de l'évêché de Dol.

Cette dernière appartenance met en relation les lieux avec l'Eglise celtique et le métropolitain de Dol. On remarquera également que le Couesnon qui entoure cette île, ne tarde pas ensuite à se jeter dans la mer, en face du Mont Saint-Michel, qui est par voie d'eau à une dizaine de kilomètres de Pontorson.

Le Mont Saint-Michel est bien connu de la légende arthurienne. Geoffroy de Monmouth déjà y plaçait un monstrueux géant, meurtrier et violeur, dont seul le roi Arthur parvient à venir à bout. Ce personnage n'est pas sans rapport avec le Morholt, et, au moins pour ce qui est de la taille, avec le Samson biblique.

La présomption qui existe concernant l'identification de l'île Saint-Samson de la tradition et le petit territoire de Pleine-Fougères, vient nous conforter dans l'intérêt que nous portons, pour la Légende, à la région de Dol et de la Rance. Nous verrons que Marie de France a situé là deux de ses lais, celui du Frêne dans la partie occidentale de l'ancien évêché de Dol, et celui du Rossignol à Saint-Malo. La venue du Morholt d'Irlande à l'île Saint-Samson en Cornouaille(s) évoque une fois de plus la relation, existant entre la légende du roi Marc et le Bretagne Armoricaine.

L'on sait d'ailleurs que le nom d'Yseult a été historiquement porté par la Dame de Dol, deuxième personnage non légendaire à en être désigné.

Quant à l'appartenance de Dol à la Cornouaille, elle est attestée, pour surprenant que cela apparaisse de prime abord, en 560 : le deuxième synode de Llandaf, au Pays de Galles mentionne l'archevêché de Dol en Cornouaille, *archiepiscopum Dolensem in Cornugalliam*. Sans doute, la Cornouaille s'entendait-elle à cette

époque et plus tard encore de la totalité de la péninsule armoricaine, la *Cornu Gallia*, la Corne de la Gaule.

Les ports de Galvoie

Un autre site digne d'intérêt et tout à la fois de localisation difficile, quoique à peine discutée, nous est fourni par le vers 6809 d'Erec et Enide. Le roi de Galvoie intervient en cet endroit, sans que nous y apprenions rien d'autre de lui que sa générosité. Les commentateurs voient généralement dans ce pays la ville de Gaillimh, – en anglais Galway – aux portes du Connemara en Irlande, ou encore la péninsule de Galloway au sud-ouest de l'Ecosse. Aucun argument valable autre que l'assonance, n'est invoqué à cet égard.

Dans le Conte du Graal, le nom réapparaît. Cette fois, c'est Gauvain qui parvient aux limites de ce pays, à *la bone*, c'est-à-dire à la borne, *de Galvoie*, et les franchit en dépit d'avis contraire. Il semble bien que ce soit au-delà de cette frontière que se trouvent la Roche de Champguin et la cité d'Orquelenes. Dans cette dernière ville, le seigneur Grinomalant révélera l'existence d'un chevalier, l'Orgueilleux de la Roche à l'Étroite Voie, préposé à la garde de cols de montagne, *les porz de Galvoie*.

Impossible dans tout cela de situer un tant soit peu la situation géographique de ces passages. Ni l'Ecosse, ni l'Irlande, ni quelque pays que ce soit ne sont évoqués ici et l'on tendrait donc à penser qu'il ne s'agit d'aucun de ces deux pays

La Roche à l'Étroite Voie qui sert à désigner l'orgueilleux personnage, gardien des ports de Galvoie, laisse entendre que les passes sont constituées par une route peu large franchissant en son point culminant une muraille rocheuse. Le site est d'importance et le personnage est à la hauteur de sa fonction

Quel endroit, de la chaîne montagneuse qui sert d'échine à la Bretagne mériterait une telle protection? A l'époque médiévale et jusqu'à la nôtre, on ne voit pas que la crête ait servi de rempart véritable, si ce n'est occasionnellement, en tous cas jamais systématiquement. A l'époque romaine, ce ne pourrait être que dans la continuité du passé. Mais alors?

Sur la route de l'étain et du cuivre

L'on sait qu'à l'époque de l'indépendance des Gaules, le rôle commercial et politique des Vénètes avait été considérable, au point que la Fédération Armoricaïne, dont on soupçonne aujourd'hui l'existence, lui ait dû en partie sa création et sa puissance. En fait, les Vénètes ont dû être les grands fournisseurs d'étain du monde méditerranéen. A l'époque du bronze, l'étain manquait cruellement

dans cette région du monde, alors que sa présence est indispensable pour constituer l'alliage nécessaire. Pas d'étain, pas d'armes, tel était le dilemme auquel les Italiens et les Hellènes et préhellènes se trouvaient confrontés, et, bien sûr, pas de pouvoir. Les héros d'Homère en particulier qui se meuvent dans des palais aux portes de bronze et manient de lourdes épées de ce métal, n'auraient jamais peuplé l'histoire et la légende de leurs hauts faits si l'étain d'Armorique et du Cornwall ne leur était parvenu.

Les Vénètes, non content de rassembler le produit des mines et les paillettes natives des rivières de toute la péninsule, assuraient sans doute la liaison avec les peuples du sud-ouest de la Grande-Bretagne actuelle. Ceux-ci connaissaient si bien les Vénètes qu'il leur envoyèrent des renforts contre César. Et il était sans doute exclu, à cette époque de protectionnisme étroit, que les clients aillent se servir eux-mêmes sur place. Sans doute est-ce même la raison pour laquelle César voulut à ce point vaincre la puissance vénète.

Mais comment les navires chargés de minerais divers, car le cuivre notamment abondait dans l'Île et manquait dans la péninsule, parvenaient-ils aux points d'embarquement vers la Méditerranée? Que ce soit les gens du *Mare nostrum* qui soient venus eux-mêmes s'approvisionner à l'embouchure de la Loire, ou bien que les produits aient transité en remontant le fleuve vers Roanne, ou encore que les Vénètes ou leurs associés les aient transportés jusqu'à Cadix, ils ne pouvaient dans un premier temps arriver à Lorient, Locmariaker ou Guérande que par mer. Du moins dans la première partie du voyage. Transférer des cargaisons de métaux lourds comme l'étain depuis Lizard Point jusqu'à Locmariaker, au risque des gros temps dont la Manche n'est pas avare, mais les passages d'Ouessant et le Raz de Sein encore moins, cela tient, dans bien des cas de la folie et cela quelle que fût la qualité des bateaux et des équipages.

On pouvait diminuer de moitié la longueur du trajet et les dangers de la route en débarquant la marchandise dans un port du nord de la péninsule et en les transbordant par rivières sur la côte sud. Nous avons déjà évoqué, dans un autre ouvrage, cette possibilité, à la vue des lignes de menhir qui signalent les crêtes de l'échine armoricaine, là où les sources du Leff, du Trieux et du Leguer avoisinent parfois de très près celles du Blavet et de son affluent le Sulon.

L'axe Leguer-Blavet

Deux points de passage sont particulièrement intéressants pour le transbordement supérieur. L'un se trouve entre le Trieux et le Sulon, frontière de crête, que signalent au sud, les grands menhirs de Kergornec en Saint-Gilles-Pligeaux

et du Gorestou au Vieux-Bourg de Quintin, sur la cime de Kerchouan, et au nord ceux de Porzic et de Keravic, ces derniers dressés sur la ligne même de partage des eaux. L'autre, marqué par le plus étonnant, par son tour de taille, des menhirs d'Armorique, celui de Créac'h Yehan, est constitué par l'étroite bande de terrain entre les villages de Penn Leguer, en haut de la rivière de ce nom, et le haut cours du Blavet au lieu-dit Goas Caër.

La remontée du Leguer devait se faire à partir de l'embouchure et du poste du Yaudet qui la surveillait. C'est là que devait s'installer plus tard Ploelac'h, devenu aujourd'hui Ploulec'h, l'établissement breton placé sous l'éponymie de Lac'h, sans doute le roi Lac de la tradition arthurienne. Mais la rive droite n'en est pas moins marquée par celle-ci, puisque jusqu'au fleuve venait primitivement le territoire de Pleumeur-Bodou, « le Grand Plou », où se trouve situé le Château de Kerduel.

De là, en hâlant les marchandises, on passait sous les défenses des nombreux châteaux qui dressent toujours leurs murs ou leurs ruines sur les hauteurs de la rivière: Coatfrec, Tonquedec... Ces forteresses médiévales montrent bien l'importance économique et stratégique qu'eut tardivement encore la trouée du Leguer. Et cette valeur des lieux justifierait pour sa part l'identification du primitif royaume de Logres avec les abords de cette rivière.

Une fois passée la ligne de partage des eaux, les marchandises descendaient le Blavet, rencontraient plus bas, sans doute aussi celles venues par le Sulon, passaient au pied du château qui fut celui de Comorre à l'extrémité de la forêt de Quenecan, faisaient le tour du promontoire de Castel-Noëc, aujourd'hui Castennec, où se dressa à l'époque antique la citadelle de Sulim et passé le gué de Lochrist, parvenaient au port de Blavet qu'un roi-soleil bien plus tard fit appeler Port-Louis. Elles étaient là en face de l'île de Groix. et l'on pouvait, à partir de cette base, les acheminer par cabotage jusqu'à Belle-Ile et ses entrepôts: les navires étrangers viendraient là faire leurs achats, à distance du continent et en toute sécurité pour les grands centres de la côte sud du pays vénète.

Le rôle des Grands Plou

Fait remarquable, lorsque les Bretons émigrés de l'île s'installèrent en Armorique, parmi les nombreux « plou » qu'ils établirent de ce côté-ci de la Manche, deux d'entre eux notamment méritèrent le nom de Grand, *meur*, nous voulons parler de Pleumeur-Bodou (Côtes-d'Armor) et Ploemeur (Morbihan). Le premier d'entre eux, nous l'avons dit, groupait les défenses de la côte de Tregastel et bordait au nord, sur la rive droite, le Leguer à son embouchure. Le second faisait

face à Blavet, à l'ouest, sur la rive droite de la rivière du même nom à son arrivée dans l'Océan. Ainsi les deux extrémités de l'axe fluvial étaient gardées par une garnison qui portait le nom de Grande.

Deux autres existent qui se trouvaient l'un, Plomeur, en réserve immédiate des défenses de la Pointe de Penmarc'h, l'autre, Pleumeur-Gauthier en première ligne face aux Saxons sur l'étroite péninsule, vaste éperon, lancée entre l'estuaire du Jaudy à l'ouest et celui du Trieux à l'est. Constatons que là encore, le Grand Plou de Gauthier défendait l'entrée d'une voie fluviale, le Trieux, qui remontait vers la ligne de crête centrale et, l'atteignant, rejoignait là dans un paysage de menhirs dressés, les sources du Sulon d'où l'on pouvait gagner le confluent du Blavet et sa suite vers Ploemeur et l'embouchure. Cette voie, bien sûr, avait dû servir comme celle du Leguer, au transbordement des marchandises de la côte nord vers la côte sud.

Il est cependant d'un grand intérêt de constater que les trois extrémités du réseau fluvial de transport aient été toutes les trois gardées, à l'époque bretonne, par un plou qualifié de grand ou mieux d'important par les derniers défenseurs de l'Armorique gallo-romaine.

Aux points de franchissement de la Montagne

Le trafic Leguer-Blavet fut certainement très tôt doublé par des routes de protection et de substitution dont il reste des traces visibles sur le terrain et sur la carte. Elles venaient de Lannion et du Bas-Leguer, mais aussi de Guingamp qui dut jouer à une époque le rôle de plaque tournante entre le Leff et le Leguer. Les routes d'accompagnement, elles, s'en allaient également vers les rivages méridionaux.

Le franchissement de la montagne dans la région qui avoisine aujourd'hui Bulat-Pestivien, revêtait une importance capitale, entre les abords de la Kroaz Kermen et Bourbriac. L'importance, au moyen-âge, du château de Pestivien, aujourd'hui en grande partie disparu, tient à sa position au débouché de la passe principale, de l'Étroite Voie en somme, qui vient alors d'effleurer Coz-Caraes. Ce Vieux-Carhaix, souvenir d'un camp fortifié placé sous la protection de la «princesse» Ahès, était d'évidence, le premier poste de contrôle: nous avons le sentiment de rencontrer là notre Orgueilleux. N'est-ce pas ici la Roche à l'Étroite Voie?

Au moyen âge encore, le rôle stratégique de la région était bien signalé par la présence de Templiers au pied du col quand on vient de Guingamp, à Pont-Melvez. Comme à la Commanderie de la Feuillée, un peu plus à l'ouest, ils étaient là

manifestement pour surveiller les passages de la Montagne d'Arrez, protéger les pèlerins certes, mais surtout les commerçants de tout poil qui suivaient les routes, si peu sûres à cette époque. S'ils assuraient la liberté du commerce, c'étaient évidemment en des endroits judicieusement choisis.

La notoriété de l'église de Bulat dans le vieux pèlerinage des Sept-Saints de Bretagne, encore appelé Tro Breizh, s'inscrit elle aussi dans ce rôle ancien des « ports » de Pestivien. Les fontaines sacrées abondent sur le territoire de la commune. Une chapelle Sainte-Anne évoque par son nom l'antique déesse et la soeur d'Arthur, juste à côté d'un village de Kernars, qui est le Camp de la Pierre, si ce n'est d'Arthur lui-même. Tout s'ajoute pour faire des lieux un endroit exceptionnel et le signaler à l'historien.

L'Orgueilleux de la Roche à l'Étroite Voie, qui gardait *li porz de Galvoie* était bien sûr un personnage du genre de ceux qui veillaient à Pont-Melvez, même s'il n'était que l'ancêtre des Templiers.

Les péages de Galvoie ?

Et la question qui se pose à nous, maintenant que nous avons sélectionné en quelque sorte le plus important des passages de montagne dans tout le monde celtique, c'est de préciser le rapport, ou l'absence de rapport, qui existe entre Galvoie et Pestivien.

Près de la Kroaz Kermen, à Coz Park, le Vieux Champ, dont le nom signale l'antiquité, naît un ruisseau qu'on appelle Gwas Kol. À l'époque de l'ancien breton, on eut dit Colvoas. La syllabe Kol se retrouve avec une mutation dans les deux villages du Gollot qui existent au voisinage de Pestivien, l'un en Pont-Melvez sur le plateau qui domine la rive droite du Leguer et à proximité du village curieusement nommé Guerduel, l'autre, sur la ligne de crête, en Maël-Pestivien, non loin de la source d'un ruisseau qui coule vers le nord et le haut-Leguer et s'appelle également le Gollot, Gwas Gollot.

Collot est un mot d'ancien breton qui s'employait au sens de tribut, taxe. Le terme venait du latin médiéval *collata* que Du Cange traduit par *vectigal*, c'est-à-dire impôt, redevance. Les lieux-dits et oronyme qui portent ce nom, seraient donc en relation avec un péage perçu en ces endroits. Le caractère des lieux ici s'applique fort bien à cette définition, même si par ailleurs un mot Kollod désigne une coudraie, venu de Koll, coudrier.

Kolvoas, que ce cours d'eau soit bordé de noisetiers ou d'agents du fisc, peut être en tous cas mis en rapport avec Galvoie. Ce mot, simplement marqué par

une mutation de la consonne initiale d'une grande banalité – comme on trouve également souvent Guer pour Ker – comporte un *a* qui peut provenir d'un *o*.

On ne manquera pas d'en rapprocher le nom de la commune proche, de Callac, située sur la haute vallée de l'Yer (Hyères), à peu de distance de sa source à la Kroaz Kermen. Le mot latin *callega* qui signifie la collecte de l'impôt, est également à considérer ici, tant pour son aspect phonétique en *-a-* que pour son sens : Callac vient-il de là ? Non seulement Callac d'ailleurs, mais d'autres lieux de Bretagne comme ce Roudouallec (Rodoed Gallec en 1160) dont l'étymologie oscille du Gué gaulois ou Gué des Saules, et qui est peut-être tout bonnement le Gué à péage, ou encore le célèbre Pontcallec, connu certes en Plouay, mais aussi en Plougastel-Daoulas, et qui pourrait bien être le Pont à péage, ou bien encore celui où s'installait le percepueur...

Galvoie serait ainsi le nom d'un ruisseau ou peut-être d'une route, si l'on admettait ici la présence du français voie. Il pourrait s'agir dans ce dernier cas d'un terme entièrement latin *Galegæ via*. Galvoie serait quant à lui, le ruisseau ou la route à péage.

A maints égards donc, l'appellation les ports de Galvoie convient aux sites sur lesquels nous sommes, autour de la ligne de crête centrale qui sépare les eaux du bassin de la Manche de celles de l'Atlantique. Elle désignerait bien l'ancien passage capital sur le chemin qui va de Grande-Bretagne et d'Irlande vers l'océan certes, mais surtout, en destination finale, vers la Méditerranée.

Nous remarquerons pour terminer que notre interprétation coïncide avec la géographie du Conte du Graal, puisque les ports de Galvoie ainsi compris ne sont pas très loin de Guingamp ou Roche de Champguin d'un côté, de l'Artkelenn de Vorganium, qui est peut-être l'Orquelenn de l'auteur, de l'autre.

Il convient d'ajouter qu'on connaît dans l'histoire armoricaine un anthroponyme très proche phonétiquement de ce toponyme. Le Cartulaire de Prüm, dans la donation même où figure un certain Arthur, connaît un *Irispoi filii Galveii*, Erispoë fils de Galveus. Existe-t-il ou non une relation entre l'homme Galveus et les lieux dits Galvoie ?

57. YVAIN ET BROCÉLIANDE

La cour se trouvait à Carduel en Galles

Le troisième conte de la main de Chrétien de Troyes, parut vers 1181, vingt-et-un an après le Roman de Rou. Il porte le nom d'Yvain ou le Chevalier au lion. Nous n'en étudierons pas la totalité, mais seulement les quelques passages qui

concernent notre projet géographique. Ils sont d'une importance capitale pour notre propos, car c'est le sens même du mot Bretagne dans les romans arthuriens qui se joue ici.

Au regard du géographe en effet, l'ensemble du récit repose sur une curieuse incohérence. L'auteur nous emmène dans la forêt de Brocéliande auprès d'une fontaine où l'on reconnaît bien vite la source à laquelle Wace donnait le nom de Barenton. Pendant ce temps – et toute l'aventure part de là –, le roi Arthur se tient à Carduel en Galles. Or, de façon manifeste, nul ne traverse jamais la mer pour aller de l'un à l'autre.

Dès les premiers vers du poème, nous sommes apparemment outre-Manche :

*Artus, li boens rois de Bretagne...
Tint cors si riche comme roi
A cele feste ki tant coste,
Qu'an doit clamer la Pantecoste.
La cors fu a Carduel en Gales...*

Nous voilà donc à la Pentecôte, à la cour d'Arthur, le bon roi de Bretagne et, c'est très clair, la cour se tenait à Carduel en Galles (sic).

Demi-lieue galloise ou demi-lieue gauloise ?

Le chevalier Calogrenant y raconte devant la reine, le sénéchal Keu, monseigneur Gauvain, monseigneur Yvain, Dodinel et Sagremor, une aventure à lui arrivée un peu plus de sept ans plus tôt du côté de la forêt de Brocéliande

*A bien pres tot le jor antier,
M'en allai chevalchant issi,
Tant que de la forest issi
Et ce fu en Broceliande.
De la forêt en une lande
Entraï, et vi une bretesche
A demi liue galesche...*

Il avait donc chevauché ainsi tout le jour entier, lorsqu'il sortit de la forêt, en Brocéliande. De la forêt, il entra dans une lande et vit une bretèche à une demi-lieue, que la traduction de Philippe Walter dit galloise.

Nous ne savons pas d'où est parti Calogrenant. Cependant ce ne devais pas

être de très loin puisque son premier mouvement a été de prendre un chemin à droite pour s'engager dans les bois : il ne se trouve donc pas plus loin qu'une journée de cheval de son point de départ. S'il a quelque rapport, comme nous l'avons suggéré, avec la vallée de la Rance et le bourg de Calorguen, au sud de Dinan, on peut l'imaginer quittant cette région au matin et arrivant dans la soirée, à une petite cinquantaine de kilomètres de là, du côté de Paimpont. Certes, à part la dernière étape, il n'y a plus guère que des bribes de bois sur ce chemin, mais l'on ne peut préjuger de l'état à l'époque, d'ailleurs parfaitement indéterminée, où notre chevalier allait à l'aventure.

Dans la lande, il aperçoit une fortification qu'il estime à une distance d'une demi-lieue. Là, surpris par le terme « demi-lieue galloise » employé par Philippe Walter, je me jette sur le Dictionnaire de l'ancien français de Larousse, j'y cherche le mot qui me préoccupe et j'y trouve, sous la plume d'Algirdas Julien Greimas, la définition que j'attendais : galesche adj. fém. (déb. XIII^e s., R. de Beauj. ; lat. pop. **gallisca*, de *Gallus*). Gauloise, surtout pour désigner la *lieue galesche*.

Bigre ! Voilà qui n'arrange pas les choses ! J'ouvre donc à son tour pour un supplément d'information, le bon *Motier de galo, Galo-francés e francés-galo*, qui vient tout juste de paraître en ce mois de novembre 1995 sous le copyright de Bertaeyn Galeizz (Brtégne Galèse – Le bourg – 35160 Le Verjer). Ces quelques mots me permettent déjà d'imaginer ce que le mot Galèse, forme non chuintée de Galesche, veut bien dire ici. De fait, galés, galèse, c'est *Qh'ët orinoe du paes galo, de la Brtégne du soulère*, en français un gallo, un haut-breton.

La lieue gauloise de 1500 pas est bien connue depuis l'Antiquité. On s'est servi aussi de la lieue marine, de la lieue anglaise. La lieue galloise reste pour l'instant dans un flou certain. Aussi penserons-nous vraiment qu'il s'agit ici de lieues gauloises.

La fontaine qui bout

Poursuivons donc notre chemin en compagnie de Calogrenant. Des rencontres diverses l'amènent finalement au sentier qui conduit en peu de temps à une fontaine. Bien que le nom ne nous en soit pas donné, il est évident qu'elle ressemble étrangement à celle qu'en ce même Brechelian, Wace appelait Barenton. Ici aussi un *perron* avoisine la source et si l'on tire de l'eau pour la verser sur la pierre, on déchaîne de la même manière une tempête. Certes, aux yeux de Calogrenant, l'autel ainsi constitué aura pris de la splendeur pour devenir une table, ou un dolmen, formé d'une émeraude portée par quatre rubis. Le rituel de l'aspersion est facilité : il n'est pas nécessaire de posséder une corne pour puiser,

un bassin tenu par une chaîne et pendu à un très beau pin qui ombrage le site permet de s'acquitter du geste.

Les autres merveilles que Wace se contentait d'annoncer, le chevalier apprendra dans le détail à les connaître et à ses dépens. Notons toutefois un caractère précieux d'identification :

La fontaine verras qui bous

Tu verras, dit l'informateur, la fontaine qui bout et il ajoutera :

S'est ele plus froide que marbres

Plus tard, Calogrenant, qui l'aura vu, confirmera le fait :

De la fontaine poëz croire,
Qu'ele boloit comme iaeu chaude.

Si elle bouillait comme de l'eau chaude, et «vous pouvez m'en croire», c'est évidemment qu'elle était froide cependant.

Robert Wace n'avait rien vu de pareil, ou du moins, il n'en avait rien dit. Mais, en notre époque même, tous ceux qui se sont rendus à la margelle de Barenton ont pu le constater. Pour ma part, j'ai vu bien souvent ces crises de gaieté, où des montées de bulles, des petites, des grosses, de toutes tailles, s'activent depuis le fond jusqu'en la calme surface où elles viennent exploser. D'elles-mêmes elles surgissent, mais aussi parfois comme si elles répondaient à l'invite qui leur a été faite. La fontaine sourit quand on le lui demande. Mais il faut, dit-on, lui faire cadeau d'une épingle.

Si les ondes de la parole ou le friselis au contact de l'acier sont capables de provoquer une réponse de la fée des eaux, la chaleur, sinon morale, n'y est pour rien. On dit que la température ne dépasse pas 10° et, sans l'avoir mesurée, mais pour avoir souvent tenue au creux de mes paumes, un peu de son eau, je ne serai pas éloigné de le penser.

Le phénomène, ainsi bien avéré, est à lui seul la preuve que la fontaine qui bout, décrite par Chrétien de Troyes, et sise en Brocéliande, est bien la Barenton de Wace et la nôtre. Il n'en est aucune autre de ce type à cent lieues à la ronde. Et puisqu'il est question de nouveau de ces mesures de longueur, nous comprenons mieux maintenant pourquoi il s'agit de lieues gauloises et non galloises.

Y en aurait-il cependant une au Pays de Galles? Personne n'en a jamais fait mention depuis 1181 jusqu'à nos jours et pour ma part j'en ignore tout.

Il ne reste rien de la chapelle qui se serait trouvée selon Chrétien, de l'autre côté de la fontaine par rapport au bassin. Mais nous savons que des bâtiments conventuels assez importants existèrent en ces lieux et qu'une croix marqua longtemps l'emplacement du sanctuaire, sur un tertre voisin. Quand les bulldozers éventrèrent la butte au début de 1997, nous pûmes y constater la présence en masse de moellons non équarris.

Notre aventurier a donc déclenché non seulement la tempête, mais la venue du Gardien courroucé qui le jettera bas de son cheval et le laissera sans destrier, rentrer seul à pied. Sa mésaventure, contée à la cour d'Arthur, «à Carduel en Galles», excitera le courage d'Yvain qui voudra, avant tout le monde, en découdre avec le Chevalier de la Fontaine. Bien renseigné, mieux que nous ne l'avons été à vrai dire, il sait qu'il pourra se rendre en trois jours en Brocéliande.

Parti secrètement, pour décourager les rivaux éventuels, il semble avoir réalisé son plan sans aucun problème, en particulier de temps. C'est donc qu'il faut trois journées de cheval pour aller de Carduel à Barenton, et cela sans jamais traverser la mer, pas plus que ne l'avait fait son précurseur.

Il s'ensuit, sans l'ombre d'un doute, que pour Chrétien de Troyes, Carduel est en Bretagne Armoricaïne et, si l'on veut lui garder quelque logique, Galles est aussi sur le continent.

L'auteur a lu Wace. On s'en est aperçu à sa description de la fontaine et de ses abords. En d'autres points du conte, on en a d'autres preuves, par exemple quand il imite le *Fol i allai, Fol m'en revins* de son devancier. S'il a lu Wace, il ne peut pas ne pas savoir que Brocéliande est de ce côté de la mer. Il est donc persuadé qu'il en est de même de la cour d'Arthur et du pays où il la situe.

Cela nous ramène à l'hypothèse qui place Kerduel en Armorique. Comme le site le mieux placé dans la compétition est bien le château de Kerduel établi près de Lannion, voyons si la distance qui sépare de Brocéliande le lieu royal du roman, conviendrait à sa situation. Or de l'un à l'autre, en passant par Guingamp et Loudéac, on compte près de cent cinquante kilomètres, ce qui s'accommode fort bien de trois journées à cheval.

Une autre manière d'apprécier la distance nous est fournie par une conversation entre la Dame de la Fontaine et sa suivante. A ce moment du récit, Yvain a rencontré et tué le Gardien de Barenton, mais il est enfermé dans le château de sa veuve, qui ignore sa présence et l'amour qu'il lui porte, et il n'est secouru que par la suivante. Celle-ci s'est mise en tête de marier sa maîtresse et le chevalier et parvient à la convaincre de l'envoyer chercher, tout en lui laissant croire qu'il est à

la cour d'Arthur. Les vœux de la dame deviennent si pressants qu'on écourte au maximum le temps du voyage. Le messager vers Carduel, accompagné d'Yvain à son retour, devrait en se hâtant un peu mettre cinq jours. C'est bien là deux jours et demi au lieu des trois jours qu'Yvain a mis pour venir. Finalement, on décide de boucler le déplacement en trois jours. Cela revient à faire au trot ce que la première fois Yvain avait fait au pas de son cheval. Ou bien de chevaucher seize heures au lieu de huit par journée, ou encore de combiner les deux méthodes. On est aux environs de la Saint-Jean d'été, ce qui laisse au soleil le temps d'éclairer la route.

L'affaire est cohérente, donc la distance de Kerduel à Barenton correspond aux données du roman., et nous avons ici une confirmation éclatante du fait que « Carduel en Galles » est bien le château de Kerduel en Bretagne armoricaine et par delà cette démonstration, nous avons désormais tout lieu de penser que la légende arthurienne qui nous est contée par les poètes et les prosateurs de langue romane à partir du XII^e siècle, est bien d'origine armoricaine.

Le Mabinogi d'Owen et Lunet ou la Dame de la Fontaine

La géographie est ici presque totalement absente. Une fois encore, contrairement à la richesse toponymique des romans continentaux, nous ne trouvons dans le domaine gallois que le vague le plus absolu. Nous ne possédons aucune mention de lieu en dehors des quelques indications que nous allons relever.

La première phrase situe la cour où se trouve Arthur au début de l'histoire. C'est d'ailleurs toujours la même dans les Mabinogion : Kaer Llion sur Usk. L'auteur gallois, comme tous ses compatriotes, ignore parfaitement le « Carduel en Gales » de Chrétien de Troyes.

Kynon mab Klydno, qui joue ici le rôle de précurseur, comme Calogrenant dans le conte en roman, partit un jour, nous dit-il, de son pays vers les extrémités du monde et c'est ainsi qu'il arriva jusqu'à une colline rocheuse, du sommet de laquelle il découvrit *une plaine, une sorte de grand vallée arrosée*. Aucune explication n'est fournie sur le trajet, ni sur la situation au terme du voyage. En particulier nous ne savons pas si le chevalier a franchi ou non la mer. Simplement nous nous contenterons de souligner qu'il s'est rendu aux *extrémités du monde*, et de remarquer que ces lieux particulièrement indéterminés ne sont pas cependant sans rappeler le royaume de Fine-Poterne, *Fines Postremi*, dont Chrétien reconnaissait la possession à Greslemuef dans Erec et Enide, et que nous avons sans difficulté identifié à notre *Penn ar Bed* ou Finistère.

Dans la vallée, se trouve sous un grand arbre vert, une fontaine, avec une dalle

de marbre à son côté et un bassin d'argent fixé à une chaîne de même métal. Le rituel de l'eau versée est analogue à celui rapporté par Chrétien et par Wace. Mais ni le nom de Barenton, ni celui de Brocéliande ne figurent dans le texte.

Après son aventure malheureuse, Kynon est revenu à sa cour, dont nous ignorerons toujours le nom et le lieu, en ramenant des environs de la fontaine, le cheval qu'on lui a donné pour remplacer celui qu'il s'est fait prendre. Ce cheval, il l'a toujours et, dit-il, *je ne le donnerais pas encore pour le meilleur palefroi de l'île de Bretagne*. On pourrait de là soupçonner que notre aventurier est allé chercher sa bête hors de l'île de Bretagne. Il nous précise d'ailleurs tout de suite, comme si un doute pouvait en résulter, que *l'objet de cette aventure, c'est-à-dire en somme l'extrémité du monde, se trouve dans les Etats de l'empereur Arthur*.

A son tour, Owein s'en va donc à cheval *au bout du monde et vers les déserts des montagnes*. Il est, lui, victorieux en l'affaire et se voit rejoint, après son mariage avec la Dame de la Fontaine, par le roi Arthur et sa cour. Il repartira avec eux : *Owein*, dit le conte, *alla avec Arthur dans l'île de Bretagne*, il y retrouve ses compatriotes et festoie à Kaer Llion sur Usk. C'est donc bien qu'aux extrémités du monde, s'il était dans les Etats du roi Arthur, il n'était pas dans l'île de Bretagne.

L'auteur du Mabinogi, qui n'en dit rien en clair, n'ignore cependant pas que la Fontaine est située en Armorique. Mais alors, si en lieu et place de Carduel, il parle de Kaer Llion, ne sera-ce pas qu'il ne connaît pas Carduel, que personne ne le connaît outre-Manche, que Carduel n'est pas au Pays de Galles, que Carduel finalement est en Armorique ?

Comme Erec et Enide, le conte d'Yvain, imité par le Mabinogi d'Owein et Lunet, rapporte donc une aventure en Bretagne armoricaine

Laudine, dame de Landuc, fille du duc Laududet

Il y a là, manifestement un jeu de mots sur la première syllabe des trois noms en cause. Le toponyme étant clairement Landuc, où la syllabe initiale Lan est l'une des plus fréquentes de la toponymie bretonne et galloise, on peut supposer que les deux anthroponymes en Lau- résultent de la très commune erreur graphique qui consiste à écrire l'une pour l'autre les lettres *u* et *n*.

On serait donc en présence de Landine, de Landuc et de Landudet.

Les lan sont des lieux sacrés et le mot est souvent suivi de celui de l'homme qui les consacre. Ainsi Landudet pourrait être un toponyme au sens de : le Lan de Tudet. Si nous ne connaissons pas de Tudet, en revanche Tudi, comme dans Loctudy ou l'île-Tudy, et Tudeg, ainsi dans Landudec, sont utilisés en Armori-

que. Les trois exemples que nous donnons sont même des noms de communes du sud-Finistère.

Lan-din conviendrait bien à la gardienne de la Fontaine : ce pourrait être en effet, en construction archaïque, la citadelle du lieu sacré.

Quant à Landuc, je ne vois d'autre explication que « le monastère du duc », ce qui suppose une origine très récente au XII^e siècle, mais s'adapte assez bien à la Fontaine de Barenton où furent des lieux monastiques, encore au temps d'Eon de l'Etoile.

Si le langage qui apparaît ici ne saurait être déterminé avec certitude comme breton armoricain ou comme gallois, en revanche la localisation armoricaine du conte et la mention même du duc, souverain bien connu des bretons et inconnu des gallois, les noms de Tudeg et de Tudy, bien connus des armoricains, inclinent fortement pour une origine continentale de ces noms.

Esclados le Roux, son époux.

Sklad est un évaselement en breton moderne, *ysglodyn* un fragment en gallois moderne. Certes le E initial devant sc pourrait faire pencher pour une origine galloise en ysg—, mais ce peut résulter tout simplement d'une romanisation, à la manière de l'escalier succédant au latin *scaliara*.

On peut donc faire intervenir ici le français éclat, éclater, qui se réfèrent au roman *esclater*. Le breton vient-il dans ce cas du roman, ou le roman du celtique ? A priori, l'existence du gallois *ysglodyn* à côté du breton *sklad* ferait plutôt penser à une racine celtique.

Mais l'étymologie germanique du mot français est solidement enracinée. Littré déjà le mettait en relation avec le wallon *sklaté*, le provençal et le catalan *esclatar* et le tout venait selon lui de l'ancien haut-allemand *skleizân*, rompre, d'où vient également l'allemand moderne *schleissen* et *schlitzen*. Le lexicographe n'ignorait pas non plus l'existence en roman du mot *esclate*, au sens de race et d'extraction, qu'il faisait venir du germanique *slatha*, de même sens.

Bien que, curieusement, Wace soit le premier à s'être servi de ce dernier mot, l'accord paraît unanime sur ce point. Mais en ce qui concerne l'éclat, les avis divergent. Pour Greimas, l'auteur du Larousse de l'ancien français, il n'est pas exclu d'aller chercher une filiation du côté du bas-latin *exclappitare*. Pour le Robert, fidèle à son teutonisme coutumier, il s'agirait du francique hypothétique **slaitan*.

Tout cela est bien beau, mais... si nous faisons intervenir d'autres langues celtiques, nous nous apercevons que le terme est foncièrement celtique et que

les analogies germaniques ne sont que le résultat d'un cousinage indo-européen. Ainsi le gaélique d'Écosse dit *sgoilt* pour *cleave, split, separate* et celui d'Irlande *sceallog* pour *chip, slice*.

Autrement dit, le mot éclat appartient à tout le domaine celtique et l'on peut être assuré qu'il existait en gaulois, d'où il est passé en français sans qu'il ait eu besoin du francique ou du haut-allemand pour s'y installer.

Qu'il ait eu au XII^e siècle, tant en breton qu'en français, le sens, non seulement de fragment, mais aussi de forte sonorité ou luminosité, c'est évidemment ce qu'on ne peut assurer, tout en pensant que c'est là le sens qui conviendrait le mieux à un personnage. Mais c'est bien probable, d'autant plus qu'en breton moderne, un dérivé *skeltren* s'emploie notamment pour l'éclat sonore.

En somme notre Esclados serait un homme qui fait du bruit.

Esclados est une forme romane nominative dont la forme accusative est Escladoc : ce mot est le breton *Scladoc*. Le *E* initial est roman. Venant du gallois le mot serait Isclados, directement du breton ce serait Sclados. L'histoire obligée de ce terme montre bien qu'il s'agit de breton romanisé, et nous sommes une fois de plus confronté à l'obligation de reconnaître ici une origine de Bretagne romane, c'est-à-dire de la portion orientale de la péninsule, voire des Marches. Appliquée à la forêt de Brocéliande, cette particularité linguistique n'a rien de surprenant.

Lunette

Le mot est difficile. Rien à voir bien sûr avec une lunette, ni même avec une petite lune. Les noms celtiques de la lune sont, outre le breton *loar*, des termes analogues dans les autres langues. On peut normalement penser à un prototype ancien en **Lunata*. Ce mot évoque le dieu Lugos, dont non seulement la terminaison, mais même le *g* serait tombé, ce qui ne surprend pas en présence du *n*. Et si deux *g* même étaient tombés ? On aurait alors un primitif **Lug-gnata* : la fille de Lugos.

Le rôle important joué par la servante dans Yvain, lui a déjà valu d'être divinisée par des commentateurs, mais c'était d'ordinaire dans une assimilation latine à la lune. Dans le contexte où nous nous trouvons, où ne semble figurer aucun nom d'origine latine, mais seulement des vocables brittoniques romanisés, une telle interprétation nous paraît impossible. En revanche, un rôle divin, mais celtique, se justifie pleinement.

Le géant Harpin

Ce personnage qui évoque spontanément à l'oreille d'un bretonnant l'ap-

pui, le soutien apporté, voire le coup d'arrêt, ne trouve pas cependant dans de semblables étymologies chaussure à son pied. Nous préférons le rapprocher de son collègue, le Gawr de Huelgoat, et du saint bien particulier qu'on dit être le vainqueur de ce dernier et qu'on honore comme un protecteur du bétail et un collectionneur de queues de vaches, saint Herbot, doté d'une superbe chapelle en Plonevez-du-Faou, à proximité des marais et de la rivière de l'Ellez.

Herbot nous paraît avoir succédé à un *Sarpatos* gaulois, autrement dit à l'un de ces grands serpents ou dragons qu'on vénérât par la campagne armoricaine. De là avons-nous tiré que Herbot, comme le Gawr, devait être en notre temps la pérennité d'un monstre de ce genre, d'ailleurs bon enfant et se prêtant à défendre les troupeaux contre les loups.

Harpin n'est pas très éloigné, ni comme personnage, ni comme phénomène linguistique. En phonétique historique du breton, il apparaît normal que le mot vienne d'un *Sarpinos qui rejoint le *Sarpatos celtique, le breton Sarpant et le Serpent du français moderne. Le mot a été romanisé, d'où le maintien du p, tandis que Herbot continuait à évoluer en phonétique bretonne.

La terminaison –inos est connue en celtique comme la terminaison –atos et il ne semble y avoir là que variante de peu d'importance.

On parviendrait en admettant ce schéma, à une conception nouvelle des géants de la Fable, et de la tradition arthurienne en particulier, qui ferait d'eux et des Dragons les mêmes êtres, à la fois très grands et serpentiformes.

49. Le chevalier de la Charette et le royaume de Logres

Pour tous les commentateurs et pour la plupart des auteurs, le pays de Logres n'est autre que l'Angleterre propre, c'est-à-dire ce qui reste de la Grande-Bretagne quand on en a retiré le domaine celtique, l'Ecosse, le Pays de Galles et la Cornouailles d'Outre-Manche, et c'est de ce pays que le roi Arthur aurait été le souverain direct.

Mais ni Nennius, ni Geoffroy n'emploient le mot. Le premier à en faire usage, c'est Chrétien et encore seulement à partir du Chevalier de la Charette.

L'on invoque toujours les formes galloises Lloegr, Lloegrwys, utilisées dans la littérature postérieure au XII^e siècle, dans le même sens géographique, pour en déduire le terme français. Mais rien ne permet d'établir l'antériorité du gallois et jusqu'à plus ample informé nous sommes obligés de reconnaître celle du roman.

Lloegrwys, que Jarman traduit par *English* ou *men of England*, figure à trois reprises dans le Gododdin d'Aneirin, *Lloegr*, au sens de *England*, deux fois. C'est peu sur 1120 vers qui racontent l'affrontement des Anglais aux Bretons du Nord et lorsqu'on sait que le premier manuscrit que nous en possédions date au plus

tôt de 1250, même si le texte primitif remonte au VI^e siècle, on ne peut écarter l'hypothèse d'interpolations de termes plus récents. Le dossier du Logres britannique est donc bien mince et la possibilité demeure d'une origine plus ancienne et d'une localisation différente du terme.

Conformément à la règle que nous nous sommes prescrit de toujours chercher une insertion des lieux et des hommes en Bretagne Armoricaïne, il nous faut à présent répondre à la question : Logres pourrait-il se situer dans notre péninsule ?

Chrétien de Troyes lui-même ne manque pas de faire le jeu de mots en roman sur Logres et l'Ogre. Par delà la plaisanterie, y aurait-il une véritable relation étymologique entre les deux ? Il faudrait pour cela qu'il y ait au moins une réalité toponymique à cet égard. Or l'Ogre ne figure pas dans la désignation des noms de lieux en Armorique, ni dans la partie de langue romane, ni dans la partie bretonnante. Tout au plus pourrait-on évoquer ici les Coat-Organ des cartes de l'IGN et l'Orcanie, domaine du roi Lot dans nos textes arthuriens. Mais là il n'est point question d'Arthur et l'affaire paraît douteuse.

Il est au contraire une région de Bretagne, toute pénétrée, comme nous l'avons montré à plusieurs reprises, de la légende arthurienne, celle où se trouvent le château de Kerduel, la cour du roi Lac, le pays de Méliant, la tombe du roi Arthur, l'observatoire du roi Urien, et qui est traversée par la rivière qui coule sous les ponts de Lannion, et se nomme, à l'instar de la Loire, le Leguer. Le nom de Logres ou Lloegr ne serait-il pas dérivé de Leguer ? Le pays de Logres ou de Lloegr n'aurait-il pas été, à l'origine, le territoire cis et trans-leguerien... ?

Disons par avance qu'un lai anonyme, celui de Tyolet, nous fait connaître une terre de Logres dont le roi Arthur n'est pas le roi, mais bien en définitive le héros Tyolet à l'issue de la Quête du Cerf Blanc. Mais nous n'avons aucune précision sur la situation géographique de ce Pays de Logres.

Gorre : le royaume n'est pas de ce monde

Le royaume de Gorre, qu'on écrit encore Gohort, Gort, peut-être Goort, ne se laisse pas facilement deviner, car peu de toponymes y ressemblent. Certes, on pense à Gahard, en Ille-et-Vilaine. Mais l'endroit s'appelait déjà Gahart en 1084.

Gohory en Eure-et-Loir s'appelait Gohere en 1133 et Gohoriacum en 1210 : ce sont des noms germaniques selon Dauzat. Et puis l'Eure et Loir est tout de même bien loin, en l'absence de tout indice !

On ne peut manquer de penser à *Korr* et aux mots de cette famille, *Korran-*

don, Kornandon, Korrigan : sera-ce le Royaume des Nains et des Gnomes ? Peu probable, car rien ne vient confirmer cette idée en l'air.

En revanche, un mot qui revient fréquemment dans la toponymie bretonne est *Gorre* (prononcé Gorré), qui signifie « d'en haut ». On a ainsi de nombreux Gorre-ker ou Gorre-bloue, si fréquemment même qu'on ne sait que choisir sans autre indication. De même, Tregor ou Trogor qui se rattachent à un vieux-breton et celtique cor-, pourraient entrer en lice. Il se trouve toutefois, non loin des crêtes du Mené, à proximité de Collinée et de la montagne de Bel-Air, un gros bourg du nom de Le Gouray qu'on écrivait Gorre en 1205.

Certes, dans le Chevalier à la Charette, il s'agit d'un territoire de l'Autre Monde. Mais l'un n'exclut pas l'autre et le domaine merveilleux s'ouvre dans notre univers. Le Gouray, qui s'appelle le Pays d'En-Haut, non loin du sommet sacré de Bel-Air et de la Butte-à-l'Anguille où naît le Ninian, pourrait être cette porte vers l'ailleurs.

Au moins peut-on dire qu'un royaume concret ait donné son nom à un domaine de l'imaginaire. Nous savons que Baudemagus, le Champ de la Résidence, en est le roi et qu'Urien son cousin s'y rattache

Le Gouray n'est pas loin non plus de Broons, qui donnera son nom à un personnage du Graal christianisé non plus que de de Caulnes, d'Evran et de Calorguen, tous sites arthuriens !

Près de Gorre, croyez-moi, est le Northumberland. C'est un passage du Merlin qui nous l'assure et qui affirme le caractère totalement armoricain de cette terre apparemment si anglo-saxonne.

La roine Elaine, si tost comme elle connut la damoisele de Norhumberlande, elle li fist joie et feste merveilleuse. Ne ne cuidiés pas, entre vous qui oés ces contes, que chis Norhumberlande dont je parole soit li roiaumes de Norhumberlande qui estoit entre le roiaume de Logres et chelui de Gorre : che seroit folie à cuidier, car chis Norhumberlande estoit en la petite Bretagne, et (li autres) Norhumberlande en la grant.

De toute évidence, il n'y a pas de Northumberland en *petite Bretagne*, pas plus qu'il ne s'y trouve de rivière Humber ou de territoire au nord ou au sud de celle-ci.

L'auteur du Merlin ne paraît pas très au fait de la géographie, de quelque côté de la mer que ce soit. D'ailleurs, d'une façon plus générale, il en parle très peu et rares sont les notations à cet égard.

Pourtant, il n'est pas dénué de connaissances : il connaît l'existence d'un autre Northumberland qu'il situe entre le royaume de Logres et le pays de Gannes, en Grande-Bretagne. Pour nous qui retrouvons Gannes sur la Rance et Logres

autour de Lannion, tout cela n'a rien à voir ni avec l'île de Bretagne, ni avec le nord de la rivière Humber.

Sans doute cependant, dans l'esprit de notre auteur, y avait-il une relation entre les trois noms. Aussi devons-nous nous interroger sur ce qu'est en réalité ce curieux Norhumberlande armoricain. Et il nous vient comme l'écho d'un germanique Nort Oberland, légèrement nasalisé, qui aurait pour particularité de désigner une haute terre (Oberland), située au nord. Bien sûr, dans l'Île, les Highlands répondent exactement à cette définition, mais en Armorique ?

Ce qui est surprenant, c'est de parler du pays de Gorre à ce propos, car c'est là la traduction exacte d'Oberland. Un pays de Gorre au nord de la Bretagne serait un parfait Nort Oberland et c'est précisément le cas du Gouray, situé sur le versant nord du Méné, face à la côte septentrionale de l'Armorique. Si ce n'est l'Oberland lui-même, ce pourrait être le voisin d'un Oberland situé à l'ouest en direction de Logres.

58. PERCEVAL ET LE GRAAL

Perceval li Galois

Erec et Enide nous ont déjà fait douter du caractère véritablement gallois de notre héros. Galles et Estre-Galles nous ont paru dans ce roman purement continentaux dans leur réalité géographique. Il nous reste à examiner à ce sujet ce que le Conte du Graal lui-même en dit, dont les deux personnages principaux sont Gauvain et Perceval.

Le récit nous rapporte l'histoire du jeune homme que nous pensons être de son nom originel Bertwalt et qui découvrit le chemin du mystérieux Château du Graal. Ses aventures qui commencent dans la farce d'un déniement et s'achèvent dans le regret de n'avoir pas pu délivrer le Roi et le Pays, s'entremêlent à celles de Gauvain. L'histoire atteint une haute valeur mythique tant par le caractère merveilleux de la forteresse au Plat mystérieux que par les rencontres des grandes mères Igerne et Anne à la Roche de Champguin.

Mais pour en venir à notre propos principal, où est né Perceval ? Sur quelle terre se déroulent ses aventures ? Chrétien ne le dit pas clairement, soit qu'il veuille voiler les lieux du Graal, soit plus simplement qu'il estime la réponse évidente. Les amours d'Erec et Enide se déroulaient en Armorique, Yvain combattait dans la forêt de Brocéliande en Armorique. Quant à Lancelot, dont il ne nous dit rien à ce sujet, nous saurons par d'autres qu'il était bien armoricain.

Chrétien pouvons-nous penser, nous conte des récits de Bretagne continentale, même si ici ou là, rarement d'ailleurs le mot Galles, au sens incertain, apparaît.

Pour mieux comprendre les attaches géographiques de Perceval, il nous faut étudier néanmoins le texte de plus près.

Perceval est né près du défilé de Valdone

Un indice de valeur nous est fourni aux vers 296 à 298 du poème. En ce début du Conte, le jeune Perceval, qui vit encore chez sa mère, rencontre pour la première fois des chevaliers. Dans la curieuse conversation qu'il tient avec eux, il leur désigne l'endroit où les paysans qui cultivent les terres de la Dame Veuve, sont à l'ouvrage. *La sont li destroit de Valdone* : l'endroit est appelé les défilés de Valdone. Ainsi le prétendu Gallois habite bien dans un pays où la langue romane n'est pas sans importance. Valdone ne saurait tromper à cet égard et ce serait là un vocable bien étrange au coeur des montagnes de Cambrie.

Valdone d'ailleurs est situé dans la Gaste Forêt, puisque tel est le nom des lieux qu'habitent Perceval et sa mère, la Dame Veuve, qui a perdu son époux et ses deux fils aînés dans la guerre des Chevaliers. Cette Gaste Forêt ne porte pas non plus un nom gallois, mais roman, et cette deuxième notation nous écarte encore un peu plus du Pays de Galles.

En revanche, on trouverait facilement Valdone et la Gaste Forêt en Bretagne de langue romane, voire en pays bretonnant, ou, à plus forte raison, sur les Marches. Ce pourrait être par exemple le Val d'Aon, ou d'Aulne comme il est d'usage maintenant de l'écrire en français. Malheureusement cette localisation ne correspond pas du tout au territoire du pays gallo dont nous pensons que Perceval est issu.

Beaucoup plus exact serait le Val Don, autrement dit la vallée du Don, en donnant à ce mot sa sonorité primitive avec n articulé. On se rappellera d'ailleurs que nous avons proposé comme une localisation possible du fleuve Glein, que cite Nennius parmi les douze combats d'Arthur, la vallée du Don dont la source avoisine le château de la Motte-Glain. L'intérêt stratégique, pour la Bretagne, de défendre contre l'invasion le couloir du Don, nous était alors déjà apparu

Situé aujourd'hui dans le département de la Loire-Atlantique, cet affluent de la Vilaine coule d'est en ouest dans un pays breton de langue romane, et tout au long de ses rives jusqu'à sa source la toponymie de langue bretonne a laissé des traces importantes.

C'est en outre, une eau légendaire, puisqu'à son confluent, s'étend le Lac de

Murin, où, dit-on, repose dans les fonds une ville engloutie. C'est là une première relation avec le mythe, mais nous en aurons bientôt d'autres à signaler.

Les défilés de Valdone, dans cette perspective, correspondraient à la vallée même, lors d'un étranglement tel qu'on en rencontre entre Moisdon-la-Rivière et le Grand-Auverné, ou mieux encore à l'entrée en Guémené-Penfao. Là, au milieu des bois, le cours de l'eau s'étrangle entre deux coteaux abrupts à une cinquantaine de mètres de dénivelé de part et d'autre. Un poste de surveillance, à l'est, est constitué par le château de Juzet. Sur l'autre rive, le village dit de la Vallée évoque précisément le Val Don. La situation générale se prête admirablement au récit de Chrétien :

Cel plus haut bois que vos veez,
Qui cele montaigne avirone.
La sont li destroit de Valdone...

... Ce bois plus haut que vous voyez
Qui entoure cette montagne.
Là sont les défilés de Valdonne.

En amont, le bourg de Conquereuil est situé au voisinage de deux chemins antiques. Sur l'un d'eux, au passage du Don eut lieu la bataille de Conquereuil en 992 entre le comte de Rennes Conan et Foulques Nerra, comte d'Anjou. La voie romaine qui allait de Nantes à Rennes, y franchissait la rivière sous la garde d'un château appelé le grand Pont Veix, à 3 kilomètres à l'est du défilé.

Une autre fortification se voyait encore dans la première moitié du XIX^e siècle à peu de distance de là, que Bizeul décrivait ainsi dans l'édition de 1843 du dictionnaire d'Ogée : *il existe dans la lande de Conquereue ou Conquereuil, à un quart de lieue à l'est du bourg, un fossé se développant du midi au nord, sur une longueur de 2000 à 2400 mètres, parallèlement au côté occidental d'une voie romaine, du rebord de laquelle il n'est qu'à 20 mètres. Le talus a 15 pieds de base et 5 de hauteur actuelle; la maie en est creusée à l'ouest en majeure partie; ailleurs elle l'a été des deux côtés.*

Il y avait donc là un point stratégique d'importance, bien marqué par les voies, le pont, le défilé, les châteaux et fortifications, et qui, à la fois, commandait la navigation fluviale vers la Vilaine et la circulation des troupes et des marchands entre Rennes et Nantes. Que le père, puis les frères de Perceval y aient été commis et y aient perdu la vie l'un après l'autre, est une hypothèse séduisante dans un cadre naturel qui s'y prête.

En aval, après le défilé, c'est l'agglomération de Guémené-Penfao, au nom entièrement celtique dans ce pays traditionnellement de langue romane. La paroisse s'appelait Winmonid en 852 et *Winmoned id est Montem Candidum* en 1123. De fait, le sens est bien celui d'une Montagne Blanche, c'est-à-dire d'une Montagne sacrée en relation avec l'Autre Monde. C'est là une dénomination qui ne détone pas dans la tradition arthurienne.

Perceval est né dans la Gaste Forêt

Au sud du défilé, la forêt du Gâvre est toute proche. Elle longe à l'ouest la voie romaine qui s'en va passer au Grand Pont Veix à 2 kilomètres plus au nord. On peut même penser avec beaucoup de vraisemblance qu'elle devait s'étendre anciennement jusqu'au Don et au-delà, et que les bois du défilé en faisaient partie. Dans cette perspective, on pourrait admettre que la Gaste Forêt ne soit autre que l'ancienne Forêt du Gâvre. On l'appelait *Gavrium silva* au XII^e siècle et ce nom ne manque pas d'évoquer celui du géant mythologique, le Gawr que nous avons déjà rencontré près de Huelgoat.

Mais qu'est-ce donc, au fait, qu'une gaste forêt? L'adjectif, qu'on nous dit venir du latin *Vastare*, dévaster, possédait en roman un certain nombre de sens. Enumérons-les en suivant le Dictionnaire d'ancien français de Greimas: 1° dévasté, ravagé, 2° violé (en exemple: *pucele gaste*), 3° ruiné, abandonné, désert, 4° en mauvais état, 5° vide, 6° inculte, aride, sec, 7° chétif, misérable, 8° vaste, grands et 9° dans l'expression *peine gaste*, le sens de peine perdue. Un bretonnant ne manquera pas de remarquer l'analogie avec l'une des interjections les plus employées de la langue bretonne, *gast*, au sens de prostituée. On aurait tendance, bien sûr, à faire venir le breton du roman, mais le gallois connaît aussi le mot, que le dictionnaire de Meurig Evans et Thomas traduit naturellement par *bitch*. Il s'agit donc selon toute vraisemblance d'un terme d'origine celtique, en breton certainement, en français peut-être.

Ceci dit pour situer le problème, si nous revenons à notre forêt du Gavre, *Gavrium silva*, nous sommes frappé par le fait curieux que Gaste et Gavre commencent de la même façon, mais aussi et surtout que le terme Gavr, est, au prix d'une métathèse, le même que Garv, encore écrit Garw ou Garo. Ce dernier mot signifie âpre, rude, dans toutes les langues celtiques. La forêt du Gâvre pourrait bien être l'Âpre Forêt ce qui se rapprocherait de certains sens de Gaste: en mauvais état, vide, inculte, aride, sec.

On ne saurait pousser plus loin dans ce sens sans risquer de forcer l'interprétation et nous préférons laisser cette assertion à l'état de suggestion. Mais il n'en

reste pas moins que l'hypothèse qui placerait Valdonne et la Gaste Forêt dans la vallée du Don ne manque pas d'arguments. Le caractère armoricain de Perceval en reste d'ailleurs fortement accentué.

Les amours de Perceval au château de Beaurepaire

La douce amie de Perceval, Blanchefleur, au nom parfaitement roman, même s'il est traduit du breton, réside au château de Beaurepaire. L'appellation de *Biaurepere*, est indiscutablement romane et le site, par voie de conséquence, doit être cherché en pays romanophone.

Reste à en déterminer le lieu. La toponymie française ne connaît le terme en effet que trop bien : six communes, sans compter les lieux-dits que nous n'avons pu recenser, existent sur le territoire français dans les départements de l'Oise (60700), de Seine-Maritime (76280), de Vendée (85500), de l'Isère (38270), de Saône-et-Loire (Beaurepaire en Bresse, 71580) et du Nord (Beaurepaire sur Sambre, 59550). C'est évidemment l'agglomération vendéenne, donc armoricaine, qui retiendra notre attention.

Beaurepaire est situé au sud-ouest de Cholet (Maine-et-Loire), à vingt trois kilomètres de la frontière de la Bretagne. C'est le pays des Marches en-deçà de la ligne du Layon-Hyrosme-Lay qui marque l'avancée extrême du roi Erispoë vers l'est. D'ailleurs, jusqu'à la Révolution, Beaurepaire, comme Saint-Georges de Montaigu faisait partie des Marches Avantagères au Poitou. Le bourg faisait donc partie, comme nous l'avons vu pour Chemillé ou Montrevault dans l'Anjou proche, de la zone d'influence culturelle et politique bretonne.

Nous n'avons pas trouvé trace historique d'un château ou de fortifications sur le territoire de cette commune. Cependant l'on conviendra que le nom même de Beau-repaire suppose l'existence ancienne d'une demeure forte pour seigneur indépendant. En outre, la situation nous paraît assez satisfaisante pour la soupçonner au moins d'avoir été la résidence de Blanchefleur.

N'omettons pas de signaler cependant qu'il existe un hameau de Beaurepaire en Pleine-Fougères, non loin de l'Île Saint-Samson, que mentionne le Conte du Graal. Là non plus il n'existe pas trace de château ni d'agglomération fortifiée de quelque importance, mais l'établissement sur les marais du Couesnon, en face de la rive normande, relève bien d'une défense de la frontière comme le Beaurepaire vendéen.

Nous ne pouvons, en tout état de cause, trancher, mais cette approche nous permet d'insister une fois encore sur le caractère britto-roman du prétendu gallois.

Perceval, vainqueur dans la forêt des Cinq Limites

Pour demeurer encore quelques temps en pays de langue romane, nous dirons un mot de la forêt de Quinqueroi. L'intérêt pour le récit est d'apparence assez secondaire : c'est le pays du Chevalier Vermeil, celui dont Perceval, au début de sa carrière, prendra les armes après l'avoir vaincu et tué. Il faut toutefois noter que ce faisant, le héros s'empare non seulement des armes, mais aussi de la souveraineté sur la terre. L'enfant de Valdone devient donc seigneur de Quinqueroi. On ne nous le dit pas, sans doute parce que cela va de soi.

Aucune indication topographique ne nous est donnée, sinon que nous sommes ici du même côté de la mer que la résidence d'Arthur et semble-t-il, le pays d'origine de Perceval « le Gallois » et le détroit de Valdonne qui s'y trouve.

Or, Arthur, au début du Conte du Graal, est à Carduel, dont nous avons démontré déjà le caractère armoricain et l'identification au château de Kerduel entre Lannion et Tregastel. Ici, quand Perceval a demandé le chemin pour s'y rendre, on lui a répondu qu'en allant droit dans la direction qu'on lui indiquait, il trouverait *un chastel sor mer assis*. C'est bien le cas de Kerduel, situé au coeur de la presqu'île de Tregastel, entre la mer à Perros, la mer à Ploumanac'h et la mer à l'île Grande. Il est en outre évident que la forteresse se trouve de ce côté-ci de la Manche, et de fait de la Vallée du Don à Kerduel, l'on reste, sans désespérer, en Bretagne Armoricaine.

C'est à Kerduel que le jeune homme rencontre le Chevalier Vermeil. Et c'est de là qu'il se rendra à la rencontre de celui-ci, toujours sans passer la mer et vraisemblablement jusqu'au domaine de son adversaire, la forêt de Quinqueroi. Nous sommes toujours en Armorique.

Mais de quelle forêt peut-il bien s'agir ?

Quinqueroi, au nom roman, peut évidemment appartenir à un territoire de langue romane, mais nous n'en connaissons aucun qui réponde à cette appellation. Ce peut être aussi une expression bretonne traduite. Le sens de Quinqueroi reste alors à déterminer.

Quinque roi semble bien signifier en français Cinq Rois, soit en breton *Pemp roue*. Mais ceci ne nous avance pas.

Quinqueroie peut aussi être mis pour Quinque roie, ce qui veut dire Cinq limites. En breton, la traduction pourrait être alors *Pemp bonn* soit exactement Cinq bornes. Apparaît immédiatement l'analogie existant entre cette expression et le nom de la ville de Paimpont, au coeur de la forêt de Brocéliande.

En fait, les étymologistes ne se sont jamais mis d'accord sur le sens à donner à Paimpont. On y a vu *Penn Ponthi*, la tête du chevalier Ponthus, héros des lieux

et chatelain en Haute-Forêt. Plus communément, on entend *Penn Pont*, le Bout du pont, lequel existe bien concrètement au débouché du lac environnant.

Rien n'empêche donc qu'on puisse proposer une troisième hypothèse et ce serait Pemp-bonn. Que cette étymologie d'ailleurs soit exacte ou fantaisiste ne nous importe pas ici : ce qui compte pour nous et notre interprétation, c'est ce que Chrétien de Troyes ou plus probablement l'un de ses prédécesseurs, traducteurs, y a vu ou y a mis, pour traduire Paimpont en Quinqueroi.

On objectera d'autre part que le nom de Paimpont donné à la Forêt aventureuse soit moderne. Il nous semble que l'extension du nom à toute la région boisée n'est pas très ancien en effet. Mais les divisions en quartiers sont assez nombreuses et apparaissent dès le moyen âge. Aussi peut-être faut-il réserver le nom de Brocéliande, *Bresilien*, à ce que nous appelons la Haute-Forêt, dans laquelle se trouvent la fontaine de Barenton et les ruines du château de Ponthus. La forêt dite de Paimpont a du être précédemment peut-être un simple quartier, en tous cas plus petite, centrée autour du château et du lac et contigüe à Bresilien.

Il n'est pas inintéressant pour le récit que Perceval, lors de ses premières armes ait pu être reçu chevalier alors qu'il venait de conquérir la forêt de Paimpont sur le Chevalier Vermeil. Ajoutons qu'il suffit presque de franchir la Vilaine pour passer de la vallée du Don dans la forêt de Paimpont et que celle-ci se trouve entre Kerduel et Guémené-Penfao.

Une question se pose cependant : pourquoi avoir traduit Paimpont (Penpont en 1192) par Quinqueroi ? Est-ce pour en rendre le sens plus clair ? Ou bien est-ce au contraire pour masquer la géographie et voiler de mystérieux le cheminement du Graal ? Le problème se pose ici et, au fond, dans toute l'oeuvre de Chrétien. Elle nous paraît ainsi devoir subir une opération de décryptage pour être remise dans son vrai sens.

La Roche de Champguin

Nous entrerons plus avant dans le domaine bretonnant avec l'examen d'un nom de lieu, roman d'apparence, mais dont le caractère breton apparaît sous-jacent. Il s'agit du château de la Roche de Champguin. Celui-ci revêt une importance particulière parce qu'il est le lieu où Gauvain entre en contact direct avec ses racines. Il rencontre là deux personnes d'un très grand âge – elles n'hésiteront pas à traiter le roi Arthur d'enfant puisqu'il n'a guère que cent ans – et ces Vieilles Femmes sont sa mère Anne et sa grand-mère Igerne.

Nous avons déjà montré que Champguin n'est que la forme romanisée et modernisée du vieux-breton Guingamp : le déterminatif Guen, blanc est passée

de la position antérieure à la position postérieure, comme il est de règle dans la translation du vieux-breton en moyen-breton et, quant au mot champ, ce n'est que la traduction romane de *kamp*.

La ville de Guingamp, aujourd'hui dans les Côtes d'Armor, cité fortifiée dans la vallée du Trieux, est établie sur un socle rocheux au milieu des alluvions de la rivière.

Orquelenes

Arquellen, on se le rappelle, est un lieu-dit de la forêt de Huelgoat, situé dans les fonds, entre le Camp d'Arthur et le Gouffre d'Ahès. Selon notre observation, le nom, doublement gaulois et même gargantuesque, Art-kellen, signifierait la Couille de Pierre. Le mot est rare, exceptionnel même en toponymie : nous n'en connaissons pas d'autre exemple. Aussi l'Orquelenes de Chrétien de Troyes nous fait-il invinciblement penser à son presque homonyme de l'antique Vorganium.

La syllabe initiale a fort bien pu évoluer d'*ar* en *or* à travers l'oreille et la bouche d'un romanophone. En outre, peut-être faut-il voir dans ce changement une tentative d'interprétation, faisant de l'Or la matière minérale de l'organe en question. Faut-il y voir une influence alchimique ?

Orquelenes se retrouve dans Orcel. La différence linguistique entre les deux formes tient à une particularité grammaticale de la langue bretonne qui donne au radical d'un mot, dans certains cas, un sens générique, donc pluriel, –on l'appelle alors singulatif– et à la forme dérivée en *-en*, le sens individuel. Contrairement à l'usage le plus commun en Europe, le singulier se montre ainsi sous la forme la plus longue, le pluriel sous la forme la plus courte

Dans le cas qui nous occupe, *kell* apparaît comme le terme collectif, les Testicules en général, et *kellen* comme un singulatif, le Testicule. Orcel, ou mieux dans notre orthographe, Orkel, serait ainsi le royaume des Couilles de Pierre, Orquelenes ou Art-kellen, la cité de la Couille de Pierre.

Quelques pays gallois... ou autres : Carlion

Carlion apparaît au vers 4003 du Conte du Graal. C'est le classique Caerleon où le roi Arthur tient sa cour et où se rend l'Orgueilleux de la Lande, vaincu par Perceval. De Beaurepaire au château du Graal, de celui-ci au lieu de la rencontre, de là à Caerleon, tout se passe sans que jamais la mer ne soit franchie. Or Beaurepaire est de façon incontestable sur le continent et nous montrerons que le Château du Graal l'est également.

Disnadaron en Galles

Nous savons ce qu'il faut penser de l'appellation « en Galles ». Aussi lorsque nous la voyons se manifester aux vers 2734 et 2755 du Conte, nous ne sommes pas d'emblée persuadé qu'il s'agisse là du Pays des Kymris.

On a eu tendance cependant à voir dans Disnadaron comme d'ailleurs dans le Dianasdrun de Wolfram d'Eschenbach, un dérivé du Dinas gallois et cornique, l'équivalent du Din breton, la citadelle, et cela est sans doute à l'origine de la graphie Dinasdaron du manuscrit B de Guyot. Cependant l'orthographe Disna est assez constante et incite à chercher une autre interprétation.

La terminaison *-on* est celle, dans les Gaules, de la plupart des rivières. *Dar* est en ancien breton le nom du chêne. Reste *Disna-*. Si on le compare au *Dianas-* de Wolfram on y verrait volontiers un *Dias* ancien-breton ou *Diazen* moyen-breton, qui ont le sens de pente et de vallée. Il s'agirait alors d'une rivière de la vallée des chênes.

Escavalon

Le roi d'Escavalon est mentionné très épisodiquement au vers 463 du Conte du Graal, comme le souverain par lequel le frère aîné de Perceval fut adoubé. Peut-être s'agit-il d'un Ahes-kaval-on. Qu'*on* ait ici le sens de cours d'eau ou simplement celui d'une terminaison locative, peu importe au sens général qui se rapporte au Cheval d'Ahès et fait penser à ce pays du Cap Caval où est situé Penmarc'h, lieux mythologiques s'il en est. Que ce Caval et Marc'h lui même aient été le cheval d'Ahès, pourquoi pas? L'on songe à cette monnaie des Osismes où une femme nue monte à cru le cheval symbolique des revers armoricains ainsi qu'au cheval de Gradlon d'où Dahud fut jetée dans les eaux de la baie de Douarnenez, si proche.

Escavalon pourrait bien être le cap Caval.

Signalons toutefois qu'il existe un village du Scalon en Loc Envel près de Coat an Noz et des bois du Beffou, sur un antique chemin qui montait de la voie de Huelgoat et Carhaix à Guingamp vers Lannion et Tregastel.

Gomeret

Ban de Gomeret est cité au vers 467 du Conte du Graal, comme le roi auprès duquel l'un des frères de Perceval apprit la chevalerie. Il fait ainsi le pendant avec le roi d'Escavalon.

Dans Erec et Enide, nous l'avons vu, la terre de Ban est appelée Ganieret. Ici,

on la nomme Gomeret. Il s'agit vraisemblablement du même nom, par suite d'une confusion des trois jambages entre le –i– et le –m–.

Le sens n'en est pas très clair. On peut rapprocher le mot de l'ancien breton *comarde*, collègue, confrérie et de ce fait de l'institution même de la Table Ronde, réunion d'égaux.

Si, à l'inverse, on admet comme primitive la forme Ganieret, on peut se rapporter à ce que nous en disions dans le vocabulaire géographique d'Erec et d'Enide.

Les Isles de la mer

Ces Iles, qui appartiennent à Ryon, rappellent également le nom de Bruïant des Iles, ainsi que le sire de l'Île Noire, Moloas. Il n'est bien évidemment pas possible d'en préciser la localisation, alors que les milliers de kilomètres du littoral celtique sont littéralement semés d'îles et d'ilots, des Orcades à Bel-Air en Retz.

Perceval n'était pas gallois

Au termes de cette enquête sur le pays et la personnalité de Perceval, à travers l'oeuvre de Chrétien de Troyes, il nous faut conclure, de manière à pouvoir confronter plus tard les renseignements que nous avons obtenus avec ceux qui nous seront fournis par Wolfram von Eschenbach.

Nous avons montré que le terme de Gallois pouvait être une mauvaise compréhension du breton *Gall* et du latin *Gallus*, qui signifient l'un et l'autre Gaulois ou, ce qui en Bretagne revient au même, Gallo. D'ailleurs le compatriote de Perceval, Galegantín dit le Gallois, porte en breton un nom initié par deux syllabes qui signifient le Gaulois ou le Gallo, *Galeg* – . Nous avons vu que les lieues galesches qui servent à mesurer les distances sur les chemins sont des lieues gauloises et non point galloises. La terre d'Estregalles d'ailleurs confine à celle des Francs : c'est dire que, comme elle, Galles est aussi en Armorique

Le pays d'origine qui est attribué à Perceval, la Gaste Forêt et les défilés de Valdonne, n'apparaît en rien comme un territoire gallois, mais bien comme un royaume de langue romane. De là sans traverser la mer, on se rend à Kerduel en Bretagne armoricaine, la seule localisation valable que l'on ait trouvée jusqu'à ce jour du Carduel arthurien, *un chastel sor mer assis*. Carlion lui-même est obligatoirement cismarin.

Le pays dans lequel se déroulent les aventures de Perceval est résolument sur le continent, en Armorique : Beaurepaire est un nom roman qui ne peut se trouver ailleurs qu'en Bretagne Orientale ou sur les Marches, la Roche de Champguin

n'est autre que Guingamp, Orquelenes est situé à Huelgoat. Même le chevalier de la forêt de Quinqueroi, personnage relativement secondaire appartiendrait à la région de Paimpont.

Le nom même de Bertwalt, bien connu en Armorique au premier millénaire de notre ère, nous renvoie au Menez-Hom et à ses traditions, que pour l'instant nous n'avons fait qu'effleurer. Un texte très postérieur, il est vrai, mais néanmoins intéressant, se souvient que Perceval était le recteur de la Citadelle du Soleil, sise en l'actuelle commune de Dineault (Finistère).

Perceval n'était pas gallois, mais gallo, et s'il était sot en son adolescence, cela nous renvoie à ces Hauts-Bretons qui disent d'eux-mêmes être de sots bretons. Il a néanmoins montré, comme beaucoup des habitants des pays de Rennes, de Nantes, de Saint-Malo, de Dol, de l'est vannetais ou de l'est briochin, et même des Marches, qu'ils pouvaient devenir des Bretons supérieurs.

XII LA GÉOGRAPHIE APRÈS CHRÉTIEN DE TROYES

51. Les continuateurs de Chrétien

Les Continuations de l'oeuvre de Chrétien de Troyes comme les oeuvres postérieures de langue romane suivent dans l'ensemble la géographie fixée par leurs prédécesseurs. L'intérêt de leur étude dans le cadre de cet ouvrage est donc mince et nous nous contentons d'en faire de brèves mentions, lorsque c'est nécessaire, sans entrer dans le détail de leur exposé des faits. Nous ferons toutefois une exception à cette règle en consacrant plus loin un chapitre aux lais de Marie de France, qui apportent à certains égards des renseignements utiles à notre propos; ainsi qu'à Wolfram d'Eschenbach dont la source paraît dans certains cas, différente de Chrétien. Par ailleurs, nous traiterons à part des héros de Tristan et Yseult, qui constitue une branche singulière au sein des romans bretons.

Nous voulons cependant apporter quelques compléments à la Géographie de Chrétien, voire à la liste de ses chevaliers, en faisant quelques incursions dans la littérature postérieure, dans la mesure où celle-ci nous apporte quelque vue originale sur les questions qui nous préoccupent, quelque lieu-dit intéressant notre recherche, quelque chevalier au nom évocateur.

Le Lancelot en prose: le Benoïc et le Gannes

Mais qu'est-ce donc que le Benoïc?

Le roi Ban apparaît dans la Légende Arthurienne aux premières lignes du Lancelot en prose: *En la marche de Gaule et de la Petite Bretagne*, nous dit l'auteur qui se cache sous le nom de Gautier Map, *avoit deus rois enciennement, qui estoient frere germain et avoient deus serors germaines a fames. Li uns des deus rois avoit non li rois Bans de Benoyc, et li autres rois avoit non li rois Bohorz de Gaunes.* Nous apprendrons bientôt que Lancelot est le fils du premier des deux et qu'il devient donc, à la mort de son père, roi de Benoïc lui-même.

Qu'est-ce donc que le Benoïc? Le nom évoque d'emblée, pour un bretonnant, l'idée d'un estuaire. Le mot Ben est utilisé en toponymie armoricaine pour désigner l'embouchure d'un fleuve, telle que celle de l'Odet à Benodet ou celle de l'Aven à Benaven. La deuxième partie du mot désigne en général le cours

d'eau en question. La seconde syllabe de Benoïc pourrait donc être un nom de rivière, phonétiquement écrit Oïc et pouvant donc s'entendre Wic, Vic ou dans une forme postérieure au X^e siècle Guic.

Il existe bien un Guic en Bretagne, mais c'est un affluent du Leguer. Il ne se jette donc pas dans la mer. On trouve aussi un petit fleuve côtier du nom d'Ic qui mêle ses eaux à celles de la Manche, précisément à Binic, entendez Ben Ic. Cela s'accommode assez mal de Ben-Wic. Par ailleurs, les divers pays celtiques ne paraissent rien offrir dans ce sens.

Wic cependant, ou Vic, fait penser, lorsqu'on y réfléchit un peu, à la Vilaine. Nous savons, par Grégoire de Tours, qu'on l'appelait au V^e siècle de notre ère du nom de Viconia. Ce terme se compose d'une terminaison en *-onia*, par laquelle les Gaulois signifiaient les cours d'eau, ainsi dans la Boulogne, la Vologne, la Chalaronne ou la Boutonne, et d'une première partie déterminative. Notre Vilaine s'appelait donc en définitive Vicon, qu'on dut prononcer Wiken, puis Wisen, avant d'en venir à Visen et finalement Vilen, en breton Gwilen.

Où l'on définit l'estuaire de la Vilaine

L'embouchure a donc pu légitimement se nommer, à une certaine époque, peut-être environ celle de Grégoire de Tours, Ben-Wiken, simplifié ensuite en Ben-Wic.

La Vilaine entre dans l'Atlantique entre la Pointe de Penestin au sud et celle de Penlan, au nord. Le territoire patrimonial de Lancelot s'étend donc sur les deux rives de la basse vallée de ce fleuve, par-devers La Roche-Bernard, Arzal et Pénestin.

Ceci nous amène à parler d'un combat, qui survient tôt dans le récit des aventures de Lancelot, où un certain chevalier Banin opérant pour son parrain le roi Ban, vainquit et tua le sénéchal de Claudas, l'ennemi juré de celui-ci. La bataille dura trois jours, nous raconte le narrateur, et se déroula *en la prairie de Benoyc entre Loire et Arsie*.

Cette indication du romancier a suscité de vaines recherches. On n'a trouvé nulle trace de ce pacage, séparant le fleuve de ce qu'on tenait manifestement pour un tout proche affluent, près du confluent. Pas d'Arsie, hélas, sur une quelconque rive de Loire, ni à droite, ni à gauche, entre le Mont-Gerbier-de-Jonc et la pointe de Chémoulin. On en a donc conclu, à juste titre, aux incertitudes et aux fantaisies de la géographie de l'auteur.

Mais, si notre écrivain, bien français à cet égard, était nul dans la connaissance des pays dont il parlait, il peut tout aussi bien s'être trompé sur la taille de

la « prairie » que sur ses délimitations. Et si nous entendons par là, au lieu d'un pâturage restreint aux besoins d'un petit troupeau, une plus large étendue de territoire bocager, voire un domaine princier de ce type, nous élargissons notre champ de recherche et nous rendons possible la découverte de l'Arsie.

Il existe, un peu au nord de Saint-Nazaire et de Penestin, un affluent, non pas du grand fleuve atlantique, mais d'une rivière, l'Oust, qui vient elle-même se jeter dans la Vilaine à Redon. Après avoir traversé la moitié de la péninsule bretonne du nord-ouest au sud-est, ce dernier cours d'eau reçoit en effet sur sa droite, au milieu du marais de Codilo, les eaux de l'Arz venues d'ouest en est depuis Plaudren au nord de Vannes jusqu'ici. De l'Arz à l'Arsie, il y a peu de distance morphologique et si nous nous reportons à la carte pour juger de l'espace géographique compris entre la Loire et l'affluent de l'Oust, nous découvrons un territoire fort bien équilibré entre deux limites tirées d'orient en occident, de part et d'autre de... quoi donc?... mais de l'embouchure de la Vilaine.

Quoi d'extraordinaire donc à qualifier de prairie de Benoïc – au sens même où le roi de France parlait de son *pré carré* – le domaine entre Arz et Loire? On ne l'étendrait pas en longitude au-delà des méridiens communs à l'embouchure des deux fleuves et l'on aurait ainsi une limite occidentale jalonnée par Questembert, Billiers, Piriac et la pointe du Croisic, une limite orientale tirée de Redon à Donges.

Ainsi constitué, le royaume de Benoïc se trouve partie intégrante de *la marche de Gaule et de Petite-Bretagne* telle qu'elle pouvait exister au V^e siècle.

La Corne de cerf

C'est en plein Benoïc, tel que nous venons de le définir, que se situe la Corne de Cerf de la Basse-Vilaine, dont nous parlions à propos du roi Ban.

Epinglons tout de suite cette dernière localisation. La Corne de Cerf, ancien hameau sur la route de Vannes à Nantes, est devenu l'emplacement d'un échangeur entre la nouvelle quatre-voies qui passe par là entre Vannes et Nantes et le chemin traditionnel de Questembert au Barrage, ancien gué, d'Arzal. De tous temps a existé en cet endroit, un noeud de communications important entre la grande artère méridionale de Quimper à Nantes et l'accès à Guérande quand on vient de Ploërmel et du nord.

Le site commande en outre l'une des traversées de la Basse-Vilaine, peu avant son embouchure. Nous tiendrions ainsi le lieu correspondant le plus exactement au personnage du roi Ban, puisque nous sommes ici à Ban Benoïc, *la Corne de Cerf de l'embouchure de la Vilaine*.

Le franchissement actuel du fleuve s'opère par deux ponts, celui, suspendu de la Roche-Bernard, reconstruit après la Seconde Guerre Mondiale, et le tout moderne pont de la voie express. Avant tout cela, le service était assuré par le passeur de Vieille-Roche, qui exerçait son art à 3 kilomètres à vol d'oiseau. L'itinéraire actuel qui descend vers le port de plaisance d'Arzal ne dure pas plus de six kilomètres. C'est dire combien ces lieux sont proches les uns des autres.

Le Professeur ne savait pas le breton...

Une dernière confirmation de la localisation du Benoïc à l'estuaire nous vient d'une façon assez inattendue d'un texte considéré comme engendrant à cet égard plutôt des complications que des convergences géographiques. Je veux parler du Lanzelet d'Ulrich von Zatzikoven, texte en haut-allemand, écrit sans doute à la fin du XII^e siècle et qui nous dit traduire en teutonique un roman écrit en français et rapporté d'Angleterre. Le texte, que reprend Ulrich, est par ailleurs perdu, mais les historiens le tiennent d'ordinaire pour antérieur au Lancelot en prose que nous connaissons.

Le roi Ban s'y retrouve, germanisé en Pant, et son royaume également. Il ne s'agit plus toutefois du Benoïc, mais du Genewis. La différence entre les deux noms est sensible. Pour Ferdinand Lot, qui présentait en 1918 aux lettrés français, après Fauriel et Gaston Paris, l'oeuvre du clerc allemand, l'antériorité du modèle suivi par Ulrich par rapport au texte du Lancelot en prose, prouvait à l'évidence que le Benoïc ne pouvait être que le résultat d'une mauvaise lecture de Genewis et il frisait le sarcasme en parlant d'E. Brugger qui avait voulu faire de Lancelot un « Français » et transférer la contrée de Grande-Bretagne en « France » jusqu'à en faire la ville de Vannes.

Certes ce monsieur Brugger avait bien tort de penser qu'en transportant de ce côté-ci de la Manche le roi Ban et son fils, il faisait de ces Bretons des Français : les gens de Vannes au XII^e siècle eussent fort mal ressenti d'être ainsi traités de « français ». Mais Ferdinand Lot eut mieux fait de retenir son rire et son mépris, dans l'ignorance où il était du moindre mot de celtique.

Car il n'y a pas de différence de sens, à vrai dire, entre les deux mots et leur interprétation, comme leur comparaison, n'offre guère de difficulté. Si *Ben* en effet est bien le mot breton utilisé généralement pour désigner l'embouchure d'un fleuve, il en existe un synonyme, qui correspond au français *bouche*, aussi bien dans son acception anatomique que dans son extension géographique telle que les Bouches du Rhône et celles de l'Escaut. Et ce terme, non seulement s'emploie couramment dans le breton contemporain, mais nous pouvons induire

son existence dans le gaulois des Helvètes et celui de la côte ligurienne. Ainsi la ville de Genève, comme celle de Gênes, *Genova*, tient-elle son appellation du débouché d'un lac ou d'un fleuve, d'après le vocable celtique *Genavos*, ancêtre de notre *genou*. On reconnaîtra bien vite dans Genewis le *Genou-Wis*, venu de *Genavo-Wiken*, ce qui équivaut absolument à Ben-Wik.

L'argument qui, pour Lot, pulvérisait les prétentions de l'Armorique à posséder le royaume de Lancelot, les confirme superbement. Ulrich von Zatzikoven ne dit pas autre chose que l'auteur du Lancelot en prose, et cela bien qu'il use, sans préméditation possible, non pas du même terme, mais d'un synonyme absolu.

Peut-on de là déterminer l'emplacement du fameux Lac de Viviane? Le texte du Lancelot en prose le situe au voisinage d'un château du roi Ban *qui avoit non Trebe, si estoit el chief de sa terre...*

Dinan est-elle la capitale de Bohort de Gannes?

Lorsqu'on remonte la Rance depuis Saint-Malo, on ne peut manquer d'être surpris par l'abondance inhabituelle de toponymes présentant une relation quelconque avec les romans arthuriens. Dinard, qui s'appelait Dinart en 1210, est vraisemblablement un Din-Art, citadelle de la pierre et d'Arthur. Aussitôt après Dinan, le haut-lieu de Léhon serait un ancien Lugdunum qui rappelle le Léon de Saint-Pol, et le Leonois de Tristan. Plus loin, Calorguen, toujours sur la rive gauche, aurait donné son nom à Calogrenant, et Evran, sur la rive droite, au roi Evrain.

Caulnes, qu'on prononce aujourd'hui avec un o très ouvert, s'écrivait Kaune en 1260 et Cauna en 1187. Il pourrait peut-être s'agir du Gaune ou Ganne que Chrétien de Troyes attribue au roi Bohort. Puis, en allant vers le Méné, Broons évoque l'un des maîtres de la lignée du Graal, Bron, qu'il ait donné son nom à la cité ou plutôt que ce soit de celle-ci que soit sorti notre héros. On ne peut non plus parler du Gouray sans mentionner le pays d'en-haut, Gorre, où régnait Gornemant. Saint-Glen enfin nous renvoie au vieux Nennius et à sa bataille du fleuve Glein.

Cela fait tout de même huit noms qui, de près ou de loin, touchent à notre sujet, et cela méritait d'être mentionné avant même que nous nous intéressions de plus près au Ganne de Bohort. Si en effet la possibilité existe d'en rapprocher Caulnes, une autre hypothèse offre des perspectives encore plus intéressantes à cet égard. C'est à Dinan même qu'elle se présente à l'esprit, avant même que

notre gabarre, venue du grand barrage hydro-électrique, ait touché aux rives de Léhon.

Là se dresse le vieil oppidum, riche encore de murailles et de créneaux venus du moyen âge, et dont le nom évoque d'emblée les fortifications d'une *petite citadelle*: accolée au Din armoricain, l'ancien Dunum celtique, qui trône aussi dans Dinart, la seconde syllabe *-an* est un diminutif ancien. L'on pourrait cependant faire une objection géographique à cette étymologie linguistiquement peu discutable de prime abord. Dinan n'est pas en effet une petite citadelle, mais une puissante forteresse, dressée sur la muraille droite des roches qui montent de la la rivière, et secondée en amont par le château ancien de Léhon.

L'écriture ancienne hésite entre Dinan et Dinam. Il n'est donc pas sûr qu'il s'agisse de *la petite citadelle* (Din-an), non plus que de la forteresse d'Ana (Din-ana). La notion d'un Dinant, où interviendrait la vallée, *nant*, à l'instar du Dinant belge, paraît également exclu. Mais il est intéressant de constater, avec Bernard Tanguy, que le site de l'actuelle sous-préfecture, en dehors des anciens remparts, s'appelle le Château-Ganne. Selon la tradition, le nom tiendrait à la construction par la femme d'Olivier I^{er} de Dinan qui se serait appelée Cana. Mais rien n'empêche que le nom, au demeurant peu usuel de Cana, ne soit beaucoup plus ancien dans la région que l^e siècle où vivait Olivier et son épouse.

Le Château-Ganne se dit en vieux-breton *Din Gan* et comment ne pas voir dans ce Din Gan, à la fois l'ancêtre de Dinan, Din (g)an et la capitale de Gannes, la cité de Bohort? Une telle importance accordée à Dinan s'accommoderait fort bien de l'hypothèse que nous avons émise, qui ferait de Léhon, la deuxième citadelle, accolée à celle de Gannes, un Caerleon, non point destiné à accueillir ces légions qu'on veut omniprésentes, mais un nouveau Lugdunum, établissement militaire et sacré du grand dieu Lugos. La forteresse qui dominait ce rocher a de longue date été remplacée par un établissement monastique, comme si le sol même n'avait point su se séparer de sa vocation religieuse.

La petite ville, admirablement située en oppidum et fortifiée encore à l'époque médiévale, loin d'être *la petite Citadelle*, pourrait bien être en fait la Cité de Ganne dont nous parle Chrétien de Troyes et qu'il attribue au roi Bohort.

Celui-ci aurait gardé la basse Rance, comme son frère Ban, nous allons le voir, défendait la Basse-Vilaine, l'un et l'autre se partageant, symétriquement en somme, les lignes de défense occidentale de la Bretagne. Ils auraient été les symboles de cette *Wacht am Rhein* armoricaine, qu'ils auraient transmise à leur neveu et fils Lancelot.

59. QUELQUES OUVRAGES POSTÉRIEURS

Les Résidences d'Arthur, troisième partie: Pennoiseuse

Le Perlesvaus ou Haut Livre du Graal, entre autres particularités, a celle de nous faire connaître une nouvelle résidence du roi Arthur, celle de Pennnoiseuse « en Galles » ou « sur la mer de Galles ». Dans la Table des noms propres qu'elle a annexée à sa publication de La Légende Arthurienne, Danielle Régnier-Bohler, suggère d'y voir *peut-être* Penzance, voire un lieu près de Cardiff.

Suivant notre principe de doute, il convient d'abord de renoncer à la certitude d'une localisation galloise, induite par la notation systématique « en Galles ». Penzance d'ailleurs n'est pas en Galles, mais en Cornouailles et les deux pays sont toujours distingués par les conteurs. En outre, Penzance n'est pas réductible phonétiquement à Pennnoiseuse. Que les deux noms commencent par la même syllabe, ne saurait emporter la moindre conviction : penn, mot breton (et d'ailleurs cornique et gallois) qui signifie à la fois tête et extrémité, se retrouve à des milliers d'exemplaires dans la toponymie des trois pays brittoniques. La Nomenclature du Finistère comporte à elle seule quelques 1200 noms commençant par Penn, parmi lesquels Penn-Voaziou, Penn-ar-Voas et Penn-Vouëz. On comprendra d'emblée que, dans ces conditions une situation *près de Cardiff* ne possède pas non plus de valeur.

Un mot débutant par penn évoque soit un cap maritime comme Penn-Hir en Crozon appelée souvent par pléonasmie, sur les cartes, la pointe de Penn-Hir, soit le bout d'un élément de topographie, comme un bois, et c'est le cas de Penn-ar-C'hoat ou de Pencran, ou un marais, Penn-ar-Wern ou Penvern, un étang, un haut de vallée, Penn-ar-Stang, ou encore une hauteur, Penn-ar-Menez. Paimboeuf (Loire-Atlantique) est un Pennbu, pointe et en même temps tête du Boeuf. L'on remplirait des pages entières sur ce mode.

Rien n'empêche donc, phonétiquement et toponymiquement parlant, de placer Pennnoiseuse en Bretagne Armoricaïne. On s'oriente d'emblée vers une décomposition en *Penn*, « tête », « extrémité » et un second mot *Voiseuse*, à entendre probablement comme Wazhes ou Wases, résultant de la mutation de Gwazhes ou de Gwases. Le terme évoque d'emblée un ruisseau, avec une terminaison féminine ajoutée. *Gwazh*, c'est en effet un cours d'eau, un canal, en vieux-breton *Guaed*, mais aussi en cornique *Goaz* et en moyen-gallois *gwyth*.

Il y a un autre mot *Gwas*, habituellement si masculin qu'il désigne un homme, voire un mari, mais qui peut également devenir tel quel féminin ou prendre la marque de ce genre et se transformer en *Gwases* pour signifier alors une sirène.

Un autre dérivé *Gwasenn* ou *Gwesenn* se traduit aujourd'hui par «gonzesse». Telle est toutefois l'opinion du lexicographe Favereau, mais l'on peut se demander en fait si le nom de la serpente ne vient pas plutôt de celui du ruisseau

En tout état de cause, Penvoiseuse s'appliquerait bien à la source d'un ruisseau, hanté, comme c'est la règle en pays celtique, par une fée à la tête et au buste de femme et à la queue d'ophidé. On sait de reste les relations étroites qui lient Morgane, mais aussi Guenièvre à ce genre de divinités.

La localisation n'en est que plus malaisée. On ne compte plus les Penn ar Wazh, et même les Penn Wazhiou (pluriel) ou PennWazh, mais à vrai dire, pas de Penn Wases ou Penn ar Wases. D'ailleurs, aucun de ces lieux ne fournit de raison d'être choisi pour une résidence arthurienne. Aussi peut-être faut-il chercher d'abord le cours d'eau et le manoir capables de porter la tradition et la linguistique.

Certes on peut penser, en Armorique, à la Hutte à l'Anguille, au nom évocateur, hameau et chapelle bâtis sur un carrefour de vieux chemins, sur les landes du Méné, près de la source du Ninian, non sans remarquer, bien sûr, une fois encore, que le ruisseau porte le vrai nom de Viviane tel qu'il apparaît dans le Merlin de Robert de Boron.

Il est une autre source du même genre, et plus traditionnellement arthurienne, c'est la Fontaine de Barenton, aussi du domaine de Niniane. Or ladite fontaine jouxte non seulement le «monastère» qui s'élevait dans son voisinage, sans doute en aval du ruisseau, mais également, sur la colline qui la domine, une ancienne forteresse qui devait, de son perchoir, commander le plateau de Gaël et de Mauron. *A petite distance de Barenton, écrivait à la fin du XIX^e siècle Félix Bellamy, existe, dans la forêt, un lieu qu'on appelle Château de Ponthus, ou Tour de Ponthus, ou simplement Ponthus; on lui donne aussi quelquefois le nom de Château de Bellanton, à cause du voisinage de la Fontaine. Mais ce que l'on sait en outre du nom est bien peu de chose.*

A Barenton donc, Penn Wazhes s'il en est, il se trouve donc une résidence pour Arthur, et quelle résidence! Ce qu'on pouvait rencontrer, dans tout le domaine arthurien, de plus conforme au mythe, de plus riche en signification, de plus proche de Morgane, la soeur, et de Guenièvre, la femme, du héros.

Malheureusement le mot Ponthus, qui nous vient tout droit et sans changement, ni variante du Roman de ce nom, écrit à la fin du XIII^e ou au début du XIV^e siècle, demeure sans explication. La légende veut que Ponthus ait été un prince de Galice, ce qui ne nous avance pas et si à l'origine le nom désigne le lieu, il est manifeste qu'aucun pont n'existe et n'a existé dans cet endroit situé au-dessus des sources.

Le Haut Livre du Graal: Méliant de Logres

Nous connaissons déjà Méliant de Lis, que nous avons proposé pour le voisinage de Treflez et de Lochrist-an-Izvelved. Peut-être faudrait-il le rapprocher de Guimiliau.

Mais voici un second chevalier de ce nom. Nous allons bientôt en rencontrer un troisième dans le Roman de Jaufré.

Ce Meliant s'inscrit dans une tradition où Arthur n'est pas roi de Logres. Dans le Lai anonyme de Tyolet, d'origine bretonne armoricaine sans l'ombre d'un doute, apparaît ainsi une charmante jeune personne dont on nous dit qu'elle est la fille du roi de Logres et dans le contexte où Arthur est présent ce ne saurait être lui. Mais, si Tyolet devient roi de Logres à son tour, les données géographiques ne permettent cependant pas de situer ce pays.

Le Merlin: Urien de Garlot

Le personnage d'Urien, déjà si falot dans Geoffroy en dépit de son titre de roi de Muref et de beau-frère d'Arthur, le demeure dans tous les récits de la Table Ronde où il n'est guère autre chose que le père d'Yvain. Il n'a rien dit, rien fait qui mérite d'être noté. Dans le Merlin non plus, il n'apparaît que comme un nom sans consistance.

Vouloir faire de lui, comme on l'a trop pensé, le grand chef de guerre gallois que fut Urien de Rheged ne repose sur rien. Ni sur une analogie d'existence, ni sur une époque, ni sur l'homonymie, puisque nulle part dans la tradition arthurienne, pas même dans Geoffroy, Urien n'est dit de Rheged, ni même sur l'appartenance qui serait strictement galloise du nom. Nombreuses sont les traces d'Urien en Bretagne armoricaine et de façon certaine antérieurement à la publication médiévale de la tradition arthurienne, comme nous l'avons montré en traitant des héros de Geoffroy.

Le Garlot, dont l'auteur du Merlin fait le royaume de notre personnage, est bien difficile à déterminer en l'absence de toute connaissance ou presque sur lui. Le fait qu'il soit le mari de Morgane nous incline un peu vers l'Armorique ainsi que son cousinage avec Baudemagus de Gorre.

Ce Garlot serait-il un Caer-Lot qui nous renverrait à son beau-frère le roi Lot, mari d'Anne, la soeur d'Arthur, et dans ce cas, qu'on se reporte à ce que nous disions de Lot, ne s'agirait-il pas d'un Caer-Lug? Nous avons mentionné un certain nombre de villes qui pourraient mériter ce nom, de Saint-Pol-de-Léon à Léhon en passant par les Caer-Leon: Lugdunum et Cazr Lug c'est tout un.

Mais le problème serait évidemment de choisir, ce qui paraît en tous points

impossible. On pourrait arguer de la proximité entre Le Gouray et Lehon, comme du cousinage entre Baudemagus et Urien, pour supposer que le territoire de ce roi ait été la citadelle jumelle de Dinan. Mais outre le fait que ce serait là échafauder hypothèse sur hypothèse, Urien à Lehon alors que Bohort est à Dinan, cela fait beaucoup de têtes couronnées en si peu de place.

Un autre lieu cependant mérite notre attention à propos du Garlot d'Urien. C'est, en Rosporden, sur la limite de Bannalec, un bois de Goarlot et un village du même nom., le tout à moins de deux kilomètres de la voie romaine de Quimper à Vannes. La forêt appelée Coatloc'h, dont le nom évoque aussi Lugos, est située à quelques kilomètres au nord. L'environnement, en particulier la vallée de l'Aven et celle de l'Isole, ne manque pas de sites arthuriens selon la tradition de Wolfram von Eschenbach. Néanmoins, rien ne permet d'établir une relation certaine avec le royaume de Garlot.

Il faudra de toute manière attendre que la très intéressante question des lieux dédiés à Lugos en Armorique ait fait quelques progrès, avant de pouvoir décider de ce Garlot énigmatique.

Le Livre de Caradoc: Arthur et la Vénus de Quinipily...

Ce que nous appelons le Livre de Caradoc est en fait un récit extrait de la Continuation Gauvain ou Première Continuation du Graal, écrite à la fin du XII^e siècle. L'intérêt principal de cette oeuvre dans le propos qui est le nôtre, est de nous présenter un récit merveilleux qui se déroule entièrement et sans conteste possible en Bretagne Armoricaire. Caradoc, au nom pan-brittonique, règne en effet sur le Vannetais et on l'appelle Caradoc de Vannes. Ses parents, entre autres biens possèdent Nantes et y font de longs séjours. De surcroît, Caradoc a épousé Ysave de Carahès, c'est-à-dire de Carhaix.

Arthur demeure à Carduel, que l'auteur situe à la frontière de l'Angleterre et du Pays de Galles, localisation routinière depuis les tripotages de Geoffroy. Mais au début du récit, il tient sa cour à Quinilli. Où placer donc ce lieu? Kenec'h est armoricain et Kini plus proprement vannetais. Un château se dressait jadis sur les bords de l'Evel, à proximité de Baud, qui portait le nom de Quinipily. C'est là qu'au XVII^e siècle, on a dressé la statue de la déesse Sulis, dite fort improprement Vénus, que le duc de Rohan avait arraché aux hauteurs de Castennec et fait jeter dans le Blavet.

Ce Quinipily, en plein pays vannetais, est-il le Quinili du Livre de Caradoc? Il paraît assuré qu'aucun autre vocable sur le territoire de l'ancien Bro-Erec n'y correspond et dans ces conditions, ce lieu qui s'écrivait Quenechbili en 1441,

peut fort bien avoir été abrégé graphiquement dès le XII^e siècle, surtout par des romanophones.

Quinipily, soit Kenec'h Bili en orthographe moderne, signifie la colline aux galets. Ce peut être aussi la Colline brillante, et l'on remarquera alors que le mot Bili est de la famille du dieu Belenos, le Brillant, autrement dit le Soleil. Mais si l'on revient à la forme Quinili, on songera plus prosaïquement à une hauteur couverte d'arbres à baies.

Rien ne nous permet d'aller plus loin dans la compréhension du lieu et du terme : la localisation cependant ne manque pas de force.

Le Roman de Jauffré et le Gouffre d'Ahès

Le roman de Jauffré est, nous dit-on, le seul roman arthurien conservé en langue d'oc. Cette oeuvre du premier quart du XIII^e siècle, n'en est de ce fait que plus intéressante pour nous. Elle appartient en effet à ce pays qui a servi d'intermédiaire pour la transmission de la légende bretonne aux Allemands et à Wolfram von Eschenbach en particulier.

Le récit débute par une chasse dans la forêt de Brocéliande, à la fin de laquelle tout le monde se rend au château de Cardueil. Le trajet ne paraît pas être très long et de toutes façons n'entraîne nullement l'obligation de traverser la mer. C'est donc ici encore que pour notre auteur, Brocéliande et Cardueil sont du même côté de la Manche.

Le château de Monbrun qui est celui de la belle Brunissen, l'amie du chevalier Jauffré, porte un nom d'allure bien romane qui ne suppose guère, là encore, une localisation outre mer.

Intervient aussi un personnage du nom de Melian de Monmelior. Nous retrouvons là un nom que nous connaissons bien pour l'avoir vu porté par Meliant du Lis. Nous l'avons rapproché alors de celui du roi Meliaw, bien connu en Bretagne Armoricaïne et seulement là. La terre de Monmelior nous confirme dans notre opinion. Nous y voyons en effet un composé gallo-breton, Mont-Melior, qui nous apporte la connaissance d'un certain Melior, bien proche de Melar, fils de Miliaw dans la tradition.

Enfin la rencontre la plus intéressante est celle de la fée de Gibel, dont nous avons parlé. Le nom de la Dame n'est pas donné dans le texte, mais nous le trouverons dans un roman arthurien plus tardif, de la fin du XIV^e siècle ou du début du XV^e, *Le Chevalier au Papegau*, où une certaine Dame sans Orgueil se présente en disant qu'elle est la soeur de Morgane, la fée de Montgibel. Le commentateur Danielle Régnier-Bohler n'hésite pas à affirmer que « *Le Chevalier au*

Papegau est le seul récit arthurien à faire état de sa résidence à Montgibel ». Madame Régnier-Bohler n'a manifestement pas compris que Montgibel est la butte appelée Kastel Gibel à Huelgoat et que la Gibel est la Cuve ou Gouffre d'Ahès, *la fada de Gibel* du roman de Jaufré.

Nous tenons ici la certitude de notre localisation et l'identité de Morgane et d'Ahès. Aussi est-il logique qu'à la Pointe du Van en Cleden-Cap-Sizun, le Rocher Morgane soit battu des flots à l'extrémité du Chemin d'Ahès.

Meliador

Meliador, héros du roman du même nom, appartient manifestement à la même famille linguistique que les Meliaw et Meliant que nous avons rencontrés. C'est là affirmer déjà son origine armoricaine.

Quel sens accorder à la syllabe finale? On peut penser à une indication toponymique qui ferait de Meliador un nom de lieu porté, comme il arrive fréquemment par un homme. *Dor* est en breton moderne et plus ancien, le terme courant pour désigner la Porte, donc sur le terrain le passage d'entrée. Mais *dor* est également l'aboutissant du terme celtique *durum* qui signifiait le marché ou le forum.

Dans ces conditions, le lieu dit Meliadurum pourrait être l'un de ces lieux de marchés porteurs du nom du roi Meliaw que furent depuis l'antiquité, en Bretagne Armoricaine les Ploumilliau, Plumeliau et Guimiliau. Le chevalier Meliador, dans ces conditions, aurait été le seigneur de l'une ou l'autre de ces villes.

60. LA BRETAGNE DE WOLFRAM VON ESCHENBACH

La Bretagne de Wolfram

La géographie de Wolfram von Eschenbach apparaît bien plus cohérente que celle de beaucoup d'œuvres de langue romane. Nous ne l'étudierons pas en détail, non plus que les anthroponymes de l'auteur franconien, pour la raison qui a présidé au programme de notre travail, de limiter celui-ci aux premiers auteurs, aux fondements de la littérature postérieure, soit à Geoffroy de Monmouth, Chrétien de Troyes et Marie de France. Mais nous relèverons un certain nombre de faits qui éclairent notre sujet et parfois entrent admirablement dans notre démonstration.

Lorsque l'action se déroule en Europe, elle concerne principalement cinq pays. Au premier plan, la Bretagne, et il ressort clairement du texte qu'il s'agit de la Bretagne Armoricaine et d'aucune autre. Lorsqu'il est question, beaucoup

plus épisodiquement, de l'Île, ou du moins des régions qu'y occupent les Anglo-saxons, Wolfram dit : l'Angleterre. L'auteur connaît aussi le Pays de Galles qu'il appelle *Waleis* et le *Norgales* (sic). L'Écosse est citée une fois, à propos de son roi.

Parmi les territoires de moindre importance, la terre de *Graharz* semble relever, sinon de la Bretagne, du moins des Marches. Quant au *Brobarz*, il se situe en dehors : peut-être s'agit-il du Berry introduit par le mot breton *Bro* qui signifie pays. Reste en outre à préciser la situation du Royaume de *Löver*, qui reste floue.

Parzival est gallois par sa mère, et c'est ce qui lui vaut son épithète et sa réputation de rusticité. « Ce sot de Gallois... » lance à son sujet l'un des chevaliers qu'il aborde près de *Soltane*, et Wolfram d'enchaîner : *Il me faut retourner aux Gallois la réputation que nous avons, nous autres Bavarois : ils sont plus sots que les Bavarois, encore qu'ils sachent bien se battre.* Et il ajoute pour leur défense commune : *Finesse fait des prodiges chez qui naît dans l'une ou l'autre de ces deux terres !*

Mais Parzival est aussi, par son père un Breton d'Anjou. Son père *Gahmuret l'Angevin* descend d'*Addant*, qui était lui-même *d'une lignée de Bretons*. Le voilà bien proche géographiquement de *Kei le sénéchal*, qui, pour *Geoffroi de Monmouth*, était, lui, de *Chinon en Touraine*, et tout aussi breton. Le rapprochement est d'importance, car il nous permet d'affirmer que pour Wolfram, qui n'a rien à faire du pouvoir des *Plantagenêt*, comme pour *Geoffroi*, impliqué dans la défense de la Couronne d'Angleterre, la Loire au moins jusqu'aux abords de *Tours*, était à l'époque, sans doute mythique, où se situent les aventures de la *Table Ronde*, aux mains des Bretons. N'est-ce pas là un intéressant contrepoint à la petite phrase de *Grégoire de Tours* parlant en son temps des *Britones supra Ligerim sitos*, des Bretons installés sur la Loire ?

Le grand-oncle de *Gahmuret*, en ligne collatérale, est *Utepandragon*, qualifié de roi des Bretons. L'Angevin est donc le cousin du roi Arthur.

Mais de quels Bretons s'agit-il ? Leur implantation principale est-elle dans l'Île ou sur le continent ? La réponse de Wolfram est à cet égard très claire, si l'on se donne la peine d'analyser sa topographie. Le sénéchal *Kingrun*, vaincu en combat singulier devant *Pelrapeire* en *Brobarz*, reçoit de Parzival, son vainqueur, l'injonction de quitter cette plaine, de gagner le pays des Bretons et d'y assurer le roi *Artus* de son dévouement. Il s'est donc *mis en route pour la cour d'Artus le Breton*.

Le sénéchal Kingrun était donc arrivé au royaume de Bretagne et trouva le roi Artus dans son pavillon de chasse en forêt de Briziljan, en un lieu qui s'appelait Karminal.

Briziljan, c'est évidemment Bresilien et il est du plus haut intérêt de constater que la forme allemande du nom est plus proche que le Brocéliande roman de Robert Wace, de l'appellation traditionnelle bretonne. Qui plus est, le royaume de Bretagne dont Arthur est le prince, aux yeux de Wolfram von Eschenbach est bien la péninsule armoricaine où se trouve la forêt de Briziljan.

De Soltâne à Briziljan : la Bretagne orientale

Wolfram d'ailleurs, à l'intérieur du domaine européen, ne parle jamais d'un franchissement de la mer, alors qu'il n'hésite pas à parler de bateaux et de traversée, tant vers le Proche-Orient que vers l'Afrique Noire. Comme l'un des points centraux du récit est à Nantes, on peut donc considérer que, sauf démonstration contraire ponctuellement, tout le roman, à l'exclusion évidemment des aventures méditerranéennes et africaines, se déroule sur le continent.

La forêt de Briziljan, outre la cour qu'y tient Arthur à certains moments dans son pavillon de chasse, a d'autres fonctions encore chez Wolfram. C'est là en effet que Parzival se rend en tout premier lieu en quittant *la solitude de Soltâne* où il fut élevé par sa mère et c'est là qu'il rencontre Jeschute, l'épouse d'Orilus de Lalant à laquelle il va dérober, avec un baiser, un pain, un peu de vin et deux petites perdrix.

Le chemin paraît court, à lire Wolfram, entre Soltâne et Briziljan, et l'on peut se demander si dans le cadre de la géographie que nous commençons à esquisser, Soltâne ne serait pas l'actuelle commune de Soudan. Il n'y a guère que 85 de nos kilomètres de là à Paimpont, en Brocéliande, et les dénominations sont très voisines. Nous connaissons en outre deux formes anciennes du nom : Solzen en 1062 et Solzon dans le même XI^e siècle, qui s'accommodent l'une et l'autre d'une parenté avec Soltâne.

La situation de Soudan, aujourd'hui en Loire-Atlantique, n'est pas sans intérêt. A peu de distance des tours de Châteaubriant, ainsi dénommées d'un bien celtique chevalier Brian, le bourg est situé, en Bretagne, aux limites de l'Anjou. C'est là pour un Breton Angevin un lieu bien adapté à son éducation. Quant au terme de solitude employé par Wolfram, il correspond assez bien à l'état des domaines situés au Moyen-Age sur les frontières de la Bretagne.

La frange en était essentiellement constituée de milliers d'hectares plantés d'arbres ou couverts de landes, et fort peu peuplée. En 1843, les bois, les landes et les étangs représentaient encore 15 % des terres de Soudan. Aujourd'hui, située à proximité des forêts d'Araize et de Javardan, au sud de celle de la Guerche, la commune possède des villages du nom de *La Lande*, *La Grande Garenne*,

Landasson, et plusieurs parcelles forestières, tandis que la crête au nord de la route de la route de Pouancé est pratiquement dépourvue d'habitations.

Le lien naturel à la Bretagne intérieure unissait ces étendues pauvres de la Mée à l'autre rive de la Vilaine où Brocéliande *Une forêt en une lande*, comme disait Wace, avait accueilli les rois de Bretagne des VIII^e et IX^e siècles, comme Judicaël à Gaël et Salomon au Gué de Plélan.

Orilus de Lalant (ou de la Lande?) qui a planté la tente de son épouse en Briziljan, appartient d'ailleurs à la famille royale des Bretons. Il rappelle volontiers qu'Erec, fils de Lac, est son beau-frère, or ce personnage, héros de Chrétien de Troyes et de Hartmann von Aue, est un roi de Vannes, non seulement pour la légende arthurienne, mais aussi pour l'histoire. Orilus a des relations de voisinage avec les Bretons d'Anjou, puisque c'est lui qui a tué – il le mentionne – l'oncle paternel de Parzival, Galoes, fils de Gandin, roi d'Anjou.

Nous sommes donc manifestement ici en pleine Armorique et les aventures à suivre vont bientôt le confirmer. En quittant Jeschute, Parzival s'en va dans une direction qui ne nous est pas indiquée, mais qui l'entraîne sans doute hors de Bretagne. La frontière, avons-nous dit, n'est pas à plus de quatre-vingt kilomètres et notre héros entre alors probablement en Anjou, puisqu'il rencontre, retirée elle aussi dans la solitude, la soeur de sa mère, Sigune. Lorsqu'il la quitta un peu plus tard, *il prit alors un chemin qui conduisait en Bretagne*. De fait, le lendemain, il arrive, accompagné d'un guide, devant Nantes, où se trouvent la Table Ronde et la cour d'Arthur.

De là, bien plus tard, après avoir tué Ither de Gahevriez, qui prétendait à la couronne, il s'en ira en une longue chevauchée jusqu'à Graharz, puis vers le Brobarz. Apparemment ces deux contrées sont hors de Bretagne, ce qui ne veut pas dire hors de la mouvance bretonne.

Karidol: la résidence d'Arthur en Bretagne du sud-ouest

Par la suite, Parzival revient en Bretagne, sur les bords du Plimizoel, là où Arthur lui-même s'est rendu après avoir quitté son château de Karidol.

L'on pourrait, à première vue rapide, penser que ce nom est une déformation du classique Carduel. En fait, tout est toujours possible en matière non d'évolution linguistique, mais de mauvaise compréhension d'une langue à une autre. Cependant en aucune manière, ce Caridol n'apparaît comme une germanisation du mot breton. Aussi nous paraît-il plus raisonnable d'admettre a priori qu'ici comme ailleurs – qu'on se rappelle l'exemple de Breselien-Briziljan-Bro-

céliande – la version allemande reste plus proche du breton que la prononciation française.

Karidol ne paraît pas en fait difficile à entendre. Kar représente comme à l'accoutumé le moyen-breton *Caer*, le camp fortifié. Quant à *Idol*, c'est la vieille forme, bien attestée, du nom de la rivière *Isole*, qui conflue à Quimperlé avec l'*Ellé*. *Karidol* serait donc le fort de l'*Isole*.

Existe-t-il, le long de ce cours d'eau, un emplacement à porter ce nom ou à le mériter? Rien de plus aisé à découvrir : à Quimperlé même, juste en amont du confluent, sur la rive droite, la carte de l'Institut Géographique National indique le village de *Kerisole*. Mais est-ce suffisant pour attribuer ce toponyme à la survivance de *Karidol*?

La confirmation nous est fournie d'une façon péremptoire par la dénomination du quartier de Quimperlé qui surplombe *Kerisole*, où un château se dressait encore au temps de l'ancienne carte d'Etat-major, nous voulons parler du *Lezardeau*. Il s'agit bien là, une fois encore d'une Cour princière de la seconde moitié du premier millénaire de notre ère, comme l'indique le préfixe *Les-Ardeau*, écrit phonétiquement à la française, devrait s'orthographier en bon breton *Ardev* : on voit dès à présent pointer ici l'*Art* bien connu maintenant, dont nous avons dénoncé les aventures toponymiques au début de cet ouvrage. *Ardev* devrait normalement provenir d'un celtique **Artvos*, masculin inévitable de l'*Artua*, la Roche. *Lezardo* serait la Cour de la Roche et ce serait aussi bien sûr Arthur fils de Pierre.

La réponse à *Wolfram* est donc aisée. Oui, nous connaissons ce lieu : c'est le camp fortifié de l'*Isole*, *Kar-Idol*, au-dessus duquel se dresse la Cour d'Arthur, *Les-Ardo*. c'était le château qui dominait *Kemper-Elle*, le confluent de l'*Ellé* et l'important passage de la voie romaine qui s'y trouvait. Au XI^e siècle encore, la *Basse-Ville*, située entre les deux rivières, s'appelait *Anauroth*.

Le *Plimizoel* est-il la rivière qui coule à *Karidol*? Logiquement, il devrait en être ainsi. De fait, outre l'affirmation de l'auteur selon laquelle *Karidol* est sur les rives du *Plimizoel*, une analogie linguistique existe entre *Kar Idol* et le *Plim-Izoel*, telle qu'on pourrait admettre qu'*Izoel* est une forme plus récente d'*Idol*, le nom moderne de cette rivière de Quimperlé étant l'*Isole*.

Le sens de la syllabe *Plim* – qui commence le nom n'est pas très évident cependant. Faut-il la rapprocher du mot *Plom*, qui signifie en breton moderne une pompe, une fontaine, voire une source? On retrouve en moyen-breton, notamment dans le *Catholicon* de Jean Lagadec, un mot de la même famille, *Plomeiz* avec le sens de petite cruche.

Mais il existe aussi en Devon, coulant des hauteurs du *Dartmoor*, une rivière

Plym qui a donné son nom à la ville de Plymouth, située à son embouchure (mouth). Ce nom est-il celtique et, désignant un cours d'eau, aurait-il un rapport avec le Plimizoel de Wolfram? Certes, ce que nous avons dit de l'Isole, de Caridol et du Plimizoel, exclue l'identification avec le petit fleuve de Plymouth ou tout autre de Grande-Bretagne. Mais le mot Plim peut parfaitement être une forme bretonne ancienne de notre Plom, bien que nous n'en ayons pas de trace dans le vocabulaire si restreint dont nous disposons en vieux-breton et à plus forte raison en celtique.

Le Plimizoel pourrait donc signifier quelque chose comme Fontaine d'Isole et coïncider avec la rivière de ce nom.

Carcobra et Barbigoël

Mais une autre détermination nous laisse quelque peu rêveur: c'est l'indication d'un lieu nommé « Carcobra dans l'évêché de Barbigoel, là où le Plimizoel forme un lac ». Quel est ce Carcobra? et cet extravagant évêché de Barbigoel? et ce lac du Plimizoel?

Dans l'état actuel de la vallée, l'Isole ne forme pas de lac, mais il existe, immédiatement au sud de Scaër, un petit affluent aux rives marécageuses qui semble couler sur l'emplacement d'un ancien étang, entre les tourbières de Pont-Meur et le confluent. Peut-être s'agit-il là du lac du Plimizoel, signalé par Wolfram. Le devenir des pièces d'eau dormantes, si nombreuses en Bretagne, se termine dans un certain nombre de cas par l'écoulement de la masse liquide et l'assèchement très relatif, car bien souvent demeure une humidité résiduelle considérable des terres.

Mais, si notre hypothèse est exacte, nous devrions rencontrer à proximité la ville de Carcobra et un peu plus loin peut-être l'évêché de Barbigoel. De toutes façons le nom de Carcobra a forcément évolué depuis le temps de Wolfram: on pourrait s'attendre à un Kergowr écrit probablement Kergaor. Nous retrouvons là le nom du Gawr, le géant de Huelgoat.

Nous avons dit combien le légendaire de la vallée de l'Ellez inclinait à penser que le personnage du Gawr ait été un immense serpent, replié neuf fois sur lui-même dans sa tombe. De là à y voir le Cobra de Wolfram, il n'y a évidemment qu'un pas.

Cependant, le mot Cobra n'est entré en français qu'au XVI^e siècle, d'origine portugaise. Dans cette langue il signifie Couleuvre. Les deux termes proviennent du latin Colubra, de même sens. Nous n'avons en outre aucune notion

d'une semblable présence en breton. La famille sémantique de *gopr* tourne plutôt autour du sens de salaire et de solde que d'un animal quelconque.

Cela n'empêche pas certes qu'un dérivé du latin *Colubra*, tel *Cobra*, ait pu exister en breton comme en portugais au XIII^e siècle. Mais on ne peut à cet égard rien affirmer.

Ceci bien précisé, quelle que soit le sens et l'origine du mot *Cobra*, si le mot *Gowr* ou *Gawr*, *Gaor*, *Geor* existait dans la région de *Scaër*, cela nous servirait d'argument pour renforcer notre hypothèse concernant le lac du *Primizoel*.

Il n'existe pas de *Kergaor*, mais bien un *Loj Gaor*, situé entre les bois de *Coatloc'h* et ceux de *Cascadec*, à faible distance des tourbières que nous avons signalées. Le toponyme, qui signifie la Cabane du *Gawr*, est exceptionnel. Il peut avoir remplacé un *Kergaor*, lorsque disparut le camp retranché (*Caer*, *Car*, *Ker*) et que sur ses derniers restes s'établit une demeure de forestier.

Mais, si l'on admet cette possibilité de localisation de *Carcobra*, qu'en est-il de l'évêché de *Barbigoel*? Disons d'abord qu'il n'a jamais existé dans l'Eglise Romaine de diocèse de ce nom. L'Eglise Celtique, en revanche, qui n'avait pas la conception territoriale des Romains et pour qui la notion d'évêché allait avec un homme, l'évêque, et non avec un pays, a pu facilement qualifier d'un tel nom la résidence d'un de ces abbés-évêques qui se multiplièrent aux premiers siècles du Christianisme dans tous les pays celtiques.

Soit. Mais quid de *Barbigoël*? Il y a bien un *Goel* en position élevée sur l'*Aven*, à la limite de *Bannalec* et de *Nizon*, aujourd'hui *Pont-Aven*, et, sur la rivière voisine, un *Moulin de Goël*, qui atteste de l'importance des lieux. Le site n'est pas très éloigné de *Loj Gaor*, mais l'interprétation de *Barbigoël* n'en reste pas moins difficile. *Bar-*, le sommet en vieux-breton comme en celtique s'applique certainement fort bien à la position de *Goël*, mais la syllabe intermédiaire reste problématique et ne manque pas de susciter le doute sur le reste de l'étymologie proposée.

Voilà bien des incertitudes. En les exposant, nous avons voulu simplement montrer que les affirmations, un peu surprenantes d'abord, de *Wolfram von Eschenbach* concernant le lac du *Plimizoel*, *Carcobra* et *Barbigoël*, ne sont pas inconciliables avec l'identité très solidement établie entre *Karidol* et *Kerisole* en *Quimperlé* ainsi qu'avec la découverte d'un lieu arthurien nouveau à l'ombre des fortifications du *Lezardeau*.

Karnant: le roi Lac en Bretagne du nord-ouest

Près de Karnant coule une fontaine, dont le roi de ce pays, Lac, tient son nom.

Nous avons déjà rencontré Carnant sous la plume de Chrétien de Troyes, dans Erec et Enide, où il s'agit de la résidence habituelle du roi Lac. Ce personnage, père d'Erec, armoricain donc, se retrouve ici avec une explication en plus : si le souverain de cette terre s'appelle Lac, c'est à cause d'une fontaine qui coule non loin.

Le français Lac et le latin Lacus ne sont évidemment pas seuls en cause. Le celtique *locos* qu'on retrouve dans le breton *loc'h* était en effet voisin et le sens en était plus diffus que sur la Méditerranée. Il désignait non seulement un lac, mais aussi un cours d'eau, voire un peu d'eau (*aquæ portio* dit Du Cange au mot *Lochia*). Des rivières s'appellent d'ailleurs encore *Loc'h*. Rien n'empêche donc que *Lac'h*, sans doute variante de *Loc'h*, ait tiré son nom d'une fontaine.

Nous avons conclu précédemment que la Cour de *Lac'h* était sans doute à situer au *Leslac'h* en Plestin-les-Grèves. Ce joli manoir, bien restauré, montre là sa chapelle, ses mégalithes et les restes de sa fontaine, dont l'eau s'écoulait vers la vallée du Yar.

Rappelons tout de suite que nous avons déjà mentionné ce cours d'eau à propos d'Igerne mère du roi Arthur, en évoquant la possibilité pour les désignations de rivières en Yar et en Yer de provenir de ce nom. Quant à *Karnant*, le mot signifie le camp, *Caer*, *Car*, de la vallée. Le nom est d'une grande banalité en dehors du fait que l'usage du mot *nant* est restreint en breton moderne, alors que son emploi persiste dans les dialectes franco-provençaux des Alpes.

Certes les possibilités de localisations sont infinies. Le nombre de vallées et de fortifications de coteaux dans le monde celtique est énorme, bien évidemment. Cependant, ici comme souvent, il existe des lieux privilégiés par d'autres caractères légendaires, et qui attirent d'emblée l'attention. Lorsqu'on a renoncé à faire de *Karnant* la ville de Nantes et que l'on tente de restreindre l'application du terme, la première interprétation à laquelle on songe alors, rapproche *Carnant* de *Leslac'h*.

Le site du Grand Rocher, *Roc'h ir glas* ou *roc'h al las*, auquel est adossé le *Leslac'h*, est planté au centre de la Lieue de Grève où Arthur combattit le dragon. L'éperon et le plateau qui lui fait suite vers le sud et où se trouve le manoir, domine la vallée encaissée du Yar dont les eaux se jettent de là dans la mer.

Le nom de *Karnant* conviendrait admirablement au *Leslac'h*. Il s'agit en effet d'une fortification qui verrouille le val du Grand Rocher. Et s'il fallait entendre *Kar* au sens de rocher, ce qui n'est pas impossible, *Karnant* se trouverait le synonyme exact de *Roc'h al Las*, en deux états successifs de la langue. Le *Roc'h al las* ou *roc'h ar las*, n'est-il pas en définitive le Rocher de la vallée ou près de la vallée ?

Et Lac'h ne tire-t-il pas son nom lui-même, non seulement de la fontaine, mais aussi de la vallée et du cours d'eau qui la suit ?

On a appelé cette citadelle rocheuse Roc'h al Laz, mais aussi Roc'h Hir Glas et Roc'h Hirlas. Gaultier du Mottay, dans son Répertoire archéologique du département des Côtes-du-Nord (1883) donne les deux formes. Il parle de Roc'h-hir-glas à propos d'une découverte de monnaies curiosolites en ce lieu, datant de 1841, mais s'exprime auparavant beaucoup plus au large en disant qu'à Roc'hellaz (*Rocher de la mort*), sur le bord de la grève de Saint-Michel, existait un cimetière gaulois contenant nombre de petits cromlec'hs circulaires s'enlaçant comme les anneaux d'une chaîne. Il complète cette information en précisant que ce cimetière a été entièrement détruit de 1839 à juillet 1851, soit pour les travaux de la route voisine, soit par des défrichements; on y a trouvé une quantité de vases grossiers, recouverts chacun d'une pierre plate et remplis de cendres ou de débris de coquillages. » et il ajoute entre parenthèses: *L'un d'eux est dans ma collection, avec son contenu.*

Gaultier du Mottay a traduit Roc'h el Laz, comme il était normal à son époque en entendant Laz au sens de meurtre, qu'il a précisé dans la langue contemporaine. Mais il ignorait vraisemblablement qu'en toponymie, témoin du langage ancien, le mot Glas signifie plutôt le ruisseau comme dans Daoulas, les deux rus, ou Kerlaz, le village du ru (de Nevet). Il s'agit donc d'un Roc'h ar Glas ou ar Las, avec l'amuissement régulier du G, d'où ensuite al Las.

Parlant de Plestin-les-Grèves, où se trouve situé le Grand Rocher, notre auteur signale en outre qu'une voie romaine, joignant le Yaudet à Morlaix, *entre dans la commune entre le Leslac'h et le Traou, passe à Toul-y-en-bras, à Saint-Gestin, au moulin de Lesmaës, près duquel, d'après la tradition, existait un camp romain, détruit au siècle dernier.* Force nous est de constater, une fois de plus que les localisations de la légende arthurienne se rattachent à des lieux profondément marqués par des installations ou des cheminements antiques. Rien ne nous prouve qu'ils soient romains, comme auraient trop tendance à le dire les tenants d'une romanisation importante de l'Armorique. Bien au contraire, nous les tenons pour simplement antiques et vraisemblablement gaulois et préhistoriques.

La Terre de Löver

Il nous reste cependant à parler de la Terre de Löver qui nous ramène au problème général du Pays de Logres, dont il semble bien s'agir d'une forme germanisée. Mais si l'on reprend ici notre hypothèse faisant de ce royaume celui du Leger, le mot, comme de coutume chez les Allemands paraît plus proche encore du terme breton que n'en est le français.

Comme par ailleurs le Parzival, ainsi que nous l'avons noté, se passe entièrement en Bretagne Armoricaïne, il en résulterait que la Terre de Löver, s'y trouve tout naturellement

Dans le cadre que nous nous sommes fixé pour l'étude de la tradition arthurienne, à savoir rappelons-le, la recherche au sein des toutes premières oeuvres, Geoffroy de Monmouth, Robert Wace, Chrétien de Troyes, Marie de France, il ne nous est malheureusement pas possible d'étudier in extenso l'oeuvre de Wolfram. Nous nous sommes cantonnés aux éléments qui viennent en éclaircissements des textes qui forment le centre de notre recherche.

Ce n'est pas dire d'ailleurs que cette recherche ne présente un grand intérêt. Seule la limite de nos forces, nous empêche à cet égard de tout entreprendre. Nous reparlerons d'ailleurs de Wolfram à propos du roi Marc et de Tristan, sur le sujet de Kanoel et de la ville de Kanvoëis.

Il ressort néanmoins de l'approche que nous avons réalisée, plusieurs constatations intéressantes. Pour Wolfram von Eschenbach, il est très clair que la Bretagne du roi Arthur, c'est l'Armorique. Le roi y tient sa cour à Nantes et en forêt de Brocéliande. Mais il a aussi un château à Quimperlé, à Kerisole, appelé Lez-Arthur.

En fait, la vie de Parzival se déroule entre la Haute-Bretagne et l'Anjou. Il est d'ailleurs le fils d'un Breton d'Anjou et d'une puissante dame du Pays de Galles, mais nulle part il n'est qualifié de Gallois, ce qui ne se justifierait pas en l'occurrence.

Bien entendu, le Château du Graal qui occupe tant de place dans l'oeuvre de Wolfram, se trouve comme toute le reste et sans qu'il soit nécessaire de le dire, en Bretagne, c'est-à-dire sur le promontoire occidental du continent. Nous aurons bientôt l'occasion de montrer combien les faits géographiques confirment cette opinion.

XIII LES LAIS : ORIGINE ET LOCALISATION

61. LES LAIS BRETONS

La Matière de Bretagne et la Tradition arthurienne

Les Romans de la Table Ronde n'épuisent pas à eux seuls ce qu'on a appelé au Moyen âge la Matière de Bretagne. Non seulement la légende du Roi Marc, de Tristan et d'Yseult s'y rattache encore, mais aussi vingt-trois longs poèmes d'un genre particulier, appelés lais, dont douze sont attribués à une certaine Marie de France, d'ailleurs mal connue, et onze sont actuellement tenus pour anonymes.

Ces oeuvres qui appartiennent au XII^e siècle, méritent qu'on s'y arrête pour mieux comprendre l'origine et le sens de l'ensemble de la littérature bretonne antérieure à cette époque où elle fut transcrite en langue romane.

Douze lais et un prologue : Marie de France

Voici la liste des treize poèmes, dont douze lais, de Marie dans l'ordre habituel où ils sont publiés de nos jours :

Prologue

- I – Guigemar
- II – Equitan
- III – Le Frêne
- IV – Bisclaveret
- V – Lanval
- VI – Les Deux Amants
- VII – Yonec
- VIII – Le Rossignol
- IX – Milon
- X – Le malheureux
- XI – Le Chèvrefeuille
- XII – Eliduc

Onze lais anonymes

Marie cependant n'a pas été la seule à composer des lais d'inspiration bretonne armoricaine. Il en subsiste 11 autres dont les auteurs sont demeurés inconnus et qu'on nomme pour cette raison Lais anonymes. Ce sont :

Le lai de Graelent
Le lai de Guingamor
Le lai de Désiré
Le lai de Tydorel
Le lai de Tyolet
Le Lai de l'Aubépine
Le lai de Mélion
Le lai de Doon
Le lai du Trot
Le Lai de Nabaret
Le lai du Libertin

Nous les retrouverons plus loin.

Qu'est-ce donc qu'un lai ?

Marie de France nous le dit en somme dans son prologue :

*§ vv. 33-42 : Des laiz pensai qu'oïz aveie.
Ne dutez pas, bien le saveie,
que pur remembrance les firent
des aventures qu'il oïrent
cil ki primes les comencierent
e ki avant les enveierent.
Plusurs en ai oïz conter,
nes vueil laissier ne obliër.
Rime en ai e fait ditié,
soventes feiz en ai veillié.*

« J'ai pensé aux lais que j'avais entendus, je n'en doutais pas, je le savais bien qu'ils les avaient faits pour la mémoire, des aventures qu'ils avaient entendues, ceux qui les avaient commencés les premiers et qui les avaient transmis avant

(nous). J'en ai entendu conter plusieurs et je ne veux pas les laisser oublier. J'en ai fait rime et poème. Souventes fois j'y ai passé des veilles.»

§ vv.47-48 : *m'entremis des lais assembler,
par rime faire e raconter.*

«J'ai entrepris de rassembler des lais,
de les rimer et de les raconter.»

Dans l'exposé de son projet, Marie nous dit avoir voulu réaliser une oeuvre. Elle aurait pu tout simplement traduire une histoire du latin en français, mais il y a déjà tant d'auteurs qui l'ont fait que cela ne l'aurait guère valorisé. C'est alors qu'elle a pensé aux lais qu'elle avait entendus et dont elle connaissait un bon nombre. Et elle en a fait des poèmes.

Il était donc courant pour une personne comme Marie d'entendre chanter des lais. Mais qu'est-ce donc qu'un lai ?

Le dictionnaire d'Ancien Français de Larousse fixe l'entrée du mot dans la langue française chez Chrétien de Troyes en 1175 et lui attribue une origine celtique dont viendrait l'irlandais *laid*. Ce serait « un petit poème en vers de huit syllabes qu'on chantait en s'accompagnant d'un instrument de musique et qui consistait le plus souvent dans le récit d'une aventure amoureuse ». Cette définition nous paraît correspondre à certains égards aux poèmes de Marie, composés de fait en vers octosyllabes. Mais nous n'avons aucune connaissance des modèles qu'elle a suivis et nous serions bien en peine de dire en quoi consistait leur forme.

Cependant, si cela lui a coûté tant de peine et tant de veilles pour en faire ce qu'elle en a fait, c'est qu'ils devaient différer sensiblement. Sans cela, il eût été d'ailleurs parfaitement inutile de les adapter. Or ils devaient déjà être en vers, puisqu'on les chantait. Le propos de surcroît est le même chez Marie et chez ses devanciers : c'est de pas laisser oublier les aventures qu'ils content. Elle n'est pas la première à les écrire, puisque d'autres avant elle ont entendu le récit des faits et en ont fait un lai. Elle, en somme, d'un poème chanté, elle a fait un récit en vers. Cela ne s'explique que si elle a dû vaincre une difficulté réelle pour y parvenir.

Ceux qui ont composé les lais, ce sont, de la façon la plus générale, nous le saurons bientôt, *li Bretons*.

Les contes des Bretons

Dans le lai de Guigemar, nous allons en effet en savoir plus :

§ v. 19-26 : *Les contes que jo sai verais,
dunt li Bretons unt fait les lais,
vos conterai assez briefment.
El chief de cest commencement
sulunc la letre et l'escriture
vos mosterai une aventure
ki en Bretagne la Menur
avins al tens ancienur.*

« Les contes que je sais vrais, dont les Bretons ont fait les lais, je vous les conterai assez brièvement. Au bout de ce commencement, selon la lettre et l'écriture, je vous montrerai une aventure qui en Bretagne la Mineure advint au temps ancien. »

Les Bretons ont donc composé leurs lais à partir de contes préexistants dont l'auteur connaît l'existence et l'authenticité. Ces contes peuvent se rapporter, comme ici, à des faits survenus en un temps ancien. Ce sont ces récits que Marie entreprend ici de nous raconter brièvement. Dans cette version, ils sont donc résumés.

Mais alors, ne sera-ce pas que les lais étaient chantés en breton et de ce fait inaccessibles au public de langue française? L'oeuvre de Marie aurait été alors de mettre des poèmes bretons en vers français. Si l'on suit pas à pas l'exposé des motifs que nous fait la conteuse, l'explication s'impose, parce qu'on ne saisit pas quel autre travail elle aurait pu avoir à faire sur des textes poétiques déjà composés.

Plusieurs titres d'ailleurs des œuvres qui vont suivre ce prologue, sont en langue bretonne. Ainsi le Rossignol s'appelle *Aüstic*, le Loup-garou *Bisclaveret*. L'auteur connaît le sens de ces termes et affirme que les Bretons appellent le lai de cette façon. On imagine mal que le titre seul ait été en breton...

En tout état de cause, la matière paraît avoir été importante., puisque Marie s'entremet pour rassembler des lais. A-t-elle écrit tout ce qu'elle avait entendu? Impossible, bien entendu, de le savoir.

Sur la harpe et sur la rote

§ v. 883-886 : *De cest cunte qu'oï avez
fu Guigemar li lais trovez,
que hum fait en harpe e en rote:
bone en est a oïr la note.*

« De ce conte que vous avez entendu fut tiré le lai de Guigemar, qu'on joue à la harpe et à la rote : bonne en est à entendre la note ».

On a ici la confirmation des v.19-21, à savoir que le récit a été mis en musique et chanté avec accompagnement de harpe ou de rote.

La rote (en latin *rocta, rota, rotta*) était au moyen-âge une cithare qui résultait de l'évolution de la lyre triangulaire antique à dix cordes dont on avait modifié la forme et augmenté le nombre des cordes. L'affaire n'est pas simple toutefois, car il y a un autre article dans du Cange, Chrotta, où l'instrument est défini comme une flûte (lat. *Tibia*; gallois et anglais, *Crowde*) ou par le grec *krotalon*, qui signifie castagnettes... On y trouve cependant deux vers de Venance Fortunat (livre 7, chant 8, v.62-63), où le poète mentionne successivement la lyre romaine, la harpe barbare, l'achilienne grecque et la Chrotte bretonne.

Il est intéressant de savoir que Venantius Honorius Clementianus Fortunatus, né en Italie du Nord vers 530 de notre ère, l'un des derniers poètes de la latinité antique, avait parcouru la Gaule de l'est à l'ouest et au midi. Il connaissait de sa naissance et de ses études à Ravenne les instruments de musique latins et grecs, de ses séjours en Austrasie, à Metz notamment, la harpe barbare, et de ses relations étroites avec l'occident, la Chrotte bretonne. Il avait pérégriné au tombeau de Saint-Martin de Tours et plus tard s'était installé à Poitiers, où, ami de Radegonde, il géra l'abbaye de Sainte-Croix. Il fut d'ailleurs élu évêque de Poitiers en 597 et mourut vers l'an 600.

Il ne pouvait ainsi manquer de connaître les Bretons installés sur la Loire, *supra Ligerim sitos*, dont parlait Grégoire de Tours, son contemporain (638-594) et collègue. Aux alentours de 590, ils étaient voisins, l'un à Tours, l'autre à Poitiers, à 100 kilomètres l'un de l'autre. Même à l'époque des chariots mérovingiens, deux clercs, écrivains l'un et l'autre, ne pouvaient s'ignorer à cette distance, ni méconnaître leurs écrits, ni non plus rester sans savoir ce qui se passait à Varades et à Ancenis, entre Angers et Nantes, dans la Bretagne Ligérienne. Fortunat ne semble pas en revanche avoir fréquenté l'Île de Bretagne et on a tout lieu de penser donc que sa connaissance de la Chrotta lui venait du continent.

En conclusion, on peut affirmer que la rote dont parle Marie de France au XII^e siècle, était déjà en usage chez les Bretons Armoricains six cents ans plus tôt. De là à penser qu'au temps de Grégoire et de Fortunat, ils composaient déjà des lais pour les chanter en s'accompagnant de cet instrument, il n'y a qu'un pas.

Nous sommes ainsi conduit à la notion d'une poésie bretonne ancienne, accompagnée d'une musique traditionnelle ou originale, développées l'une et l'autre en Armorique dès le VI^e siècle de notre ère. Impossible de dire bien sûr,

si cet art résultait d'une longue tradition armoricaine, ou bien était venu de l'Île avec les immigrants des IV^e et V^e siècles, ou les deux...

62. MARIE DE FRANCE

Le lai de Guigemar et les seigneurs de Léon

En un temps ancien, nous dit le poète, la Bretagne était sous le règne de Hoël.

§ v. 27 : *En cel tens tint Hoëls la terre ...*
« En ce temps, Hoël tenait la terre ... »

Ce nom se retrouve par ailleurs, au XII^e siècle, dans Geoffroy de Monmouth, pour désigner le roi de la Bretagne Armoricaine, mais aussi parmi les ducs historiques de cette même époque.

L'un des vassaux de ce roi était un seigneur de Léon, du nom d'Oridial, qui avait deux enfants, une fille appelée Nogüent et un garçon, Guingemar.

§ v. 29-31 : *Li reis aveit un suen barun,
ki esteit sire de Liun
Oridials esteit apelez.*

« Le roi avait un sien baron qui était sire de Léon. Il était appelé Oridial. »

On pense à une déformation d'Ochidial à rapprocher d'Ochidient, l'Occident, donc à un surnom.

§ v. 34-37 : *De sa moillier out dous enfanz,
un fiz et une fille bele.
Noguent ot nun la dameisele ;
Guigemar noment le dancel*

« De sa femme il eut deux enfants, un fils et une fille belle. Noguent eut nom la demoiselle, on nomme Guigemar le jeune homme. »

Noguent, nom de fille, à prononcer Nogüen ou Noghen, pourrait évoquer Nolwenn, nom porté par une sainte nonne décapitée au pays de Vannes par son violeur et vénérée à Noyal-Pontivy (Morbihan).

Guigemar est un nom d'homme. Nous avons déjà mentionné la liste des seigneurs du Léon, qui portent ce nom au XI^e et XII^e siècles. Mais Guyomarc'h V mérite ici toute notre attention. La Borderie remarque qu'il se montre d'abord à nous, contrairement à ses prédécesseurs et successeurs, tous vicomtes, puis comtes, comme le sire de Léon, *Guidomarus, Leonensis dominus*, dans un acte de 1173. Nous sommes à l'époque des Lais de Marie de France et il faut voir là sans doute l'origine de l'expression *sire de Lïun* qu'elle emploie à propos d'Oridial.

Mais le seul comte de Léon qui ait pu avoir pour suzerain un duc Hoël est Guyomarc'h II au XI^e siècle. Hoël, comte de Cornouaille en 1058, devint duc de Bretagne le 11 décembre 1066 et mourut le 13 avril 1084. Dès 1035 en effet, à Guyomarc'h I^{er} a succédé Hamon. En 1065, nous rencontrons Morvan. Après cette date et jusqu'en 1096, nous ne possédons aucune trace d'un vicomte de Léon, mais il est évidemment possible que Guyomarc'h II, qui avait à cette date un fils en mesure de partir à la Croisade, ait eu pour suzerain le duc Hoël avant le décès de celui-ci en 1084. De toutes façons, son père l'a été certainement et c'est bien lui, nommé Oridial et par ailleurs inconnu, qui est présenté ici comme le vassal de Hoël.

Il y eut, il est vrai, un second Hoël, fils de Conan III au XII^e siècle, mais il fut désavoué par son père et à la mort de celui-ci, en 1148, il fut supplanté par son beau-frère Conan IV.

La chasse à la biche blanche: Guigemar

Guigemar, bon chevalier est insensible à l'amour, mais un jour, parti à la chasse à la biche blanche, il est embarqué sur une nef sans équipage et parvient au-delà de la mer, à un château où une jeune femme est enfermée par un vieux mari jaloux.

La rencontre se fait, l'amour et l'aventure, qui dure un an et demi, en fait jusqu'à la découverte des amants et leur séparation obligée. Notre héros s'en retourne conduit par la nef sans pilote et les amants commencent une existence séparée. Lui a, sur sa chemise, un nœud que nulle femme ne peut défaire, elle une ceinture que nul ne peut ouvrir.

La jeune femme s'échappe de la tour et parvient en Bretagne, portée à son tour par la nef. Les retrouvailles se font, mais un deuxième homme, Meriadu, intervient qui veut s'emparer de la jeune femme. Guigemar, vainqueur de son rival, emmènera son amie avec lui.

On aura remarqué la présence dans ce récit, du thème de la chasse à la biche blanche, qui conduit tout droit, comme il est de règle, le héros dans l'Autre

Monde, et celle de la nef sans pilote qui assure le passage. Bien que l'auteur ne nous donne pas le nom de la jeune femme, sa nature ne nous échappe pas. Elle est belle en effet comme une fée,

ki de belté resemble fée.
« ... qui en beauté ressemble à une fée. »

La scène se passe incontestablement en Bretagne Armoricaïne et dans le pays mystérieux au-delà de l'océan.

§ v. 315-317 : *De Bretagne la Menur sui.*
« Je suis de Bretagne la Mineure »,

dit de lui-même Guigemar, et plus tard encore :

§ v. 689-692 : *En Bretagne est venue al port
sus un chastel vaillant e fort.
Li sire a qui li chastels fu
aveil a nun Meriadu.*

« En Bretagne il est venu au port, près d'un château puissant et fort. Le seigneur à qui était le château, avait nom Mériadu. »

Meriadu est évidemment pour Meriadec. Ce nom, assez répandu en Bretagne à toutes les époques, a d'abord été celui du premier chef légendaire des Bretons Armoricaïns. On plaçait son château en Léon, mais il existe aussi un village du même nom sur la voie romaine de Vannes à Quimper, à proximité de Sainte-Anne-d'Auray.

Le nom le plus difficile à interpréter dans toute cette histoire est de prime abord celui d'Oridial. On pense à Ochidient dans *Cruc Ochidient* et *Ochidial* serait alors à interpréter comme l'Occidental. L'on se rappellera que dans *Chrestien de Troyes*, Guigamar, frère de Gradlon Meur (*Greslemuef*), est le seigneur de l'île mystérieuse d'Avalon et l'amant de Morgane. Comme ici donc, le héros homonyme a son cœur dans l'Autre Monde : une fée, ici comme là, en est la maîtresse. Gradlon auquel le lai qui porte son nom, accorde une aventure analogue, est tenu généralement pour un roi de Cornouaille, le maître de Quimper, mais aussi de la mythique Ville d'Ys. *Chrestien* nous affirme qu'il est le roi du *Bout-du-Monde*, ce qui correspond parfaitement à la tradition et aux écrits anciens. Si Gradlon et Guigamar sont des en somme des Finistériens, rien d'étonnant à

ce que leur père, par exemple, soit appelé l'Occidental. Ce titre le rapproche cependant étroitement de Kronan, la divinité du Couchant, Kornog, l'équivalent de l'Ochidient.

Dans cette perspective qui nous est ainsi ouverte, nous serions tenté de voir dans ces domaines princiers de Léon et de Cornouaille, la terre de Lug, Lugdunum et la terre de Kronan, Kerne. Ces deux divinités se seraient partagé en somme l'extrême occident. Le père, Kronan, encore appelé Ochidial, forcément possesseurs des deux territoires, aurait légué le Sud à Gradlon et le nord à Guyomarc'h. Il est à remarquer que c'est du territoire de ce dernier, seigneur de l'île d'Avalon, à savoir de la pointe de Saint-Mathieu de Fineterre, Loc Maze penn ar bed, que s'en allèrent les moines armoricains en quête des îles d'Occident.

Les Bretons de Bretagne ont fait le lai d'Equitan

L'histoire est celle d'un roi, *sire des Nanz*, devenu amoureux de la femme de son sénéchal, et qui projette avec elle de tuer le mari en lui préparant un bain bouillant. Mais celui-ci surprend les amants et finalement c'est le roi qui tombe par mégarde dans le bain mortel où la femme infidèle le rejoint, jetée par son mari.

Il est clair qu'il s'agit d'un lai breton armoricain. Plus que cela, cette manière de composer des lais est un usage des Bretons Armoricains. Le prologue de cette pièce est très clair à cet égard :

§ v. 1-12 *Mult unt esté noble barun
cil de Bretagne, li Bretun.
Jadis suleient par pruësce,
par curteisie e par noblesce
des aventures que oeient,
ki a plusurs genz aveneient,
faire les lais pur remembrance,
qu'um nes meïst en ubliance.
Un en firent, ceo oi cunter,
ki ne fet mie a ubliër,
d'Equitan ki mult fut curteis,
sire des Nanz, justise e reïs.*

« Grandement ont été nobles des barons, ceux de Bretagne, les Bretons. Jadis ils avaient coutume par prouesse, par courtoisie et par noblesse, des aventures qu'ils avaient, qui arrivaient à plusieurs personnes, de faire des lais pour la mé-

moire, pour qu'on ne les mit pas dans l'oubli. Ils en firent un que j'ai entendu conter et qui doit pas être oublié, (celui) d'Equitan qui fut bien courtois, seigneur des Nanz, juge et roi.»

La confirmation en est apportée, comme souvent, dans les derniers vers du poème :

§ v. 317-320 : *Issi avint cum dit vus ai.
Li Bretun en firent un lai
d'Equitan, cument il fina
et la dame ki tant l'ama.*

« Il en advint comme je vous ai dit. Les Bretons en firent un lai, (celui) d'Equitan, comment il finit ainsi que la dame qui l'aima tant. »

Il est bien évident que *li Bretun* et *cil de Bretaigne* sont des expressions qui, dans la seconde moitié du XII^e siècle désignent des Armoricains. Sinon, on le précise, comme le fait l'auteur anonyme du Lai de Tyolet dans les premières lignes de son ouvrage :

*Jadis au tens q'Artur regna
que il Bretaingne governa
que Engleterre est apelee*

« Jadis, au temps où Arthur régnait, qu'il gouvernait la Bretagne qui est appelée Angleterre... »

Tout au long des lais de Marie de France d'ailleurs, il ne subsiste à cet égard aucune ambiguïté. L'on sait toujours si elle nous parle des Bretons ou des Gallois, de la Bretagne ou du Pays de Galles : les acceptions sont sans conteste celles que nous connaissons de nos jours.

Le seul problème géographique posé par le lai d'Equitan consiste dans l'interprétation à donner du terme les Nanz. On a parlé de Nantes et des Nantais, ce qui n'est pas impossible, ou des nains, ce peuple de l'Autre Monde si fréquemment présent dans la tradition armoricaine et cela est tout aussi probable, mais aucune décision ne peut être prise et nous n'imaginons pas ici d'autre hypothèse. Dans un cas comme dans l'autre, le caractère continental de l'œuvre apparaît clairement.

Ici encore, on pourra noter que le nom de la femme n'est pas connu. Tout ce qu'on sait d'elle est qu'elle est très belle et blonde, ce qui conviendrait une fois encore à une fée.

Une demoiselle nommée Onen

Une dame eut des jumeaux. L'épouse du seigneur suzerain la calomnia en soutenant qu'on n'avait jamais vu une femme accoucher de jumeaux, à moins que deux hommes différents n'y aient contribué. Mais elle fut punie de ses affirmations gratuites, en se retrouvant enceinte elle-même de deux enfants jumelés. Pour éviter la honte, à la naissance de ses deux petites filles, elle abandonna l'une d'entre elles dans un frêne qui se trouvait au devant d'une abbaye de nonnes.

L'enfant, recueilli par le portier, est adoptée par l'abbesse et nommée Frêne. Devenue jeune fille, Frêne deviendra amoureuse de Gurun, seigneur de Dol, qui l'enlève et vit avec elle. Cependant, on organise le mariage de ce prince avec une personne de bonne famille nommée La Coudre, ou le Coudrier.

Le jour du mariage, Frêne qui a accepté avec une curieuse bonne grâce la nouvelle épouse, dispose sur le lit nuptial l'étoffe de soie dont elle a été enveloppée à la naissance. La mère de La Coudre, à ce signe, reconnaît alors sa fille Frêne et doit avouer la vérité familiale.

L'archevêque de Dol, qui ne paraît pas très regardant sur les cérémonies de l'église, annule alors le premier mariage et conclut le second. Gurun est uni à Frêne qu'il aime.

C'est là une bien curieuse histoire d'arbres et de territoire dont l'origine et le lieu sont indiscutablement armoricains, puisque le récit tout entier se déroule aux pays de Dol-de-Bretagne et de Saint-Malo. Dès le début, Marie de France se référant à un conte qu'elle connaît, situe l'action :

§ v. 3-4 *En Bretaigne jadis maneient
dui chevalier; veisin esteient.*

« En Bretagne jadis demeuraient deux chevaliers; ils étaient voisins ».

Et, bientôt nous apprendrons que la calomnie de la dame

§ v. 51-52 *Asez fu dite et coneüe,
Par tute Bretaigne seüe*

« ... assez fut dite et connue, sue par toute la Bretagne. »
Plus tard, l'auteur, nous parlant de Frêne, nous dira encore

§ v. 243-244 *En Bretaigne ne fu si bele
ne si curteise demoisele,*

« En Bretagne il ne fut si belle ni si courtoise demoiselle. »

Mais c'est à ce moment-là seulement que nous saurons la localisation du récit dans la région de Dol :

§ v. 253-256 *A Dol aveit un bon seigneur :
unc puis ne einz ni ot meillur.
Ici vos numerai son nom :
el païs l'apelent Gurun.*

«A Dol, il y avait un bon seigneur, jamais depuis ni avant il n'y en eut de meilleur. Ici je vous dirai son nom : dans le pays on l'appelle Gurun.»

Ce nom signifie la Foudre en breton et il n'est sans doute pas sans raison. Il existe en effet une relation bien connue entre le tonnerre et les arbres, c'est que l'éclair les frappe et les enflamme. Mais l'auteur ici ne nous donne pas le sens comme il le fait ailleurs. En revanche, il a manifestement traduit les prénoms des jeunes filles. Fraisne constitue la version romane d'Onen, qui est bien connue par ailleurs. Ainsi l'une des sœurs du roi Judicaël, qui vivait près de lui au VII^e siècle dans la région de Brocéliande, s'appelait-elle ainsi. Elle a laissé son souvenir dans le nom d'une fontaine à Trehorenteuc, dans le Morbihan, ainsi qu'au village de Sainte-Onen-la Chapelle, non loin de là.

Le Frêne et le Coudrier

La sœur de Frêne se nomme Coudrier. Contrairement au mot français Coudrier, le mot roman Coldre pouvait être masculin ou, comme ici, féminin. Sa transcription en breton donne Kollenn, mais cela ne peut donner lieu qu'à un jeu de mots avec la notion de perte, de celle qui a perdu. Toutefois, une notation beaucoup plus importante a été faite par La Borderie dans son Histoire de Bretagne. A propos de ce nom, qu'il écrit La Coudre, cet auteur signale que *dans la paroisse de Saint Méloir des Ondes existe encore un gros village de ce nom, fief noble au moyen-âge et seigneurie à juridiction* et il en conclut que la jeune fiancée était la fille de ce seigneur de La Coudre.

De fait le lieu est proche de Dol : on compte 20 kilomètres de l'un à l'autre sur la carte routière. Toutefois Saint Méloir relevait à cette époque de l'évêché de Saint-Malo et non du diocèse de Dol, et l'archevêque, titulaire de ce siège n'y avait pas de pouvoir direct. La Borderie se trompe quand il écrit : *C'est donc ici simplement une aventure domestique d'une famille du pays de Dol, dont on a fait un lai*. Il s'agirait en fait d'une famille du Pou-Alet, c'est-à-dire du Pays de Saint-Malo.

Il existe également, cette fois sur l'ancien territoire archiépiscopal de Dol, une commune du nom de La Fresnais, à 13 kilomètres de la cathédrale. La Fresnais est séparée de Saint-Méloir-des-Ondes par le territoire d'une paroisse dépendant autrefois de Saint-Malo, La Gouesnière, et de cette dernière commune par un bief du marais de Dol, appelé aujourd'hui le canal des Allemands.

On peut donc se demander s'il n'y a pas là une affaire territoriale. La Coudre et La Fresnais sont deux terres jumelles, mais La Fresnais a été rejetée par sa mère (Saint-Malo) et adoptée par l'abbesse de Dol, elle est aimée par le sire de Dol. A celui-ci, on propose de s'unir La Coudre, mais la vérité éclate : c'est bien La Fresnais qui est unie à Dol et non La Coudre.

Il est bien clair que si proches voisins qu'ils fussent de Dol, les parents n'y étaient pas chez eux, puisqu'ils retournent *en leur pays*, y ramenant la Coudre, leur fille, qui fera ensuite, en échange de sa compréhension, un riche mariage *en leur contrée*, c'est-à-dire au Pays de Saint-Malo. La Coudre sera unie à Saint-Malo et non pas à Dol, avec la bénédiction de l'archevêque qui a autorité en tant que tel sur les deux évêchés.

Le loup-garou

Autre histoire bretonne armoricaine, celle du loup-garou. Un baron de Bretagne avait le pouvoir, ou le triste destin, de se transformer en loup. Pour cela, il devait se dévêtir et cacher ses habits : en effet, s'il ne les retrouvait pas, il demeurerait loup sans jamais revenir à la forme humaine. Il l'avoua un jour à sa femme, à son grand dam, car celle-ci n'eut de cesse que de comploter avec son amant et de s'emparer des vêtements, alors que son mari était parti dans son équipée.

Il disparut donc, la femme épousa son ami et cela dura jusqu'au jour où le loup rencontra le roi qui chassait par là. Il sut se mettre sous la protection de son seigneur qui l'adopta. Mais, à l'occasion d'une fête, l'animal s'en prit à son rival avec violence, puis il attaqua de même son ancienne épouse. La dame présentée au roi, dut avouer et rendre les vêtements. Il reprit ainsi sa forme d'homme, tandis que le couple maudit devait prendre la fuite. Ils eurent cependant beaucoup d'enfants, mais leur lignage eut cette curieuse particularité que bien des femmes y appartenant « sans nez sont nées » (*senz nees sunt nees*).

Personne dans cette affaire n'est désigné par un nom qui lui soit propre. Seul le mari légitime est désigné comme le Bisclavret, ce qui indique son état de loup-garou :

§ v. 1-9 *Quand des lais faire m'entremet,*

*ne vueil üblier Bisclavret.
Bisclavret a nun en Bretan,
Garulf l'apelent li Norman.
Jadis le poeit hum oïr
e sovent suleit avenir,
hume plusur garulf devindrent
e es bocages maisun tindrent.*

« Quand j'entreprends de faire des lais, je ne veux oublier Bisclaveret. Il a nom Bisclaveret en breton, les Normands l'appellent Garulf. On pouvait entendre jadis, et souvent était coutumier d'advenir, que plusieurs hommes devinrent des garulf et tinrent maison dans les bois. »

Le Garulf des Normands, d'où est venu le Garou français, n'est autre que le Verwolf germanique. En revanche, Bisclavret reste peu clair. En breton moderne, nous disons d'un loup-garou, *un den bleiz*, un homme-loup. La seule interprétation que l'on ait pu donner de ce nom suppose que *bisc* soit une déformation de *Bleiz*, le loup, auquel cas l'expression devient *Bleiz lavaret*, (celui qu') on dit (être) loup. Toutefois ceci est loin d'être satisfaisant.

L'origine armoricaine du lai ne fait néanmoins aucun doute. Outre le fait que les autres langues celtiques ne concourent pas à faire entendre la dénomination, les mentions de la Bretagne sont pures de toute indication d'Outre-Manche

§ v.15 *En Bretagne maneit uns ber*
« En Bretagne demeurait un baron... »

§ v.259-260 *Meinte merveille avum veüe*
ki en Bretagne est avenue
« Maintes merveilles avons-nous vues
Qui en Bretagne sont advenues... »

De surcroît, le rapprochement des usages normands et bretons fait penser beaucoup plus à la situation continentale des deux peuples qu'au domaine insulaire. Il s'agit d'ailleurs ici encore d'une histoire où l'Autre Monde est omniprésent à la manière des autres lais armoricains de Marie de France.

Départ en Avalon : le lai de Lanval

§ v. 1-10 *L'aventure d'un autre lai,*

*cum ele avint, vus cunterai.
Faiz fu d'un mult gentil vassal;
en Bretanz l'apelent Lanval.
A Kardoeil surjurnot li reis,
Artur, li pruz e li curteis,
pur les Escoz e pur les Pis
ki destrueint le país;
en la terre de Loegre entroënt
e mult suvent le damajoënt.*

«L'aventure d'un autre lai, comme elle advint, je vous la conterai. Elle fut le fait d'un très noble jeune homme : en breton, on l'appelle Lanval. A Kardoeil séjournait le roi Arthur, le preux et le courtois, pour les Ecossais et pour les Pictes qui détruisaient le pays, entraient en la terre de Logres et très souvent y causaient du dommage.»

La géographie d'emblée paraît bien ambiguë. Le nom du héros relève de la langue bretonne, ce qui nous ferait penser à un poème armoricain. Mais aussi tôt après cette mention, nous voici à Kardoeil auprès du roi Arthur et il est manifeste que nous sommes là, dans l'esprit de l'auteur, de l'autre côté de la mer, au voisinage des Ecossais et des Pictes qui harcèlent le pays de Logres.

Dans le cours du récit (vv. 227-228), des personnages illustres de la Table Ronde sont cités, comme pour bien caractériser la nature arthurienne du poème. Ce sont Gauvain (*Walvains*) et son cousin Yvain (*Ywains*). Cependant par sa nature, le conte appartient au même domaine merveilleux que les autres et paraît à cet égard aussi armoricain que les autres. En outre, il présente de très nombreuses analogies avec le lai de Graellent, d'un auteur anonyme du XII^e siècle, qui se réfère au roi de Cornouaille armoricaine bien connu Gradlon Meur.

Lanval a été oublié par le roi Arthur dans ses donations, ce qui rend sa situation financière sans espoir. Heureusement le salut lui viendra d'ailleurs. Il rencontre une jeune fille, venue spécialement de sa terre pour le trouver, et qui lui offre sans tarder avec la fortune, sa propre personne.

Passé une après-midi d'amour, Lanval rentre chez lui, mais Gauvain et Yvain le ramènent à la Cour. La reine s'y trouve qui ne tarde pas à faire à Lanval des avances très précises, que celui-ci refuse, en révélant qu'il a un autre amour. La dame outragée se venge alors en l'accusant de viol et il est cité en jugement devant le roi Arthur. De surcroît, il a perdu son amie, pour avoir parlé d'elle.

Cependant, la demoiselle aux cheveux d'or, montée sur son cheval blanc – autant de caractéristiques de la féerie – ne tarde pas à venir collaborer à la dé-

fense de Lanval qu'assurent déjà Gauvain et Yvain. Elle le justifie entièrement et quand elle repart sur son cheval, son ami saute en croupe et part avec elle en Avalon.

§ v. 659-664 *Od li s'en vait en Avalun,
ceo nus recuntent li Bretun,
en une isle qui mult est beals;
la fu raviz li dameiseals.
Nuls n'en oï puis plus parler,
ne jeo n'en sai avant cunter.*

« Avec il s'en va en Avalon, ce que nous racontent les Bretons, en une île qui est très belle ; là fut enlevé le jeune homme. Nul n'en entendit plus parler depuis, et je n'en sais pas conter plus avant. »

Nous savons bien grâce à Chrestien de Troyes que la mythique Avalon est sous la dépendance de la Bretagne Armoricaïne, puisque, nous l'avons dit, son seigneur n'est autre que Guyomarc'h de Léon, frère de Gradlon Meur de Cornouaille.

La seule partie du texte qui détone à cet égard, c'est la localisation de Kardoeil et du royaume de Logres à proximité des Ecossais et des Pictes, conforme il est vrai aux conceptions du XII^e siècle. Mais cette mention apparaît ainsi plutôt comme une concession à l'opinion publique depuis Geoffroy de Monmouth, qu'une affirmation plus sérieuse. Au minimum, l'on dira qu'il s'agit d'un conte breton armoricain qui intègre des données d'Outre-mer.

Le nom de Lanval a été mis en relation avec le mot Lanw, qui existe en gallois comme en breton, et signifie le flux de la mer. L'on ne sait trop que tirer de ce sens, mais ce qui est certain, c'est qu'il existe un village appelé Lanval, aujourd'hui prononcé Lawal, à 1500 m environ de la Pointe du Raz. En dépit de sa position assez élevée, ce pourrait être l'endroit qu'atteint l'effort suprême du flux les jours de tempête.

Les lieux dits Lanval sont en tous cas étroitement liés au mythe. Nous sommes ici à la jointure des deux mondes, tout comme le flux qui amène et ramène de l'Autre Monde vers le nôtre. L'on dit d'ailleurs que l'étang voisin, situé au fond de la Baie des Trépassés, et qui se nomme aussi Lawal, recouvre la ville d'Ys. La flèche littorale qui le sépare de la grève, constitue traditionnellement le lieu d'embarquement vers les îles du Couchant.

Aussi les gens de ce pays du bout du monde allaient-ils naguère répétant à qui

ARTHUR, ROI DES BRETONS D'ARMORIQUE

voulaient les entendre que des processions de défunts en manteaux d'écarlate sortent encore pour venir assister à la messe à Lawal.

*Seiz mantel karle ha tri-ugent hep envel ar re all
A zeue eus ar ger a Is d'an oferen da Lanval*

C'est-à-dire : soixante-six manteaux d'écarlate sans nommer les autres allaient de la Ville d'Is à la messe à Lanval.

Les Deux Amants

Contrairement au lai précédent, celui-ci nous annonce d'entrée de jeu qu'il s'agit d'une aventure survenue en Normandie, mais mise en conte poétique par les Bretons, d'Armorique, à l'évidence.

*§ v. 1-6 Jadis aveint en Normandie
une aventure mult oïe
de dous enfanz ki s'entrainerent,
par amur ambedui finerent.
Un lai en firent li Bretun :
des Dous Amanz reçut le nun.*

«Jadis advint en Normandie, une aventure très entendue, de deux enfants qui s'entr'aimèrent et qui finirent par leur amour mutuel. Un lai en firent les Bretons, il reçut le nom des Deux Amants.»

Comme il arrive fréquemment, l'origine nous est bien confirmée dans les derniers vers :

*§ v.251-254 Pur l'aventure des enfanz
a nun li munz des Dous Amanz.
Issi avint cum dit vus ai ;
li Bretun en firent un lai.*

«De l'aventure des enfants, le Mont se nomme (le Mont) des Deux Amants. Il en advint ici comme je vous ai dit. Les Bretons en firent un lai.»

Le roi des Pitrois qui régnait sur le Val de Pitres avait mis pour condition au mariage de sa fille que son prétendant devrait la porter, sans s'arrêter, jusqu'au sommet de la montagne voisine. L'amoureux de la demoiselle, après s'être concerté avec son amie, se rend à Salerne, l'illustre faculté de médecine, pour s'y

procurer un philtre de vigueur. mais hélas, il perdra littéralement la tête quand il aura son amie dans ses bras sur la côte et il mourra de n'avoir pas utilisé sa potion magique.

La demoiselle ne supportera pas le décès de celui qu'elle aime et le rejoindra comme Yseult le fit avec Tristan, en l'accolant étroitement comme en un acte d'amour final. Les deux corps furent laissés trois jours sur la montagne, puis ils y furent enterrés.

Pîtres est une commune de l'Eure, située sur la rive droite de la Seine, à une vingtaine de kilomètres de Rouen et la légende y est si bien connue que la Côte des Deux Amants figure en toutes lettres sur la carte Michelin 231. Ceci dit, il n'en reste pas moins que ce sont les Bretons qui ont fait la chanson et l'on peut se demander ce qui les a amenés à s'intéresser à cette histoire, née somme toute assez loin de chez eux.

En fait, nous savons quelle influence les Bretons Armoricaïns, à travers notamment le pouvoir de l'Archevêché de Dol, ont exercé jusqu'en Normandie orientale. L'église de Rouen dédiée à saint Maclou, lequel n'est autre que notre saint Malo, le village du même nom entre Beuzeville et Pont-Audemer, bien sûr la forêt de Brotonne et quelques Bretteville marquent les traces d'une implantation ancienne, originaire dans la plupart des cas non de Bretagne insulaire, mais de la Bretagne continentale à laquelle se réfèrent les mentions de saint Malo – Maklow en vieux-breton – et les établissements dolois.

Faudrait-il voir plus loin dans le temps et rappeler les souvenirs de l'Armorique préromaine qui a bien dû s'étendre jusqu'ici ?

Yonec, fils de Muldumarec

L'histoire est manifestement ici encore un conte de l'Autre Monde. Elle met en scène un homme-oiseau, un certain Muldumarec, et celui-ci, avant de mourir, pénètre, ainsi que son amie dans un tertre, bien semblable au *Shi* des Irlandais qui localisent là les personnages de féerie.

Il est intéressant de remarquer que l'héroïne du récit considère le pays où elle se trouve, la Bretagne, comme une terre anciennement vouée aux « aventures », c'est-à-dire dans le langage du monde arthurien, aux événements merveilleux, aux manifestations de l'Autre Monde.

§ v. 95-97 *Mult ai oi sovent cunter*
Que l'em suleit jadis trover
aventures en cest país,

ki rehaitouent les pensis.

« Bien souvent j'ai entendu conter que l'on avait coutume jadis de trouver aventures en ce pays qui réjouissent les soucieux. »

C'est précisément l'une d'elles qui va donner sens à sa vie.

La jeune épouse emprisonnée du vieux seigneur se plaint de la jalousie de son mari et rêve, jusqu'à l'arrivée du chevalier-oiseau qui pénètre dans sa tour. Elle va vivre avec lui un merveilleux amour, brutalement interrompu par la vieille gardienne qui découvre le secret des amants et le révèle au seigneur, son frère. L'oiseau alors est piégé et blessé à mort, il s'enfuit et va se réfugier au sein d'une colline où son amie, à son tour, pourra pénétrer, mais non point demeurer. Mais avant de la laisser partir, le chevalier, prêt de mourir, lui donne un anneau qu'elle portera au doigt afin que son mari oublie l'aventure, et une épée, qu'elle devra remettre à l'enfant qu'elle porte, quand il sera grand.

Le nouveau-né s'appellera Yonec. Sa mère, revenue auprès de son mari qui a tout oublié, élève le garçon comme le fils de son seigneur. Lorsque l'enfant, devenu adulte, se rend à la fête de Saint Aaron, il y découvre la tombe du chevalier-oiseau. Les gens du pays lui en parlent en termes élogieux et sa mère alors lui apprend la vérité, avant de mourir sur la tombe même de son amant.

Le fils alors venge son père, en tranchant la tête du mari, grâce à l'épée que sa mère lui a remise. Puis il se fait reconnaître dans le pays comme le nouveau seigneur.

Comme dans le texte de Lanval, nous sommes ici très vite dans le doute sur la géographie de notre conte.

§ v. 9-16 *Cil ki engendra Yonec
aveit a non Muldumarec.
En Bretagne maneit jadis
uns riches huem, vielz e antis.
De Cariüent fu avuëz
e del païs sire clamez.
La citez siet sur Duëlas;
jadis i ot de nes trespas.*

« Celui qui engendra Yonec avait nom Muldumarec. En Bretagne demeurerait jadis un homme riche, vieux et âgé. De Cariüent il fut l'avoué et du pays seigneur proclamé. La cité est sise sur le Duëlas; jadis y eut passage de navires. »

Le seigneur, vieux mari, dont l'auteur du lai veut nous entretenir, habitait

donc en Bretagne (entendez donc normalement : armoricaine), il était avoué de Carüent sur Duelas et avait épousé une demoiselle beaucoup plus jeune que lui. Celle-ci était d'une beauté sans pareille :

§ v. 26-27 *N'en ot sa per desqu'à Nicole
Ne tresqu'en Yrlande de la.*

« Elle n'avait sa pareille jusqu'à Nicole, ni de là jusqu'en Irlande ».

Si la mention de l'Irlande n'est guère contestable, rien n'autorise toutefois une récente traductrice du lai, Madame Laurence Harf-Lancner, à translater Nicole par Lincoln.

La fête de saint Aaron

Passé ce cap, l'on ne trouve plus guère d'indications géographiques, si ce n'est l'évocation de la fête de Saint Aaron, à laquelle sont invités le vieil homme, sa femme et Yonec. Mais on nous laisse dans l'imprécision la plus totale quant à l'endroit de la fête, car si celle-ci se célèbre à Karlion, cela n'est pas exclusif de nombreux autres lieux. Le texte dit en effet :

§ v. 471-472 *A la feste seint Aaron,
qu'on celebrot a Karlion
e en plusurs altres citez...*

« A la fête de saint Aaron, qu'on célébrait à Karlion et en plusieurs autres cités. ».

Tout se passe en somme comme si l'auteur, tout en faisant allusion à la mode galloise en vogue, évitait d'affirmer quoi que ce soit sur les lieux mis en cause. Ni Carüent, ni le Duelas ne sont situés ailleurs qu'en Bretagne. La situation de Karlion n'est pas donnée. D'ailleurs l'on ne sait pas si la fête de saint Aaron a lieu à Karlion ou ailleurs, puisque l'usage en existe dans « plusieurs autres cités ».

Saint Aaron en effet est bien connu dans la Haute-Bretagne, pour avoir vécu en ermite sur le rocher où se trouve aujourd'hui la ville de Saint-Malo. Celle-ci a supplanté progressivement la cité gauloise d'Alet, édifiée à l'endroit où se trouve maintenant Saint-Servan, et tient généralement Aaron pour son fondateur. C'est à ce personnage aussi que se réfère l'ancienne commune de Saint-Aaron, entre Saint-Brieuc et Lamballe.

Cette implantation ne manque pas d'intérêt si on la renvoie aux différents

lieux de Bretagne qui figurent dans les lais de Marie de France. L'on s'aperçoit en effet que, Nantes mis à part, les seules cités de Bretagne que notre poétesse connaisse, au moins dans son texte, sont Dol, Saint-Malo et le Mont Saint-Michel. Nous venons de rencontrer Pîtres en Normandie, peut-être en relation plus ou moins directe avec la métropole de Dol et le culte de saint Malo. Tout ceci nous incline à nous demander si le saint Aaron de Marie n'est pas celui de la capitale malouine plutôt que celui de Caerleon sur Usk.

En tout état de cause, la seule localisation d'ensemble clairement définie est celle de la Bretagne. Quant aux noms de personnes, ils viennent bien vite en confirmation de la situation en Armorique. On remarque que ces seigneurs ont pour noms des formes armoricaines en *-ec* : Yonec et Muldumarec. C'est impossible pour des Gallois qui s'appelleraient normalement Owenoc et Muldumaroc. Yonec est sans doute une forme évoluée d'Yvonec. Quant à son père, c'est sans doute un *marhec* –chevalier en breton–, mais ce ne peut être un *marhoc* –chevalier en gallois–.

Où se trouve le Daoulas ?

Mais on nous a dit que le vieux seigneur jaloux, dont nous ignorerons toujours le nom, habite à Caerüent sur le Duelas. Certes en vertu de notre conditionnement, nous pensons tout de suite à l'ancienne Venta Silurum en Galles, tout proche de Caerleon sur Usk. Mais quel est, au fait, le nom du ruisseau qui arrose Caerwent-Venta Silurum ? Le Dulais est un affluent du Val de Neath, près d'Abertawe, beaucoup plus à l'ouest. De toutes façons, on ne voit guère des nefs remonter l'un ou l'autre.

Le nom de Venta à l'époque romaine et sans aucun doute auparavant, n'était pas le propre des Silures, même en Grande-Bretagne : des agglomérations ainsi nommées se retrouvaient chez les Belges du futur Hampshire et chez les Icéniens de l'actuel Norfolk. Winchester en effet s'appelait *Venta Belgarum* et c'est vraisemblablement au voisinage de Norwich que se situait *Venta Icenorum*. Plus que le peuple des Silures, d'ailleurs, nous est connu, par Tacite, celui des Icéniens. Boudicca, leur reine, mit sur pied une armée de coalition contre les troupes d'Agricola, détruisit et pilla de fond en comble deux colonies romaines et finit vaincue, mais non sans gloire, et plutôt que de tomber vivante aux mains de l'ennemi, elle s'empoisonna.

Rien ne permet donc d'identifier comme l'a fait Geoffroi, une ville de Venta, même sous la forme plus récente de Gwent, avec le Caerwent gallois. Mais, outre

les établissements de Winchester et de Norwich, il existe d'autres agglomérations de ce nom dans le monde breton.

D'ailleurs le nom même de Caerüent est phonétiquement armoricain. S'il était en forme galloise, nous aurions Caerwent, mais à la place du son w, attesté dans toute l'histoire du gallois, nous avons un son ü, typiquement cornouaillais armoricain. Il y a en outre, sur le continent, plusieurs localisations possibles d'une rivière nommée anciennement Duélas, dont le nom correspond aujourd'hui à Daoulas et dont le sens concerne une double vallée.

Les Gorges du Daoulas avoisinent le lac de Guerlédan, dans la Bretagne intérieure. Quant à la ville de Daoulas, elle est située à peu de distance au sud de Brest et bien évidemment sur deux vallées (*daou las*) qui se rejoignent. Il y avait là une abbaye dont il reste quelques murs. A proximité de ce bourg et sur le territoire de la commune existe un village de Kerouant qui ne paraît pas cependant avoir d'histoire.

Deux Caerwent ont pu exister en Armorique, l'un en Lopérec, l'autre en Plouguerneau, tous les deux dans le Finistère. Leur nom s'écrit, aujourd'hui régulièrement *Kervent*, la graphie arthurienne étant plus archaïque.

Le premier, construit sur le coteau de rive droite de la Douffine, à l'est du bourg de Lopérec, voisine de surcroît avec un *Kerventurus*, en Brasparts, passé le Rivoal. Le second est un hameau proche du bourg de Plouguerneau, à peu de distance de la voie romaine qui menait de Carhaix aux grèves de Kervenny Braz, lieu probable d'un engloutissement ou d'un ensevelissement de ville. A cette extrémité de la route, c'est-à-dire à moins de 5 kilomètres de notre Kervent, se voit encore un site défensif, élevé selon toute vraisemblance à l'époque de l'indépendance gauloise afin de protéger l'établissement portuaire voisin. On le désigne dans le pays sous le nom de Koz Kastel Ac'h.

Le village de Kervent, comme d'ailleurs le centre de Plouguerneau, est placé de telle manière qu'il occupe une position centrale par rapport à la petite péninsule, de telle manière qu'on puisse accéder sans peine à partir de là aux différentes baies et pointes entre l'Aber-Vrac'h et le Port de Tressény. La presque île, et la cité disparue qui l'occupait, devait jouer un rôle d'importance à l'époque antique. On n'eût pas édifié un chemin carrossable depuis la capitale carhaisienne jusqu'ici, si les nécessités commerciales et militaires ne l'avaient exigé.

Un autre Kervent se trouve en Saint-Derrien, à proximité immédiate de la même voie gallo-romaine, sur un plateau qui domine un ancien gué du ruisseau de la Flèche, au lieu-dit Le Roudous. On y a bâti de nos jours, non loin de la cote 99, un château d'eau, qui confirme bien la position dominante par rapport

aux alentours. Cette altitude permet en effet la surveillance de la route, ainsi que le contrôle de la vallée parallèle et de son passage.

Les deux endroits dont nous venons de parler, se caractérisent par des qualités défensives analogues, dans un environnement de communications antiques, voie importante, rivière et port. L'un et l'autre ont pu servir de résidence à un chef de guerre. Cependant il n'existe à l'entour aucun cours d'eau du nom de Daoulas.

Eostig n'est rossignol qu'en breton

Trois personnages, bien classiques : le mari, la femme, l'amant. La jeune dame explique ses longues soirées à la fenêtre par son désir d'écouter le rossignol qui chante chaque nuit. Pour montrer qu'il n'est pas dupe et faire cesser ce manège, l'époux fait attraper l'oiseau, le tue et envoie le petit cadavre à son rival, qui le fera enchâsser.

§ v. 1-8 : *Une aventure vus dirai,
dunt li Bretun firent un lai,
L'Aüstic a nun, ceo m'est vis,
si l'apelent en lur païs ;
ceo est russignol en Franceis
e nihtegale en dreit Engleis.
En Seint Malo en la cuntree
ot une vile renumee.*

« Je vous dirai une aventure, dont les Bretons firent un lai. Il a nom L'Aüstic, ce m'est avis, ainsi l'appellent-ils en leur pays. C'est un rossignol en français et nihtegale en droit Anglais. En Saint Malo, dans la contrée, il y avait une ville renommée... »

Une fois encore les Bretons ont fait un lai et l'on ne saurait avoir de doute sur l'origine, insulaire ou continentale, puisque l'auteur nous dit bien vite que la scène se passe à Saint-Malo, donc en Bretagne armoricaine. Marie, qui, outre le français, connaît l'anglais et le breton, nous précise le nom du rossignol dans ces langues. *Aüstic* correspond bien, de fait, avec le moderne *eostig*, tandis que le gallois dit simplement : *eos*.

Pour affirmer ses dires à ce sujet, Marie n'hésitera pas à se répéter à la fin du poème :

§ v. 159-160 : *Un lai en firent li Bretun
e l'Aüstic l'apelë hum.*

« Les Bretons en firent un lai et on l'appelle l'Aüstic. »

Nous sommes donc là en présence d'une gwerzh armoricaine typique, créée par des Bretons, vraisemblablement en breton, et rapportée par Marie de France.

De Northumberland en Bretagne armoricaine

Voici maintenant une histoire au propos manifestement interceltique. Le chevalier Milon, bien qu'originaire du Sud-Galles, était connu, nous dit-on, en bien d'autres pays :

§ v. 9 & 15-18: *Milon fu de Suhtwales nez...
Mult fu coneüz en Irlande
e en Norweie e en Guhtlande;
en Loegres et en Albanie
ourent plusur de lui envie.*

« Milon était né en Sud-Galles... Il était très connu en Irlande, et en Norvège et en Gotland. En Logres et en Albanie, il faisait envie à plusieurs. »

§ v. 447-448: *Jeo quid qu'il est de Guales nez
e si est Milun apelez...*

« Je pense qu'il est né en Galles et ainsi est appelé Milon. »

En dépit de ces affirmations, il semble bien que le nom de Milon soit une forme armoricaine. Il est d'ailleurs connu ainsi en Bretagne continentale, à l'époque moderne. Albert Deshayes, qui a étudié les patronymes de ce pays, d'un temps, il est vrai, beaucoup plus tardif, relève en effet la trace d'un *Millon* en 1694 à Quimper; d'un *Milon* en 1710 et d'un *Le Milon*, en 1711 dans la même ville. Selon cet auteur, « il est probablement différent de *milon* « bête, insecte » et aussi « âne », dérivé du breton *mil* « animal », mot encore en usage en moyen breton » et, après avoir noté « que Milon était le nom de plusieurs personnages de chansons de geste », il ajoute que « Ce nom se montre en composition dans le lieu-dit *Kervilon* en Penmarc'h (29). » Le lexicographe Favereau donne pour *milon* : mulet et monture, avec référence au gallois *milyn*. Effectivement, les mots *mil* et *millyn* existent en gallois moderne au sens d'animal.

Cependant, on est tenté de se référer tout autant à la famille sémantique dérivée du latin *miles*, soldat et au moyen âge chevalier, qui a donné *milwr* en gallois et *millour* en breton.

En tout état de cause, Milon semble bien breton armoricain, puisque l'équivalent gallois reste Milyn.

Après un court prologue, Marie de France nous conte comment le chevalier devint amoureux d'une jeune fille qu'il rendit enceinte. L'accouchement eut lieu en secret et l'enfant fut confié à sa tante maternelle qui vivait en Northumberland.

§ v. 69 : *a ma serur l'en porterez,
ki en Norhumbre est mariëe*

« A ma soeur vous le porterez, qui est mariée en Northumber(land). »

La mère se maria par ailleurs, mais un jour un messenger venu de la part de Milon lui apporta un cygne dont le plumage cachait une missive. Pendant vingt ans, les amants communiquèrent ainsi, par les allers et retours de l'oiseau.

Leur fils, devenu jeune homme, quitte le Northumberland pour chercher aventures. Il passe en Normandie, puis en Bretagne :

§ v. 317-320 : *A Subttamptune vait passer;
cum il ainz pot, se mist en mer.
A Barbefluet est arivez;
dreit en Bretagne en est alez.*

« A Southampton, il va passer : dès qu'il le peut, il se met en mer. A Barbefluet est arrivé, droit en Bretagne s'en est allé ».

Le père est lui aussi passé sur le continent :

§ v. 373-374 : *En Normendie en est passez;
puis est desqu'en Bretagne alez.*

« Il est passé en Normandie, puis est allé jusqu'en Bretagne. »

Ils en viennent ainsi à participer sans se connaître à un tournoi au Mont Saint-Michel.

§ v. 385-389 : *Al Munt Seint Michiel s'assemblerent;
Norman e Bretun i alerent
e li Flamenc e li Franceis,
mees n'i ot guaires des Engleis.
Milun i est alez primiers...*

« Au Mont Saint-Michel ils s'assemblèrent, Normands et Bretons y allèrent et

les Flamands et les Français, mais il n'y eut guère d'Anglais. Milon y est allé le premier ... »

En luttant l'un contre l'autre, le père et le fils, bien évidemment, se retrouvent.

Happy end jusqu'au bout. Alors qu'ils repartent ensemble outre Manche, un messager arrive de la part de la mère du jeune héros :

§ v. 510: *De l'amie Milun veneit,
En Bretagne passer voleit*

« Il venait de l'amie de Milon, il voulait passer en Bretagne. »

La nouvelle apportée est d'importance pour tous: le mari de la dame vient de mourir. Ainsi rien n'empêchera la réunion des amants: ils pourront enfin devenir époux.

§ v. 531-532: *De lur amur e de lur bien
frent un lai li anciën.*

« De leur amour et de leur bonheur, les anciens firent un lai. »

Oui, mais Marie ne nous dit pas de quel pays sont ces anciens auteurs ?

Quatre territoires bien distincts sont en effet représentés dans le lai de Milon: le Sud-Galles – Karliun est cité nommément vers 183 – où est né le héros et où semble-t-il commence l'histoire; le Northumberland, où habite la soeur de l'héroïne, notamment vers 451; la Normandie où l'on passe pour se rendre de Southampton à Barbeffluet (sans doute Barfleur) et de là en Bretagne; enfin la Bretagne elle-même. Bien que le Loegres figure, en tête du récit, parmi les pays dans lesquels Milon est connu, aucun nom n'est jamais employé pour désigner l'Ile, l'ensemble formé notamment par le Sud du Pays de Galles et le Northumberland et l'on ne sait si le Loegres désigne l'Angleterre ou tout autre territoire. En revanche, Bretagne désigne toujours, à l'évidence, la Bretagne continentale et une importance particulière est donnée au Mont Saint-Michel.

L'histoire en somme est celle de Gallois qui viennent chercher aventure en Bretagne et y trouver le dénouement de leur drame. C'est une fois encore la région nord-est de la péninsule qui se trouve en cause et la frontière même de la Bretagne du XII^e siècle. Le nom de Milon, le seul donné, apparaît comme une forme armoricaine. Dans ces conditions, il nous semble justifié de considérer le lai d'origine comme breton, du diocèse de Dol ou de celui de Saint-Malo. Il

ARTHUR, ROI DES BRETONS D'ARMORIQUE

compte en effet une histoire survenue à des frères d'Outre-mer, mais avec une importance toute particulière donnée à la contrée qu'affectionne manifestement Marie de France et d'où elle tire nombre de ses récits. Les Anciens sont *li Bretun* des autres lais, qui ont continué ici leur office.

Une Nantaise bien courisée

L'histoire qui nous est contée dans le Lai du Malheureux, se passe toute entière à Nantes en Bretagne, où demeure une belle :

§ v. 9-10: *En Bretaigne a Nantes maneit
une dame ki mult valeit
de bealté e d'enseignement*

« En Bretagne, à Nantes demeurait une dame
qui valait beaucoup par sa beauté et son conseil. »

Quatre chevaliers sont amoureux d'elle et elle d'eux :

§ v. 33: *En Bretaigne ot quatre baruns*
« En Bretagne, il y avait quatre barons ... »

Comment les départager, sinon en organisant un tournoi où les laisser se mesurer :

§ v. 73-80: *que devant Nantes la cité
ot un turneiement crië.
Pur aquointier les quatre druz,
i sunt d'altre païs venuz:
e li Franceis e li Norman
e li Flemenc e li Breban,
li Bulugneis, li Angevin
e cil ki pres furent veisin...*

« Que devant Nantes la cité il fut annoncé un tournoi. Pour rencontrer les quatre amants, y sont venus d'autres pays, et les Français et les Normands et les Flamands et les Brabançons, les Boulognais, les Angevins et ceux qui étaient proches voisins. »

Parmi les étrangers participants du tournoi sont cités notamment les Français,

les Normands et les Angevins, mais aucun homme d'Outre-Manche. Faut-il entendre par là que les Gallois ne sont pas tenus pour des non-Bretons alors que les Angevins le sont ? C'est possible.

Quoiqu'il en soit, la bataille se solde par trois morts et un blessé, ce qui nous vaut le deuil de la dame et celui du survivant qui est le plus malheureux de tous.

Les acteurs sont des Bretons du continent, le récit se déroule en Bretagne et l'origine du lai ne saurait être différente.

Un chèvrefeuille de quelle Cornouaille(s) ?

Le lai du Chèvrefeuille est l'une des plus connues des oeuvres de Marie de France. Il se rattache directement à la Légende de Tristan et Yseult, que Beroul et Thomas, après Chrétien de Troyes, ont conté. Devant le courroux du roi Marc, Tristan retourne dans le pays dont il est originaire, le Sud-Galles

§ v. 15-16 : *En sa cuntree en est alez
En Subtwales u il fu nez.*

« En sa contrée s'en est allée, en Sud-Galles où il était né. »

Il y devient toutefois songeur et souffre du mal du pays :

§ v. 25-28 : *Tristram est dolenz e pensis :
pur ceo s'esmut de sun païs.
En Cornuaille vait tut dreit
la u la reïne maneit.*

« Tristram est dolent et pensif, pour cela il a quitté son pays. En Cornouailles il va tout droit là où la reine demeure. »

On notera que, curieusement, son pays ici devient la Cornouaille : est-ce seulement parce que la reine y demeure ou parce qu'il s'agit bien de son vrai pays ? Il ne s'émeut pas tout de suite de la reine, mais d'abord *de sun païs*. L'auteur semble donc faire une différence entre le Sud-galles où Tristan est né, peut-être par hasard, et le domaine de ses ancêtres, la Cornouaille...

Le héros y revient donc. Il attendra Yseult sur la route de Tintagel, jettera devant son cheval une branche de noisetier autour de laquelle s'enroule un chèvrefeuille. Ainsi est provoquée la rencontre des amants, que Brenguein, la ser-

vante, comme jadis protègera. Tristan rentrera ensuite au Sud-Galles où il restera jusqu'à ce que le roi Marc le rappelle près de lui.

Il n'est question ici que du Pays de Galles et de la Cornouaille(s) où se trouve Tintagel. Le mot de Bretagne n'est pas prononcé, celui de Bretons non plus. Ce n'est même pas, comme d'habitude, les Bretons qui ont fait un lai, mais Tristan lui-même, sans qualification particulière. Chose étonnante, le nom anglais du Chèvrefeuille *Gotelef* y est donné ainsi que le terme français, mais ni le breton, ni non plus d'ailleurs le gallois ou le cornique.

Ceci tendrait à faire penser que Marie de France suit ici une version anglaise, nous disons bien anglaise et non celtique, ni galloise, ni même cornique.

Gotelef n'est plus en usage aujourd'hui où l'on emploie *honeysuckle*. Le gallois dit, quant à lui, *gwyddfïd* ou *llaeth y gaseg* (le lait de la jument). Le breton, *gwezvoud* (qui correspond au *gwyddfïd* gallois), *gwial-gavr*, *boued-gavr*, *iliavres*. Le cornique, *gwythvos* (qui est sensiblement le breton).

L'un des noms armoricains du chèvrefeuille, *iliavres*, est aussi un nom d'homme des romans arthuriens. Dans le livre de Caradoc en effet, c'est ainsi que s'appelle le magicien amant de la reine de Vannes, Ysave de Carhaix. Sa sorcellerie est bien conforme à son nom : selon sa machination, un serpent vient s'enrouler autour du bras de Caradoc, le mari d'Ysave, et ne s'en détachera plus qu'à la fin du récit, au prix d'une opération risquée et sacrificielle tentée et réussie par la femme qui aime Caradoc.

Il est intéressant de retrouver ainsi le pouvoir du chèvrefeuille, celui de s'attacher de façon irréductible, ici dans l'amour, là dans la haine. Si l'on sent bien qu'un même substrat culturel sous-tend les deux récits, on ne peut cependant en tirer aucune conséquence valable sur l'origine du lai. Cornouailles et Bretagne armoricaine sont trop étroitement liées à cet égard pour qu'on puisse introduire une différenciation véritable.

Eliduc, ses deux femmes et ses deux pays

Le lai d'Eliduc se passe des deux côtés de la Manche, mais il s'agit sans conteste d'une chanson de Bretagne Armoricaine :

*§ v. 1-5: D'un mult ancien lai Bretun
le cunte e tute la raison
vus dirai, si cum jeo entent
la verité mun esciënt.
En Bretagne ot un chevalier...*

« D'un très ancien lai breton, le conte et tout le sujet je vous dirai, ainsi que je l'entends, la vérité à ma connaissance. En Bretagne il y eut un chevalier... »

L'habitude de Marie de France est certaine : un lai breton est armoricain, et la Bretagne désigne la péninsule. D'ailleurs, le héros de l'histoire est un vassal du roi de Petite Bretagne, ainsi clairement désignée :

§ v. 29-30 : *Eliduc aveit un seignur,
rei de Bretaigne la Menur.*

« Eliduc avait un seigneur, roi de Bretagne la Mineure. ».

Le nom d'Eliduc a été rapproché de celui d'Iltud par Albert Deshayes. Quant à Guildelüec et Guilianton, l'aspect breton et même sud-armoricain en est absolument indéniable. On remarquera en particulier le Gu- initial où le u a valeur de semi-consonne, comme le w dans son analogue gallois et nord-armoricain Gw-. Les deux vocables commencent chacun par deux syllabes identiques de l'un à l'autre, les deux phonèmes Guili- ou Guil- .

L'on pense évidemment à la forme bretonne de Guillaume, *Gwilherm*, mais aussi *Gwilhou*. Ce dernier mot, parfois plus simplement *Gwilh*, s'entend aussi du diable, du loup, de la mésange, du goéland et du petit pingouin. Mais on ne peut manquer de s'attacher au sens de deux verbes, l'un *Gwilioudin*, l'autre *Gwiliourin*. Le premier signifie accoucher, le second « être d'humeur galante, érotiser » et aussi les formes nominales françaises correspondantes, en particulier « érotisme ». La situation du héros de ce lai, qui conte en somme le triomphe de l'adultère, voire de la bigamie, nous inclinerait à chercher dans ce sens. Le diable (*Gwilh*) en effet ne se mêle guère de cet affront à la morale chrétienne.

Le personnage en question a deux femmes. La première, nommée Guildelüec, il l'a épousée avant son différend avec son suzerain. Mais voilà que, chassé par celui-ci, il s'en va dans le royaume de Loegre, à Toteneis, puis à Excestre. Ces deux villes ne sauraient, c'est évident, être différentes de Totnes et d'Exeter en Devon britannique.

§ v. 68-69 : *ainz passera, ceo dit, la mer ;
el reialme de Loegre ira...*

« Alors il passera, à ce qu'il dit, la mer ; au royaume de Logres il ira »

§ v. 88 : *En Toteneis est arivez...*
« A Totnes il est arrivé... »

ARTHUR, ROI DES BRETONS D'ARMORIQUE

§ v. 91 : *Vers Excestre en icel país...*
«Vers Exceter en ce pays...»

Eliduc se met au service du roi d'Excestre, défait ses ennemis, et, devenu gardien du royaume d'Excestre, il prête serment au roi. C'est alors que notre héros, séparé de son épouse par l'étendue de la mer, tombe amoureux d'une charmante personne nommée Guilliadun. Celle-ci accepte son amour en lui faisant parvenir un anneau et sa ceinture et ils deviennent amants.

Sur ces entrefaites, le roi de Petite-Bretagne rappelle son vassal qui doit prendre congé du roi d'Excestre et quitter son nouvel amour. De l'autre côté de la mer, il retrouve Guildelüec, mais il ne tarde pas à repartir secrètement à Excestre et à en ramener Guilliadun. La tempête les assaille au retour et notre bigame se voit dans l'obligation d'avouer toute la vérité à sa seconde épouse. Guilliadun a perdu conscience : au débarquement, elle est déposée comme morte dans une chapelle dans une forêt.

Dès lors et en dépit de l'espionnage de Guildelüec, Eliduc va et vient entre les deux femmes, celle qui vit et celle qui dort, tant et si bien que Guildelüec finira par découvrir la chapelle de sa rivale.

Là elle voit deux belettes : l'une d'entre elles vient d'être tuée, l'autre lui met dans la gueule une plante qu'elle a été chercher spécialement et la ressuscite. Ainsi fera donc Guilliaduec : elle prendra la même herbe, la mettra dans la bouche de la demoiselle endormie et ainsi la réveillera. Puis elle ramènera chez elle la maîtresse de son mari.

Contrairement à ce qu'on aurait pu penser, tout se passe très bien dès lors. Le brave chevalier

§ vv. 1117-1119 : *La pucele baise suvent*
Et ele lui, mut ducement;
Ensemble funt joie mut grant

«baise souvent la jeune fille et elle lui, très doucement; ensemble ils se font une très grande joie.»

ce qui décide la première femme à se retirer dans un monastère pour laisser les amants en paix. Et pour finir, après tant de liesses, le mari comblé envoya la seconde rejoindre la première et se retira lui-même au couvent.

§ v. 1181-1184 : *De l'aventure de dez treis*
li anciën Bretun curteis

*furent le lai pur remembrer,
qu'um nel deüst pas obliër.*

« De l'aventure de ces trois-là, les anciens Bretons courtois firent le lai pour garder en mémoire afin qu'on ne l'oubliât pas, »

Les auteurs de cette chanson, *li anciën Bretun curteis*, nous rappellent tout à fait les Anciens qui composèrent Milon et dont nous pensions déjà qu'il s'agissait de Bretons. Le second point intéressant de cette remarque, c'est l'antiquité de ces chants, que Marie renvoie loin dans le passé. C'est donc d'une littérature orale – et pourquoi pas écrite, après tout? – de Bretagne Armoricaïne et sans doute multiséculaire, qu'il s'agit ici. Contrairement à ce qu'on a toujours dit à ce sujet, et Jean Marx naguère encore, notre pays possédait donc bien une tradition poétique, et disons-le bardique venue jusqu'au temps de notre auteur. Par delà les lais que nous venons d'étudier, cela implique la très grande possibilité d'une transmission et d'une composition de la légende arthurienne sur le continent, en Armorique.

Une origine indubitablement armoricaïne

Si nous reprenons maintenant nos propos, nous pouvons dresser un bilan de notre recherche sur l'origine et la localisation géographique des lais de Marie de France.

- 1 Guigemar : Lai breton dont l'action se passe en « Petite Bretagne » (Bretagne la Menur).
- 2 Equitan : Lai breton. Lieu de l'action indéterminée (Bretagne? Les Nanz?).
- 3 Le Frêne : Lai breton dont l'action se passe dans la région de Dol en Bretagne.
- 4 Bisclaveret : Lai d'origine non précisée, mais le titre est donné en breton et en normand. L'action se passe en « Bretagne », terme usuel pour désigner la péninsule armoricaïne.
- 5 Lanval : Lai d'origine non précisée, mais le titre est donné en breton Lanval. L'épisode se passerait en Loegre à Kardueil, mais nous avons vu la très grande ambigüité de ces deux mots, et rien n'empêche notre hypothèse du château de Kerduel au pays du Leguer en Bretagne Armoricaïne, d'être valable ici.
- 6 Les deux amants : Lai breton dont l'action se passe en Normandie ou Neustrie, au Val de Pitres.

- 7 Yonec : Lai d'origine non précisée. Les formes des noms sont bretonnes. L'action se passerait en Galles (Caerüent sur la Duellas, Caerlion), mais nous savons déjà ce qu'il faut penser de ces localisations outre-Manche, et il reste très vraisemblable que les chants sont d'origine armoricaine.
- 8 Le rossignol : Lai breton dont l'action se passe à Saint-Malo.
- 9 Milon : Lai d'origine non précisée : c'est un lai fait par les Anciens. Quatre pays en cause : deux insulaires et deux continentaux dont la Bretagne qui semble jouer un rôle prépondérant.
- 10 Le malheureux : Lai d'origine non précisée, mais qui se passe entièrement à Nantes, en Bretagne.
- 11 Le chèvrefeuille : Lai composé par Tristan lui-même. Il n'est question ici que du Pays de Galles et de la Cornouaille(s). Le mot de Bretagne n'est pas prononcé, celui de Bretons non plus.
- 12 Eliduc : Lai breton très ancien, dont l'histoire se déroule des deux côtés de la Manche, en Devon et en « Petite Bretagne ». Exeter et Totnes sont désignés comme le Pays de Logres et jamais comme la Bretagne. Les auteurs en sont les Anciens Bretons.

On est ainsi amené au bilan suivant, valant pour les douze poèmes étudiés.

Lais d'origine bretonne armoricaine : 11. Tous sauf peut-être le lai du Chèvrefeuille.

Lais mentionnant la Bretagne armoricaine : 10. Tous sauf le lai du Chèvrefeuille et celui des Deux Amants, lequel cependant a été écrit par des Bretons.

Le Pays de Galles est mentionné trois fois, mais jamais seul : une fois avec la Cornouailles, une fois avec Logres (en fait le Devon), une fois avec la Bretagne et le Northumberland.

La Cornouailles est mentionnée une fois avec le Pays de Galles.

Logres est mentionné deux fois, dont une fois seul.

La Normandie est mentionnée deux fois dont une fois seule.

La Bretagne est mentionnée six fois seule, une fois avec Logres (Devon), une fois avec le Pays de Galles et le Northumberland, une fois avec la Normandie.

En somme, un seul sur douze (8,33%), le lai du Chèvrefeuille, serait totalement étranger à la Bretagne armoricaine. Il faut bien entendu tenir compte de la mode qui veut à cette époque que la légende du roi Marc'h, de Tristan et d'Yseult se passe en Cornouailles britannique. Si l'on pense comme nous le faisons, qu'il s'agit en fait de la Cornouaille armoricaine, le lai en question ressort dès lors à la Bretagne.

Quant aux villes, l'on en remarque deux galloises ou prétendues telles : Cae-

rüent sur le Duelas en particulier laisse place au doute. Seule Tintagel pourrait être attribuée à la Cornouailles britannique, mais nous avons dit, comme pour Caerleon en « Galles » ce qu'il faut en penser. Aucune autre ne figure dans les lais de Marie, en particulier ni Bodmin, ni Liskeard. En revanche, deux cités du Devon, Totnes et la capitale Exeter.

Sur le continent, quatre noms de lieux sont cités : Nantes, Saint-Malo, Dol et le Mont Saint-Michel. Toutes ces villes appartiennent à la Bretagne orientale et très particulièrement à l'extrême nord-est de la Bretagne historique. Elles relèvent de ce territoire qui a cessé de parler breton à partir du XI^e siècle, et souvent plus tardivement. Nous avons déjà soupçonné l'importance du bilinguisme dans la transmission à la francophonie, de la littérature en langue bretonne. En ce qui concerne Saint-Malo en particulier, Erwann Vallerie a bien montré que la ville est restée bretonnante jusqu'à la fin du XII^e siècle et certaines paroisses autour de Dinan, tels que Brusvily et Calorguen, jusqu'au XIV^e siècle.

63. LES LAIS ANONYMES

Le lai de Graelent

Nous connaissons ce Graelent, encore appelé Graalent ou Graalent Muer ou Graalent Mor, pour l'avoir déjà rencontré sous la plume de Chrétien de Troyes qui le nommait Greslemuef. C'est, avons-nous dit, le Grallon à la fois historique, présent dans les Cartulaires de Cornouaille, et légendaire pour s'être échappé de l'engloutissement de la Ville d'Ys. L'adjectif *Muer*, le Grand, permet de le reconnaître en le distinguant des autres personnages du même nom.

Le lai qui lui est consacré traite d'un sujet voisin de celui de Lanval que nous avons découvert avec Marie de France. Il nous narre l'histoire des amours qui unirent notre chevalier avec une demoiselle de l'Autre Monde. Il nous raconte comment il la perdit, comment il la reconquit et comment elle l'emmena pour toujours dans sa terre. Et les gens du pays disent encore qu'il y est vivant...

*Encor dient cil du país
que Graelens i est tous vis.*

« Ceux du pays disent encore que Gradlon y est tout vivant. »

En somme comme Arthur en Avalon.

Il s'agit indubitablement d'une chanson bretonne d'Armorique. Les premiers

vers nous précisent en effet que les lais, dont celui-ci évidemment, se chantent, qu'ils sont composés de paroles et de musique.

*bon en sont li lai a oïr
et les notes à retenir.*

« Bons en sont les lais à entendre et les notes à retenir. »

Les parents de Graalent étaient bretons et lui-même nous est présenté comme un vassal du roi de Bretagne. Il va de soi, dans le contexte, que c'est là Bretagne armoricaine et rien d'autre.

L'histoire fut connue de toute la Bretagne :

*Un lai en firent li Breton,
Graalent Mor l'apela on.*

« Un lai en firent les Bretons, on l'appela Graalent Mor »

Si l'on doutait encore que tout se passe ici sur le continent, ce petit mot de *Mor* entraînerait la conviction, car la forme est armoricaine et non point galloise.

Toujours les comtes de Léon et d'Outre-Mer

Si Graalent nous était connu avant la lecture de son lai, Guingamor ne l'est pas moins, puisque Chrétien de Troyes nous a présenté Guinguemar ou Guingomar, seigneur de l'île d'Avalon, comme le frère de Greslemuef, c'est-à-dire de Grallon et comme l'amant de Morgane. Nous étions déjà en pleine féerie, en même temps qu'aux extrémités occidentales de l'Armorique.

Nous avons retrouvé Guigemar chez Marie de France et nous avons évoqué à son propos les Guyomarc'h, seigneurs de Léon. La poétesse nous contait une aventure de son héros, comment la chasse à la biche blanche l'avait conduit à s'embarquer pour l'Autre Monde sur un navire sans équipage et comment il avait rencontré là-bas l'amour de sa vie. Ce personnage n'hésitait pas à affirmer ici encore qu'il était de Petite-Bretagne.

Guingamor récidive maintenant sous une plume inconnue. Il est ici le neveu du roi de Bretagne. Il repousse les avances de la reine et se livrant à la chasse du sanglier blanc, il rencontre à la fontaine une pucelle qui a toutes les apparences d'une fée. Il vivra avec elle trois journées d'amour qui, lorsqu'il revient dans ce monde-ci, deviendront trois siècles et lui pèseront d'autant sur les épaules,

lorsqu'étourdiement, il aura mangé les trois pommes d'un pommier sauvage. Il ne restera aux suivantes de sa mie qu'à le sauver in extremis en le ramenant de l'autre côté de l'eau, dans le domaine féérique.

Ce lai, bien sûr, les Bretons l'appellent le lai de Guingamor et l'auteur insiste sur le fait qu'il ne s'agit pas là d'une fiction, mais de la pure vérité. Cette affirmation ne manque pas d'intérêt pour nous, car elle nous permet de reconnaître dans tous ces récits où figurent l'Autre Monde, ses femmes, ses plaisirs et cette distorsion si caractéristique du temps, l'objet d'une croyance certaine, manifestement d'ordre religieux, ou si l'on préfère, mythologique. Nous avons déjà signalé l'existence d'un conte breton, recueilli par Luzel au XIX^e siècle, où le retour de l'Autre Monde est raconté d'une manière analogue, en particulier quant à la relativité du temps. Mais le thème figure déjà dans l'imram irlandais de Bran, fils de Febal, non moins que dans le voyage médiéval des moines de Finistère.

Un Ecossais chez les Bretons : Désiré

Ce poème conte l'histoire d'un jeune Ecossais, originaire du pays de Calatir, venu sur le continent pour y courir les aventures.

*En Normandie conversa
e en Bretagne turneia.
Des Franceis fu mut alosez
e de tuz altres gens amez ;*

« Il demeura en Normandie et fit des tournois en Bretagne.
Des Français il fut très vanté et de tous les autres gens aimés. »

Mais c'est en Ecosse, à l'occasion d'un retour temporaire, qu'il rencontre la fée de la fontaine et connaît une histoire d'amour analogue à celles de Graelent et de Guingomar. Il perd son amie pour avoir révélé le secret, mais cette fois dans le cadre chrétien du confessionnal. L'aspect religieux de l'aveu et la notion de péché paraissent être pour une bonne part dans la haine que la jeune femme voue désormais à son ancien amant. Cependant ici encore, l'affaire se terminera bien et après quelques péripéties qui se terminent par l'adoubement de leur fils adolescent, Désiré se fait enlever par la belle, après toutefois l'avoir épousé selon les règles, et il ne reviendra jamais plus.

Les Bretons cette fois ne sont pas cités, mais sont remplacés par un impersonnel :

ARTHUR, ROI DES BRETONS D'ARMORIQUE

*Pur mentionner cest aventure,
en aveient un lai trové,
si l'apelerent Désiré.*

« Pour conserver le souvenir de cette aventure, on en avait composé un lai, ainsi l'appela-t-on Désiré. »

On ne manquera pas de remarquer néanmoins le voyage de notre héros en Normandie et en Bretagne, sans aucune importance dans le déroulement de l'action et qui ne paraît être placé là qu'avec le propos de justifier l'intérêt que les Normands, les Bretons et les Français ont pu porter à cette histoire. De là à voir dans ces continentaux, et non dans les Ecossais qui n'apparaissent guère, les auteurs du lai, il n'y a qu'un pas. On notera simplement, en conclusion que la Bretagne armoricaine n'est pas absente de ce poème.

Tydorel, roi de Bretagne, séjournait à Nantes

D'emblée ici, nous sommes dans la péninsule. Le seigneur qui deviendra le père putatif de Tydorel, est un roi de Bretagne :

*Li sires qui Bretaingne tint
e rois en fu par heritage...*

« Le seigneur qui tenait la Bretagne et en était roi par héritage... »

Le personnage est qualifié plus loin de *sires des Bretons* et pour qu'aucune confusion géographique ne soit possible l'auteur nous assure bientôt que

li rois a Nantes sejorna.
« le roi séjournait à Nantes ».

En fait, Tydorel sera le fils d'un homme de l'Autre Monde qui se rend dans son domaine en plongeant avec son cheval dans un lac. Par rapport aux lais que nous avons lus précédemment, les rôles sont ici inversés : c'est la dame qui est mortelle et le seigneur qui est fée. Le jour où les amants sont surpris, ce dernier disparaît. Cependant la reine a mis au monde un garçon, Tydorel, qui passe aux yeux de tous pour le fils du roi. Une étrangeté de son comportement toutefois signe sa véritable nature : il ne dort jamais et s'entoure la nuit de conteurs qui lui font passer le temps. A la mort du roi, il lui succède et règne dix ans sur la Bretagne, après quoi il se rend à son tour à Nantes où il apprend de sa mère sa

véritable origine. Il va alors à cheval jusqu'au lac, y plonge comme le faisait son père, et disparaît à tout jamais.

Incidentement, dans les dires du Fée qui annonce à son amie la durée de leur amour et les enfants qui leur viendront, nous avons appris qu'ils auraient aussi une fille de qui naîtraient deux garçons. Eux aussi auront une particularité qui rappellera leur origine : ils dormiront beaucoup plus que les individus de notre monde. Et l'affaire prend une allure franchement dynastique quand l'ancêtre en puissance affirme :

*De ceux istra li quens Alains
e puis après ses filz Conains.*

« De ceux-ci sortira le comte Alain, et puis après son fils Conan. »

L'Histoire de Bretagne connaît deux princes Conan, fils d'Alain. Le premier, de la Maison de Rennes, est Conan II qui succède en 1040 à son père Alain II et règne jusqu'en 1066. Le second Conan III le Gros, de la Maison de Cornouaille, duc de 1112 à 1148, était breton du côté paternel, par Alain III Fergent (1084-1112) et angevin par sa mère, la duchesse Ermengarde, fille de Foulque le Réchin. Comme on place d'ordinaire la rédaction des lais anonymes à la fin du XII^e siècle, il y a tout lieu de penser que les deux souverains auxquels l'auteur fait allusion ici, soient les plus proches de son temps, c'est-à-dire Alain Fergent et Conan III. Comme aucun des successeurs de ce dernier ne sont cités, ni Conan IV son fils, ni la duchesse de Constance, sa petite-fille, ni le mari de celle-ci Geoffroy II, néanmoins fils du roi angevin Henri II d'Angleterre, on est amené à penser que le lai ou du moins son modèle fut composé à l'époque de Conan III, donc entre 1112 et 1148, à l'époque où Geoffroy de Monmouth écrivait.

Alain est appelé comte (*quens*) selon l'usage français de l'époque et non plus roi comme ses ancêtres, ce qui correspond bien à l'évolution historique de la royauté bretonne. Il est intéressant cependant de remarquer que la souveraineté des princes de Bretagne est dans notre conte mise en relation avec une origine doublement sacrée. Tydorel en effet est roi par l'héritage de son père putatif, qui n'a pas d'enfant par ailleurs, mais il est aussi fée et relève de ce fait de la puissance de l'Autre Monde. La royauté de la Bretagne armoricaine est donc solidement assise dans les deux mondes qui constituent notre univers. Dans sa forme contemporaine, elle sort de la tige de Cornouaille et cela nous laisse à entendre que le récit capital à bien des égards de Tydorel fait remonter la légitimité à Quimper, cité du roi Grallon et sans doute, à Grallon lui-même et à ses prédécesseurs.

Reste le nom de Tydorel. On notera d'abord qu'un autre lai anonyme du XII^e

siècle a pour héros un certain Tyolet et que ces deux mots commencent l'un et l'autre par la syllabe *Ty* qui signifie Maison, écrit dans l'orthographe du moyen-breton en usage à cette époque.

Tydorel trouverait facilement un sens conforme aux particularités du conte. Ce pourrait être en effet la Maison d'eau, plus ordinairement écrit *Ti Dourel* en breton moderne bien que la prononciation *dor* avec o long existe toujours.

Au poste de commandement: Tyolet ou Keriolet?

Le mot Tyolet pourrait se décomposer sur le modèle de Tydorel en la syllabe *Ty* au sens de maison et en les deux phonèmes *olet* ou peut-être *iolet*. Si *-olet* ne nous dit rien, *iolet* en revanche se rattache à la racine *iol* en breton ancien que Léon Fleuriot rend par « action de prier, prière » et par « prier de, commander ». Ce terme, d'origine indo-européenne, se retrouve en gallois et découle d'un brittonique **yalo*.

Ty-yolet dans ces conditions serait une maison de prières ou de commandement, une abbaye en somme ou bien un PC stratégique. Nous ne connaissons aucun lieu, ni d'ailleurs aucun homme à avoir porté ce nom. cependant il existe en Bretagne armoricaine plusieurs villages appelés Keriolet, où le mot Ker, village, anciennement camp fortifié, présente des analogies avec le mot Ty.

Le château de Keriolet près de Concarneau a acquis quelque notoriété pour avoir été, à notre époque, la propriété du comte russe Youssouf, l'assassin de Raspoutine. La nature même du lieu pousserait à faire admettre l'étymologie militaire.

Mais il existe, rien que dans le Finistère, quatre homonymes, dont deux dans le Cap-Sizun, et deux autres dans le Morbihan. La présence des deux lieux-dits sur la côte nord du Cap, l'un en Beuzec, l'autre en Cleden évoque ce que nous avons dit sur le caractère hautement stratégique de cette région. Le second revêt même un caractère tout particulier: c'est d'être, avec Trouguer, le dernier hameau du monde occidental avant sa chute dans la mer à la Pointe du Van. A 100 m au sud, Trouguer « le camp du Val », montre des ruines romaines, *mogeriou aes*, les murs d'Ys ou d'Ahès. La voie antique passe ici avant de se terminer à la Pointe. Keriolet, situé admirablement sur le point trigonométrique 71 et donnant des vues sur tout le secteur nord et ouest de la pointe du Van, possède tous les caractères favorables à l'installation d'un poste de commandement.

La Pointe du Van et la crête rocheuse qu'elle termine à l'ouest, en Cleden, sont séparées d'une structure géographique analogue, celle de la Pointe du Raz, située en Plogoff sur la côte sud du Cap-Sizun occidental, par la vallée profonde

de l'Aon et l'étang de Lawal. Cette étendue d'eau qu'une flèche littorale coupe de la mer, porte le même nom, nous l'avons dit, que le village voisin et cette pronociation moderne a supplanté l'ancienne, encore marquée dans l'orthographe, Lanval. Nous en avons bien sûr parlé plus haut à propos du lai de Marie de France dont le héros porte ce nom. C'est une coïncidence bien digne de remarque que les deux lais trouvent ainsi des racines topographiques à moins de deux kilomètres l'un de l'autre

Un roi de Logres qui n'est pas Arthur

Si donc notre Tyolet est comme Tydorel un toponyme, nous sommes ici en présence de désignations territoriales appliquées à leur seigneur. C'est l'équivalent des formes plus tardives Monsieur de Tydorel ou Monsieur le comte de Tyolet ou de Keriolet.

Ce Monsieur de Tyolet d'ailleurs n'est pas n'importe qui. La première partie du lai reprend manifestement les enfances de Perceval et les applique à son héros. Comme Perceval, Tyolet est fils d'une veuve, assez peu au courant du monde et, comme lui, il rencontre un chevalier, personnage inconnu qu'il prend pour une bête et qui l'envoie à la Cour d'Arthur.

Dans une seconde partie, Tyolet effectue victorieusement, mais non sans péripéties hautement mythologiques, la quête du Cerf Blanc dont il recherche le pied afin de conquérir la fille du roi de Logres. Et c'est ainsi que Tyolet lui-même devint roi de Logres.

Nous voici donc en présence d'un royaume non conforme à l'habitude. D'ordinaire en effet, le roi de Logres, c'est Arthur lui-même. Ici il ne fait que présider aux aventures et consentir au mariage, les conditions s'en trouvant accomplies. L'histoire cependant ne nous dit pas s'il s'agit du territoire devenu anglais qu'au XII^e siècle, on entend par Logres, ou bien, comme nous le suggérons à un autre propos, du pays de Lannion et de Kerduel, ou bien encore, comme on pourrait l'avancer, d'une principauté située sur la Loire.

Sans pouvoir en dire plus, nous versons donc cet épisode au dossier déjà complexe du royaume de Logres.

La relation avec l'Autre Monde est ici encore universellement présente. Qu'il s'agisse du Cerf Blanc et de la mythologie qu'il porte avec lui, du gué et du rôle de l'eau dans la frontière des mondes, de l'appartenance forestière du héros et de son pouvoir merveilleux d'arrêter toute bête à son sifflement, du cheval et du chien blancs de la demoiselle à marier, nous sommes bien ici dans la tradition

armoricaine qui se manifeste aussi clairement dans d'autres lais, dans l'hagiographie et dans les contes traditionnels.

Certes l'aventure est située d'emblée

*Jadis au tens q'Artur regna,
Que il Bretaingne governa
que Engleterre est apelee...*

«Jadis au temps où Arthur régnait qui gouverna la Bretagne qui est appelée Angleterre...»

et l'indication nous est même précieuse par ce qu'elle nous permet de confirmer qu'à l'époque où fut composé le lai, la Bretagne, sans précision, c'était le pays armoricain, et que pour faire entendre une autre localisation, il était indispensable de le dire et de se référer au passé.

Du breton en latin et du latin en roman

Mais de précieux renseignements nous sont en outre donnés, qui concernent la composition et la transmission même des lais. L'auteur inconnu en effet, en guise d'introduction, nous parle des chevaliers d'autrefois, bien supérieurs évidemment à ceux d'aujourd'hui et qui

*soloient molt par nuit errer,
aventures querre et trover...*

«avaient coutume d'aller la nuit chercher des aventures et en trouver...»

Ces aventures nocturnes étaient ensuite par eux racontées à la Cour

*A la cort erent racontees,
si come eles erent trovees;*

«A la cour elles étaient racontées, ainsi, comme elles avaient été composées.»

De quelle cour s'agit-il? Sans doute celle d'Arthur, ou encore plusieurs autres...

*Li preude clerc qui donc estoient
totes escrire les fesoient;
mises estoient en latin*

ARTHUR, ROI DES BRETONS D'ARMORIQUE

*e en escrit em parchemin,
por ce qu'encor tel tens seroit
que l'en volentiers les orroit.*

«Les clerks savants qui étaient alors, les faisaient écrire entièrement; elles étaient mises en latin et en écrit sur parchemin parce qu'encore serait un temps où on les entendrait volontiers.»

Les récits arthuriens, selon la tradition rapportée ici, auraient donc été mis par écrit dès leur composition, en latin et bien entendu par des clerks. Autrement dit, nous serions ici en présence d'une transmission analogue à celle que connurent les textes irlandais antiques, écrits par les moines des premiers siècles chrétiens. La différence, c'est que lesdits textes ne pouvaient être considérés que comme des « fables », tandis que notre auteur ici veut faire passer ses récits pour des aventures réelles survenues à des chevaliers bretons.

*Or son dites e racontees,
de latin en romanz trovees ;*

«Maintenant elles sont dites et racontées, composées de latin en roman.»

Elles seraient ainsi de nouveau passées maintenant au mode de transmission oral, par traduction du latin en roman.

*Bretons en firent lais plusors
si con dies nos ancessors.*

«Les Bretons en firent plusieurs lais, ainsi que le confirment nos ancêtres.»

Si l'on suit bien la logique du discours tenu ici, ce sont les Bretons eux-mêmes qui auraient fait la traduction du latin en roman sous la forme de lais et cette nouvelle composition ne daterait pas de l'époque présente, mais assez lointainement déjà, de celle de nos ancêtres.

*.I. en firent que vos dirai,
selonc le conte que je sai...*

«Ils en firent un que je vous dirai, selon le conte que je sais...»

Le présent lai de Tyolet est l'un de ceux-là. Le compositeur du lai est celui qui nous parle et il opère à partir d'un conte qu'il sait, mais il ne nous dit pas com-

ment. Il semble être parti d'un récit oral en prose, un conte, et non d'un poème dit ou chanté.

L'origine des récits arthuriens est donc rapportées à une époque très lointaine puisqu'ils demeurèrent un temps indéterminé, apparemment assez long, sous forme d'écrits avant d'être repris par les ancêtres de l'auteur. Cela correspond obligatoirement à un certain nombre de siècles.

L'on doit donc admettre que selon cette version des faits, les récits furent faits à la cour des rois en breton et que le rôle des clercs fut non seulement de les écrire, mais d'abord de les traduire en latin. Quand on les reprit par la suite, on se serait emparé non d'une tradition orale vivante, mais d'une lettre morte à laquelle on redonnait vie immédiatement en roman.

Cependant l'auteur ne parle que par ouïe-dire puisqu'il fait remonter à un lointain passé, au temps de ses propres ancêtres, cette dernière opération de mise en oral et en oral roman. Il n'a pas tiré son récit des textes latins qu'il ne dit même pas avoir vus, mais d'un conte, vraisemblablement dit en roman.

Nous n'avons pas la moindre trace, ni sur le continent, ni en Grande-Bretagne, des prétendus manuscrits latins qui auraient contenu la tradition arthurienne. Un seul toutefois : l'anthologie anonyme, prêtée à Nennius, conservée à Chartres et à Oxford, dont nous avons parlé au début de cet ouvrage, et dont aucune partie ne ressemble à un conte.

Quoiqu'il en soit d'ailleurs, à l'heure où parle notre auteur, la tradition orale est reprise depuis belle lurette et c'est à une tradition orale romane qu'il se réfère, elle-même branchée sur des manuscrits anciens.

Une telle assertion, si elle était avérée dans toutes ses parties, repousserait certes la traduction du breton bien au-delà de l'époque à laquelle nous la plaçons, mais en aucun cas ne saurait aller à l'encontre de notre thèse sur l'origine armoricaine de la légende arthurienne, bien au contraire. En effet si la mise en roman des contes latins remonte aux ancêtres de l'auteur du lai, on est amené à penser que cette opération est antérieure à 1066, date de la conquête de l'Angleterre par les Normands et de la diffusion de la langue romane dans l'île et qu'elle ne peut donc avoir eu lieu que sur le continent, à partir de manuscrits conservés en Bretagne ou dans le royaume franc dans des villes d'influence bretonne armoricaine comme Chartres ou Montreuil-sur-mer.

Le processus du passage breton-latin-roman reste cependant, dans l'état actuel des choses, hypothétique et ne saurait s'imposer à la place de notre propre hypothèse sur la traduction du breton en roman à la fin du XI^e siècle. En outre il y a pu y avoir coexistence de textes écrits en latin et d'une tradition orale vivante en breton : les oeuvres romanes du XII^e siècle pourraient provenir de cette dou-

ble source. C'est ainsi que la mise par écrit des textes mythologiques irlandais au VI^e siècle n'a pas empêché certains personnages divins comme le Goban Saer de posséder un cycle de contes, transmis oralement jusqu'à nos jours.

Les merveilles du Gué de l'Epine

L'histoire ici contée baigne en plein dans le merveilleux. L'inceste d'un demi-frère et d'une demi-soeur conduit les héros très jeunes du récit à une séparation voulue par leurs parents. Mais l'aventure du gué de l'Epine, le transport magique et quasi-somnambulique de la jeune fille, la lutte du jeune homme avec les chevaliers du gué, la conquête du cheval, permettent au couple de se retrouver et de se marier.

L'auteur du lai de l'Aubépine n'en est pas à son premier essai. Il a déjà écrit de tels poèmes et en connaît l'authenticité. Ce n'est pas en effet de son propre chef qu'il narre de telles histoires, mais il rapporte des récits

*ki encore sont a Carlion
ens el moustier Saint Aaron
e en Bretagne sont eües
e en pluisors lius conneüs.*

«qui sont encore à Carlion dans le monastère de saint Aaron, et en Bretagne sont entendues et en plusieurs lieues connus.»

L'histoire se déroule en Bretagne et les auteurs du lai sont des Bretons qui lui ont donné son titre :

En Bretagne ot un damoiseil
«En Bretagne, il y eut un jeune homme...»

et plus loin :

*De l'aventure que dit ai,
li Breton en fisent un lai ;
por chou qu'elë avint au gué
n'ont pas li Breton esgardé
que li lais recheüst son non,
ne fu se de l'Espine non.*

« De l'aventure que j'ai dite, les Bretons en firent un lai. Pour ce qu'elle advint au gué, les Bretons n'ont pas décidé que le lai reçut de nom si ce n'est le nom de l'Épine. »

Résumons-nous, car cette dizaine de lignes contient plusieurs affirmations qui nous intéressent :

- 1° Les histoires (*les estores*) qui constituent la matière des lais sont conservées au monastère quasi-mythique de Saint-Aaron d'un non-moins mythique Caerlion, dont, une fois de plus, on ne nous dit rien de précis.
- 2° Elles sont par ailleurs bien connues en Bretagne sous leur forme orale. En l'absence de toute détermination, il s'agit évidemment de la Bretagne Armoricaïne.
- 3° Ces histoires sont répandues hors de Bretagne, « en plusieurs lieux ».
- 4° L'aventure ici contée se déroule en Bretagne.
- 5° Ce sont les Bretons qui ont composé le lai de l'Épine et qui lui ont donné ce titre.

Une autre source d'intérêt pour notre sujet se trouve dans une vingtaine de vers où l'on nous conte que le roi, huit jours avant la Saint-Jean réunit ses chevaliers après la chasse et le souper, pour une soirée dont voici le programme :

*Le lai escoutent d'Aiëlis
que uns Irois doucement note,
mout le sonnë ens en sa route.
Apriés celi, d'autre conmenche,
nus d'iaus n'i noise ne n'i tenche ;
le lai lor sone d'Orphej,
E qant icel lai ot feni,
li chevalier après parlerent,
les aventures raconterent
que soventes fois sont venues
e par Bretagne sont veües.
Entr'iaus avoit une meschine ;
ele dist : au gué de l'Espine,
en la nuit de la saint Jehan,
en avenoit plus quen tout l'an...*

« Ils écoutent le lai d'Aiëlis qu'un Irlandais doucement chante, il le joue fort sur sa rote. Après lui, il en commence un autre. Personne n'entend ni bruit, ni querelle ; il leur joue le lai d'Orphée. Et quand il a eu fini ce lai, les chevaliers après parlèrent, racontèrent les aventures qui souventes fois sont arrivées et en

Bretagne sont vues. Parmi eux, il y avait une jeune fille. Elle dit: Au gué de l'Epine, en la nuit de la saint Jean, il en arrivait plus qu'en toute l'année... »

Nous sommes en mesure de continuer nos constatations :

- 6° Un Irlandais apparaît ici comme chanteur de lais. Il s'accompagne de la rote, cet instrument que nous avons déjà rencontré en compagnie de la harpe et sur lequel nous nous sommes expliqué à propos du premier lai de Marie de France, Guigemar.
- 7° Deux titres de poèmes par ailleurs inconnus sont mentionnés ici, celui d'Aiëlis, qui ne nous évoque rien, et celui d'Orphée, qui se rattache manifestement à une source classique grecque.
- 8° La partie chantée de la soirée une fois terminée, les chevaliers passent aux récits d'aventures les plus célèbres en Bretagne. Nous aurons l'occasion de retrouver cet usage, plus ou moins différent, dans le Lai du Libertin, à propos de la fête de Saint-Pol-de-Léon. Notons dès maintenant l'existence en Bretagne à cette époque d'un stock de récits aventureux ou merveilleux, qui constituent à n'en pas douter à la fois la riche littérature bretonne de cette époque, en perpétuelle création d'ailleurs, mais aussi la source où sont venus puiser les conteurs et les chanteurs de langue romane, ainsi que les écrivains de la légende arthurienne. Il est remarquable qu'on n'ait pas cessé de nier l'existence de cette tradition littéraire en Bretagne armoricaine, alors même qu'elle est mentionnée ici et dans le lai du Libertin, alors même qu'elle s'est perpétuée jusqu'à nos jours. Notons aussi que cet usage très vivant au XII^e siècle de la soirée de présentation et de créativité au cours de ce que nous appellerions aujourd'hui un *fest-noz*, une Fête de nuit. Hormis la distinction de forme à reconnaître entre la soirée aristocratique de cette époque et la liesse populaire de la nôtre, il n'existe pas de différence essentielle entre la réunion du Lai de l'Epine et la fête traditionnelle avec chanteurs et conteurs qui se perpétue en notre fin du XX^e siècle.
- 9° L'intervention d'une *meschine*, c'est-à-dire une jeune fille ou une femme seule, évoque bien évidemment l'idée de la fée, toujours présente dans la tradition arthurienne et bretonne armoricaine en général. Ce qu'elle nous raconte d'ailleurs nous plonge immédiatement dans les merveilles de l'Autre Monde. Voici le gué, frontière entre le concret quotidien et le pays des mythes. Voici l'Aubépine, encore appelé le mai en français pour avoir été pendant des millénaires le symbole de la fête celtique du 1er Mai, Beltan, répandu dans les régions occidentales de l'Europe. Voici la Saint-Jean, autrement dit le Solstice d'été et son rapport noté déjà ailleurs

avec la fête de mai. Voici le cheval de l'Autre Monde présent dans celui-ci.

- 10° La traduction du mot *Espine* par Aubépine ne nous paraît pas nécessaire. Il vaudrait mieux garder le mot Epine qui en dit plus. En breton, le terme analogue *Spenn* comprend de façon synthétique deux arbustes voisins, l'Aubépine, *Spenn gwen* ou Epine blanche, et l'Epine noire, *Spenn du*. La première est le symbole du printemps de Beltan, en même temps que celui de l'Autre Monde que lui vaut sa couleur blanche. La seconde a un caractère défensif, qu'avait également le mot roman Epine, puisque l'Epine noire constituait des haies de protection devant des camps retranchés ou de petits châteaux. La trace en est restée dans la toponymie et le Gué de l'Epine, en breton Roudou Spenn, peut s'entendre aussi bien du Gué du Mai que de celui du Fort.

Le lai de Mélion

La présentation qui nous est faite de ce lai, diffère quelque peu des autres. Il n'est pas question ici nommément des Bretons et l'aventure se termine par un latin inattendu :

Explicit de Melion
« C'en est fini de Melion. »

que traduisent immédiatement les mots romans

Chi fine Melion,
Ci finit Melion.

Cependant l'histoire qui nous est contée n'est pas sans rappeler le Bisclaveret de Marie de France, transposée dans un cadre panceltique.

Un autre Ecossais en Bretagne: Doon

Encore une histoire écossaise. Nous apprenons que c'est là

l'aventure dont li Breton
apelerent cest lai Doon
« L'aventure dont les Bretons appelèrent ce lai Doon. »

et aussi que

*firent les notes li Breton
du lay c'om apele Doon.*

« Les Bretons firent les notes du lai qu'on appelle Doon. »

En somme les Bretons ont donné son nom à cette pièce de vers et en ont composé l'air. Mais le doute subsiste sur la rédaction du poème. Cependant bien que l'histoire se passe en partie en Ecosse, Doon est breton, il est situé par le conteur, par rapport à l'héroïne qui vit à Edimbourg,

En Bretaigne dela la mer
« En Bretagne au-delà de la mer... »

et le *Mont-Saint-Michel en Bretaingne* joue un rôle non négligeable dans l'aventure. On peut, dans ces conditions, tenir pour vraisemblable l'origine bretonne armoricaine de ce récit qui nous entraîne comme le *Désiré* jusqu'au nord de la Grande-Bretagne.

Le jeune héros conquiert l'héritière du royaume d'Ecosse en accomplissant l'épreuve qu'elle a fixée : venir de Southampton à Edimbourg dans la journée, puis chevaucher aussi rapidement que le vol d'un cygne. Il a été fort bien secondé, sinon mené, dans cette affaire par son cheval Baiart. Mais il ne restera que trois jours dans son nouveau royaume, le temps d'épouser la jeune personne un peu trop fière et de lui faire un enfant, puis il repassera sur le continent.

Une vingtaine d'année plus tard, il retrouvera son fils à l'occasion d'un tournoi au Mont Saint-Michel et le reconnaîtra grâce à l'anneau qu'il avait laissé à sa mère jadis. Ils se retrouveront tous les trois *en Engleterre* et le couple vivra désormais uni.

L'épisode du Mont Saint-Michel où le fils combat le père avant d'être reconnu par lui est identique à celui de Milon chez Marie de France. L'on pourrait s'interroger d'ailleurs sur le rôle non négligeable du Mont-au-Péril-de-la-Mer dans le légendaire arthurien et plus généralement breton au moyen âge. Il s'agit en effet d'une ancienne montagne sacrée préchrétienne et la présence d'Arthur lui-même et de chevaliers comme Milon ou Doon dans ce lieu de luttes et de tournois se trouve mis d'une manière ou d'une autre en relation avec le passé païen de la montagne, tardivement convertie au culte de l'Archange.

Où était le Morois?

L'aventure ici contée advint à un chevalier breton du nom de Lorois *del castel de Morois*, du château de Morois. Il nous est présenté comme un chevalier de la Table Ronde du roi Arthur

*de la Table Reonde estoit
le roi Arthur...*

« Il était de la Table Ronde du roi Arthur... »

La scène se passe *en Bretagne*. Comme rien ne nous permet de penser que contrairement à l'usage bien établi des lais, la Bretagne en question soit autre chose que notre Armorique, il faut admettre ici que la Table Ronde du roi Arthur, dont la situation géographique n'est pas précisée, compte un membre actif de plus que ceux à nous connus jusqu'à présent par l'intermédiaire de Chrestien de Troyes, et ce personnage est armoricain.

L'affaire est curieuse. Le conteur nous présente deux groupes de 80 dames, coquettes et bien vêtues, en parfait amour avec leurs amis, sur de beaux destriers à l'amble, puis deux autres chevauchées, l'une de cent dames, l'autre de cent seigneurs, tous plus mal habillés les uns que les autres, dépenaillés, sans chaussures sur des chevaux menant un trot d'enfer. Lorois qui était sorti pour écouter le rossignol se trouve à l'orée de la forêt. Nous sommes manifestement à la vue de l'Autre Monde et c'est bien dans un paradis que se trouvent les belles qui ont connu l'amour et dans un purgatoire celles qui s'y sont refusées.

Le château du Morois ne nous est pas inconnu. Nous l'avons déjà rencontré, ainsi que l'interprétation moderne qui le veut en Ecosse comme le Moray et qui place la forêt du Morois où s'aimèrent Tristan et Yseult en Cornouailles d'Outre-Mer. Ici le Morois est bel et bien situé en Armorique et cependant rattaché à la geste arthurienne. cette indication nous est précieuse pour discuter de la localisation géographique du *Mor-C'Hoat*, le grand bois.

En fait, il nous est loisible de penser que ce Grand Bois est cet aspect de l'Autre Monde qui nous est partout présenté, tant dans les lais que dans la légende d'Arthur, sous la forme de la forêt, laquelle, nous le savons, était sacrée pour les Celtes. Sa forme la plus moderne, *Coat Meur*, se retrouve dans la toponymie armoricaine: nous en connaissons un en Landivisiau (Finistère), mais il en existe huit autres dans le même département, ainsi qu'un Bois-Meur en Lanrodec (Côtes-du-Nord), un Coet-Meur en Blain (Loire-Atlantique), d'autres en Malguenac, Mohon et Reguiny (Morbihan).

Le petit lai de Nabaret

Cette épigramme de 35 vers qui conte la répartie d'une épouse critiquée par son mari pour sa coquetterie, n'a d'autre motif de nous intéresser que son origine bretonne :

*En Bretagne li laiz fet
ke nus appellum Nabaret...*
« En Bretagne on a fait le lai que nous appelons Nabaret... »

Cependant le poème a le mérite de nous présenter une sorte de lai peu commune, du moins parmi ceux qui nous ont été conservés de cette époque, qui ne nous conte ni histoire d'amour, ni enseignement sur l'Autre Monde, mais une simple satire de la vie ordinaire.

Au pardon de Saint-Pol-de-Léon

Ceci nous amène à parler du dernier poème anonyme que nous connaissons, et qui porte le nom de *Lai dou Léchéor*, le lai du Débauché ou du Libertin. Le titre est un euphémisme. La chanson est constituée par l'éloge d'un organe génital que le roman hésitait moins que le français, à appeler un con.

Arthur de La Borderie, voici cent ans bientôt l'a signalé à notre attention, non pas pour son aspect résolument pornographique et son côté provocateur qui choquaient profondément l'époque bourgeoise et le professeur bien élevé, mais pour ses premiers vers et l'étonnant personnage de Saint Pantelion. Ainsi commence en effet le récit :

*Jadis a Saint Pantelion,
Ce nos racontent li Breton,
Soloient granz genz asembler
Pour la feste au saint honorer,
les plus nobles et les plus beles
du païs, dames e puceles,
qui dont estoient el païs :
n'i avait dame de nul pris
qui n'i venist a icel jor ;
molt estoient de riche ator ;
Chascuns i metoit son poër
en lui vestir e atorner.*

« Jadis à Saint Pantelion – les Bretons nous racontent cela – un grand nombre de gens avaient coutume de s'assembler pour honorer la fête du saint, les dames et demoiselles les plus belles du pays, qui étaient alors dans le pays : il n'y avait dame de quelque valeur qui n'y vint en ce jour. Beaucoup était en riches atours. Chacun y mettait son effort à se vêtir et se parer. »

Les Bretons nous racontent donc que jadis à Saint Pantelion, on honorait la fête du saint par une grande assemblée où s'en venaient notamment les plus belles dames. C'était un concours d'élégance et un étalage de richesse, bien dans la tradition, il est vrai, des fêtes bretonnes traditionnelles.

Il s'agit, c'est bien évident, d'un pardon breton en bonne et due forme. Mais ce qui s'y passe est pour nous bien intéressant. La fête comportait avant tout un concours de contes. Les chevaliers commençaient en effet à raconter les aventures qui leur étaient arrivées, surtout semble-t-il en matière d'amour et de bonnes fortunes. L'assemblée désignait le meilleur récit qui était ensuite répétée à loisir.

*Là estoient tenu li plet,
Et là erent conté li fet
Des amors et des drueries
Et des nobles chevaleries;
Ce qu'en l'an estoit avenu :
Tot ert oï e retenu.
Lor aventure racontaient
Et li autre les escoutoient.
Tote la meillor retenoient
Et racontaient et disoient;
Souvent ert dite et racontée,
Tant que de tous estoit louée.*

« Là étaient tenues les plaidoiries et là étaient contés les faits des amours et des coucheries et des nobles chevaleries, ce qui était arrivé dans l'année: tout était entendu et retenu. On racontait ses aventures et les autres les écoutaient. On retenait entièrement la meilleure, et on la racontait et on la disait. Souvent elle était dite et racontée, tant que de tous elle était louée. »

On en faisait alors une chanson, un lai, et on lui donnait le nom de son héros. Puis les joueurs de vielle, de harpe ou de rote s'en emparaient et la transportaient avec eux hors de Bretagne, pour la chanter dans les royaumes étrangers.

ARTHUR, ROI DES BRETONS D'ARMORIQUE

*.I. lai en fesoient entr'eus :
Ce fut la costume d'iceus.
Cil à qui l'aventure estoit
Son nom meismes i metoit,
Après lui ert li lais nomez ;
Sachoiz ce est la veritez.
Puis estoit li lais maintenuz,
Tant que partout estoit séus ;
car cil qui savoient de note
En viele, en herpë et en rote,
Fors de la terre le portoient
Es royaumes où il aloient.*

« Ils en faisaient un lai entre eux : c'était la coutume de ceux-ci. Celui à qui était l'aventure, y mettait son nom même, d'après lui était nommé le lai. Sachez que c'est la vérité. Puis le lai était conservé, tant que partout il était connu. Car ceux qui savaient la musique, sur la vielle, sur la harpe et sur la rote, hors du territoire le transportaient dans les royaumes où ils allaient. »

A cette assemblée première venaient des clercs, des chevaliers, des dames et des demoiselles :

*A la feste dont je vous di,
ou li Breton venoient si,
en.I. grant mont fu l'assemblee
por ce que miex fust escoutee.
Molt i ot clers
Molt i ot clers e chevaliers
Et plusors genz d'autres mestiers
dames i ot nobles e beles
e meschines e damoiselles.*

« A la fête dont je vous parle, où venaient les Bretons ainsi, l'assemblée était sur un grand mont pour qu'il fut mieux écouté. Il y avait beaucoup de clercs, il y avait beaucoup de clercs et de chevaliers, et plusieurs personnes d'autres métiers. Il y avait des dames nobles et belles et des jeunes filles et des demoiselles. »

Ce n'était donc pas une réunion populaire comme on en verra jusqu'à nos jours, mais bien des réjouissances aristocratiques. Seuls le clergé et la noblesse

semblent y avoir participé, ce qui n'empêchait sans doute pas les gens des campagnes d'imiter leurs maîtres et d'avoir eux aussi leurs transmissions poétiques.

Ce texte nous conduit par ailleurs à plusieurs commentaires. D'abord, à sa lecture, on se demande quel est ce Saint Pantelion où se déroulent les fastes du pardon. La Borderie a apporté déjà la solution à ce petit problème, en montrant que le n était une cacographie banale des manuscrits et d'ailleurs de toute écriture, pour u, et qu'il fallait lire Pau-te-Lion, c'est-à-dire, à peine déformé, Paul de Léon. C'est à Saint-Pol-de-Léon que se tenait la grande assemblée littéraire des Bretons, jadis.

Jadis: cela nous mène il y a bien longtemps avant la composition du Lai du Léchéor, peut-être un ou deux siècles, peut-être plus. L'emploi de l'imparfait: Les Bretons racontent qu'un grand nombre de gens *avaient l'habitude* de se rassembler... augmente encore le sentiment d'un temps irrémédiablement passé, où nos ancêtres avaient déjà acquis la coutume d'un tel rassemblement, *souloient*... Nous voilà donc loin dans le temps avant notre XII^e siècle.

Le processus de création maintenant. Voilà une assemblée où l'on accourt des environs, et sans doute de plus loin, à Kastel-Pol (St Pol de Léon), pour fêter, à la manière bretonne, l'un des sept saints fondateurs de la Bretagne. On imagine le fest-noz: des groupes se forment dans les rues de la ville, ou bien peut-être un seul public s'assied devant la cathédrale, tandis qu'au porche, les conteurs montent à l'estrade. La pruderie, si l'on en croit le thème de notre lai, ne semble pas régner, même parmi les nobles dames qui servent de jury et qui couronnent l'auteur. Il y a là bien sûr déjà des musiciens qui apprécient diversement la possibilité de mettre tel ou tel récit sur une portée. Il y a des chanteurs qui écoutent les histoires et sentent monter en eux tel ou tel air, telle ou telle versification, comme le font encore des créateurs de Kan ha diskan. des dits et des réponses s'établissent ainsi dans un chantonement, et la Chrotta déjà s'exerce à souligner les plus belles phrases.

Il me semble entendre des ébauches de lais, une voix qui s'élève et qui entonne, d'autres qui reprennent, à la manière qui sera plus tard traditionnelle:

Ur gwerz zo nevez composet...

Une complainte vient d'être composée...

Mais au fait, que cherchons-nous dans les brumes du passé? qu'allons-nous demander au VI^e et au XII^e siècles, que nous n'ayons connu jusqu'à nos jours? Et les pardons, et les chanteurs ambulants, et les festou-noz? 1967: une bombe artisanale vient d'exploser parmi les camions de la CRS 13 à Saint-Brieuc et déjà

les chanteurs sont à l'oeuvre, goguenards historiens de l'affaire. 1981 : le peuple de Plogoff s'oppose victorieusement à la construction d'une centrale nucléaire à la Pointe du Raz et bientôt la gwerz de Plogoff leur fait écho.

Et les 1154 chansons sur feuilles volantes recueillies par Joseph Ollivier dans son Catalogue bibliographique. Je l'ouvre au hasard, n°1081 : *Tan-goall horrupl* *Hambourg, Kaer gaer eus an Allamagn, c'hoarvezet en nosvez ar 5 d'ar 6 eus a viz mae presant 1842, hag en deus distrujet an darn-vuia eus ar gaer maleurus-se*, Horrible incendie de Hambourg, belle ville d'Allemagne, survenu dans la nuit du 5 au 6 du présent mois de mai 1842, et qui a détruit la plus grande partie de cette malheureuse ville. Ou bien n° 646 : *Gwerz ar Brezel Bras (1914-1918) gant Ywan ar Bek, bourg Poullaouen*, la Complainte de la Grande Guerre par Yves Le Bec, du bourg de Poullaouen. Le n° précédent de l'extraordinaire Catalogue raconte le naufrage du Titanic en avril 1912., le n°648 l'assassinat du Président Doumer par « un Russe nommé Gorguloff »... mais aussi Jeanne d'Arc, vierge et Martyre, la condamnation ecclésiastique de l'ivrognerie, les peines de l'Enfer, l'effroi de la Mort, le roi Gradlon et la Ville d'Ys, pêle-mêle, la Prière à Notre-Dame de Rumengol, le Chant de la Tourterelle et celui du Chiffonier, et la « Chanson nouvellement composée par un jeune homme de la paroisse de Coray qui a été trahi par sa maîtresse » et Torfed Plougastel, le meurtre de Plougastel...et j'en passe 1140...

Gwerziou Breiz-Izel, Chants populaires de la Basse-Bretagne, recueillis et traduits par F.M. Luzel, publiés à Lorient, chez Corfmat en 1868 et 1874, deux tomes, 181 chansons où, pour chacune, 30 couplets font court, toutes répondant exactement à la définition donnée pour le pardon de Saint-Pol-de-Léon ou par Marie de France : un conte, une histoire survenue vraiment le plus souvent,

Les contes que jo sais vrais,

les contes que je sais être vrais, dont on a fait un lai, nous disons *gwerz* en breton moderne. C'est là le même processus traditionnel et je doute fort que les différences soient bien grandes entre l'époque de Venance Fortunat et la Chrotta bretonne, et celle de Gilles Servat :

La voilà la Blanche Hermine
Vive la mouette et l'ajonc...

La gwerz est un genre qui se rapproche de très près de ce que nous savons du lai primitif. Le propos, ici encore, est le même.

Ce que nous venons de dire et ce que nous avons précédemment écrit à propos du Lai de l'Aubépine nous amène à conclure d'une part à la très grande créativité de l'Assemblée traditionnelle des Bretons, encore appelée pardon, *fest-noz* et *fest-deiz*, d'autre part à l'existence au cours des siècles d'une incroyable richesse de thèmes littéraires, non moins que d'interprétations et de broderies à leur sujet, une véritable littérature bretonne dont toute l'Europe a bénéficié jusqu'au jour où, sous l'influence étrangère, elle fut amenée à se replier sur elle-même pour survivre.

Nous pensons pour notre part qu'en breton comme dans cette langue française héritière du roman, la Gwerz de la CRS 13 et la Gwerz de Plogoff, les chants de Glenmor, de Gilles Servat, la harpe de Stivell, l'orchestration de Dan ar Braz et tant d'autres manifestations modernes ont pris le relais dans notre monde contemporain et ont marqué l'ouverture nouvelle de cette tradition orale sans doute millénaire.

XIV QU'EST-CE QUE LE GRAAL ?

64. LE GRAAL APPARAÎT

D'abord, le rituel de Chrétien de Troyes

La Quête du Graal apparaît avec Robert de Boron, à la fin du XII^e siècle. Non que le Graal lui-même n'ait été connu avant. Mais la notion d'une recherche, voire d'une conquête par le détour de multiples aventures, ne figure pas dans le Conte du Graal de Chrétien de Troyes, premier texte à en parler et dernier ouvrage de son auteur. Ce récit, il est vrai, est resté inachevé et cette interruption serait due à la mort du conteur. L'on ne sait donc ce que Chrétien comptait insérer à la suite, mais la description qu'il nous a laissé, ne laisse pas entendre que la nécessité d'une quête s'imposât.

Mais de quoi s'agit-il? Avant toutes choses, disons que l'origine du mythe consiste en une sorte de spectacle, ou de rituel, qu'offre à Perceval le roi Blessé. L'ordonnance nous en est rapportée de façon précise, sans toutefois que la nature de la chose nous soit clairement représentée,

Car le graal de Chrétien est un objet, peut-être un instrument ou une pièce d'argenterie, qu'un préposé porte dans une sorte de liturgie, mais dont on ne saurait dire exactement l'usage ni la conformation. En revanche, on apprend la matière dont il est constitué, l'or et les pierres précieuses qui y sont serties. Il répand une clarté qui éclipse toutes les lumières, comme le soleil ou la lune, à leur lever, font pâlir les étoiles.

En tête du cortège marche un homme. Il tient une lance à la pointe de laquelle perle une goutte de sang. Viennent à la suite deux jeunes gens tenant des chandeliers d'or, décorés d'émaux, sur chacun desquels sont fixées dix bougies. Derrière eux, le Graal, aux mains d'une jeune fille très belle et très élégante. Enfin, après celle-ci, une autre ferme la marche, avec, en mains, un tailloir d'argent.

La scène est jouée sans un mot d'explication devant le spectateur dont on attend l'ébahissement ou du moins, sans le dire, le questionnement. Quatre personnes jeunes, deux de chaque sexe, la composent, avec cinq objets principaux: une lance de métal blanc, deux chandeliers d'or et d'émail avec leurs vingt bou-

gies, un «graal» en or, un tailloir en argent. Ajoutons un cinquième élément, d'une autre catégorie, le sang qui coule, et un sixième, une autre arme, l'épée, qui a été donnée précédemment à Perceval par le roi.

La figure ainsi formée par la procession des porteurs est la suivante :

*
* *
*
*

Si l'on y prend garde, l'on s'apercevra qu'il s'agit là d'une croix latine, mais aussi et tout autant de la figure que les géomanciens, ces devins bien connus du moyen âge, appellent la Fortune majeure. Le symbole n'est donc pas obligatoirement à interpréter dans un sens chrétien.

Mais qu'est-ce qu'un graal?

Deux des objets nécessitent d'emblée un commentaire explicatif, que l'auteur ne nous donne pas : c'est le tailloir et bien évidemment le graal. Le premier des deux mots peut représenter deux choses passablement différentes, soit la partie supérieure d'un chapiteau, soit un plateau de bois ou de métal destiné à couper la viande. Etant donné l'ambiance de début de repas, la seconde interprétation paraît la plus vraisemblable, et cela d'autant plus que la matière en est l'argent.

Quant au graal, nous entrons ici dans une discussion qui ne cesse de faire rage depuis sept cents ans. D'emblée et pour la même raison qui nous a incliné, pour le tailloir, à voir ici un service de repas, la solution la plus vraisemblable à nos yeux consiste à reconnaître dans ce terme, comme l'ont fait la plupart des experts en moyen français, une forme muée de *gradal*, en latin *gradale*, sorte de plat. Pour plus de précisions à cet égard, voici résumés et traduits différents articles du Dictionnaire de latin médiéval de Du Cange qui entrent dans notre propos :

- *Gradale*: sorte de plat (*catini species*. Voir *Catinus* = écuelle de terre, plat, mais particulièrement creuset), pour *Grasale*. Voir *Gradalus*.
- *Gradalis*: vase de table
- *Gradalus*: vase de table, sorte de plat (*catinus*), pour *Grasalus*. Voir *Graletus* et *Grasala*.
- *Graletus*: (en Dauphiné), plat sans bord.
- *Grasala*, *grasale*: sorte de vase de bois, de terre ou de métal, de sens différents. Il peut s'agir en effet d'un vase rond, plus large et moins profond, fr. jatte, et pour une espèce de plateau ou de plat (*catinus*) à l'usage de la

table. C'est notre plat, encore appelé *Grasal* et *Greil*, le même que *Gabata* (plat à viande).

L'un des exemples donnés en français par Du Cange, à l'article *Grasale*, est assez surprenant. Il est tiré des Assises de Jérusalem, au chapitre 289 et dit textuellement ceci : *Toutes les escuelles et les Greaus, en que il (le seneschal) aura servi le cors dou roy dou premier mès, doivent être soues*, autrement dit en français contemporain : Toutes les écuelles et les plats (*graal*, pluriel *greaus*) dans lesquels le sénéchal aura servi le corps du roi du premier mai, doivent être... Le sens du dernier mot nous échappe et les dictionnaires ne fournissent pas ici de sens satisfaisant.

Mais le texte, même ici incomplet, est bien curieux. Les Assises de Jérusalem font allusion en effet à un service très particulier où les gréaux sont utilisés pour présenter aux convives le corps d'un prince, appelé roi du premier mai. Il est évident qu'il ne s'agit pas là du corps du Christ, la fête du premier de mai n'ayant rien à voir avec la liturgie chrétienne. En revanche, c'est bien la fête celtique de Beltan ou du feu de Bel, telle qu'elle s'est célébrée jusqu'à nos jours en divers points de l'Europe.

L'une au moins des utilisations d'un graal au moyen âge, c'est donc de participer à un rituel non-chrétien, d'origine celtique, en offrant à la manducation des fidèles le corps d'un personnage mythique, le roi de Beltan. Il semble, dès le premier abord, que la cérémonie décrite par le conteur champenois soit en relation avec cette tradition.

Ce qui est remarquable dès maintenant, c'est le rapprochement qu'il est possible de faire avec une phrase, assez inopinée d'ailleurs, qui vient sous la plume de Wolfram von Eschenbach. Le Franconien nous dit, au chapitre 281 de son *Parzival*, qu'Arthur est le « héros de mai » et que les récits que l'on fait à son sujet se déroulent « à la Pentecôte ou durant les mois fleuris de mai ». Le rapport entre Arthur et le rituel de Beltan est ici aussi clairement énoncé qu'ailleurs la relation de Dyonisos et de la tragédie grecque.

Cette assimilation du règne et du personnage d'Arthur aux fêtes traditionnelles de mai vient donc ici en écho du texte des Assises de Jérusalem et tendrait à faire admettre que le Graal est le plat où l'on sert aux participants du rite le corps d'Arthur.

Chrétien de Troyes ne nous dit pas ce qu'il y a dans le graal, et nous le regrettons. Toutefois la démonstration du service accompagne manifestement un repas. Dès que le cortège s'est retiré dans une autre pièce, le maître de maison ordonne l'installation des tables. L'auteur insiste particulièrement sur la blancheur de la nappe, puis il nous donne le menu : hanche de cerf au poivre chaud, vin clair et ou vin râpeux au choix. Le rôti est découpé sur le tailloir d'argent et rien

n'indique que ce ne soit pas celui de la procession, tandis que le graal, découvert, passe et repasse à chaque plat.

Notre auteur, à défaut de nous renseigner sur le graal proprement dit, ne manque pas cependant de le mettre en rapport avec un repas où est servi du cerf. Etant donné l'importance de cet animal dans toute la tradition arthurienne et en particulier la fréquence de la chasse au cerf, la relation ne peut être fortuite. L'ostension du graal s'accompagne de la manducation de la chair de cerf: ne s'agit-il pas là aussi de ce corps du roi du premier mai que le graal est destiné à servir, si l'on en croît les Assises de Jérusalem?

Cela va d'autant plus loin, qu'un jour viendra, pas très éloigné, où Robert de Boron, ou l'auteur qui se cache sous ce nom, christianisera la légende et remplacera le cerf dans l'assiette par le corps et le sang du Christ, gages eux aussi de résurrection selon la croyance chrétienne. Nous aurons bientôt l'occasion de pénétrer plus avant dans ce Mystère du Cerf, à propos du Château même du Graal.

Le roi Grallon serait-il le père du Graal?

L'étymologie du mot *gradal* cependant n'est pas certaine. On a placé le mot dans la famille du français *gré*. Ce terme, d'origine celtique, reparaît dans le breton *grad*, que nous retrouverons au sens de «grâce». Le gradal serait un plat où l'on se sert à son gré, peut-être à son choix, selon que l'on envisage la quantité – ce serait un vaste plat –, ou la diversité – ce serait un buffet multiservice –.

Nous ne pouvons pas éviter, en tous cas, d'affronter le redoutable problème, que d'autres ont suscité avant nous, d'une relation possible entre le Graal et le roi Gradlon.

Nous avons parlé de ce personnage très connu en Bretagne Armoricaïne, cité par Chrétien de Troyes parmi les vassaux d'Arthur et nous avons montré comment relevaient de lui, ainsi que de son frère Guyomarc'h, les territoires de l'Extrême-Occident, le Finistère actuel. Outre l'existence historique de plusieurs rois du nom de Gradlon dans la région de Quimper, il nous faut mentionner la légende, indépendante de la tradition arthurienne, du moins dans sa forme moderne, de la submersion de la Ville d'Ys, où régnait Gradlon. Rappelons aussi le lai anonyme qui contait au XII^e siècle, les relations de Grailent Muer, évidemment le Gradlon Meur du Cartulaire de Quimper, avec une demoiselle de l'Autre Monde.

Le nom de ce roi, dont les formes tant romanes que latines, sont nombreuses, évoque cependant par la plupart d'entre elles le graal ou gradal. Qu'il s'agisse

de l'élément Grail, Graisle, Graille, Gresle qu'on lit dans les manuscrits d'Erec et Enide, où du Gradilonus de la Chronique de Saint-Brieuc, des Gradelon, Gradlon, Grallon des textes romans et français, partout nous nous retrouvons confrontés à l'analogie existant entre le graal et le Roi de Quimper.

Les questions donc ne peuvent manquer de venir à l'esprit : l'analogie révèle-t-elle une étymologie ? Gradlon est-il à l'origine du Graal, ou bien l'inverse ? Autrement dit, Gradlon est-il le Roi du Graal, celui que les romans arthuriens appellent le Roi Pêcheur, ou encore Pellès, sinon l'un de ses parents ? Nous ne pouvons dès maintenant répondre à toutes ces interrogations et il nous faudra pour y parvenir vraiment avoir éclairé les fondations mêmes du Château du Graal. Mais déjà il nous est possible de jeter quelque lumière sur le sens du mot et ses implications territoriales.

Où Gradlon nous confronte au Gravier

Que signifie donc Grallon ou Gradlon ?

Grat-lon signifie normalement *plein de grâce* en ancien breton. Le terme *grat*, d'origine celtique, a donné gré en français dans les expressions « de bon gré », « de mauvais gré », « à son gré » etc. En breton moderne on dit *grad* et *leun a c'hrad*, plein de grâce.

L'étymologie, à vrai dire, dans le cadre légendaire qui nous occupe, ne nous satisfait que peu. Outre le fait qu'elle n'apporte rien au sens, le personnage n'y correspond guère : c'est un homme âgé, veuf et sans étalage aucun d'une grâce quelconque. Il n'empêcherait pas évidemment que ce fût néanmoins la vérité des faits, néanmoins ce doute nous autorise à chercher ailleurs.

On peut décomposer le mot en ses trois syllabes Gra-del-on. La troisième devient alors un suffixe analogue à celui d'Avalon ou de Charenton. La première, *Gra*, est une racine celtique, d'origine indo-européenne (en sanscrit, *gravan* signifie la pierre ou le rocher) très employée tant en français qu'en breton, pour désigner la pierre et souvent, plus précisément les cailloux. C'est ainsi qu'appartiennent à cette famille les mots *gravier*, *grève*, *gravelle*. En breton, le dictionnaire de Favereau ne donne d'autre signification à *grae* que « grève », mais il suggère l'étymologie possible des Grées de Haute-Bretagne, ces rochers, généralement superbes et isolés qui se dressent dans la campagne. *Groe* est un cordon de galets ou un tombolo. *Krag* se trouve en toponymie au sens de rochers de grès, ce dernier mot français étant lui-même de la famille.

On aurait pu penser que Crozon, appelé Crauthon et Craozon au XI^e siècle, voisin immédiat de la Ville d'Ys, soit un *Kravodunum*, une Citadelle des Pierres :

pierres levées, si nombreuses jadis dans la région, cailloux des grèves voisines, moellons de murailles dans cette zone stratégique. Une telle étymologie peut difficilement être soutenue cependant, les formes anciennes en –t– et –th– excluant cette possibilité.

Il n'en reste pas moins qu'une forme *crate* existe en toponymie française que Dauzat expliquait sur la base commune **c(r)a*, rocher et un suffixe –*te* : ce serait l'origine de la commune de Cras, dans le Lot, *Crat* en 1324 et *Cratz* en 1351, ainsi que de quelques autres, notamment dans l'Ain et l'Isère. On peut à partir de là reprendre l'étymologie du rocher pour Crozon qui serait bien une Citadelle des Pierres, mais un Cratodunum.

La Grande Muraille du Menez Hom

Cette localisation d'un *Gra* nous amène à parler d'un curieux phénomène toponymique qui s'applique à cette commune et à ses environs. Lorsqu'on vient de Chateaulin par la route qui suit le contour du Menez-Hom, après avoir franchi la vallée de l'Aber, on parvient à un carrefour bordé de maisons qui s'appelle Tal-ar-Groaz. Le nom paraît banal, au sens de « près de la Croix », ou de « en face de la Croix ». Notons toutefois que cette appellation n'est pas coutumière et que nous ne connaissons guère de carrefours ou autres lieux ainsi désignés.

Le passant n'aura sans doute pas remarqué, en suivant l'itinéraire que nous indiquions, qu'il a traversé, juste avant de descendre vers la coulée de l'Aber, un autre Tal-ar-Groaz, qui, lui, n'a pas panneau de localisation. Cela deviendra plus intrigant encore lorsqu'on aura remarqué sur la carte de l'Institut Géographique National, au voisinage de Telgruc, sur l'ancienne voie romaine qui vient de Pentrez, un troisième Tal-ar-Groaz. Trois toponymes, les mêmes, de composition aussi exceptionnelle dans un si petit espace, cela ne manque pas en effet de poser question. En outre ils sont tous les trois situés sur le tracé du chemin antique et comme alignés.

L'on s'intéressera alors plus particulièrement à la syllabe Tal, en se demandant s'il s'agit bien de la préposition *e-tal*, près de, en face de. En fait, le terme signifie « front » et la locution s'entend comme « au front de ». Et s'il ne s'agissait pas d'une notion de proximité, mais tout simplement du mot « front » ou de sa famille sémantique. Il pourrait s'agir par exemple de *Talar* et non de *Tal ar*. Mais que pourrait être ce *talar* ?

Un tel mot existe en breton moderne et sert à désigner le sillon de base d'un champ. Moins connu, l'ancien français *talart* figure dans le Glossaire de du Cange avec la signification d'« endroit élevé et qui va en talus ». L'article renvoie à

la partie latine sous l'article *Taludare*, construire un talus, et *talutum*, talus. Il existe, à notre connaissance, dans la toponymie armoricaine au moins un exemple de l'emploi de ce mot : c'est, à Saint-Malo, le Talart, la digue de mer qui unit la cité à Paramé en séparant le bassin intérieur du port de l'assaut des vagues.

A Crozon, il pourrait donc fort bien s'agir d'un rempart de terre et de pierres qui se serait trouvé dressé entre les divers lieux appelés aujourd'hui Talar-Groaz et dont le sens deviendrait alors la Croix du rempart, en composition ancienne, ou le rempart de la Croix, à la façon moderne. On pourrait même supposer que le mot Kroaz ne soit ici qu'en remplacement de Kraoz(on) auquel cas il faudrait entendre « le rempart de Crozon », soit, comme nous l'avons entendu « le rempart de la citadelle des pierres ».

... ou le rempart de la Ville d'Ys ?

Quoiqu'il en soit, il existe des indications qui permettraient de prolonger le tracé du Talart jusqu'aux abords de l'Île Longue sur la rade de Brest, au nord-ouest, et jusqu'à l'extrémité de la plage de Pentrez, sur la baie de Douarnenez, au sud-est. Les mots français « talart » et « talus », et les mots bretons correspondant *talart*, *talud*, appartiennent tous à la famille du celtique *talos*, breton moderne *tal*, le front, qui peut d'ailleurs acquérir le même sens dérivé. On pense en effet retrouver celui-ci dans Rostellec (pour Ros-talec) et Telgruc (pour Tal-gruc). Rostellec serait la Colline protégée par un front de muraille, Telgruc, la hauteur qui porte le front de muraille. Le grand mur irait ainsi s'achever au-delà de la Lieue de Grève de Pentrez à la pointe de Talagrip ou Talar-grip, les crêtes du rempart.

L'idée d'une telle fortification qui aurait ainsi coupé en deux la presque-île de Crozon, en appui oriental sur la masse énorme du Menez-Hom, se trouve renforcée par l'existence, plus à l'est et au nord des collines appelée Run Bras, Run Bihan et Run Askel, d'un mur ancien longé par un chemin de terre non moins que par la limite des communes de Dineault et de Plomodiern. On l'appelle *Ar vur vein*, sans pouvoir en donner l'origine ni l'époque de ses bâtisseurs : il appartient à ce monde légendaire des constructions hors mémoire. Mais on admettrait volontiers qu'il corresponde à un autre talart, dans un ensemble défensif cohérent autour de la Grande Montagne occidentale.

Revenons à notre Gradlon. Gra-del-on ou Gra-tal-on, pourquoi pas ? L'homme du front de pierres ? l'homme du Talart ? le Talart lui-même, pourquoi pas ? Dans la légende de la Ville d'Ys, Gradlon est celui qui garde les clefs de la Digue de mer. Le jour où elles lui sont dérobées par sa fille Dahud, la cité est engloutie par les eaux. Ce rempart contre l'Océan, n'est-ce pas comme à Saint-Malo, un

Talart ? mais alors, si l'on veut plonger à fond dans le légendaire, notre Talart de Crozon ne serait-il pas le reste du grand Talart dont une partie, son prolongement au-delà de Talargrip, gît maintenant sous la surface de la baie de Douarnenez ? Les « Crêtes du Talart » n'indiquent pas d'ailleurs un terme, mais plutôt un milieu ?

Certes les interrogations se succèdent maintenant, mais n'allons pas trop loin et restons-en à l'immédiatement accessible : le roi Gradlon serait l'Homme du Rempart.

Mais ce rempart est un front de pierres, Gradal, et le Vase que nous évoquions il y a peu, devient donc lui aussi dans ce système d'interprétation, un front de pierres. N'est-ce pas là très exactement ce qu'écrivait Chrétien de Troyes ?

*Li graax qui aloit devant,
De fin or esmeré estoit ;
Pierres precieuses avoit
El graal de maintes menieres,
Des plus riches et des plus chieres
Qui an mer ne an terre soient :
Totes autres pierres valoient
cels del graal sans dotance.*

« Le graal qui allait devant était d'or fin épuré. Il y avait sur le graal toutes sortes de pierres précieuses, des plus riches et des plus chères qui soient sur mer et sur terre. Les pierres du graal, sans aucun doute, valaient toutes les autres. »

Pour Wolfram von Eschenbach, ce sera plus simple encore : le Graal sera la pierre.

Mais Gradlon n'est-il pas lui-même Gratalon, le Talar-Groaz, un front de pierres ? Comme la Vouivre, parente de sa fille la sirène Dahud, ou comme la licorne dont ne manque pas non plus de parler le Franconien, ne porte-t-il pas au front l'escarboucle ?

Si nous ne pouvons encore conclure, car il nous reste encore bien des découvertes à faire, il n'en reste pas moins que dès maintenant un lien organique nous paraît exister entre le Roi Gradlon, le graal aux pierres et de ce fait une référence à la Pierre par excellence le roi Arthur.

A cela s'ajoute l'analogie mythique entre la Ville d'Is, cité de Gradlon, et la Gaste terre du Roi Blessé. Les deux pays sont de l'Autre Monde, les deux hommes sont de vieux seigneurs solitaires. La contrée environnante, dans un cas, est engloutie, dans l'autre est dévastée. Mais un jour le Graal sera reconnu et la

terre retrouvera sa force créatrice. Un jour aussi, la Ville d'Is resurgira des eaux et retrouvera son pouvoir politique. De même, un jour le roi Arthur reviendra d'Avallon pour reprendre ce même pouvoir et donner la victoire aux Bretons.

On peut se demander si l'ensemble du mythe n'est pas, entre autres données symboliques, l'explication sacrée de l'éclipse de la Bretagne sur la scène du monde. Le Graal n'est-il pas comme le sceptre, non pas anéanti, mais occulté et comme englouti?

65. LE GRAAL DE WOLFRAM VON ESCHENBACH

La procession du Graal, autre version

La présentation du Graal chez Wolfram présente quelques différences avec le récit de Chrétien de Troyes. On y trouve beaucoup plus de monde : 26 personnes dont un homme, en tête, l'écuyer, qui porte la lance d'où s'échappe le sang en suffisante abondance pour couler jusque sur la main et dans la manche, puis 24 dames ou demoiselles, enfin la reine qui ferme le cortège en portant le Graal « branches et racines ».

On compte rien moins que seize luminaires divers, en outre sept objets, deux couteaux et quatre socles d'ivoire sur lesquels on disposera un plateau d'hyacinthe de manière à constituer une table.

L'écuyer franchit la porte en bondissant, provoquant par sa venue, des pleurs et des cris. Il fait le tour de la salle et sort d'un bond, comme il est entré. Les lamentations cessent alors. Vient alors le cortège proprement dit qui passe, semble-t-il, par une autre porte.

- * L'écuyer porte la lance

- ** 2 jeunes filles aux chandeliers d'or
- ** 2 dames aux 2 socles d'ivoire

- ** } 4 dames aux grands cierges
- ** }
- ** } 4 dames portant 1 table d'hyacinthe grenat
- ** }

ARTHUR, ROI DES BRETONS D'ARMORIQUE

- * * } 4 demoiselles aux flambeaux
- * * }
- * * } 2 dames aux couteaux

- * * }
- * * }
- * * }

- * La reine porte le Graal

Le Graal chez Wolfram von Eschenbach

Chez Wolfram, le Graal est moins défini encore que chez Chrétien, du moins lors de la procession initiale. La reine Repanse de Schoye porte sur un tissu vert émeraude «la quintessence de toutes les perfections du Paradis, une chose qui était à la fois racine et branches. Cet objet s'appelait le Graal et il dépassait tout ce qu'on pouvait souhaiter sur terre». Voilà qui laisse rêveur, mais le rêve qui naît, s'oriente plutôt vers quelque plante sacrée dont la consommation serait susceptible d'apporter le bonheur le plus absolu. Mieux que le pavot en somme...

Bien plus avant dans le récit, nous lisons que Parzival, parvenu auprès de l'ermite Trevrizent, à la Fontaine Salvatsche, va apprendre de lui les secrets du Graal. Si Wolfram ne nous les a pas enseigné plus tôt, nous dit-il, c'est parce que son maître Kyot lui a demandé de se taire à ce sujet jusqu'à ce point de l'aventure.

Ce qu'apprendra Parzival, le moment venu, c'est d'abord que le Graal fait l'objet d'une garde vigilante de la part de chevaliers aventureux, baptisés templiers sans qu'on sache très bien pourquoi, dans une demeure appelée Montsalvaesche. Mais la révélation majeure, c'est que ces vaillants reçoivent une nourriture bien particulière, puisqu'elle est constituée par une pierre *qui est en son essence toute pureté* et qu'on appelle «lapsit exillis». Son autre nom, c'est le Graal.

Elle est caractérisée par de notables propriétés.

En tout premier lieu, c'est à elle que le phénix doit de renaître de ses cendres et d'effectuer sa transmutation. Mais aussi elle retarde la mort, en conservant la jeunesse: celui qui la voit ne mourra pas avant la fin de la semaine suivante, au plus tôt. Celui qui la contemple conserve la vie tant que cela dure, fût-ce 200 ans et durant ce temps, il conserve la forme, l'âge et l'aspect qu'il avait au moment où il l'a rencontrée. Remarquons qu'il s'agit là de la tradition la plus pure concernant le Cerf.

En second lieu, le Graal nourrit ceux qui le servent. Il leur apporte mets et boissons, les meilleurs parmi toutes les productions de la terre. Particulièrement, elle fournit le gibier, entendu comme viandes et poissons de toute sorte. Cette vertu toutefois lui est donnée par la descente, chaque Vendredi-Saint, d'une colombe qui y dépose une hostie blanche.

La nature de la colombe comme de l'hostie n'est nullement précisée. Mais étant donné la date considérée, on peut penser qu'il s'agit du Saint-Esprit, apportant, le jour anniversaire de la Crucifixion, le corps du Christ transubstantié.

Enfin une autre particularité de la pierre merveilleuse est de connaître par avance le nom des enfants qui, plus tard, devenus adultes, se mettront à son service. Elle affiche une fois pour toutes le renseignement sur sa partie supérieure et l'effacement ensuite est automatique.

La garde du Graal est donc assurée par une communauté d'hommes et de femmes, exempts de péché et promis à la vie du Paradis. Elle fut d'abord le fait de cette catégorie d'anges qui ne voulurent pas prendre parti dans la lutte entre Lucifer et la Trinité et se virent ainsi écartés de la gloire divine sans toutefois subir la condamnation des pervers.

Wolfram était-il un alchimiste ?

Une telle description du Graal et de ses effets ne laisse pas de susciter une interrogation : ne s'agit-il pas ici de l'une des premières mentions dans la littérature, de la pierre philosophale ? Les érudits en matière d'Alchimie ne manqueront pas de reconnaître bien des traits communs à l'un et à l'autre. Certes il n'est pas question d'or, ni de transformation en ce métal, mais la toute pureté de son essence correspond bien pour le *lapsit exillis* à la pureté absolue qui est celle de l'or. Par ailleurs, le symbolisme du phénix appartient au domaine de l'Alchimie, il en est même l'expression majeure.

La pérennité de la vie et la conservation de la jeunesse, qui se relie à la notion celtique de la Terre des Jeunes, le *Tir na Nog* irlandais, rejoignent également l'une des données fondamentales de la connaissance en matière de transmutation somatopsychique. Six siècles après Wolfram, le Comte de Saint-Germain entrera dans la légende du monde occidental comme l'alchimiste qui ne meurt pas et conserve sa forme corporelle.

La communion par le gibier, alors que l'hostie même est déposée mais non consommée elle-même – simplement, elle permet à la pierre d'engendrer la chair – rappelle plutôt le rôti de cerf de Chrétien de Troyes, et par là le rôle divin de Cernunnos, ou le poisson merveilleux de saint Corentin qui nourrit le

roi Grallon et sa cour. Le cerf et le poisson apparaissent avec un sens analogue dans le *Traité de la pierre philosophale* de Lambsprinck, dont le texte allemand, publié à Francfort en 1625, daterait du XVI^e siècle. Sur la première figure, deux poissons représentent, nous dit la légende, l'âme et l'esprit. Le cerf et la Licorne jouent le même rôle dans la scène de la troisième gravure.

Vers 1210, lorsque paraît le Parzival de Wolfram, l'Alchimie européenne n'en est apparemment qu'à ses débuts. Il n'y a guère plus de cinquante ans qu'un certain Robert de Castre, sans doute un anglo-normand de Chester, en 1142 exactement, a traduit de l'arabe un texte rapportant l'initiation à l'alchimie de Khalid ibn Yezid, mort en 704, par un chrétien « romain », Morienus, disciple de Stephanos dans l'Alexandrie du VII^e siècle. Cette rencontre aurait en son temps marqué le début de l'alchimie arabe, mais son authenticité n'a pu être démontrée. Rien ne prouve en outre l'existence d'un texte arabe préexistant à la « traduction » qui en aurait été faite. Mais en tout état de cause, le récit de Robert de Castre est tenu, lui, communément, comme le commencement de l'alchimie occidentale.

Ceci mérite d'ailleurs quelques commentaires. Morienus, romain, c'est-à-dire occidental à Alexandrie, porte un nom très celtique. Morien, forme d'évolution de Morgen, figure assez souvent dans les textes gallois du moyen âge. Quant à Khalid, pour arabe qu'il soit, il ressemble étrangement à Kaled, le dur, le Celte, tel ces Caletes qui ont donné leur nom au Pays de Caux.

Curieusement, le premier alchimiste européen connu est un Celte, l'irlandais Michael Scot, mort à 60 ans en 1235, auteur d'un *Ars Alchemiae* où il aurait assimilé son art à la magie. Il était bien connu de Dante

*Quell'altro, che nè fianchi è così poco,
Michele Scotto fu, che veramente
delle magiche frode seppe il gioco,
« Cet autre, qui dans les flancs est si maigre,
Fut Michel Scot, qui vraiment
Des fraudes magiques connut le jeu. »*

Ce Scot (1175-1235) avait séjourné à Tolède en 1217 et appris l'arabe à cette occasion. Archevêque de Cashel en Irlande en 1224 et visiteur alors de l'Italie, il est le contemporain exact de Wolfram von Eschenbach, né vers 1170 et décédé vers 1220. Or selon ce dernier auteur, la première version du Graal aurait été découverte par Kyot précisément à Tolède dans un manuscrit abandonné.

Les planches de l'*Opus medico-chymicum* de J.D. Mylius, qui regroupe quel-

ques centaines d'alchimistes européens ou prétendus tels, fait figurer parmi eux Michaël Scot certes, mais aussi les philosophes irlandais Duns Scot (XIV^e siècle) et Jean Scot Erigène (IX^e siècle). On y trouve aussi, il est vrai, le dieu gaulois Belenos sous sa forme latinisée de Belinus.

L'iconographie postérieure de l'Alchimie réserve des surprises en matière de celticité. C'est ainsi que le fameux dieu au triple visage, bien connu de l'antiquité gauloise et repris par la théologie chrétienne pour figurer la Trinité se retrouve en alchimie pour symboliser les triplicités de cet art, et parfois, ce qui est le comble, sous la plume d'un musulman. On rencontre cette figuration de la Triade notamment dans un ouvrage hollandais du XIV^e siècle, le *Bouc der heimelicheden van mire vrouwen alkemen* de Constantinus et dans les *Opera medicinalia* d'Al Razi au XV^e siècle. On la trouvera aujourd'hui reproduite dans l'Alchimie de van Lennep.

Un symbolisme analogue ressort des trois jets d'eau à la fontaine, qu'on trouve associé au Triple Visage dans le *Traité sans titre* de la seconde moitié du XVI^e siècle, mais ce qu'on n'a guère remarqué, c'est que ces trois colonnes rigides figurent exactement le Tri bann, les trois rayons de lumière repris par le gallois Edward Williams au XVIII^e siècle dans le cadre du druidisme rénové.

Le développement de l'Alchimie occidentale au XII^e siècle, en même temps que la première apparition de la pierre en place de l'élixir dans la littérature de cet ordre, dans les mêmes dates que la tradition arthurienne et les quelques remarques que nous venons de faire, imposent une réflexion sur les relations entre l'une et l'autre. On s'aidera du fait que tout au long de leur histoire en Occident depuis 1142, textes et illustrations des ouvrages alchimiques ignoreront superbement le monde et les traditions arabes et ne montreront qu'un symbolisme ouest-européen à base naturelle, végétale, animale et minérale. La référence antique de l'Alchimie médiévale et moderne sera alexandrine, grecque et parfois tenue pour égyptienne : je veux parler d'Hermès Trismégiste, dans lequel on veut voir le dieu Thot. Ce Trois fois Grand cependant évoque plutôt le dieu au triple visage dont nous parlions à l'instant et cet Hermès, ainsi décrit, paraît la traduction du « Mercure » gaulois, c'est-à-dire Lugos.

La Pierre

La Quête du Graal, comme Wolfram von Eschenbach l'avait bien perçu, est constituée par la recherche de la Pierre. Il me semble que nous sommes proches ici du Château du Graal. Nous sommes au pied de Kastel Gibel, la Forteresse de la Cuve, et cette cuve quasi mélusinienne ne peut être autre que le Vase et

le Chaudron du Dagda. Ici aussi la Pierre de Fal de la tradition irlandaise, l'Art Kellen de Huelgoat, le Tailloir de Chrétien de Troyes se rejoignent.

Nous avons montré ailleurs que le mégalithe est présenté par la tradition comme la forme d'éternité de l'être humain, le menhir étant considéré comme un homme, ou une femme, pétrifié. Le pouvoir de pétrification, c'est-à-dire d'*éternisation* est, pour les Grecs le fait de Méduse, la Reine qui opère à l'Occident du Monde. Nous l'avons rapprochée d'Ahès qui siège au milieu des pierres sur le Kastel Gibel. L'Europe occidentale ne connaît pas de plus beau site naturel de pierres que le Chaos de Huelgoat et ses environs. Elle ne connaît pas de plus beau site de pierres levées que les Alignements de Carnac, à 115 kilomètres de Huelgoat et en pleine Bretagne également.

Ce pays apparaît donc comme le double lieu de la Mort et de l'immortalisation. L'on a déjà déjà remarqué le premier de ces pouvoirs. Nulle part ailleurs qu'en Bretagne, le culte de la mort et de l'Autre Monde n'a été plus développé, et il paraît bien avéré que cette terre ait été dans la mythologie européenne comme l'embarcadère d'ici vers l'Autre Monde, le port des barques de pierre qui conduisent dans l'ailleurs. C'est bien de cela qu'il s'agit ici aussi : devenir pierre, c'est entrer dans sa maison d'éternité, c'est s'accorder la possibilité de demeurer *dieu parmi nous*, tout en participant du domaine des divinités.

Le menhir est ainsi l'ancêtre qui, bien que parti vers l'Autre rive de la mer, a survécu en sa forme de pierre au milieu de ses lointains arrière-petits-enfants.

Arthur, la Pierre, qui d'Avalon revient et d'ici rejoint Avalon, est le Menhir planté sur la terre de Bretagne et la quête de la pierre, c'est la recherche d'Arthur, c'est-à-dire de l'éternel.

Le Graal, nous l'avons vu, est lié au cerf et le cerf est cet animal de Cernunnos qui symbolise le renouvellement et l'éternité de la vie sous la transmutation des apparences.

On remarquera combien nous sommes proches ici de l'Alchimie et de sa pierre philosophale. Celle-ci serait-elle l'héritière au XII^e siècle où elle apparaît dans la littérature, des traditions celtiques sur la transformation ? La pétrification par l'art d'Ahès serait-elle à l'origine de la transmutation en or ? Et toute cette affaire de métaux ne serait-elle pas sortie de la minière de Huelgoat ?

Il serait bien imprudent de répondre à ces questions, alors que tout juste, nous les posons. Mais il y a là certainement matière à réflexion pour les chercheurs de l'avenir.

66. LE GRAAL A-T-IL ÉTÉ CHRISTIANISÉ ?

La question, bien que maintes fois posée est encore aujourd'hui débattue, faute sans doute d'avoir fait la part exacte de ce qui est chrétien et antérieur au Christianisme, ou comme le dirait mieux le Haut Livre du Graal, de ce qui appartient à la Nouvelle Religion et de ce qui relève de l'Ancienne.

Nous avons, notamment à propos du Graal, mais aussi de l'être même du « roi » Arthur, commencé à distinguer ce qui fait partie du fond archaïque. Nous entendons maintenant reprendre l'essentiel des cultes impliqués dans la mythologie arthurienne, celui de la pierre et celui du Cerf, et voir ensuite en quoi a consisté l'apport ou mieux l'adaptation opérée par les Chrétiens sur ce fonds, enfin préciser aussi de quels Chrétiens il s'agit dans cette affaire.

Le Cerf du Mort

Le rôle du Cerf apparaît capital et la chasse au Cerf blanc est un motif réitéré dans tout le cours des romans arthuriens. Il rejoint ainsi des faits de folklore comme la Chasse Artus ou des coutumes traditionnelles comme la Chasse à courre et ses rites, mais aussi des croyances antiques, voire préhistoriques, aisément identifiables.

La première apparition d'un rituel du cerf en Armorique remonte à la période mésolithique, soit à quelques sept mille ans de nous. En 1928, Marthe et Saint-Just Péquart mettaient au jour dans un kjökenmöding de l'îlot de Tevieg, situé à quelques encablures de la côte occidentale de la presqu'île de Quiberon, plusieurs sépultures, accompagné d'un matériel lithique important et datant incontestablement de cette époque antérieure à l'érection des mégalithes dans le pays. L'une d'entre elles, disposée sous les restes d'un foyer, laissait apparaître des bois de cervidé engagés sous une dalle de 60 cm de long. *Après avoir soulevé la pierre avec précaution, devaient écrire peu après les archéologues, nous avons remarqué que ces bois s'enfonçaient plus profondément encore dans la couche géologique et les dégarnissant, nous avons constaté avec surprise que les ramures en question reposaient directement, et disposées comme une sorte de couronne, sur un crâne humain.*

Le crâne appartenait à un squelette en bon état de conservation qu'avoisinait un second, l'un et l'autre porteurs d'un collier de coquillages. Il reste de cette découverte, outre le récit des auteurs, deux photographies publiées qui montrent très clairement la disposition des ramures et des ossements.

La campagne de 1929 sur le même site amena de nouvelles trouvailles, mais, à la déception des fouilleurs, aucune nouvelle sépulture sous bois de cerf. Ils en

conclurent que ce rituel était réservé à des personnages socialement importants ou particulièrement remarquables, comme de grands chasseurs.

En 1931 cependant, Marthe et Saint-Just Péquart s'intéressèrent au passé de l'île de Hoedic, à côté de Belle-Ile et y poursuivirent leurs travaux sur trois années, jusqu'en 1933. Sous une dune, ils avaient en effet établi l'existence d'un kjökenmöding du même âge que celui fouillé à Tevieg, contenant également des sépultures d'époque mésolithique. Quatre d'entre elles, appelées F, H, J et K, possédaient des bois de cerf comme à Tevieg. F en avait trois pour deux squelettes, H en avait six pour un seul corps, J six pour un adulte et un enfant, K cinq pour un seul cadavre.

La description de la tombe K à cet égard précise bien l'aspect général de ces sépultures. *Selon le rite en usage à Hoëdic, le crâne repose sur deux ramures, l'une débordant à droite, l'autre à gauche, toutes deux auréolant la face de leurs andouillers et enveloppant les deux épaules. Deux autres ramures disposées le long du buste complètent ce curieux encadrement. Enfin, dans l'angle formé par la cuisse et la jambe droite se trouve une cinquième ramure présentant cette particularité que les andouillers en ont été coupés. La vue de cet objet donne assez l'impression de « cassette », arme ayant appartenu au défunt et que l'on aurait à ses côtés déposés dans la tombe.*

Remarquant qu'à Hoedic les bois de cerf encadrent le squelette, tandis qu'à Tevieg ils en couronnent le crâne, Les auteurs de ces découvertes concluaient leurs travaux, en affirmant qu'à leur point de vue, *l'inhumation à bois de cerfs, bien que ne s'appliquant qu'à un certain nombre d'individus privilégiés, s'affirme comme une coutume d'ensevelissement constante à l'époque mésolithique.* Il eut été bon d'ajouter, mais ils le sous-entendaient certainement : en Armorique.

Les deux archéologues restaient très discrets sur l'interprétation qu'on pouvait donner de leur découverte. Ils se contentaient d'évoquer le rang social des personnages ainsi inhumés, leur éventuelle qualité de chasseur, mais se gardaient de voir dans ce comportement une attitude religieuse quelconque. C'est pourtant immédiatement à cela que nous pensons aujourd'hui, mais, il est vrai, compte tenu du progrès de nos connaissances en matière d'histoire des religions et d'inconscient collectif.

L'animal qui nous occupe a toujours frappé l'imagination des hommes par la curieuse propriété, à l'instar des serpents qui muent, de perdre chaque année sa ramure et de la voir repousser. C'est évidemment la raison pour laquelle la peau des couleuvres et les bois de cervidés sont devenus symboles de mort et de renaissance, imitant en cela le cours de l'année qui ramène le printemps à la suite de l'hiver.

Il est peu probable que cette particularité ait échappé à ces chasseurs qu'étaient les hommes du Mésolithique armoricain. Placer de tels emblèmes, comme un linceul, dans une tombe, sur un corps mort, n'est-ce pas réunir la notion de mort et l'image du cerf, c'est-à-dire évoquer irrésistiblement la croyance en la renaissance ?

Si celle-ci ne remonte plus loin, ce qui ne peut se déterminer, mais reste toujours possible, nous considérerons qu'elle date dans notre pays, jusqu'à plus ample informé, du Mésolithique.

Nous n'en avons pas d'autre trace jusqu'à l'apparition du Cerf dans la statuaire gauloise. On le trouve en effet accompagnant la divinité de Cernunos sur la stèle de Paris. Le dieu est un personnage chthonien, un maître des enfers et son animal préféré, en compagnie d'ailleurs d'une autre bête à cornes, le taureau, appartient lui aussi à cet univers souterrain ou ultramarin.

La tradition celtique, semblable en cela à bien d'autres, ne sera-ce qu'à celle de l'Égypte antique, plaçait à l'Occident le séjour des en-allés de ce monde. Là encore un symbolisme élémentaire, celui du soleil, était en jeu : puisque l'astre du jour s'en va le soir dans des demeures occidentales et renaît le matin d'un accouchement oriental, les morts, pour renaître, partent vers l'ouest et se retrouveront ainsi un jour à l'est.

L'Occident, en breton contemporain, se dit toujours Kornog et le vent de noroît Kornaoueg. On retrouve la famille sémantique des Cornes, analogue en celtique et en latin, et le nom voisin du dieu Cernunos. Nous avons proposé déjà de voir dans le moderne Kronan, qui désigne tant le Menez Kronan de Brasparts que la ville de Locronan que domine le sommet de Plas-ar-C'horn, le lieu de la corne, l'héritier linguistique de Cernunnos, affecté d'un vocalisme différent et d'une simple métathèse.

Les implications folkloriques du cerf et des cornes abondent dans toute l'Europe. La chasse à courre, disions-nous est restée bien vivante, autant que les courses de taureaux et les mises à mort dans les arènes méditerranéennes. En Bretagne, la légende du Cerf blanc ou de la Biche blanche a persisté dans le légendaire et dans l'hagiographie. Cela suppose l'importance millénaire de l'animal et la profonde résonance qu'il suscite dans l'inconscient collectif.

Si nous revenons donc maintenant à notre tradition arthurienne, nous pouvons constater l'omniprésence du cerf. Non seulement, il fournit le menu du Graal dans le Perceval de Chrétien de Troyes, mais il est, à plusieurs reprises, dans Erec et Enide, dans le Merlin et ailleurs, l'objet de la Chasse merveilleuse.

L'on peut donc dire qu'avec la Pierre, le cerf est le centre du symbolisme des romans bretons. Il convient donc d'entendre ce qu'on veut nous signifier par là.

Cette Légende est centrée toute entière sur le culte de la Pierre, qui matérialise l'éternité de la vie, et sur celui du Cerf, qui en rappelle, à travers les morts et les renaissances, les métamorphoses successives.

La Pierre, Wolfram nous le dira sans ambages, est à la fois nourriture et agent de la transmutation, elle fait renaître le phénix de ses cendres, elle procure toute sorte de gibier. On la voit ainsi en relation avec l'Alchimie et avec le sens profond de la tradition arthurienne. Si Arthur nous apparaît comme le dieu de la pierre et non l'Ours ou le Guerrier, ce n'est pas sans raison. Faire venir son nom d'Art, le rocher, c'est l'identifier aux gemmes qui ornent le Graal chez Chrétien, à la Pierre qui est le Graal chez Wolfram, aux mégalithes, notamment à ceux que Merlin transporta d'Irlande et qui forment le Cercle de Stonehenge, aux écueils qui défendent la côte bretonne, à la pierre philosophale qui se manifeste dans l'alchimie pour la première fois au XIII^e siècle.

L'essentiel de la croyance celtique se trouve donc dans ce double symbolisme de la Pierre et du Cerf et nous comprendrons mieux maintenant comment cette intuition de l'Univers a attiré à elle ce que nous appelons la christianisation. En fait, elle a repris dans la foi chrétienne les termes par lesquels elle traduit la Résurrection et nos relations avec l'Autre Monde.

Au commencement était Lug

Il est temps maintenant de découvrir comment s'est introduit dans la légende arthurienne ce vocabulaire chrétien. En tout premier lieu, j'inviterai donc le lecteur à se pencher sur les premières lignes de l'Évangile de saint Jean, celles que le moyen âge européen a écouté avec passion et qui ont fait couler tant d'encre : ne sont-elles pas encore l'objet de la méditation de Faust dans sa recherche de l'Œuvre ?

*En arkhè èn ho Logos, kai ho Logos èn pros ton Theon, kai theos èn ho Logos...
Kai ho Logos sarx egeneto...*

*In principio erat Verbum et Verbum erat apud deum et deus erat Verbum... Et
verbum caro factum est...*

Mettons-nous à la place des premiers des Occidentaux qui entendirent ces mots. Pour les gens de langue et de culture celtiques, ce Logos qui était dans le principe, près du dieu et dieu lui-même, ressemblait étrangement à leur divinité majeure, le protecteur de Lyon, de Loudun, de Leyde et de bien d'autres hauteurs fortifiées, celui qu'on désignait sous le nom de Lugos, prononcé Lougos.

Et cela d'autant plus que ce nom signifiait la lumière en celtique et que l'évangéliste écrit plus loin : *En autô zoè èn kai hè zoè èn to phôs tôn anthropôn... En to*

phôs to alèthinon... En lui était la vie et la vie était la lumière des hommes... Il était la lumière, la vraie... Pas de doute pour les esprits les plus simples ou les plus pragmatiques : ce Logos dont on leur parlait n'était autre que le dieu Lug et de l'un et de l'autre irradiait évidemment une même lumière. Traduisez : *En to phôs to alèthinon*... en celtique et vous obtiendrez un double sens : C'était Lugos, Lugos lui-même...

Il n'est pas sans intérêt de remarquer que l'un des fondateurs du néo-druidisme au XVIII^e siècle, le gallois Edward Williams, dit Iolo Morgannwg, rapportait – de tradition ou de lui-même, on l'ignore – l'origine du monde à un triple rayonnement de lumière qui était aussi Parole. N'est-ce pas là une compréhension de l'analogie du grec Logos et du celtique Lougos ? Curieusement, l'auteur gallois l'appelle Tri bann, ce qui signifie effectivement les Trois rayons, mais aussi, comme on sait, les Trois Cornes de cerf.

Mais poursuivons notre lecture du Prologue. Pour l'Évangéliste, ce Logos-Lougos est devenu chair, *sarx* en grec et *caro* en latin. Bien, mais de quelle chair s'agissait-il ? L'auteur ne le dit pas. Il est néanmoins évident à un celtophone que *Karo*, dès le haut-moyen-âge, *karvos* précédemment en celtique, signifie le Cerf. Du latin au celtique, le saut est vite fait. De même que l'arbre du Paradis Terrestre est devenu un pommier dans le monde occidental, parce que le Pommier étant l'arbre sacré qui ouvre à l'Autre Monde, la poma latine, le fruit par excellence a pris figure de la pomme, de même la chair, *sarx*, *caro*, qu'est devenu le Logos, a pris le sens de la viande de cerf, celle que l'on mange après le sacrifice rituel de l'animal, lors de la Chasse à courre.

Certes la bête aux bois sacrés est plutôt l'attribut de Cernunnos que de Lugos, mais puisque ces gens, venus de si loin affirment que Lugos aussi s'est transformé en cerf, et que, d'ailleurs, rien ne saurait étonner nos Celtes habitués à bien d'autres métamorphoses, il ne suffit que de croire les missionnaires d'Orient... d'autant plus que leur Jésus porte le nom d'un troisième dieu de chez nous, Esus. Voilà une bien belle Triade, même si elle a quelque caractère de nouveauté : Cernunnos, Lugos et Esus !

Les doctes professeurs d'histoire des religions diront peut-être que c'est là tout confondre. Effectivement, c'est bien là tout mélanger, mais nous ne parlons pas ici de théologiens diserts, mais de bonnes gens, et parmi elles, de maints ecclésiastiques sans une lourde formation comme il advient de nos jours. L'on ne peut nier que l'esprit d'un homme ou d'une femme sans complication admet volontiers ce genre d'amalgame. Bien plus, les analogies sont si frappantes qu'on ne peut pas ne pas l'avoir fait. Surtout que le Logos en question, Jésus de Nazareth, est devenu, comme le Cerf, un dieu qui meurt et qui ressuscite

La syllabe Kar d'ailleurs a une pluralité de sens dans les langues celtiques qui l'ouvre aux significations mystiques. C'est en effet le Rocher, sens dont nous connaissons l'importance non seulement chez les Celtes, mais dans le symbolisme universel : l'immortalité, l'éternel. Mais c'est aussi Karr, la voiture ou pour mieux dire le Véhicule, celui de l'Ankou, le dieu de la Mort, la barque de pierre qui franchit l'Océan, véhicule et rocher à la fois. Karo, c'est le Cerf, image encore d'immortalité, nous venons de le dire. Mais Kar, c'est aussi la racine des mots qui signifient l'Amour, les amis, les parents, les amants. Le véhicule de pierre qui permet de franchir le grand Passage, est le Cerf psychopompe et c'est aussi l'Amour. O Tristan et Yseult ! L'Amour plus fort que la Mort... Oui, mais le Cerf Jésus, victorieux lui aussi du Trépas, ne nous l'enseigne-t-on pas comme le Maître de l'Amour ?

Le Prologue de saint Jean n'épuise certes pas la théologie chrétienne. Mais il n'achève pas non plus les analogies existant entre celle-ci et les croyances celtiques. Il est ainsi bien établi maintenant que l'image, sinon le dogme, de la Trinité était répandu dans le monde gaulois, avant le christianisme. Mieux encore, de nombreuses représentations de la Trinité chrétienne ont copié la sculpture celtique préchrétienne.

Enfin, nous savons que Jésus a fondé son Eglise sur la pierre (*pètra*) qu'est Pierre (*Pètros*). Traduisons le grec en celtique et nous apprendrons que Jésus a fondé son Eglise (ou plus correctement : son Assemblée) sur l'*artua* qu'est *Artuos*. Or, notre roi Arthur, est, on se le rappelle, *Arthur mab Pezr*, en latin : *Arthur filius Petri*, est bien Pierre fils de Pierre. Et si le clerc Geoffroy de Monmouth, tardivement puisqu'au XII^e siècle, avait changé le nom du père de son héros de Per en Uter, non pas à la suite d'une erreur de lecture, mais parce qu'il savait qu'une interprétation gravement hérétique, comme on disait à son époque, naissait de ce nom et de l'amalgame qui se cachait derrière ? Geoffroy vivait à l'époque des derniers soubresauts de l'Eglise celtique et, en bon romain qu'il était, il souhaitait sans doute laïciser son personnage et en faire le Guerrier -c'est l'autre sens du mot Arth- sans implications mythologiques douteuses et sans confusion possible avec Pierre ou la pierre.

Les Chrétiens écrivent l'Histoire du Graal

Les successeurs de Geoffroy ont adopté sa formule. Cependant, racontant cette fois le mythe d'Arthur, ils n'ont pu, du moins les premiers d'entre eux, éviter de montrer la tradition autrement qu'elle n'était. S'ils ont, à certains égards, adopté la vision politique de Geoffroy et fondé le Grand Empire Plantagenêt

sur le récit arthurien, en revanche ils n'ont guère mentionné le christianisme. Le Champenois en particulier n'en donne guère que des détails surajoutés. Le conte de Tristan et d'Yseult est resté foncièrement païen jusqu'à nos jours, même si ici et là apparaît l'Ermite ou la célébration d'une messe.

Ce ne sera vraiment qu'avec le *Roman de l'Estoire du Graal*, attribué à Robert de Boron, soit postérieurement à Chrétien de Troyes, qu'apparaît vraiment la christianisation du Graal dans le récit de son origine. Le thème sera repris, après 1200, par le *Haut Livre du Graal*. Le Franconien Wolfram von Eschenbach cependant, qui écrit en moyen-allemand entre 1200 et 1210, ignore complètement cet arrangement, même s'il se réfère par moments à des principes chrétiens.

En fait le *Roman de l'Estoire du Graal* est écrit spécialement avec l'intention de nous faire connaître le lieu d'origine, la Palestine au temps de Jésus, la nature du contenu du vase, le sang du Christ, le responsable de l'aventure, Joseph d'Arimathie, la manière enfin dont la précieuse liqueur parvint jusqu'à nous, en Occident. Peu de personnages encore figurent parmi les élus du Graal : outre Joseph, son frère Hebron et le fils de celui-ci Alain, Petrus, Moïse...

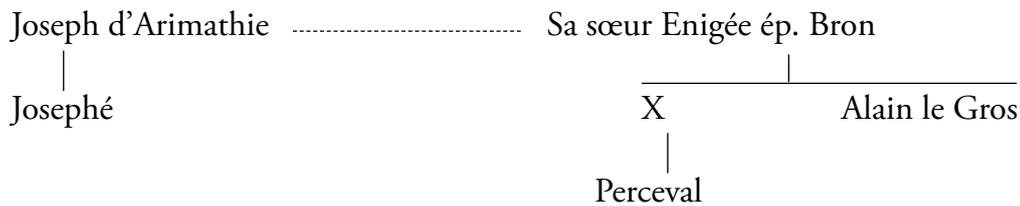
L'innovation est très claire. De la même manière que la légende arthurienne, telle qu'elle était présentée à partir de Chrétien de Troyes, rompait avec la pseudo-historicité d'Arthur tentée par Geoffroy de Monmouth, le récit chrétien de Robert de Boron tranche avec ses prédécesseurs et greffe sur l'arbre arthurien une explication orientale qui n'a d'autre appui que la culture chrétienne ambiante.

D'ailleurs l'auteur ne s'en cache pas. Il achève l'Estoire en écrivant que *jamais auparavant cette grande Histoire du Graal n'avait été racontée par homme mortel*. C'est là se démarquer totalement des récits antérieurs et apporter en quelque sorte une révélation : celle du vrai Graal, que personne jusqu'à présent n'a connu en ce temps.

En somme, sans le dire, Robert de Boron sous-entend ceci « N'écoutez pas ceux qui vous parlent du Graal comme d'un rite mystérieux, d'un vase, d'une pierre peut-être déjà, mais croyez-moi : je suis le seul à vous apporter la vraie foi et le sang de Jésus Notre-Seigneur... »

Un mot de la parenté : *Joseph avait une sœur du nom d'Enigeus et de son vrai nom son beau-frère s'appelait Hébron*.

Le Perceval en prose établira la généalogie suivante qui correspond à ce que nous venons de lire dans l'Histoire :



L'apport du Haut Livre du Graal

Les personnages ici se multiplient et la généalogie s'étoffe. Le Haut Livre du Graal, encore appelé Perlesvaux du nom de son héros, élargit en effet la dynastie de Joseph d'Armathie. L'ouvrage ne manque pas d'une étrangeté qui paraît due à son hétérogénéité. On y trouve, à côté de longs passages d'un archaïsme et parfois d'une sauvagerie évidents, un long panégyrique de la Nouvelle Religion et une christianisation débridée.

Nouvelle Religion d'ailleurs sonne curieusement : après tout au XIII^e siècle, la foi au Christ n'est plus si récente que cela et le triomphe de l'Eglise Romaine en Occident remonte tout de même à 313, neuf cents ans avant la parution du Haut Livre.

Qu'est-ce à dire ? Ou bien l'ouvrage remonte à un demi-millénaire plus tôt, ce que la critique interne ne saurait reconnaître, surtout pour les fragments chrétiens, ou bien la religion du Christ n'est définitivement établie que depuis peu, et elle en est encore aux luttes missionnaires et aux justifications théoriques.

Cette situation ne nous paraît pas avoir vraiment été étudiée par la science historique contemporaine. Mais après tout, à l'époque qui nous occupe, il n'y a guère plus d'une soixantaine d'années que l'« hérésie » d'Eon de l'Etoile a ravagé les futaies de Brocéliande, peu avant que le nom même de la forêt n'apparaisse sous la plume de Robert Wace. Et que savons-nous des croyances d'Eon et de leurs relations avec « l'Ancienne Religion » ? Le moins qu'on puisse en dire, c'est que la question risque de bouleverser notre compréhension du XII^e siècle dit chrétien...

Le Haut Livre du Graal commence, après une brève présentation du sujet et de l'auteur, par l'invocation à la Trinité divine dont procède l'ouvrage : celui-ci apparaît donc d'emblée comme un texte inspiré. Joséphé, l'auteur, nous en présente le héros : ce sera le Bon chevalier, issu du lignage de Joseph d'Armathie.

Lorsque celui-ci en effet eut obtenu de Pilate l'autorisation de descendre le corps de Jésus de la croix, il l'enterra, mais conserva la lance qui l'avait frappé et la coupe dans laquelle « ceux qui croyaient en Lui » avaient recueilli son sang.

Les hérauts de la Nouvelle Religion

Ceci dit, voyons un peu les personnages de ce livre attachant. Nous en présentons d'abord la liste par ordre alphabétique, avant d'en donner la structure généalogique.

Achille est un chevalier du lignage de Joséphé. Il s'agit manifestement d'un nom grec, connu comme tel.

Aliban de la Gaste Cité est le douzième des Douze fils de Gai le Gros de la Croix des Ermites. La Gaste Cité évoque la Terre Gaste de Claudas, c'est-à-dire le Berry ainsi que la Gaste Terre du château du Graal et la Gaste Forêt où naquit Perceval. Quant à Aliban lui-même, son nom fait songer à l'Ecosse, appelée couramment Alban, voire Albanie, dans les romans de la Table Ronde.

Arthur : Il s'agit bien sûr du roi Arthur de Bretagne. « En ce monde, lui dit-on, vous êtes le miroir de ce qui est bien et de ce qui est mal ». Une telle affirmation semble bien peu orthodoxe au regard de la foi chrétienne et en tous cas, fortement marquée d'esprit gibelin. Il est peu vraisemblable que le Pape Innocent III, glorieusement régnant de 1198 à 1216, ait donné son approbation à cette tirade en faveur du pouvoir spirituel et moral de l'Empereur.

Bertolé le Chauve : le quatrième des Douze fils de Gai le Gros de la Croix des Ermites. Bertolé nous paraît transcrire le Bertelé breton, traduction en cette langue du nom de Barthélémy. L'histoire et la carte moderne de Brocéliande nous montrent l'importance de cette appellation sur le terrain où trois prieurés différents portent le nom de l'Apôtre écorché vif.

Brandalus de Galles : le cinquième des Douze fils de Gai le Gros de la Croix des Ermites. Peut-être s'agit-il de la figure mythologique du Corbeau, cher aux Celtes. Bran dall signifie en effet en breton moderne le Corbeau aveugle.

Brun Brandalis : le troisième des Douze fils de Gai le Gros de la Croix des Ermites. Brandalis a sans doute le même sens que le Brandalis précédent. En outre le mot Brun pourrait être un redoublement de l'évocation du Corbeau.

Cahot le Roux : frère du Chevalier au Bouclier Vermeil, fils de ce chevalier, cependant oncle de Clamados des Ombres.

Calixte : Calixte est un ermite, et il s'insère donc fort bien dans le cadre celtique chrétien. Voilà cependant un nom de Souverain Pontife, au demeurant imprononçable correctement par le bouche d'un celtophone, le son x ne faisant pas partie de sa phonétique. Si Calixte Ier est mort au début du III^e siècle, Calixte II fut élu le 2 février 1119. Ce pape a laissé plus qu'un nom dans l'histoire de l'Eglise catholique, notamment pour avoir limité le pouvoir des moines dans

l'exercice de l'office curial, ce qui est pour le moins étrange dans le cas qui nous occupe. En ce qui concerne Calixte Ier, son orthodoxie semble avoir donné lieu à discussions.

Calobrutus : le septième des Douze fils de Gai le Gros de la Croix des Ermites. Son nom rappelle celui du Brutus, ancêtre des Bretons selon Geoffroy, et le roman de Brut de Wace.

Elinand d'Escavalon : le sixième des Douze fils de Gai le Gros de la Croix des Ermites.

Ermite Noir (L') : c'est Lucifer. L'Autre Monde apparaît bien ici aux mains des moines solitaires, puisque le diable lui-même est un ermite.

Eval : empereur de Rome. On pense à l'Avallach de Geoffroy.

Fortuné de la Lande Vermeille : le neuvième des Douze fils de Gai le Gros de la Croix des Ermites porte un nom bien roman dans toutes ses parties.

Gai le Gros de la Croix des Ermites : père de Julain le Gros des Vaux de Camaalot. Cette Croix des Ermites aurait pu faire couler beaucoup d'encre si l'on s'était quelque peu intéressé à son caractère particulier. En effet, si les ermites représentent, comme il paraît normal, l'Eglise Celtique au sein de laquelle ils jouèrent un rôle principal, leur croix ne peut être que celle de cette même église, autrement dit la croix cerclée, dite croix celtique.

L'indication est intéressante dans la mesure où, comme certaines autres mentions, elle tend à nous montrer l'influence de l'Eglise celtique dans la christianisation du Graal.

Le nom de Gai pourrait être une forme de Ké et se trouver en relation de ce fait avec notre Saint Quay des Côtes d'Armor.

Galerian de la Blanche Tour : le onzième des Douze fils de Gai le Gros de la Croix des Ermites. On pense, plutôt qu'au galerien, au vent de galerie, gwalarn en breton, venu du sud-est, ou peut-être encore à quelque gaulois comme le personnage suivant.

Gosgallian : second des Douze fils de Gai le Gros de la Croix des Ermites. S'agit-il d'un « ancien Gaulois » comme le laisserait supposer son nom ?

Gurgaran : ce roi méchant et cruel, qui ne croît pas en Dieu et qui possède l'épée avec laquelle Saint Jean fut décapité, est baptisé par Archer, roi d'Ecosse.

Jésus : on le désigne comme le Saint Prophète. C'est sous cette appellation, un peu curieuse, comme tout le reste, que le fondateur du Christianisme est constamment présenté dans le Haut Livre. Faut-il y voir une négation de la divinité de Jésus ? Ce n'est pas sûr.

Joseph d'Armathie : oncle de la mère de Joséphé, il a descendu le corps du Christ de la croix. Il se trouve donc associé, avec Nicodème, à ces gestes fonda-

mentaux pour l'histoire du Graal chrétien, de la descente du corps de Jésus et de son ensevelissement. A ce titre, il occupe avec son compagnon, une place de choix dans l'iconographie des calvaires bretons au XVI^e siècle.

Josephes: auteur du présent livre, transmet un récit et des enseignements qu'il a appris « du Saint-Esprit et de l'ange ». Il est le premier prêtre à avoir accompli le sacrifice chrétien.

Joseu: du lignage de Joseph d'Armathie, ce fils du Roi Ermite Pellès, jeune ermite lui-même, est le neveu de la Dame Veuve de Camaalot, du Roi Pêcheur et du Roi du Château Mortel, le cousin de Perceval.

Judas Macchabée: « le premier qui dressa un oiseau à en attraper un autre ». Etonnante caractéristique de ce personnage biblique, issu du Livre des Macchabées.

Julain le Gros des Vaux de Camaalot: Autres formes du nom : Yulain, Hui-lain, Yilain. C'est l'époux de la Dame Veuve, donc le père de Perceval, et le seigneur de Camaalot. Nous assimilons par ailleurs Camaalot à Kameled, Camaret, commune de la presqu'île de Crozon, mais ici rien ne confirme ni n'infirme cette hypothèse. Quant à Julain, notons qu'en d'autres textes, il est appelé Alain le Gros. Julain pourrait n'être qu'une variante d'Alain, vieux nom armoricain, porté par plusieurs rois et ducs de Bretagne.

Méliarman d'Ecosse: le dixième des Douze fils de Gai le Gros de la Croix des Ermites. Le nom se rapproche de Méliant et de Meliaw. La seconde moitié du mot évoque le gaélique *armunn* qui signifie un guerrier ou un héros et qui conviendrait à tous égards.

Méralis du Pré du Palais: le huitième des Douze fils de Gai le Gros de la Croix des Ermites.

Messios: C'est le roi du Château des Ames, le Roi Pêcheur. On peut en tirer un radical *Mes*, le gland dont la parenté avec le chêne pourrait avoir un sens ici.

Nicodème: Ce personnage évangélique est le fondateur de la lignée paternelle du Bon Chevalier, qui se termine par Gai le Gros de la Croix des Ermites, père de Julain le Gros des Vaux de Camalaoth, père lui-même de Perceval. Nicodème n'est connu que de l'Évangile de Jean. Alors que les Synoptiques, attribuent tous l'ensevelissement de Jésus à Joseph d'Armathie, le quatrième évangile en font l'œuvre des deux hommes. S'il en est ainsi, c'est certainement en raison de la relation établie dès le chapitre III entre le personnage de Nicodème et le principe de la Résurrection, ou mieux de la renaissance. Ce texte célèbre rapporte comment ce chef des pharisiens, venu voir Jésus en secret, s'étonna de l'entendre dire: « *Nul ne peut voir le royaume de Dieu, s'il ne naît de nouveau* » (ou: *s'il ne naît d'en haut*, le sens exact étant contesté). Il lui posa donc cette question

« Comment l'homme étant vieux, peut-il naître ? Peut-il entrer une seconde fois dans le sein de sa mère et naître ? » et, comme décidément, il n'y comprenait rien, Jésus finit par s'exclamer : « Tu es le professeur d'Israël et tu ne sais pas cela ? ». La postérité admit tout de même qu'il avait fini par entendre ce que lui disait le Christ, puisqu'il aurait été chargé de son ensevelissement et qu'il acquit de ce fait, aux yeux des fidèles futurs, particulièrement chez les Celtes une fonction de Passeur. C'est lui aussi, dans le texte de Jean, qui apporta les aromates le soir même de la Crucifixion, alors que pour Marc et Luc, ce sont les femmes, le lendemain du sabbat et que Mathieu n'en parle même pas. Les aromates, destinés à embaumer le corps, sont un gage d'éternité et c'est bien ainsi que l'entendaient les grands embaumeurs de l'Antiquité, les Egyptiens. Nous sommes donc ici en plein cœur du mythe de mort et de renaissance, avec l'ensevelissement qui prépare la résurrection le troisième jour. Or le Graal, sang du Christ dans les textes christianisés, est en étroite relation, dans le texte brut de Chrétien de Troyes, avec le Cerf, lui-même mythe celtique de renaissance. Ceci nous confirme une fois de plus que la christianisation ne fait rien d'autre que de remplacer certains noms par d'autres, ou même simplement d'en ajouter.

Nous connaissons de ce nom deux implantations en Bretagne armoricaine :

- 1° la commune de St Nicodème en breton Sant Nigouden (Côtes-d'Armor 22160) entre Kergrist Moelou et Maël Pestivien, au centre du plateau granitique.
- 2° la chapelle de St Nicodème en Plumeliau (Morbihan 56930), près du site antique de Sulim, ses quatre fontaines, dont trois accolées et une distincte, son monument de l'ensevelissement, son feu allumé du clocher, St Corneli et ses bœufs dans le chœur.

Il faut ajouter à cela tous les grands calvaires où figure l'ensevelissement du Christ : Guimiliau, Plougastel... Nicodème en effet est avec Joseph d'Armathie celui qui ensevelit le Christ. Son rôle de psychopompe paraît assuré : Nicodème serait à l'Occident le grand ensevelisseur, celui du Soleil, celui du Cerf. Et cela d'autant plus que le nom est exceptionnel en Europe tant continentale qu'insulaire.

Le mot est d'origine grecque. Dans cette langue, il signifie le Pays victorieux. En breton, il est devenu Nigouden et il présente en celtique un sens bien différent. Nigo y est en effet le verbe « je nage » : Nigou-den serait donc l'homme qui nage. Or curieusement, tant la commune de Plumeliau que celle de Saint-Nicodème possèdent un cours d'eau remarquable, ici dans de superbes gorges et un chaos, là le Blavet, sur les rives duquel on trouve le toponyme, au demeurant, assez peu fréquent, Le Coronq, c'est-à-dire le bain.

La vénération de Saint Nicodème se trouve donc en Bretagne en relation avec un culte des eaux, à type de bains sans doute guérisseurs et peut-être de ces immersions symboliques de la mort et du passage dans l'Autre Monde. Le chaos des Gorges du Coronq, analogue à celui de Huelgoat, rappelle fortement ce que nous avons dit du Gouffre d'Ahès-Morgane et de son rôle de communication entre les mondes.

Notre personnage d'ailleurs flirte, au moins sur les bords du Blavet, avec saint Nicolas, baptisé ici Saint-Nicolas des Eaux, soit si nous l'entendons bien, « de l'endroit où l'on prend les eaux ». Une commune du même nom existe sur le rivage de la Brière en Loire-Atlantique, mais sans le voisinage de Nicodème. On notera que les premières syllabes de Nicolas sont les mêmes que celles de Nicodème. L'un et l'autre serait un nageur, un Homme des Eaux, donc de la transformation : « Nul s'il ne renaît de l'eau et de l'esprit ne peut entrer dans le Royaume des Cieux... » Cette phrase de Jésus est, dans l'Évangile, adressée à... Nicodème : c'est la suite de ce que nous écrivions plus haut sur la renaissance selon le christianisme.

On conçoit ainsi aisément que Nicodème soit au centre du processus de christianisation du Graal. Il a en quelque sorte reçu de Jésus le pouvoir de Passeur et c'est à ce titre qu'il assume la vieille fonction druidique pour les temps nouveaux.

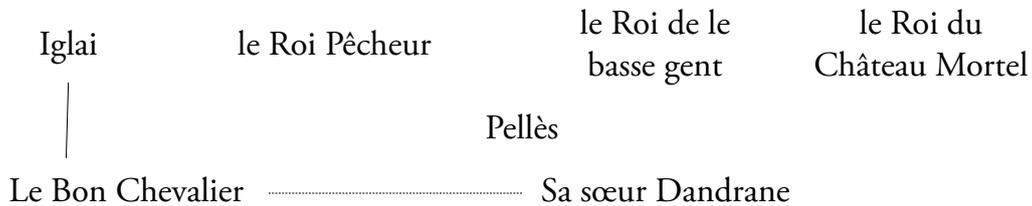
Par-lui-fait : C'est le nom donné à Perlesvaux par le Roi Ermite, avant même qu'il ne soit connu comme Perceval. Il est du lignage de Joseph d'Armathie. Il faut voir là sans doute, tant dans Perlesvaux que dans Par-lui-faut, des variations romanes autour du vieux nom breton.

Pellès : roi de la Basse Gent, frère de la Dame Veuve et oncle du Bon Chevalier, il s'est fait ermite.

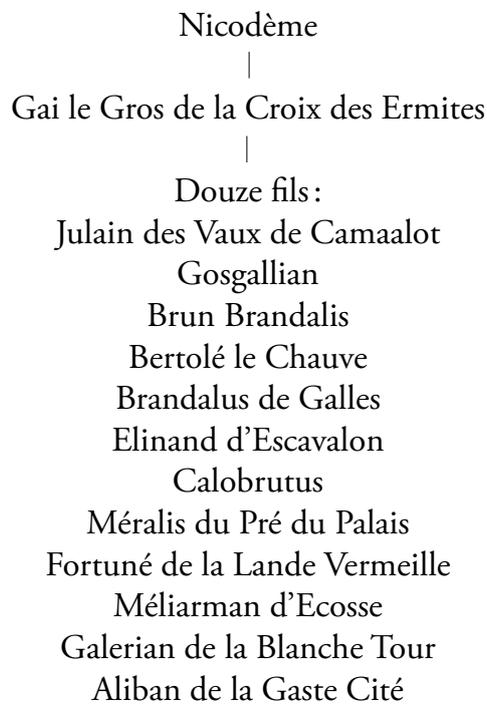
Perceval : Perlesvaux, ou Par-lui-fait, est ainsi nommé pour la première fois après 195 pages. « Ma dame ma mère l'appelle Perceval » dit sa sœur à Guenièvre, encore appelé le Bon Chevalier, Perceval le Bon Chevalier. Dans le Haut Livre, Perlesvaux-Perceval est le petit-neveu de Joseph d'Armathie par sa mère Iglai, la Dame Veuve, et le descendant direct de Nicodème par son père Julain le Gros des Vaux de Camaalot. En lui se rejoignent les deux lignées, issues des deux personnages qui ont présidé à l'inhumation et préludé ainsi à la Résurrection de Jésus le Saint Prophète. Perceval est donc le garant de la vie éternelle, croyance immémoriale des Celtes et des Préceltes qui construisirent ces chambres de renaissance, ce « sein de la mère », ô Nicodème, que sont les tumulus dolméniques de notre Occident.

ARTHUR, ROI DES BRETONS D'ARMORIQUE

La généalogie du Bon Chevalier nous est donnée ainsi :
Du côté de sa mère Iglai :



Du côté de son père, Julain le Gros des Vaux de Camaalot:



Perlesvaux : fils de Julain des Vaux de Camaalot, il a reçu du Roi Ermite le nom de Par-lui-fait, puis l'on révélera son nom de Perceval. Cependant il sera ensuite encore appelé Perlesvaus.

Ponce-Pilate : le nom du procureur romain bien connu des Chrétiens pour avoir envoyé Jésus à la mort, figure à trois reprises dans le Haut Livre.

Roi de la Basse Gent : c'est le personnage nommé Pellès.

Roi du Château Mortel : oncle du Bon Chevalier et néanmoins félon.

Roi du Guet: ou de la Gase ou de la Gaite, il appartient au lignage de celui qui a décapité Saint Jean.

Roi Ermite: oncle du Bon Chevalier et père de Joseu.

Roi Pêcheur: oncle du Bon Chevalier, il laissera, par sa mort, sa place de gardien du Graal à son neveu Perceval.

Saint Jean: il s'agit ici, non de l'Évangéliste, mais du Baptiste, et seulement à propos de l'épée qui l'a décapité. Il n'en reste pas moins qu'il s'agit là une fois encore de l'eau d'immersion et du sacrifice. On sait par ailleurs que la fête de ce saint se célèbre au Solstice d'été et donnent lieu aux feux dits de la Saint-Jean, survivance de l'ancienne religion sous un aspect christianisé.

Un rituel de mort et de renaissance

A bien examiner la méthode de christianisation suivie dans le Haut Livre du Graal, il apparaît très clairement qu'elle a visé essentiellement à reprendre au profit du Christ, le très ancien rituel de mort et de renaissance qui fait le fonds de l'histoire du Graal, autrement dit à camoufler les termes de l'ancienne religion sous ceux de la nouvelle. Mais l'essentiel du message est inchangé. Il est clair que la Bonne Nouvelle apportée aux peuples méditerranéens par Jésus, celle de la résurrection et de la vie après la mort, était dans l'Occident tombée complètement à plat, pour la bonne raison que les gens d'Ouest n'ignoraient rien de l'Autre Monde, des passages qui y menaient et, d'une façon générale, de l'éternité de la vie. La seule modernité de la Bonne Nouvelle, c'était le relent d'exotisme qu'elle apportait avec elle et c'est ce qui se manifesta par la christianisation des traditions. Le sacrifice du dieu Cerf, qui donne sa vie pour la nourriture et la transformation des hommes, et cependant ne meurt pas, se voit superposer le sacrifice d'un homme-dieu qui donne sa vie pour la nourriture et la transformation des hommes, et cependant ressuscite. Le changement se réduit finalement à une question de vocabulaire. Le nouveau d'ailleurs ne supprime pas l'ancien, mais le double, au sens même où un film est dit doublé, quand on y ajoute au parler d'une langue, l'écrit d'une autre.

Ceci est d'autant plus net que le christianisme présenté dans les récits du Graal et plus généralement de la Table Ronde, paraît à qui bien l'examine, très peu orthodoxe. Dans son ouvrage, curieux à bien des égards, sur le Graal, le docteur Barthélémy a bien montré quelques aspects surprenants de cette religion, qui pourrait d'ailleurs n'être autre que le christianisme celtique primitif. Nous nous inspirons ici de sa très intéressante analyse, sans nous interdire toutefois d'y apporter quelque contribution.

L'absence de hiérarchie ecclésiastique est particulièrement nette. A l'opposé des récits de Geoffroy de Monmouth où les évêques jouent un rôle ecclésiastique et politique, les romans continentaux, en particulier ceux du Graal, ne connaissent que des ermites, bien conformes au caractère anarchiste des Celtes. Il y a même un Roi de cet ordre, et c'est Pellès. Le clergé en est constitué. Ils paraissent indépendants les uns des autres, mais en revanche, gardent des liens avec la famille noble dont ils sont issus.

On aura remarqué le nom du père des Douze frères, Gai le Gros de la Croix des Ermites. Cette croix est le seul symbole religieux figurant dans la Généalogie. Sans doute s'agit-il là de la croix celtique, si répandue en Irlande et en Bretagne.

Pas de traces des Apôtres, ni de leur succession. La lignée n'est ni de Pierre, ni de Jacques, ni de Paul. Elle vient directement de Jésus par Nicodème et par Joseph d'Arimatee. C'est là d'emblée se situer en marge de l'Eglise Universelle et de tous les patriarcats, orthodoxes et hétérodoxe de la Méditerranée orientale. De surcroît, on ne nous parle ni du pape, ni de Rome, mais la religion est plutôt semblable à une immense forêt, bien conforme à l'ancien *nemeton* celtique, au milieu de laquelle des êtres consacrés – par qui, au fait, sinon par leur forme de vie même? – mènent une existence de pauvreté et de méditation. Lorsqu'on ressent un besoin spirituel ou moral quelconque, on va les consulter sur place.

La messe se dit parfois, mais elle ne semble pas jouer un rôle aussi essentiel que ne le fait le Graal. On trouve quelques célébrations d'offices, le plus souvent dans des chapelles. On ne rencontre guère d'églises paroissiales ni de grandes cérémonies.

Ce que les Romains appellent « dogme » ne paraît pas jouer ici un grand rôle, si ce n'est celui de la Trinité. Or précisément c'est là une croyance entièrement préchrétienne comme en témoignent les divinités au Triple Visage qui abondent dès la protohistoire, sur le territoire celtique, ainsi que nous l'avons dit.

Le péché et la confession existent, mais nous ne trouvons guère de code moral en dehors de l'éthique chevaleresque, au demeurant laïque. L'adultère toutefois est un péché, mais il est en même temps l'un des mythes majeurs de la tradition, et personne ne songe jamais vraiment à faire grief à Lancelot et à Guenièvre, non plus qu'à Tristan et à Yseult de leur comportement à l'égard des préceptes religieux. Même l'inceste d'Arthur et de Morgane n'a d'autre conséquence que sa séquelle : Arthur s'affrontera au fils né de cette relation, Mordred, et s'éclipsera ensuite pour un temps de la scène du monde.

Le centre du culte, c'est le Graal. Il s'agit, nous l'avons dit, dans la perspective « chrétienne » du sang de Jésus recueilli par Joseph d'Arimatee et conservé ensui-

ARTHUR, ROI DES BRETONS D'ARMORIQUE

te dans des conditions telles que les fidèles ressemblent plus aux membres d'une société secrète, comme les Templiers de Wolfram, qu'à une Eglise ouverte. La cérémonie du Graal, telle qu'elle est décrite, tient lieu et place de communion.

Mais il n'y a pas ici de partage du pain et au vin. Le visiteur voit le Graal, il ne boit pas. Ce qui est consommé c'est la chair du cerf. Le Graal demeure lointain, inaccessible en somme. et cependant il donne à manger à tous, mais par nourriture interposée.

XV
LE CHÂTEAU DU GRAAL

67. LE CHÂTEAU DU GRAAL

Montsalvage et Corbenic

La cérémonie du Graal, telle qu'elle nous est décrite par Chrétien de Troyes et Wolfram von Eschenbach, se déroule dans un château, d'apparence mythique, sur lequel bien peu de renseignements géographiques nous sont donnés.

Dans le Conte du Graal, Perceval s'y rend en quittant Beaurepaire. Dans Parzival, le héros part de « Disnadaron en Galles », où le roi Arthur tient sa cour, et après une journée de cheval, il arrive sur une rivière rapide et profonde, située au pied d'un « belvédère ».

Chrétien ne nous donne des lieux aucune appellation précise. Wolfram les désignent sous le nom de Munsalvaesche. Le nom de Corbenic apparaît dans la troisième continuation de Chrétien de Troyes, celle de Manessier, ainsi que dans le Lancelot en prose, dans l'Histoire du Saint-Graal et la Quête du Saint Graal : nous sommes là dans une géographie tardive, plaquée sur la Grande-Bretagne et entièrement reconstruite comme la plupart des œuvres postérieures à Chrétien.

On a fait remarquer que Munsalvaesche n'était autre que le château de Wildenberg où Wolfram avait séjourné. De fait, l'un est la traduction de l'autre, à condition que l'on entende *salvaesche*, germanisation de *salvage*, au sens de notre moderne « sauvage ». Bien que ceci ne semble pas discutable en soi, il faudrait toutefois examiner les autres sens possibles du terme et les jeux de mots auquel il peut donner lieu.

Salvage vient en effet du latin *silvaticus* et son sens premier est « forestier ». En français moderne, comme en témoigne l'article que Littré lui a consacré, cette notion est encore au premier plan et les autres n'en sont que dérivées. En provençal, langue qui dut influencer certainement sur Wolfram, le mot existe sous les formes *salvatge* et *salvage*. Le Mont Salvage, peut donc bien signifier une hauteur couverte de bois.

Littré connaît en outre un homonyme sous la forme archaïque, donc médiévale, de *salvage*, dans un sens très particulier : *Terme de marine*, nous dit le lexicographe. *Il n'est usité que dans cette locution : Droit de salvage, droit sur ce qu'on*

a sauvé d'un bâtiment naufragé. // On dit aujourd'hui: droit de sauvetage. Cette acception est en relation non plus avec *silvaticus*, mais avec *salvare*, sauver. Le Mont Salvage serait alors en réalité une place de sauvetage, un temple de refuge et de salut.

Si l'on rapproche ces définitions les unes des autres, on se trouve convenir d'une montagne, en relation immédiate – soit qu'elle en soit voisine, soit qu'elle en soit couverte – avec une forêt sacrée, lieu d'asile et de libération. Ceci reste très général et ne saurait s'appliquer d'emblée et de façon précise à tel ou tel des sites européens en compétition, non plus le Wildenberg qu'un autre. En outre, le mot appartient au roman et à la langue d'oc. Il nous ramène plutôt, même si le château allemand a joué un rôle dans l'œuvre de Wolfram, vers les territoires où l'une ou l'autre de ces parlers sont en usage. C'est évidemment le cas de la Bretagne où se situe l'action des chevaliers de la Table Ronde et la forêt de Breziljan.

Le Mont Salvage apparaît comme l'espace où est établi le château qui s'appelle de son nom propre, Corbenic. Le vocable, d'apparence générale assez bretonne, ne correspond à rien dans l'usage des langues celtiques contemporaines. Il ne peut résulter que de formes anciennes, en usage au XII^e siècle ou peut-être même archaïques, remontant à l'ancien breton ou au celtique. Il n'est pas exclu non plus, comme dans tous les noms qui nous ont occupé jusqu'ici, qu'une ou plusieurs déformations y aient été introduites au cours des temps, non seulement par l'évolution phonétique de la langue bretonne, mais encore par celle du roman et surtout par la mauvaise compréhension d'une oreille étrangère qui assimile certains sons à ceux qui lui sont le plus habituels et parfois n'entend pas ou entend mal ceux qu'elle ignore.

Notre recherche va donc porter en Bretagne armoricaine – puisque c'est là le lieu de l'action tant chez Wolfram que chez Chrétien – sur des endroits susceptibles de correspondre aux données géographiques du Parzifal et de nous donner la clef de Corbenic.

Corbenic serait-elle en Armorique?

Nous avons compté dans la péninsule six montagnes sacrées de quelque importance, soit sous leur appellation moderne: le Mont Saint-Michel, près de l'embouchure du Couasnon, le Mont-Dol, à la vue de la ville archiépiscopale du même nom, le Méné-Bré près de Guingamp, le Mont Saint-Michel de Brasparts, le Menez Hom entre la rade de Brest et la baie de Douarnenez, enfin le Mane Guen en Guenin (Morbihan).

Le deuxième critère, la forêt sacrée, nous permet d'éliminer tout de suite de

notre enquête, le Méné-Bré, terre de sortilèges sans qu'il y soit fait mention de bosquets protecteurs ou consacrés, le Mont de Brasparts, sur les hauteurs, chauves de longue date de l'Arrez, et au-dessus des marécages infernaux, et le Mane Guen, auprès desquels nulle tradition ne fait état de bois d'asile.

Le Mont Saint-Michel du Couasnon, « au péril de la mer » qui l'entoure et le Mont-Dol, situé au milieu d'un marais asséché, ne portent aujourd'hui aucune trace de forêt. Cependant, les profondeurs des terrains alluvionnaires de Dol recèlent des troncs d'arbres d'époque préhistorique, conservés en milieu anaérobie. En outre, les traditions rappellent l'existence d'une forêt, dite de Koquelunde ou de Scissy, dont l'engloutissement par les eaux salées remonte à une date qu'on ne peut guère préciser. Le souvenir de transgressions marines à l'époque historique s'applique surtout à des villages dont on a retenu le nom, et même d'une ville nommée Gardaine, ensevelie aujourd'hui sous les atterrissements de la Mare Saint-Coulman.

De surcroît, le Mont Saint-Michel a longtemps bénéficié du droit d'asile et pourrait, à cet égard, être retenu comme un éventuel candidat. Cependant, au XII^e siècle et même dans les siècles précédents, depuis une assez longue date, il passerait difficilement pour une montagne sauvage. Enfin, il est bien connu de la légende arthurienne, et dans un tout autre sens : c'est la résidence d'un géant violeur qui ne sera mis à la raison et tué que par le roi Arthur lui-même. Une éventuelle christianisation ne suffit pas à expliquer ce texte, d'aspect archaïque et totalement indépendant, à notre avis de la vision chrétienne du monde : ou alors il faudrait reconnaître dans la lutte de Zeus contre les Titans, dans la mythologie grecque, l'influence pacifiante de Jésus. Dans ces conditions, il nous paraît difficile de reconnaître dans le Mont Saint-Michel, non plus que dans le Mont-Dol qui lui est lié à bien des égards, le Mont-Salvage de Wolfram.

Reste le Menez-Hom. C'est là une montagne sacrée. On en a même retrouvé en 1913, la déesse tutélaire, qui trônait sans doute jadis sur le site de Sainte-Marie et de sa fontaine. Même à l'époque où le château, qui nous est conté par la Chanson d'Aquin au XVII^e siècle, se dressait encore sur l'un de ses sommets, l'endroit devait être à peu près aussi sauvage qu'il l'est aujourd'hui. Les arbres montaient assez haut sur les bas-flancs : l'ermitage de Saint-Corentin à Lescobet se trouvait dans les bois, et ceux-ci étaient une extension de la célèbre forêt de Nevet, aujourd'hui réduite aux abords occidentaux de Locronan, mais jadis prolongée par celle du Duc et sans doute par une partie du Porzay.

Le nom de Nevet trahit un ancien *nemeton*, c'est-à-dire en celtique une forêt sacrée. Que celle-ci ait joui du droit d'asile, nous paraît évident puisque Locronan fut au moyen-âge un *minih*, soit précisément un lieu de sauveté, dont on

fait encore aujourd'hui le tour dans une procession appelée Troménie, *an Dro-veni* ou le tour du *minihi*. Le caractère préchrétien des rituels qui se déroulent encore aujourd'hui en ces lieux, ne fait de doute pour personne.

Locronan est situé à quinze kilomètres de Sainte-Marie-du-Menez-Hom et à dix-sept kilomètres du sommet, par les cheminements anciens. Le bourg et l'église, situés au carrefour de voies gauloises, sont disposés eux-mêmes sur les flancs d'une hauteur intégrée en partie au *Minihi*. Nous sommes ici en présence d'un très ancien site militaire et religieux qui rassemblait le Menez-Hom et le Porzay jusqu'au-delà de Locronan et s'étendait d'une certaine manière sur les ensembles défensifs de la presqu'île de Crozon et du Cap-Sizun.

La Colline de l'Occident

La première mention que nous ayons de la sainte montagne nous est notifiée, selon Léon Fleuriot, par le passage de l'*Historia Britonum*, qui concerne l'installation des Bretons sur le continent. Le pseudo-Nennius, rappelons-le, nous dit en effet que Maximien, une fois conquis le pouvoir impérial, donc vers 383, donna à ses soldats diverses régions situées « depuis l'étang qui est sur le sommet du Mont-Jou jusqu'à la cité qu'on appelle Cantguic, et jusqu'au sommet occidental, c'est-à-dire *Cruc Ochidient* ». Léon Fleuriot a proposé de voir dans ces trois points de la géographie antique, le col du Grand-Saint-Bernard, aujourd'hui entre la Suisse et l'Italie, la ville d'Etaples située sur l'estuaire de la Canche et le sommet le plus occidental des Gaules, le Menez-Hom, appelé *Cruc Ochidient*, ou la Colline de l'Occident en vieux-breton.

Le savant celtisant rapproche ce texte d'une courte citation du *Lebor Bretnach* irlandais qui place *Duma Ochiden*, l'équivalent vieil-irlandais de notre *Cruc Ochidient*, aux mains des soldats de Maxime dans le *Chros Ergnea*, que notre linguiste interprète comme *Eichros Ergnea*, le Promontoire du Cheval et retrouve dans la péninsule de Penmarc'h et le Cap-Caval, territoires aussi du Cheval, parmi de nombreux autres en Cornouaille armoricaine.

Cruc Ochidient serait donc le Menez-Hom, montagne la plus occidentale de cet Occident européen, et de plus, point remarquable du littoral, pouvant servir d'amer au moment de doubler les finistères.

Le Cap-Caval, le Cap-Sizun, la presqu'île de Crozon et la côte de Locmazer-Penn-ar-bed au-delà de Portsall, devait être, depuis une assez lointaine préhistoire, des régions commerciales et de ce fait, militaires, destinées à la protection des échanges, au temps de l'étain certes, mais aussi de la pierre taillée et polie. Le Raz de Sein en effet, l'Iroise et le Chenal du Four permettaient de passer

du nord au sud et vice versa, du Golfe de Gascogne dans la Manche et dans la mer d'Irlande, notamment vers la Cornouailles insulaire, son étain et son cuivre, mais aussi d'entrer dans les deux magnifiques ports naturels juxtaposés à la pointe de l'Europe que constituent la baie de Douarnenez et la Rade de Brest. Les Armoricains qui semblent avoir exercé un monopole et un contrôle sur ce trafic maritime, devaient attacher une importance très grande aux installations défensives terrestres et aux protections divines dans ce secteur.

Il suffit de constater encore aujourd'hui le nombre d'établissements stratégiques qui subsistent dans la région et parfois se superposent, depuis les éperons barrés préhistoriques et les camps gaulois et gallo-romains, en passant par les mottes médiévales, jusqu'aux fortifications à la Vauban, au Mur de l'Atlantique, aux abris de sous-marins nucléaires et au port de la Penfeld, pour lire en quelque sorte l'histoire sur le terrain et comprendre le rôle éminent du Menez-Hom.

Il me souvient, dans mon enfance, avoir contemplé avec une stupeur attentive, des quais du Rosmeur à Douarnenez, les fulgurantes auréoles bleutées qui entouraient seconde après seconde la face noire de la Montagne et lui donnaient son aspect à la fois militaire et sacré à la Tête de l'Occident : c'étaient le fait des bombardiers anglais qui déversaient des milliers de tonnes d'engins explosifs sur le Scharnhorst et le Gneisenau, les deux cuirassés d'élite de la Kriegsmarine. Et puis un jour, le festival s'arrêta. Les deux navires, blessés, mais non point morts, mirent les moteurs en route, une nuit, sortirent du Goulet, doublèrent la pointe nord de la Bretagne, s'enfilèrent dans la Manche, et, à la barbe des garde-côtes de Douvres, entrèrent dans la Mer du Nord et rejoignirent Heligoland. Ils avaient ainsi, les uns et les autres, les aviateurs britanniques et les marins allemands, retrouvé le vieux sens de la pointe de l'Armorique, de ses ports, de ses passes et ses directions. C'est sans doute, à travers cette observation émerveillée, que j'ai commencé à comprendre ce que j'expose ici.

Un château sur le Menez-Hom

Le Menez-Hom est aujourd'hui, avons-nous dit, une montagne chauve. Aucun de ses trois sommets, n'a conservé de traces de bâtiments ou de constructions même mégalithiques. Tout ce qui subsiste d'ouvrage humain, est un ensemble de murs de béton qui fut un bastion allemand du Mur de l'Atlantique. Si on peut voir aujourd'hui s'effriter grain à grain, sous le coup répété des intempéries de toutes sortes le blockhaus de l'Organisation Todt, ceci n'a plus d'autre intérêt que de souligner l'importance stratégique de cette position que la Wehrmacht n'était évidemment pas la première à découvrir.

Il y eût néanmoins sur la cime principale de la montagne, un château, et sur les autres points élevés, ainsi que sur les pentes, des menhirs et des dolmens.

Un Vicomte de Bernard de Marigny possédait depuis 1837 un exemplaire du *Voyage dans le Finistère* de Cambry, dans son édition de 1836. Il connaissait le département, semble-t-il, aussi bien que son auteur quarante ans plus tôt et il annota copieusement l'ouvrage, que cent-cinquante plus tard, nous eûmes la bonne fortune de pouvoir nous procurer. Or voici comment, d'une écriture penchée et aujourd'hui jaunie, sur un papier collé au bas de la page 277, il décrit la crête qui nous occupe: *Les trois sommets du Ménéhom sur l'un desquels on remarque un Dolmen, sur l'autre une enceinte de terre nommée Castel-douar (Château de terre) et sur la 3^e les restes d'un cromlec'h...* Notre auteur se réfère au Voyage Archéologique en Cornouaille de Pol de Courcy (1843).

L'élément défensif correspond sans doute aux fortifications dont l'auteur de la Chanson d'Aiquin racontait le siège légendaire. La Chanson d'Aiquin en effet, poème épique écrit au XII^e siècle à partir de textes plus anciens, nous apprend qu'il existait sur la montagne un château-fort dans lequel le Sarrasin Aiquin, fuyant l'empereur germanique, se réfugia.

Le récit, manifestement, est légendaire, mais il est écrit par un Breton qui connaît parfaitement la topographie de la région de Dol et de Saint-Malo, et qui n'ignore ni Carhaix, ni le reste de la Bretagne. Le renseignement a donc une valeur historique. L'auteur n'aurait pas parlé de fortifications qui n'auraient pas existé en ces lieux. Qu'elles fussent ou non du VIII^e siècle est une autre affaire.

C'est un château très puissamment bâti; les païens l'ont construit il y a fort longtemps, avec de belles salles, de forts murs crénelés. Aiquin y avoit autrefois séjourné.

Evidemment, rien ne nous permet d'affirmer l'exactitude de la description, ni la nature des païens en question. S'agit-il de Sarrasins ou plutôt de Gaulois préchrétiens? Avaient-ils d'aussi beaux appartements que notre auteur nous le dit? C'est peu certain.

Il est en tous cas bien probable que ces fossés, ainsi attribués au IX^e siècle, aient succédé à des tranchées beaucoup plus anciennes, remontant à l'Armorique préhistorique. On peut supposer qu'avant d'être le château d'Aiquin, il ait été la forteresse centrale des Osismes, à la vue du Goulet de Brest et de l'entrée de la baie de Douarnenez et c'est la raison pour laquelle on dit le roi Marc enterré en ces lieux, d'où, à la façon de tous les grands ancêtres ensevelis dans les tumulus de la côte armoricaine, il veille encore sur la sécurité de son peuple.

La Triple Montagne

Aiquin, en fuite, rencontre, sur le chemin de la mer, l'ermite saint Corentin. La tradition locale, par ailleurs, veut que la retraite, de celui-ci, ait été située à Lescobet, sur le flanc même de la montagne, un peu au-dessous de la route moderne de Chateaulin à Crozon. Le duc Naimés et les Français s'installent alors à *Nyvet* pour mettre le siège : c'est là le bois sacré, tout voisin de Lescobet, que nous évoquions tout-à-l'heure.

Où pouvait être édifié le château lui-même ? On pense bien entendu au point culminant, coté 330. Il existe en effet trois sommets et ce chiffre a certainement favorisé la sacralisation de ces lieux : une seule montagne à trois dômes n'a certainement pas attendu les tenants de la Trinité chrétienne pour attirer la vénération de gens qui enseignaient par triades et adoraient le Triple Visage. Le fait est souligné de surcroît par l'appellation *Menez an Drinden*, la Montagne de la Triplicité qui est donné au versant nord et par la présence de deux chapelles de la Trinité, aujourd'hui ruinées, qui encadraient le massif, l'une à l'ouest, dans la paroisse d'Argol, avec une croix du même nom *Kroaz an Drinded*, l'autre à l'est, dans la commune de Dineault.

Le sommet sud-ouest, à 298 m d'altitude, s'appelle le *Hielc'h*. Le plus central, au nord-est du précédent, point culminant coté 330, est le *Yed*, ce qui signifie la Guette. Enfin, dans le même alignement, une hauteur innommée vers 275 m. A part les substructions du blockhaus allemand sur le *Yed*, aucun monument d'aucune sorte, même en ruines, même arasé n'apparaît sur la ligne de crête.

Toute la presqu'île de Crozon fut cependant, à l'époque néolithique recouverte de mégalithes. D'érudits voyageurs comme Fréminville ou Bachelot de la Pylaie, dans la première moitié du XIX^e siècle, nous en ont laissé des descriptions précises. Cependant, les sites culminants ont échappé à leur sagacité. Il est vrai qu'il ne devait pas être aisé à cette époque de monter là-haut. En 1936 encore, date à laquelle je gravis pour la première fois, à dos d'homme heureusement, la sainte montagne, on partait de Sainte-Marie par une pente raide à travers la bruyère et l'ajonc qui montaient aux genoux. On excusera le Baron de la Pylaie, pourtant passablement audacieux, mais point téméraire, de n'en avoir pas fait autant.

Il est vraisemblable que les fossés d'Aiquin, rapportés à une époque nettement antérieure au VIII^e siècle aient été ouverts très anciennement, peut-être à la protohistoire. Quel que soit l'ordre dans lequel on énumère les sommets, du nord-ouest au sud-est ou l'inverse, le second est obligatoirement le plus central, donc le plus élevé, celui que nous appelons le *Yed*.

Il en restait donc, il y a cent cinquante ans environ, des remparts de terre, ce qui n'exclue pas d'ailleurs qu'il se soit agi d'un *murus gallicus*, constitué de pierres séparées par des poutres, comme on en voit en d'autres lieux. Lors de la prise d'une telle forteresse, les poutres brûlent – l'auteur de la chanson d'Aiquin nous dit d'ailleurs que le château a brûlé –, les moellons se vitrifient à la chaleur, s'effondrent et la terre végétale, peu à peu recouvre la cendre mêlée de cailloux. C'est à cette évolution que se réfère un *Kastel douar*: il en fut ainsi du camp d'Arthur à Huelgoat et l'on peut penser qu'il se soit agi ici d'une construction du même type, due à la main de nos ancêtres, les Osismes.

Comme au Mont Salvage de Wolfram, nous avons en ces lieux une castramentation, sans doute antique, qui rapproche les deux sites. Ce n'eut pas été le cas au Mont Saint-Michel du Couasnon, dont le sens paraît de tout temps avoir été religieux, y compris à l'époque où il était encore dominé par un dolmen.

Il nous faut cependant reconnaître qu'on pourrait difficilement dire ici, comme à propos du temple-château du Parzifal, qu'«A trente lieues à la ronde on n'a jamais construit une demeure en bois ou en pierre, si ce n'est cet unique château», non plus que «Seul aperçoit le château celui qui y est appelé sans le savoir.» Mais nous admettrions volontiers la part d'exagération nécessaire à tout bon créateur ou transmetteur de mythes. En outre, il est fait clairement mention ici de la «forêt impénétrable» et il est bien clair que Nevet devait à une époque lointaine contribuer à interdire l'approche de la Montagne.

... et le sommet de l'immortalité

Quel est donc le sens à donner à l'expression *Menez-Hom*? Dans le pays, l'on a en général adopté la version christianisée qui en fait, sans aucun argument, un site dédié à saint Côme, et quand les nuages s'amassaient sur ses flancs, les gens disaient :

Eman sant Kom oc'h aozan krampouez
Saint Côme est en train de préparer des crêpes...

Une chapelle a d'ailleurs été dédiée à ce personnage au pied du Menez sur l'ancienne voie romaine qui s'apprête à franchir la Lieue de Grève à Lestrevet.

Les étymologistes ont en général voulu aller plus loin que cette interprétation peu adaptée et ont proposé d'y voir le Mont de la Combe, en raison des cols qui séparent les trois sommets. Ce serait à l'origine un *Menez-Kom*.

Dans un cas comme dans l'autre, toutefois, on est obligé d'admettre la mu-

tation de la consonne initiale dans le deuxième élément, K devenant H, comme cela arrive régulièrement dans certains cas précis. Mais justement ici ce ne peut être le cas, puisque la présence du mot Menez, la montagne, n'entraîne pas à sa suite ladite mutation du *K*: témoins, sur une carte de la région Menez Kronan, Menez Kador, Menez Kelc'h...

En outre, l'importance donnée à la christianisation, même maladroite, du lieu, laisse supposer que notre Menez-Hom en avait bien besoin. Le caractère anciennement sacré de la montagne, que suggèrent ses trois sommets, que confirment la présence à mi-pente, de la chapelle et de la fontaine, hélas aujourd'hui captée, de Sainte-Marie, et la découverte de la jolie statue païenne, dite Brigitte, dans le voisinage, laisse supposer que le nom, d'une part, échappait à la banalité des désignations morphologiques et précédait, d'autre part, de beaucoup, l'apparition sur notre terre du patron des médecins catholiques.

Aussi est-il peu probable que le mot Hom, assez mystérieux à vrai dire, ne révèle aucune odeur de fagot. Un tel lieu, en un tel endroit du monde, ne pouvait, ne peut être anodin.

Le Menez-Hom domine l'embouchure de l'Aulne dans la rade de Brest. Voilà encore un nom de rivière lui aussi d'origine bien obscure. Qu'est-ce que cet Aulne bien français occulte donc? On peut penser à une traduction du mot breton Gwern qui désigne l'arbre des marécages qu'on appelle encore bien celtiquement dans certaines régions de France, le verne. Terme courant, banal, dont on se sert aussi pour certains marais eux-mêmes. Mais l'on dit en breton non pas Ster Gwern, même s'il y a sur ses rives un Port-Launay ou Meilh ar Wern, mais Ster Aon. Voilà d'ailleurs un pléonasma, si l'on fait, comme souvent, d'Aon, un ancien Avon, forme vieille-bretonne qu'on retrouve jusqu'en Angleterre, tel le célèbre Statford on Avon où naquit Shakespeare, et qui signifie tout simplement la rivière.

S'agirait-il d'un cours d'eau, sans autre détermination, comme il arrive parfois, ainsi pour l'Aven, de Pont-Aven? Le type de pléonasma dénoncé étant au demeurant fréquent, pourquoi pas?

Eh bien, non! L'on a retrouvé le nom ancien du petit fleuve dans le Cartulaire de Landévennec, où il est dit qu'un saint ermite nommé Idunet vivait sur le sommet appelé Nin – d'où Kastel Nin, forme ancienne de Kastellin ou Château-lin – près du fleuve *Hamn*. Un tel nom, cela saute aux yeux, est bien proche de notre Hom. De là à dire que la montagne s'appelait elle-même Hamn au moyen-âge, il n'y a qu'un pas.

Dans le texte lu par Albert Le Grand au monastère de Landévennec en 1629, concernant l'enterrement du roi Gradlon, texte que nous avons déjà exploité,

figurent, nous les avons cités en passant, d'autres personnages dont deux nous intéressent ici : l'un est le prieur du château de Landévennec un nommé Haemo, l'autre, un laïc, le vicomte Hameus. Curieusement ces deux noms, qui forment en latin un accusatif en Haemonem et en Hameum, sont proches de Hamn et de Hom. Autant dire que le prénom Hamon, très fréquent dans la Bretagne du moyen âge, et généralement rapporté à une origine germanique, pourrait avoir aussi quelque rapport avec notre monde celtique.

Or donc, que signifie Hamn ? Selon la règle qui veut que le H initial breton provienne, lorsqu'il n'est pas le résultat d'une mutation consonantique, d'un S celtique, nous sommes amenés à faire dériver le mot de Samn, forme réduite par l'accent tonique, d'un vocable qui pourrait bien être Samon. Et Samonios, nous le savons, comme l'irlandais Samhain, c'est la grande fête celtique du 1er novembre où le monde des vivants et celui des morts communiquent. Cette aptitude de la saison à ouvrir sur l'Autre Monde, est ici digne de remarque, car, comme tout bon Celte le sait, celui-ci se trouve préférentiellement à l'Occident, du côté de l'île d'Avalon.

On objectera cependant que, si rien ne s'oppose à faire dériver Aon de Hamn et Hamn de Samon, en revanche les linguistes accepteront difficilement de donner Samon pour origine à Hom. Régulièrement en effet le m n'aurait pu se conserver qu'à condition d'être doublé en –mm–, ce qui n'est pas le cas ici.

L'écueil pourrait cependant être évité en suggérant un celtique **Samo-monid-*, la montagne de Samos, donnant en ancien breton Sammonid, accentué sur la première syllabe puisqu'il s'agit du nom même. La chute de la dernière réduit le mot à Sammon, puis à Samm. Comme il arrive lorsqu'un vocable n'est plus compris, le besoin se fait sentir de préciser sa nature et l'on en vient à dire Menez Samm, la montagne de Samm, sans plus reconnaître dans le m résiduel, la forme ancienne du nom de la montagne, monid, devenu par ailleurs menez. Le mot Sammon réunit à vrai dire toutes les conditions pour se transformer en Hom et notre Menez Sammon en Menez Hom.

Une dernière observation mérite d'être faite : c'est que sur la carte d'Ogée, datant de la fin du XVIII^e siècle, généralement exacte et précise dans ses notations orthographiques, la montagne qui nous occupe est inscrite sous la forme Meneham, avec un a. Dans son Dictionnaire, notamment aux articles Ploeven-Portzay, Plomodiern et Plounevez-Portzai, Ogée lui-même écrit toujours Meneham, que ses continuateurs de l'édition de 1843 rectifient en Ménéhom. Il ne s'agit donc pas d'une coquille, mais d'une connaissance bien précise du nom et, par delà toute discussion linguistique, cette écriture se rapproche fortement de notre interprétation.

Que la montagne de l'Occident soit le sommet de Samonios, quoi de plus normal? Et que la rivière qui en baigne les abords, porte aussi ce nom, quoi d'étonnant, lorsqu'on l'a vue, comme nous l'avons fait, longer, avant de parvenir ici, le bois de Sukellos, le dieu au marteau, la chapelle d'Ambroise Merlin, et recevoir l'Ellez venue du Yeun Ellez, la Porte des Enfers?

68. LA CITADELLE DU ROI MARC'H

La Tombe du Roi Marc'h

D'autres éléments vont confirmer cette orientation, en quelque sorte préhistorique, de la légende. Sur la limite même des communes actuelles de Dinéault et de Saint-Nic, qui, tracée d'est en ouest, coupe en deux le massif, au col où passe encore un chemin entre le sommet du Hielc'h et celui du Yed, un modeste amas de cailloux, qu'on appelle prosaïquement *Ar Bern mein*, « le tas de pierres », ne serait rien moins pour la tradition que le Tombeau du Roi Marc'h.

Il s'agit d'un petit cairn, de faible élévation, comme on en voit tant dans la Montagne d'Arrez, au voisinage du Yeun Ellez, et qui datent de l'âge du fer. La bruyère l'entoure de toutes parts et les touristes qui hantent le point culminant, le cherchent le plus souvent en vain

Le sens de ce lieu, tel que la tradition l'entend, fut révélé à Anatole Le Braz par la vieille mendicante Katig gozh de Meilh ar Vern (Port-Launay), un peu en amont de Chateaulin. L'écrivain en a rapporté le récit, légèrement christianisé, dans sa Légende de la Mort, sous le titre *L'âme dans un tas de pierres*.

Marc'h était un roi très puissant, fameux guerrier et coureur de jupons. Mais il portait une vénération à sainte Marie du Menez Hom et c'était lui qui avait fait construire la chapelle toujours placée sous ce vocable. En outre *pour être plus près de la sainte son amie* (sic), il avait ordonné qu'on plaça sa sépulture sur la montagne. Aussi, lorsqu'à sa mort « le bon Dieu » parla de le damner, sainte Marie prit sa défense et le bon Dieu se laissa fléchir :

Soit, dit-il, ton roi Marc'h ne sera point damné. Mais son âme devra demeurer dans la tombe, jusqu'à ce que cette tombe soit assez haute pour que, de son sommet, le roi Marc'h puisse voir le clocher de ta chapelle.

On avait donc enseveli le roi, non dans le cimetière de Sainte-Marie, mais vers les sommets, comme il convient à un prince, en fait légèrement de l'autre côté du col, à l'endroit où nous voyons aujourd'hui le Bern Mein. Les plus hautes pierres en sont trop basses pour qu'on puisse découvrir le panorama de l'autre côté.

Aussi la sainte, bien décidée à retrouver son ami, graissa la patte d'un mendiant du voisinage pour qu'il ajoutât une pierre au cairn chaque fois qu'il passerait par là. Comme le mendiant exécuta ponctuellement la consigne, l'usage se répandit.

Moi, disait Katig gozh, quand je chemine de ce côté, j'ai soin, dès le pied de la montagne, d'emplir de cailloux mon tablier. Beaucoup de femmes font de même pour être agréable à sainte Marie. Avant que le tas soit assez élevé, il faudra sans doute attendre bien des années et des années encore. Mais aussi le roi Marc'h sera sauvé pour l'éternité, et sainte Marie aura joué au bon Dieu un tour dont certainement il ne se fâchera pas.

L'on remarquera dès maintenant le caractère très peu monothéiste de cette divinité pas méchante, mais un peu sottie, le « bon dieu », bien masculine en face d'une femme et qu'on berne de la même manière qu'en d'autres contes, le diable, lui non plus pas si mauvais bougre d'ailleurs. Quant à sainte Marie, en dehors du fait qu'elle est indissolublement liée au Menez-Hom, en sa chapelle voisine, on ne sait pas grand-chose d'elle et il n'est guère évident qu'il s'agisse de la mère du Christ.

Cela crée une ambiance très particulière autour de ce site préchrétien et de ce tas de pierres protohistorique. Mais nous n'avancerions pas beaucoup notre propos, si nous ne donnions une suite à cette curieuse légende.

La Marie du Hom

Que la montagne de Samonios recèle la Tombe du roi Marc'h, dieu cheval psychopompe des rivages occidentaux, qu'elle domine la Ville d'Is et son univers englouti, qu'elle soit à la vue de l'autre Montagne, celle de Kronan ou Kernunos, le dieu cornu qu'on rencontre aussi à Plas-ar-C'horn de Loc-Cronan, quoi de surprenant dans tout cela? Si le roi Marc'h est là, dans tout cet environnement, c'est qu'il est bien le messager de Samonios

En outre, Sainte-Marie-du-Menez-Hom est-elle bien la Marie que l'on croit de prime abord? Bien avant que la mère de Jésus ne vint en ces lieux, ils étaient occupés par une charmante déesse, dont, par miracle, nous connaissons les traits, à défaut du regard. L'on ne peut passer outre sans conter l'étrange histoire survenue en ces lieux mêmes dans le courant de notre XX^e siècle.

Sainte-Marie-du-Menez-Hom est un très modeste hameau, situé sur la route moderne qui va de Châteaulin à Crozon, au carrefour d'un chemin secondaire qui monte de Locronan et franchit ici un col en direction des bords de l'Aulne.

Les maisons peu nombreuses donc, entourent une superbe chapelle, lieu de pèlerinage et de vénération, édifiée dans un enclos où trône un calvaire.

La fontaine sacrée, malheureusement n'existe plus : elle coulait jadis vers le lit du Carvan, mais on l'a captée pour les besoins de la population en eau potable. L'abbé Thomas recteur de Plonevez-Porzay entre les deux guerres mondiales, la situait à trois cent mètres au nord-est de la chapelle et en donnait une photo. Il la disait intarissable, ce qui est le propre des sources sacrées.

A une petite distance de là, en 1913, un paysan de Kerguilly en Dineault, Jean Labat, labourait en compagnie d'un parent et d'un ouvrier, un champ qu'il possédait aux flancs du Menez-Hom, au-dessus de la vallée où coulait les eaux venues de la fontaine, au lieu dit Gorre ar C'hoat, lorsqu'il découvrit un masque de bronze. Les événements mondiaux qui survinrent bientôt reportèrent à 1928 la suite des fouilles qui s'avèrent fructueuses, puisque le reste de la statue fut alors mis à jour, à un mètre environ de profondeur.

A la suite de péripéties nombreuses, l'essentiel de la statue a trouvé de nos jours place au Musée de Bretagne à Rennes, où on peut la visiter.

Il s'agit d'une jeune femme casquée et accompagnée d'un cygne sauvage que René Sanquer et Donatien Laurent ont rapproché de l'antique déesse Brigantia et de sa suppléante chrétienne, sainte Brigitte de Kildare. On a pensé qu'elle avait été ensevelie là, à la limite supérieure de la forêt, comme le nom de Gorre ar C'Hoat, le haut du Bois semble l'indiquer, sans doute par le dernier prêtre païen qui voulait lui épargner le viol des Chrétiens. Pour le moins, on peut dire qu'elle a précédé ici la Vierge Marie si même elle n'est pas, comme nous le pensons, la vraie sainte Marie du Menez Hom.

Le nom de Marie en effet n'est pas réservé à la mère de Jésus. De l'autre côté de la baie, dans le Cap Sizun, Sébillot a signalé la présence d'une femme de l'Autre Monde, sorte de serpente, que l'on nomme la Marie du Cap. Si l'on consulte d'ailleurs les dictionnaires tant bretons que français, on s'aperçoit que l'appellation de Marie s'applique dans le langage courant à une foule de fonctions féminines dont le moins qu'on puisse dire, c'est qu'elles ne correspondent pas à l'idée que l'on se fait ordinairement de la Sainte Vierge.

Il semble bien que *la Marie* désigne un personnage relevant de l'ancienne religion et diversifié selon les lieux, de la même manière que l'on connaît une Notre-Dame de Rumengol ou une Notre-Dame de Lourdes. D'ailleurs, même dans ces derniers cas, il est manifeste que le nom donné à la déesse, Notre-Dame, en breton *Itron Varia*, Madame Marie, a permis en son temps de voiler admirablement le fait que l'humble villageoise de Nazareth était remplacée et comme

mise à la porte de la croyance chrétienne, par la Reine du Ciel, la déesse des eaux de l'éternelle tradition.

Il me semble entendre François Villon

Ballade pour prier Notre-Dame :
Dame des cieulx, régente terrienne,
Emperière des infernaux palus...
haute Déesse...
Sainte Marie la belle...

Je sais bien que Villon n'est pas apte à recevoir un brevet d'orthodoxie, mais justement, dirais-je, c'est bien là la preuve et le sens du culte populaire sinon théologique qui s'appliquait entre autres à la Marie du Hom.

René Sanquer appela Brigitte, du nom de la toujours jeune déesse celtique, la statuette frêle et robuste, désormais sans yeux ni membres, mais toujours désirable, découverte sur les flancs de la montagne sacrée. Donatien Laurent, parlant à ce propos, de la christianisation de l'antique Brigantia a décrit très clairement cette mutation : *Ici encore, la sainte a hérité des fonctions de la déesse, mère des dieux de l'Irlande comme on l'a vu plus haut. Son association avec la Vierge, mère de Dieu, est constante dans la tradition irlandaise depuis les plus anciens textes. Elle est « la Marie des Gaëls », celle que saint Ibar, d'après une vie latine de la sainte écrite au début du IX^e siècle, désigna par ces mots : Haec est Maria quae habitat inter vos.* « C'est elle la Marie qui habite parmi vous !

La déesse du Menez-Hom est donc bien aussi la Marie, celle qu'on retrouve dans le Cap, et bien sûr celle de la ville d'Is dont le souvenir surgit de partout en ces lieux. C'est bien sûr Ahès, que d'aucuns appellent Dahud, comme le disait Yann ar Floc'h.

Sommes-nous au Carrefour du Grand Veneur ?

Le Menez Hom est-il la Montagne du Graal ? Certes il s'agit bien d'une des hauteurs les plus sacrées de l'antique Armorique, tant pour des raisons religieuses que pour des nécessités géographiques. Etre la borne de l'Occident, l'amer autour duquel les vaisseaux contournent l'extrémité dernière des terres, l'Estre Poterne des romans arthuriens, n'entraîne pas forcément la mise en place d'un rituel aussi important que celui du Graal.

Il faut pour cela qu'une étroite relation soit établie entre la liturgie qui nous est contée par Chrétien de Troyes et par Wolfram d'Eschenbach et les lieux où

nous prétendons qu'elle puisse se dérouler. En particulier, il convient qu'un lien existe entre la sainte montagne et le symbolisme du cerf.

Le rôle accordé au cheval, *Marc'h*, dans notre mythologie et d'ailleurs dans notre histoire – car l'amour des Bretons pour leurs montures et leur science de la cavalerie les a souvent conduits à la victoire –, ce rôle évoque non seulement la guerre, mais aussi la chasse, et particulièrement, la chasse à courre.

La figure mythologique du cerf est aussi essentielle. La chair de cet animal constitue le repas du Graal, d'après Chrétien de Troyes. Sa représentation, sur la stèle gauloise des nautes parisiens, paraît celle d'un des animaux favoris du dieu Cernunos, l'autre étant également une bête cornue, le taureau. Le dieu aux cornes est établi dans un rapport étroit avec l'Occident. Le nom même de cette direction cardinale est *Kornog*, l'Ouest, le Cornu. Le vent qui souffle du nord-ouest, qu'on dit *noroît* en français se nomme *Kornaoueg* en breton : Celui du Cornu.

Dans la tradition arthurienne, poursuivre le Blanc Cervidé, c'est entrer en aventures et, dans l'impossibilité de la tuer, pénétrer dans l'Autre Monde. Quant à la chasse à courre, moins singulière, à la poursuite d'un cerf ordinaire, et qui va jusqu'au sacrifice, très ritualisé par les règles de la vénerie, elle a perduré à travers les temps, et suscité maints récits de cavaliers. Le maître de la chasse, le Grand Veneur est devenu lui-même dans le légendaire une figure quasi sacerdotale. Parce qu'il donne la mort à la bête traquée, il a pris le visage du Grand Passeur des morts et l'on n'a pas manqué de lui faire un sort de trépas et de terreur.

La chasse Arthur et la mesnie Hellequin

La chasse elle-même nous est contée aussi dans le folklore de l'Europe occidentale comme une vision nocturne de l'Enfer ouvert au-dessus de nos têtes. La meute des chiens et leurs hurlements, le galop des chevaux qui martèle à l'horizon les sommets et les crêtes, la furie de pâles cavaliers emportés à vive allure sur la trace du cerf ou de la biche, voire du lièvre, composent le tableau, poussé au noir par les conteurs, effrayés par leur conte, de la Chasse d'Enfer, la Chasse Arthur, la mesnie Hellequin, ainsi qu'on l'appelle selon les régions.

Nous retrouvons ainsi notre roi Arthur dans bien des campagnes françaises, transformé en meneur de la Course de nuit. Parfois on rapporte la même conduite à un certain Hellequin dont les historiens de la langue française font l'ancêtre d'Arlequin. Un consensus qu'exprime Greimas dans son Dictionnaire de l'ancien français, fait venir ce nom du mot germanique qui désigne l'enfer, *hölle* en allemand, *hell* en anglais et d'une terminaison à la flamande qui rappelle

le Manneken Pis de Bruxelles. Et de citer *La maisnie Hellequin* de Chrétien de Troyes et *la maisnie Hielekin* d'Adam de la Halle.

Cependant notre Menez-Hom celtique est loin d'ignorer le cerf. Immédiatement au nord de ses sommets, la commune de Tregarvan, joliment située sur l'Aulne, pourrait porter le nom de cet animal. En breton *karvan* signifie couramment la mâchoire, mais aucune apparence topographique ne rappelle ici cette anatomie, et une forme diminutive ancienne de Karv, le Cerf, serait ici mieux venue. De plus, cette trêve dite de Karvan – c'est le sens général du terme – a pris son nom, à l'évidence, de la rivière du Garvan qui descend des hauteurs de Dinéault et de Sainte-Marie et passe, avant de se jeter dans l'Aulne, sous le Pont-Karvan.

Cependant cette étymologie, qui a du à bien des égards favoriser la conservation de ces noms, doit peut-être céder fondamentalement la place à une autre, du même ordre, mais plus précise encore, plus révélatrice surtout, comme nous le verrons bientôt.

Mais l'on peut toujours mentionner l'existence sur la même rive gauche de l'Aulne, un peu en aval du Garvan, du confluent du Stêr ar C'haro, indubitablement cette fois la Rivière du Cerf. Au sud de la triple montagne, un autre cours d'eau porte le nom d'un village de Plomodiern, Kerharo, le village du Cerf. Il y a même un Lamharo en Cast, dont on ne saurait dire s'il s'agit d'un saut de cerf (Lamm-haro) ou d'une église du cerf (Lann-haro).

Mieux encore, lorsqu'on traverse le bourg de Cast, au sud-est du Menez-Hom, on ne peut manquer d'admirer le bel ensemble sculpté dans le granit qui honore le cimetière, autour de l'église, je veux parler de la Chasse de Saint-Hubert. Certes on peut penser que le nom germanique de Hubert a malencontreusement remplacé un plus celtique Ederne ou Telo, l'un et l'autre maîtres de cerfs, mais le symbole reste identique et, de même que pour la présence d'Ederne et de son cerf, dressés dans le cimetière de Lannedern à la vue immédiate de la Montagne de Kronan, au-dessus du Yeun Elez, il est difficile de penser que l'existence ici de la Chasse de Saint-Hubert soit fortuite.

Nous sommes, dans ce pays dont le roi est un cheval, en plein terrain de la Chasse, puisque voici maintenant les lieux du cerf qui forment une couronne à la Montagne. Et la question nous vient, bien qu'un peu saugrenue : serions-nous dans un domaine de la maisnie Hellequin ?

A priori, c'est peu probable, puisqu'on nous dit de Hellequin que c'est un être du nord, surtout connu dans le pays flamand. Néanmoins certaines données de folklore paraissent beaucoup moins limitatives. C'est ainsi par exemple, que le personnage apparaît en Bretagne. Selon Henri Dontenville, qui a reconnu son

passage au diocèse de Lisieux en janvier 1092, nous affirme d'après Gautier Map, que des *phalanges noctivagae quas Herlethingi dicebant*, ces « phalanges noctambules qu'on dit de Herlething » auraient été bien connues en Basse-Bretagne dès 1^e siècle suivant : « elles ont cessé de se montrer en Angleterre et dans le Pays de Galles pendant la deuxième année du règne de Henri II, c'est-à-dire en 1155. » Il semble décidément que le roi Henri II ait décidé de purger la Grande-Bretagne de tout compétiteur surnaturel !

Quoiqu'il en soit à cet égard, cette phrase latine à propos de ces troupes noctambules qu'on dit de Herlething a le mérite de nous montrer la mesnie en Bretagne et au Pays de Galles, dans des régions de langue celtique où l'on n'imagine guère un diable flamand.

Toujours sous la plume de Henri Dontenville, l'on apprend qu'un moine dominicain, Etienne de Bourbon, au début du XIII^e siècle écrivait un *de familia Allequini vel Arturi*, sur la famille d'Allequin ou d'Arthur.

Ceci nous ramène une fois de plus à l'enterrement légendaire du roi Gradlon. Nous y avons déjà trouvé sous la forme de Haemon, prieur du château de Landévennec, le parrain du Menez-Hom, un certain Samonios lui-même. Mais il est dans ce texte un autre prieur, celui de Saint-Gildas de Rhuys, dont le nom est Halcun et qui voisine avec le recteur d'Argol qui se nomme Halcuin. Ces noms renvoient au radical celtique de la chasse Halc'h ou Helc'h, en vieux-breton, et par ailleurs à une terminaison en *-cun* qui s'entend d'un sommet, d'un chef, mais aussi de chiens. Le mot signifierait soit le Sommet (ou le chef) de la Chasse, soit les chiens de chasse. Ce Halcun, qui en fait de prieur, ressemble plutôt à un Grand Veneur, est en fait non sans relation avec le premier des sommets du Menez-Hom vers le sud qui s'appelle le Hielc'h, autrement dit la Chasse.

Mais alors notre Hellequin est-il si germanique et si infernal que cela ? Entre Halcun et Hellequin, il n'y a phonétiquement pas grande différence. Helle ne sera-ce pas la chasse plutôt que l'enfer et Quin, ne sera-ce pas Cun, le sommet ou le chef, plutôt qu'un diminutif flamand ? Hellequin deviendrait alors le Grand Veneur celtique en même temps qu'il s'implanterait sur la Montagne sacrée en tête de la Chasse de nuit.

On ne manquera pas alors de songer à Aiquin, ce sarrasin sauvage et mécréant, musulman et néanmoins polythéiste, qui régnait sur le Menez-Hom, d'après la Chanson du XII^e siècle qui porte son nom, jusqu'à ce que Charlemagne vint l'en déloger. Aiquin pourrait bien être en effet une forme de Halcun. La phonétique romane et son écriture justifient parfaitement qu'un son *-al-* se soit transformé en *-è-*, que la notation *ai* soit purement orthographique et que le *h* non prononcé en français ait disparu.

Ainsi se rejoignent le Hielc'h du Menez-Hom, Halcun, prieur de Saint-Gildas, Halcuin, recteur d'Argol et Aiquin, roi en somme païen d'un château de païens.

Le roi Marc et le tyran Comorre

En l'an 884, un moine de Landévennec nommé Wrmonoc écrivant la vie de saint Pol de Léon, un certain Paul Aurélien, né en Galles et venu ensuite en Bretagne armoricaine où il fonda l'évêché de Léon, mentionna dans son récit comme un personnage bien connu le roi Marc qui avait, dit-on, refusé une cloche, après l'avoir promise, au comte Gwithur, seigneur de l'île de Batz. Miraculeusement la cloche fut apportée par un poisson en présence de Pol.

L'auteur nous précise, au cours de son récit, que Marc était appelé aussi Quonomorus, *quem alio nomine Quonomorum vocant*. Conomor est un terme général qui signifie en vieux-breton le Grand Chef, de *Con*, le chef et *Mor*, grand.

Ce nom a été rapproché de celui du seigneur Comorre, qu'on ne connaît pas au-delà de la Bretagne Armoricaine, et qui y est tenu, manifestement sous des influences ecclésiastiques plus que millénaires, comme un impie, un peu à la manière d'Aiquin, et quasiment un vulgaire bandit. On dit de lui en particulier qu'il fut excommunié par le synode des évêques de Bretagne, tenu sur le Méné-Bré. Epoux de sainte Tryphine, il aurait décapité sa femme, alors qu'elle allait accoucher d'un enfant mâle, appelé à succéder à son père. Le garçon serait né cependant et, miraculeusement, sa mère, prenant dans ses mains le nouveau-né et sa propre tête, aurait marché en direction d'un château appartenant à son mari. Là le bébé qui devait devenir plus tard saint Tremeur, prit une poignée de terre, la lança contre la forteresse et celle-ci s'écroula comme les murailles de Jéricho.

L'endroit existe toujours où se trouveraient les ruines du château de Comorre et une chapelle à sainte Tryphine y a été construite, non loin d'une fontaine qui lui est également dédiée. C'est, dominant l'actuel barrage de Guerledan, l'extrémité nord-est de la forêt de Quenecan. Chose curieuse, à proximité de là et sur la même commune de Saint-Aignan, on note la présence d'un village de Lanmeur, «le grand sanctuaire», auprès duquel se trouvent un hameau, une chapelle et un quartier du bois, tous trois nommés de saint Marc. Entre cet ensemble et le bourg de Saint-Aignan, l'on rencontre un Poul-Marc'h, la Mare au Cheval, à moins bien sûr qu'il ne s'agisse d'une autre localisation du roi Marc. A quelques kilomètres de là, de l'autre côté du Blavet existe en Kergrist une chapelle Saint-Merec, où l'on raconte la légende traditionnelle de la biche blanche.

Ces traditions de la région de Mur de Bretagne sont en faveur d'une identifi-

cation de Marc à Conomor. Cependant, il convient de ne pas oublier le caractère de grande généralité retenu par ce dernier terme. Son application à un prince serait en somme une manière de l'appeler le Grand et non pas un véritable surnom individuel.

La Tombe du Roi Marc : deuxième épisode

Conomor cependant nous amène à parler de la stèle dite de Tristan qui se dresse en Cornouailles britannique. Faute de l'avoir vue nous-même, nous citons la description que Craig Weatherhill en a fait, en 1985, dans son ouvrage *Cornovia, Ancient Sites of Cornwall and Scilly* : « Cette pierre en forme de pilier, d'une hauteur de 2,70 m, et disposée sur un socle moderne, était jadis appelée la Longstone (la Longue Pierre). Primitivement elle était dressée plus près de Castle Dore... , deux miles plus au nord. A la partie arrière et supérieure de la pierre, il y a une croix en tau, gravée en relief. Devant, court verticalement jusqu'au bas de la pierre, une inscription de deux lignes qu'on interprète ainsi : *Drustanus hic jacit cunomori filius* (Ci-gît Drustanus, fils de Cunomorus). On l'a datée du VI^e siècle de notre ère. Les deux noms ont été identifiés avec le fameux Tristan et le roi Marc de Cornouailles. En effet un manuscrit du IX^e siècle parle de « Marcus, appelé aussi Quonomorius » qui régnait à la fois sur les régions britanniques et bretonnes de Dumnonia et de Domnonée. Malheureusement, le premier nom de l'inscription est maintenant presque illisible. »

La différence de graphie entre Cunomor et Conomor n'est en aucune manière significative et Léon Fleuriot considérait les formes *cun* et *con* comme équivalentes. Cependant, à notre avis, rien ne permet de dire que le Grand Chef de Castle Dore soit le roi Marc. Si l'on pense à lui, c'est d'abord à cause du nom de Drustan, son fils, cependant différent du Tristan, neveu de Marc qu'on rencontre dans les différents auteurs des XII^e et XIII^e siècles, non moins que dans l'*Insula Trestani*, l'île Tristan de Douarnenez. De surcroît, la première ligne de l'inscription est devenue illisible et toute relecture de vérification nous est désormais interdite. C'est dire combien est légère l'identification à Tristan de *Drustanus filius Cunomori*.

Cependant, se fondant sur Wrmonoc, le chanoine Doble voudrait que le roi Marc ait été enterré à Castle Dore, mais n'en rapporte aucune preuve. En fait le moine de Landévennec écrit que le roi Marc est enterré à Caer Bann Hed, *locum qui lingua eorum uilla bannhedos nuncupatur*, au lieu qui en leur langue est appelé *Villa (Caer) bannhedos*. Mais il omet de nous dire où se trouve cette ag-

glomération. Il ne précise même pas si l'endroit est situé d'un côté ou de l'autre de la mer.

Dans ces conditions, on est légitimement amené à penser qu'il était établi là où se trouve encore aujourd'hui la « tombe du roi Marc », c'est-à-dire sur le site renommé du Menez Hom, au pied duquel notre auteur passe son existence de cénobite. Cette localisation en outre n'est disputée par quelque lieu que ce soit dans la tradition des pays celtiques, pas même par la Cornouailles d'outre-mer.

Si à son époque en effet le petit cairn préhistorique était déjà connu pour ce qu'il est considéré aujourd'hui, il est unimaginable de penser qu'Wrmonoc ait été chercher ailleurs, sans le préciser, le tumulus du roi de Cornouaille. On pourrait objecter évidemment que la tradition en question soit plus récente que le IX^e siècle. Cependant l'implantation du mythe du Cheval dans la toponymie de la Bretagne armoricaine paraît très archaïque. La plupart de ces noms de lieux recouvrent en effet ou avoisinent des ruines gallo-romaines ou des éperons barrés protohistoriques, voire, comme ici, un tumulus de l'âge du fer.

Marc était roi de Cornouaille... armoricaine

Voyons un peu ce qu'il en est. Une liste, non exhaustive, des territoires du roi Marc donne ceci :

- La pointe de Penmarc'h, la ville de Penmarc'h, la chapelle St Marc en Penmarc'h et le Cap Caval : l'avancée en butoir frangée de rochers qui termine la terre en ces lieux constitue un site remarquable de la côte armoricaine, immédiatement avant ou après le passage du Raz.
- Le château de Penmarc'h en St Fregant est établi au voisinage proche de la voie antique de Carhaix à Plouguerneau, non loin des ruines gallo-romaines de Guicquelleau.
- Le village de Penmarc'h en St Derrien, est situé tout près de la même chaussée et à peu de distance de la ville gallo-romaine, fouillée à Kerilien en Plouneventer.
- Le village de Penmarc'h en Plourin-Ploudalmezeau, est au vu du château de Kergroades, d'implantation très ancienne, même si son architecture est relativement récente.
- La pointe de Penmarc'h à Koh Kastel en Sauzon (Belle-Ile) s'avance dans l'océan à partir de l'un des plus grands éperons barrés de la côte armoricaine, de date protohistorique, en plein pays vénète. La muraille, aujourd'hui effondrée en énorme talus, toujours bien visible, lui a mérité le nom de Koh Kastel : le vieux Château.

- La chapelle St Marc en St Aignan est certes un peu à part géographiquement. Elle se trouve dans le cadre légendaire d'un château de Comorre : si l'on en croit la tradition, il existait déjà deux ou trois siècles avant Wrmnoc.
- La pointe de Lostmarc'h en Crozon est constituée elle aussi d'un éperon barré, plus modeste il est vrai, dont les contrevallations existent encore. Elle forme l'une des extrémités littorales de la presqu'île de Crozon, donc du massif du Menez-Hom.
- Le moulin de Ronvarc'h et le village de Brenvarc'h sont également en Crozon, au-dessous de la Montagne et au sud de la voie antique.
- Le bourg de Quimerc'h et le village de Kimerc'h kozh sont situés sur un plateau, qui, pour ne pas renfermer d'antiquités, a le privilège de donner sur l'ensemble montagneux du Hom et de la chaîne des Montagnes Noires qui le précèdent à l'est, depuis Karreg an Tan, la Roche du Feu, des vues parmi les plus belles et les plus développées
- Les villages de Plomarc'h, anciennement Portzmarc'h, en Douarnenez : Plomarc'h-pellan est bâti sur une usine à garum gallo-romaine, comme il en existe plusieurs au fond de la baie de Douarnenez. Le Menez-Hom barre l'horizon au nord-nord-ouest et la tradition locale veut qu'il se soit bien agi ici de la Cour de Marc'h : *ti meur ar Roue Marc'h oa Plomarc'h*, Plomarc'h était le palais du roi Marc'h.
- Le village de Ty Mark et l'anse de Ty Mark appartiennent au même littoral, à la vue du Hom.
- La tombe du roi Marc elle-même est constitué par un tertre de cailloux, d'époque préhistorique certaine, assez semblable d'aspect aux tumulus de l'âge du fer qu'on a fouillé dans les Monts d'Arrez.

On peut exclure à notre avis des hypothèses la désignation tardive, par des lettrés bretons, de lieux antiques sur le modèle du roman de Tristan et Yseult, d'abord à cause de la diversité des antiquités en cause, de leur extension géographique qui supposerait un véritable système appliqué aux lieux, enfin de l'absence de toute fioriture, de toute allusion aux autres personnages et en particulier Yseult, si ce n'est sous des formes archaïques telles que Kazeg, la Jument.

Quant aux légendes, elles ne paraissent guère fabriquées, en ce sens qu'elles ne tendent jamais à rapprocher leur héros des descriptions littéraires de Bérout et de Thomas, non plus que des Allemands. L'une d'elles nomme même le prince Guinvarc'h, ce qui nous rappelle plutôt Guyomarc'h, le Guigemar ou Guinga-

mar de Marie de France et de Chrestien de Troyes. La question deviendrait dans ces conditions : Marc et Guyomarc'h sont-ils un seul et même personnage ?

Le nom des Guyomarc'h, comtes de Léon aux XI^e et XII^e siècles signifierait »capable de conduire un cheval«, ce qui convient évidemment à un Marc'heg, un chevalier. Il nous plairait mieux cependant traduit en »Cheval de sagesse« : la structure des mots composés, en ancien breton, le déterminatif le premier, serait ainsi respectée, et le caractère mythique prévaudrait, comme il arrive fréquemment aux temps lointains des Comorre et des Marc'h, sur l'aspect purement utilitaire.

Un dernier fait qu'Wrmonoc ne pouvait ignorer, parce que nous le connaissons par un Evangélaire de Landévennec de son époque (IX^e siècle), c'est l'assimilation du roi Marc'h et de l'évangéliste Marc, telle qu'elle apparaît sur la page où sont représentés classiquement Luc en homme, Jean en aigle et Mathieu en taureau, Marc non point sous la forme d'un lion, comme il est constant par ailleurs, mais sous celle d'un homme à tête de Cheval. Au début de l'Evangile de saint Marc, une vignette analogue orne l'Incipit.

Pour que cela soit ainsi, il faut que le roi Marc'h ait été, à l'époque d'Wrmonoc, une personnalité de la »religion« d'une carrure telle qu'elle pût éclipser le symbole d'un évangéliste. A qui allait-on faire croire que Marc était un lion ? Tout le monde sait bien que Marc est le Cheval ! Et le miniaturiste de dessiner l'animal...

L'antiquité de la légende armoricaine de Marc'h nous paraît avérée et dans ces conditions il est exclu qu'Wrmonoc ait voulu parler, à propos de la Tombe du roi Marc d'autre chose que du cairn du Menez Hom. Cette conclusion nous conduit à placer Caer Bann Hed sur la montagne. Logiquement, le château d'Aiquin du XII^e siècle, le Castel douar du XIX^e siècle, dont nous ignorions le nom propre, serait ainsi celui de la Corne de Cerf, en breton *Bann hed*.

69. CORBENIC RETROUVÉ

Caer Bann Hed sur les bords du Samon

Il serait cependant intéressant de rencontrer sur le terrain quelques confirmations onomastiques de nos propos.

Tregarvan signifie la trêve, la fraction de paroisse, du Karvan et le Karvan, c'est le cours d'eau dont avons précédemment parlé, à l'initiale adoucie en G. Nous avons retrouvé dans ces mots l'évocation du cerf, qui en fut pour nous longtemps le sens. Mais il nous est devenu manifeste que Karvan est la forme

moderne de Caer Bann. La mutation de Bann en Vann est normale en breton moderne en cette situation. Quant à l'évolution de Caer en Car et non en Ker, si on en a dit qu'elle était exceptionnelle en Basse-Bretagne, à l'exclusion de Carhaix, Erwann Vallerie a bien montré au contraire qu'il n'en était rien et que cette modification concernait les plus anciens noms de lieu ainsi formés, ceux qui préexistaient à la fin du XI^e siècle. Ce serait bien le cas ici.

Karvan (ou Carvan en orthographe ancienne) est donc bien le résultat de l'évolution régulière, simple d'ailleurs, de Caer Bann. Le mot Hed qui signifie le cerf en vieux-breton est tombé, mais il était inutile à la compréhension puisque le mot Bann a lui seul renferme la notion particulière de corne de cerf. Quant au sens de «petit cerf» que nous avons primitivement donné à ce mot, il est probable qu'il a dû s'imposer à une époque où le souvenir de Caer Bann Hed s'était estompé, et d'une certaine manière en assurer la pérennité.

D'autres toponymes rappellent le souvenir du Château. C'est le cas notamment, peu évident au premier abord, d'un hameau situé dans la proximité immédiate de la chapelle de Sainte-Marie. Le nom, dans la forme qu'il revêt sur la carte de l'IGN, *Stang ar Venig*, ne nous parle guère d'abord. Cela signifie d'ailleurs si peu, qu'on avait tenté, voici quelques soixante-dix ans, d'en faire un *Stang ar venec'h*, une Haute vallée des moines, sous prétexte qu'une pièce à la sacristie de Sainte-Marie est usuellement appelée, sans autre explication, *Kambr ar venec'h*, la Chambre des Moines. Mais l'identification ne tient pas, non plus qu'aucun des rapprochements qu'on a pu faire.

L'hypothèse d'une graphie erronée ne manque pas d'arguments. Depuis le premier établissement de la carte d'Etat-Major, les noms écrits phonétiquement ou selon la phonétique française du topographe qui les entendait, ont été légion, certains fantaisistes, d'autres même grotesques, tous source d'in vraisemblables complications. On peut donc admettre sans peine que notre Stang ar Venig soit, par exemple un Stang Arvenig, ou, pourquoi pas? un Stang Garvenig. Si la première de ces recompositions ne nous avance guère, en revanche la seconde reproduit étrangement le terme Karvan.

La transformation historique du a en e est normale en cette position : en effet, selon d'Arbois de Jubainville, *e vient de a bref suivi de i ou de e dans une seconde syllabe*. La désinence *-ig* correspond au suffixe celtique *-ikos*, qui peut donner au mot une valeur adjectivale. Dans ces conditions, notre village ressortirait à l'un des points les plus proches du camp : ce serait «la haute vallée» (Stang) dépendant du (suffixe *-ikos*) Camp de la Corne de Cerf (Caer Bann).

Ceci dit, ce Garvenig, *Cazr bannikos*, ressemble étrangement à Corbenic. Si

l'on veut bien admettre que dans le passage d'une langue à l'autre, le Car ait pu s'entendre ou se répéter Cor par fermeture de la vocalisation, le reste va de soi.

Un autre toponyme d'ailleurs requiert notre attention. C'est celui, moins haut placé et plus proche de la mer, de Kervennec, dont l'analogie avec Karvenig est frappante. Nous avons dit que Car et Ker sont deux formes d'évolution différente du mot vieux-breton Caer, l'enclos fortifié. Quant à Vennec, issu de *bannacos*, et Venig, de *bannicos*, le sens est le même.

Mais une linguistique plus coutumière entendrait par Kervennec, le village de saint Gwenneg, bien connu dans la région pour être le fils de sainte Gwenn, le frère de Gwenole et de Jacut, l'éponyme de Landévennec. Il n'est bien sûr, pas possible de décider entre les deux propositions. Dans l'esprit même des habitants, l'une des interprétations a fort bien pu succéder à l'autre : c'est là l'un des modes habituels de la christianisation.

Il existe d'autres Kervennec dans le Finistère, d'autres Cornes de Cerf en Bretagne. C'est bien normal lorsqu'il s'agit d'un terme mythologique doublé de surcroît d'une christianisation. Il n'est pas exclu enfin que le terme celtique *bannacos*, qui donne ici –venec, n'ait pas eu dans certain cas son autre sens de hauteur, élévation.

Un seul retiendra notre attention : sur la rive gauche de l'Aber Rozan, en position d'observation et de défense à l'entrée de la plus importante voie d'accès fluviale au Menez-Hom, c'est l'un de ces domiciles seigneuriaux, lieux de commandement militaire, qui portent aux VI^e et VII^e siècles le nom caractéristique de Les ou Lis, traduit par le mot français Cour. Lesquervénec, aujourd'hui village voisin de la pointe de Tréboul en Crozon, constitue un élément capital de défense avancée, pour toute agression venant de la baie de Douarnenez et de son ouverture sur l'Océan au cap de la Chèvre.

Correctement orthographié de nos jours Leskervennec, il signifie sans conteste la Cour de Kervennec. Il apparaît nettement que dans un nom de cette époque, et de plus accolé à un préfixe dont le sens stratégique est indéniable, le mot Ker s'entend non d'un hameau, mais d'un camp retranché. Le pieux personnage de l'Eglise celtique n'a pas sa place ici, mais bien plus le sens mythique et guerrier : Kervennec ici encore est bien Corbenic, Leskervennec est le poste avancé dans la défense de Caer Bann Hed.

Au sud et au sud-ouest, on notera la proximité immédiate du village en partie homonyme, du Véniec, non moins que celle des alignements néolithiques, en partie détruits, de Kerlinton-Tréboul. Le caractère stratégique est accentué par l'avancée de la presqu'île de l'Aber, où des fortifications de Napoléon III, aujourd'hui en ruines, ont succédé à des établissements militaires antérieurs.

Dès 1850, Bachelot de la Pylaie signalait à la fois les restes d'un corps de garde et d'une poudrière, le tout accompagnant l'installation d'une batterie, édifiés *pendant notre dernière guerre avec l'Angleterre*, et l'existence de retranchements assez semblables, à lire l'auteur, à ces remparts protohistoriques qui abondent sur la côte. D'une façon générale, la presqu'île de Crozon montre à l'évidence la pérennité des intérêts militaires dans cette région, de l'époque mégalithique à celle de la désintégration atomique.

Les trois saints de Gwenn... et ses trois seins

La personnalité de Gwenneg qui semble avoir revêtu les dépouilles de Caer Bann Hed, mérite enfin qu'on s'y intéresse, ainsi que sainte Gwenn et ses autres fils Gwenolé et Jacut.

La mère des trois moines est vénérée dans une grande partie de la Bretagne, de Saint-Cast, dont on notera la proximité de Saint-Jacut, jusqu'à Pluguffan et notamment non loin du Menez-Hom, dans la chapelle de Saint-Vennec en Briec, à proximité de l'ancienne route de Quimper à Brest. Elle aurait été l'épouse d'un certain Fracan, installé comme le nom l'indique à Ploufragan, près de Saint-Brieuc, et elle aurait eu de lui ses trois garçons.

Santez Gwenn Teirbron jouissait d'une faculté rare, celle de posséder, comme ce nom l'indique, trois mamelles. Elle aurait, nous dit-on, bénéficié d'une grâce insigne de la divinité chrétienne : pour résoudre son embarras à la naissance des triplés, le « bon dieu » lui aurait accordé un sein surnuméraire pour lui permettre de les allaiter d'un coup.

Soit. Mais il existe en Irlande une double colline traditionnellement appelée *Da Chich Anan*, les deux seins de la (déesse) Ana. Ce symbolisme de la colline nous amène à une question : à l'ombre de la Triple Montagne du Hom, la sainte déesse Gwenn ne serait-elle pas, à l'instar d'Ana, et mieux encore, dotée d'une ample poitrine à trois mamelons qui ne seraient autres, sous les noms des trois saints chrétiens, que les trois sommets du Menez-Hom ?

Gwenn ne signifie rien d'autre que la Blanche, ce qui signe son appartenance à l'Autre Monde. Gwenneg est Celui de la Blanche, Gwenolé, la Valeur Blanche, mais Jacut ou Jagu, plus connu en Haute-Bretagne qu'ici, serait issu du biblique Jacob. L'un des noms donc serait judéo-chrétien, les autres sont bien vagues et bien communs pour des habitants du Monde merveilleux. Ils peuvent voisiner avec d'autres vocables appliqués aux mêmes lieux.

Le nom de Menez gwenn est l'un des toponymes les plus fréquemment rencontrés en Bretagne, notamment dans le pays vannetais. La forme ancienne

Wenmonid était portée en 852 par une bourgade du Pays Nantais qui deviendra Guémené-Penfao en Loire-Atlantique. La femme Gwenn ne serait-elle pas la Montagne Blanche ?

Mais alors Gwenn ne serait-elle pas la déesse du Menez-Hom, la petite « Brigitte », la Marie de la Montagne ? En tout état de cause, si Gwenn est le nom de la sainte Montagne et Gwenneg l'un de ses fils, ou de ses seins, ou de ses sommets, Kervennec vient-il de saint Venec, ou bien saint Venec de Kervennec, de Garvenig, de Caer Bannicos ? S'agit-il en somme d'une christianisation des lieux ou d'une paganisation de la tradition chrétienne ?

Le problème déborde, bien évidemment, sur Landévennec, la grande abbaye celtique du voisinage immédiat, celle notamment d'Wrmonoc. On la tient d'ordinaire pour être « le monastère du cher Gwenneg », *Lann-to-vennec*. Mais le nom, dans son état actuel, se moque de distinguer le cher Gwenneg du cher *Benneg*, quoique ce dernier soit moins connu... On en dira de même de l'écueil de Tevennec, dans l'ouest de la pointe du Van.

Mais au fait, la pointe du Van elle-même ne mérite-t-elle pas d'être interrogée à cet égard ? *Beg ar Van* peut difficilement se rattacher à la Corne de Cerf, car ce nom, en breton, est masculin et ne saurait devenir *van* après l'article. Mais la carte d'Ogée, qui date de 1771, écrit *Pointe de Carnarvan*, ce qui est entièrement différent. On est là en présence d'un cairn, tumulus de pierres, qui se serait trouvé au voisinage de la Corne de cerf : *Carn are van*. L'ancienne préposition *are*, près de, entraîne régulièrement la mutation de l'initiale après elle, quel que soit le genre du mot.

Un tumulus qui aurait existé non loin de la pointe du Van, elle-même considérée comme la Corne, dont elle a l'aspect, ainsi fichée sur le crâne de Plogoff, suffit pour entraîner la validité du sens et sa pérennité dans la forme actuelle. Et dans ces conditions quoi de plus normal que de voir veiller dans les parages le cher Homme de la Corne, Tevennec, avatar d'un sommet du Menez-Hom, avec lequel d'ailleurs il est en relation à vue, doublet d'un cénobite, pieux quoiqu'un peu vague, fondateur cependant, dit-on, d'un monastère illustre, qui porte son nom, première personne de la Trinité.

Le Château du Graal

Nous n'irons pas plus loin que ces questions posées. Car ce sont avant tout des questions et toutes les idées ne sont pas forcément les meilleures. Toutefois, nous avons voulu aller aussi loin, pour bien montrer l'importance du problème. Il ne s'agit en effet rien moins que de déceler le caractère factice et superficiel de

la christianisation du Porzay, du Cap Sizun et de la Presqu'île de Crozon et d'y reconnaître la grandeur magique des anciens dieux.

Ces nouveaux développements nous amènent encore à une vérification mythologique intéressante, qu'il convient de signaler. Le fait que le Menez Hom soit ainsi lié d'une part au mythe du cerf et de ses cornes, d'autre part au roi Marc, doit être mis en relation avec la tradition européenne occidentale qui fait du mari trompé un porteur de cornes, attesté de nos jours encore dans le langage quotidien, ainsi que dans de nombreux traits de folklore. Or le roi Marc, non moins que le Roi Arthur d'ailleurs, est manifestement un cocu. Ils sont ainsi l'un et l'autre assimilés au Cerf.

C'est encore rattacher le symbolisme du Graal et de la Triple Montagne à certains usages folkloriques comme la pratique ancienne de « faire les jeux de cerfs », *cervulos facere*. Les Conciles et les Pénitentiaires du moyen âge maudissent ces turpitudes qui consistent, au 1er janvier, à se déguiser en animaux, notamment en cerfs. Ils n'hésitent pas à les qualifier de sacrilèges, ce qui montre bien le caractère religieux, quoique non chrétien, de ces jeux

Pour tenter de nous résumer, nous croyons avoir établi que le Menez-Hom est la montagne sacrée de Montsalvage avec sa forêt sacrée et son lieu d'asile, sur laquelle se dresse Corbenic, le siège du Graal et de ses mystères, qui veille en même temps et pour la même raison, sur l'embarcadère occidental des âmes, à la pointe du Van et à Tevennec. Le Château à la fois réel et merveilleux qui était établi sur le Yed et ses environs, s'appelait anciennement Caer Bann Hed et c'est de ce nom que les Français ont tiré Corbenic. Le roi Marc'h, qu'on a romanisé en Marc, y régnait et s'y trouve enterré, entre le Yed et le Hielc'h, au voisinage de son amie de toujours, la Marie de la Fontaine. De là-haut, lui l'Homme aux oreilles de Cheval, qui est aussi le Cornu, le Cocu, surveille les promontoires occidentaux que l'ennemi peut certes attaquer, mais qui servent aussi aux âmes pour gagner les îles merveilleuses d'Occident. Sous son regard, les défenses de Crozon, celles de Gesocribate, celles du Promontoire de Gobaion, mais aussi au loin le Menez Kronan, la Montagne de Cernunnos, et plus proche, celle de Loc-Kronan, le Grand Sanctuaire de Nevet et sa troménie multimillénaire, le Temple d'Ana sur la Palud du Porzay. Quant à la sainte Montagne elle-même avec ses trois sommets, comme les trois mamelles de Gwenn, elle est tout à la fois la Triade fondamentale qui constitue les dieux et les hommes, *Menez an Drinden*, et le centre du culte préhistorique du Cerf et de la renaissance par le sang du dieu.

XVI
MARC ET TRISTAN

70. LE ROI CHEVAL

Nous avons présenté d'entrée de jeu, dans cet ouvrage, l'ambiguïté du mot Cornouaille. Le pays qu'il désigne, est bien celui du roi Marc. Mais de quelle Cornouaille s'agit-il? On pense généralement au Kernyw, que les Anglais appellent Cornwall, mais sur la foi de quoi? Et les auteurs qui écrivirent au XII^e siècle les récits des Bretons ne savaient probablement pas la différence entre les deux pays. Les deux territoires ne formaient qu'une seule culture, parlaient la même langue et ne se distinguaient guère l'un de l'autre. Aujourd'hui encore les idiomes restent très proches et l'illusion du paysage, des mots et des gens, à l'anglais et au français près, risque bien de l'emporter: on ne sait exactement où l'on est, à Carhaes ou à Carhaix, à Lantewednack ou à Landévennec.

Au XII^e siècle, le roi Marc était breton, il était de Cornouaille (Kerne) et c'était tout. Si l'on ajoute à cela l'identité des cultures, on comprendra aisément que les grands mythes ont pu être situés ici ou là, ici et là.

La question serait donc un peu oiseuse si elle ne se rattachait au problème de l'origine et de la transmission de la tradition: les légendes nous sont-elles venues de l'Île ou bien de la péninsule? Par ailleurs, des deux pays celtiques, l'un est relativement très vaste, l'autre tout petit, l'un était puissant au XII^e siècle, l'autre était soumis aux étrangers.

Une première remarque concernera donc, maintenant où nous allons nous intéresser au Roi Marc, à son épouse Yseult et à l'amant de celle-ci, Tristan, la définition de ce pays merveilleux sur lequel règne le château de Tintagel, demeure de Marc et de Gurloes, où fut conçu Arthur.

Qu'est-ce donc que la Cornouaille? Des deux pays d'Europe qui portent aujourd'hui ce nom, la première, continentale, est une région de la Bretagne armoricaine, correspondant à l'ancien évêché de Quimper, tel qu'il existait avant la Révolution française, ainsi qu'à l'ancien comté du même nom. On se rappellera d'ailleurs que des indices existent d'une extension ancienne beaucoup plus grande, de ce territoire, qui aurait pu comprendre la totalité de la Bretagne his-

torique et en tout état de cause, le Léon, l'archevêché de Dol et le comté nantais, peut-être jusqu'à la Maine.

La seconde forme l'extrémité sud-ouest de la Grande-Bretagne, passée la rivière Tamar, au-delà du Devon et jusques et y compris les îles Scilly. L'actuel comté de Cornouailles s'étend sur 3475 km² et comptait 380 000 habitants en 1971. La Bretagne armoricaine, elle, a 33980 km² et 3 703 334 habitants, c'est-à-dire sensiblement dix fois plus de l'un et de l'autre. C'est dire que dans ces conditions le centre de la culture commune se trouve automatiquement dans le plus grand pays, surtout si l'on ajoute à cela qu'à l'époque dont nous parlons, la Bretagne était indépendante et formait un duché puissant et convoité, tandis que le Cornwall était devenu une région de l'Angleterre.

Nous avons montré quelles confusions pouvaient naître de cette double terre, dont les traditions et la culture sont, encore aujourd'hui, manifestement communes. A la différence des relations de parenté qui peuvent exister entre les Bretons Armoricains et les nations gaéliques, voire avec les gallois même, l'on est ici en présence bien plus que de populations sœurs, d'un seul peuple dont huit cents ans d'anglicisation et de francisation n'ont pas vraiment eu raison.

C'est avec cette vision des choses qu'il nous faut revoir l'histoire du Roi Marc non moins que celle de la naissance d'Arthur. Dire que tout cela s'est passé en Cornouaille signifie au moins que les deux rives de la *Mor Breizh*, la Mer de Bretagne, que d'aucuns appellent Manche ou Channel, se trouvent concernés par ces récits. S'agissant en outre d'un mythe, il n'est pas invraisemblable de penser que la légende a pu s'adapter à diverses localisations géographiques, de la même manière qu'il existe plusieurs crânes de tel saint ou plusieurs tombeaux de tel héros gigantesque ou divin.

Il saurait ainsi se compter peut-être plusieurs Tintagel et des Gués Aventureux en nombre, des Sauts Tristan dans toutes les chapelles solitaires et bien sûr des Croix Rouges à tous les carrefours, des Abbayes de Blanchelande sur toutes les bruyères. Une telle implantation du conte aurait pu d'ailleurs être favorisée dans les deux régions par la séparation politique: dès lors qu'une frontière s'établit entre les parties différentes d'un même ensemble ethnique, chacune d'entre elles conserve les mêmes dieux, mais les situe, à l'évidence, chez elle.

Les contes du roi Marc'h en Bretagne Occidentale

Le Finistère et, à un moindre égard, le Morbihan, possèdent de nombreuses traces du roi Marc. Ainsi, dans la basse-vallée de l'Aulne, aux environs de Château-lin, se raconte encore la légende du Roi aux oreilles de cheval. Peu après

1795, Cambry, alors président du District de Quimperlé et chargé officiellement d'une enquête sur l'état de son département, fut sans doute le premier à noter l'histoire. Il la rapporta dans son *Voyage dans le Finistère*, publié en 1799.

Vous serez étonné, écrit-il, de rencontrer ici une fable à peu près pareille à celle du roi Midas : elle existe dans toutes les têtes, dans les plus anciennes chansons.

Le roi de Portzmarc'h faisait mourir tous ses barbiers, de peur qu'ils racontassent au public qu'il avait des oreilles de cheval. L'intime ami du roi venait de le raser, il avait juré de ne pas dire ce qu'il savait ; mais ne pouvant résister à la rage de raconter ce fait, par le conseil d'un sage, il fut le dire aux sables du rivage. Trois roseaux naissent dans le lieu, les bardes en firent des hanches de Haut-Bois qui répétaient Portzmarc'h, le roi Portzmarc'h a des oreilles de cheval.

D'autres versions appellent le souverain Guinvarc'h, d'autres tout simplement Marc'h, mais le récit lui-même suffit à faire entendre qu'il s'agit bien d'un Roi-cheval, sinon ou mieux d'un Dieu-Cheval. L'auteur a classé la légende dans les renseignements concernant le district de Pont-Croix dont il nous dit qu'il s'étendait de Ploneüs à l'île de Sein et de Douarnenez à Pont-l'Abbé. Sans aucune précision supplémentaire, il nous est permis de penser que le folklore concerné est celui de la pointe de Penmarc'h et du cap Caval, à moins qu'il ne s'agisse de celui de Plomarc'h en Douarnenez.

La version la plus longue de cette légende fut recueillie en 1905 par Yann ar Floc'h dans la vallée de l'Aulne et publiée dans son breton d'origine en 1950, chez Le Dault à Quimper, parmi les *Konchennou eus bro ar ster Aon*. Qu'on nous permette de reproduire ici le résumé en français, que nous en avons donnée dès 1966 dans le Guide de la Bretagne Mystérieuse. Il apparaîtra très vite au lecteur qu'il y a là deux récits successifs : l'un qui reprend une fois encore le thème de la chasse à la biche merveilleuse, l'autre qui nous dit le conte des roseaux.

Marc'h, nous conte Yann ar Floc'h, était roi de Poulmarc'h. Il possédait un cheval sans pareil qui filait comme le vent et pouvait traverser la mer elle-même. Aussi le nommait-on Morvarc'h, « le cheval de mer » et le roi l'aimait-il plus encore que son propre royaume.

Or, un jour que le souverain chassait, il se mit à courre une biche d'une grande beauté. Mais plus il forçait l'allure, plus la bête augmentait la sienne. Il fit tant et si bien, cependant, qu'il parvint au rivage, sur la baie de Douarnenez, près de l'endroit où s'élevait autrefois la ville d'Is. Lorsqu'elle se vit acculée aux vagues, la biche s'arrêta et se mit à gémir.

Il en fallait beaucoup plus pour émouvoir le roi Marc'h ; il banda son arc et tira. Alors se passa une chose incroyable : la flèche, avant d'atteindre son but, revint sur elle-même et frappa le cheval en plein cœur.

Fou de rage, Marc'h se dégagea du corps de sa monture et se précipita, le couteau à la main, sur la biche. mais il n'y avait plus de biche : à sa place, se tenait une jeune femme, une couronne de goémons ceignant ses cheveux d'or. C'était Ahès, que d'autres nomment Dahud, fille de Gradlon et princesse d'Is, celle-là même qui, un soir de débauche, avait laissé son galant ouvrir sur la ville les Portes de la Mer.

« Marc'h, dit-elle, roi de Poulmarc'h, puisque tu es venu sur ma trace, rapide comme le feu, et que tu as cru mettre la main sur moi, qui ne t'ai jamais rien fait, de cet instant tes oreilles seront semblables à celles de l'animal qui t'avait porté jusqu'à maintenant. »

Alors elle toucha la tête de Marc'h et disparut dans la mer.

Exit donc la princesse Ahès, que nous connaissons bien pour l'avoir rencontré dans d'autres aventures et qui reprend ici la fonction de la biche merveilleuse qui introduit à l'Autre Monde.

Mais l'histoire du pauvre souverain continue inflexiblement :

Désormais, affublé des oreilles et de la crinière de son cheval, le roi fut l'homme le plus malheureux de la terre. Il se cacha dans son palais, et ne voulut plus voir personne. Seul, un barbier pénétrait chaque semaine auprès du souverain. Mais il n'en revenait jamais : pour avoir connu le secret, il était aussitôt mis à mort. A ce régime, le royaume de Poulmarc'h fut assez vite privé de coiffeurs, et il fallut faire appel au dernier d'entre eux, le propre frère de lait du roi, nommé Yeunig.

Or celui-ci possédait des ciseaux merveilleux, après le travail desquels les cheveux ne repoussaient plus. Il s'en servit pour Marc'h qui, dans sa joie, se contenta de faire promettre à Yeunig de ne parler à personne de son infirmité. Le jeune barbier aimait son maître, mais il était bavard, et le secret lui pesa bientôt terriblement. Il lui devint même si insupportable qu'il ne put s'empêcher de le raconter à quelqu'un, voire à quelque chose, pour s'en décharger. Il se méfia des vagues, il se méfia du vent, mais il ne se méfia pas du sable. Il y creusa un large trou et, s'y cacha la tête, il prononça tout bas les mots interdits : « Marc'h a les oreilles de son cheval Morvarc'h ».

A quelques temps de là, le roi maria sa fille et, à cette occasion, il accepta de paraître en public. La crinière n'avait pas repoussé depuis que Yeunig l'avait taillée et, sur ses oreilles, le souverain fixait un chapeau spécialement conçu pour les cacher. En outre, il se tenait sous une tente spéciale qui le protégeait du moindre souffle d'air.

Lorsqu'après le repas de noces, on voulut danser, cinquante sonneurs de biniou et de bombardes s'approchèrent pour donner le branle. On s'aperçut alors que, durant la nuit, les anches de tous les instruments avaient été dérobées. Qu'à cela ne tienne : on chercha du bois tendre pour en tailler de nouvelles, et l'on trouva sur la grève trois roseaux fraîchement poussés.

Mais lorsque les sonneurs commencèrent à souffler, au lieu du son aigret des cornemuses, les danseurs eurent la stupéfaction d'entendre les mots fatidiques : « Marc'h a les oreilles de son cheval Morvarc'h. » Le roi, qui n'avait rien remarqué, sortait de sa tente pour donner le signal des réjouissances quand le vent se leva d'un coup et le décoiffa.

Le voilà qui court, le voilà qui s'enfuit pour cacher sa honte, éperdu. Mais son pied glisse et sa tête frappe une roche. Un cri strident retentit: celle qui l'a poussé, c'est justement une femme-sirène, juchée sur un cheval aux oreilles d'homme. Elle crie : « Voici Morvarc'h, cheval de Marc'h, roi de Poulmarc'h. Les oreilles de Morvarc'h sont celles de Marc'h, et celles de Marc'h sont celles de Morvarc'h. »

La fête ne s'en poursuivit pas moins, et le roi mort ne fut pleuré que par sa fille, son gendre et son coiffeur Yeunig. Mais le soir, quand la foule se rendit près du rocher qui lui avait brisé la tête, la pierre avait pris la forme d'une tête d'homme aux oreilles de cheval.

Depuis ce jours, le pays changea de nom: on ne l'appela plus désormais Poulmarc'h, mais Penmarc'h, la « tête de cheval ».

Il est bien intéressant de constater que la fin du récit nous ramène à cette mythologie de la pierre qui est celle du roi Arthur. La Tête de Cheval est ici une statue, voire plutôt un mégalithe ou un rocher aux formes curieuses.

Ce qu'on ignore d'ordinaire, c'est qu'une statue de ce genre existe réellement, aujourd'hui transportée au Musée breton de Quimper. Le continuateur d'Ogée, en 1843, décrivant les intéressants manoirs de Plonevez-Porzay, écrit à propos de Lezarscoët, ceci : *Lezarscoët ou la Cour du Bois, est aussi un fief fort ancien. La primitive habitation dut être ce que l'on nomme encore dans le pays Coz-Maner, ou le Vieux-Manoir. Lezarscoët n'existe plus; mais les paysans ont transmis ce nom au village voisin de Coz-Maner, village dont le véritable nom est Toul-ar-Porz. On a conservé longtemps à Lezarscoët un buste en granite du pays très grossièrement travaillé, représentant un prince avec une petite couronne sur la tête et d'énormes oreilles. Cette statue était appelée par les paysans Ar-Roue-Pen-Marc'h.*

L'auteur de ces lignes concluait ainsi : *Ces mots veulent-ils dire le roi de Penmarc'h, ou le roi à tête de cheval? C'est ce que nous ne saurions préciser. Quoiqu'il en soit, cette statue avait peut-être quelque rapport avec Penmarc'h, et pourrait servir à retrouver l'étymologie de ce nom, qui jusqu'ici à été assez mal expliquée.*

Nous répondrions aujourd'hui à la question posée en disant que les deux réponses sont valables et en relation l'une avec l'autre. Mais ce qui nous intéresse ici, c'est le renseignement lui-même.

L'actuel Lezarscoët de la carte de l'IGN est situé à proximité de Coz Castel, qui est le vieux Château de Nevet, et de Coz Ti, la vieille maison, traces d'une

grande antiquité du site. Ajoutons qu'à un peu plus d'un kilomètre au sud, on trouve dans le bois même de Nevet et au-dessus du ruisseau de ce nom un village de Kermarc, qui a beaucoup de chances d'être un Ker Marc'h.

71. LE DOMAINE DE MARC

La Tête du Cheval

Mais il existe d'autres implantations, militaires ou autres, du roi Marc'h en Bretagne. Nous les avons déjà rapidement évoqué, mais il nous faut y revenir pour en préciser le rôle et la situation.

La pointe de Penmarc'h termine au sud cette puissante masse de continent qui constitue le Cap Caval. Ce dernier nom est un synonyme approximatif de Marc'h. Il s'agit en effet du mot celtique *Caballos, passé en latin sous la forme Caballus, mais aussi en français où il a donné notre Cheval.

La pointe de Penmarc'h a souffert de la montée des eaux depuis l'époque mégalithique. Elle est frangée d'écueils et de basses auxquelles se mêlent menhir et dolmens engloutis. Y eut-il là jadis un site défensif, tel qu'un éperon barré? Etant donné la position stratégique exceptionnelle du promontoire, la chose est vraisemblable, mais la topographie s'est trouvée trop modifiée depuis quatre mille ans, tant par la submersion du littoral que par l'urbanisation progressive des nouveaux rivages.

La construction du phare d'Eckmühl, à l'époque moderne, démontre toutefois le caractère fondamental du point de vue. De là, on découvre la totalité de la baie d'Audierne jusqu'à l'embouchure du Gwayen, mais la visibilité s'étend bien plus loin encore, vers la Pointe du Raz, l'île de Sein et jusqu'à l'extrémité de la Chaussée. Autrement dit la surveillance s'exerce sur tout caboteur ayant franchi le raz ou doublé Ar Men ou en ressortant.

Il s'agit bien évidemment d'un lieu habité, voire sacralisé, de toute antiquité, comme en témoignent d'ailleurs le dolmen et les restes mésolithiques de la pointe de la Torche, ainsi que les anciens alignements de la Madeleine. Au voisinage, en Plouhinec, le plus ancien foyer humain connu date de 465 000 ans.

De l'autre côté, vers le sud-est, l'on découvre en pleine mer jusqu'à Belle-Ile, non sans avoir un regard plus à l'est, vers la côte, l'archipel de Glenan, l'île de Groix et Quiberon. C'est dire l'importance de ce point pour l'observation marine et la détection d'éventuels agresseurs.

On ne manquera pas de remarquer que le petit port de Kerity, à 1 kilomètre à l'est de l'extrémité, s'ouvre sur le large par un passage entre les rochers qu'on ap-

pelle en français, le chenal de la Jument. *Le Pilote des côtes de la Manche* le signale ainsi que l'écueil appelé également la Jument, en breton *ar Gazeg*, qui découvre de trois mètres vingt. *Cette roche*, nous dit le Commandant Thomassin, *est très dangereuse et fort traître pour les embarcations. Elle reste quelquefois 1/2 heure sans briser, et, tout à coup, elle brise à chavirer une chaloupe.* Ceci ne nous étonnera pas de la part d'un personnage féminin de l'Autre Monde.

Il est encore une autre Jument non loin de là, celle de Glenan, affleurant aux basses mers au zéro des cartes marines. Elle constitue, avec sa balise, le point le plus méridional de l'archipel et mérite elle-aussi, de la part de notre Pilote le qualificatif de « roche dangereuse ». Le roi Marc'h, on le voit, ne règne pas en solitaire aux environs de la Pointe qui porte son nom, mais il a au moins deux compagnes qui se chargent de peupler l'Autre Monde de marins perdus et de vaisseaux engloutis.

La Kazeg Glenan se trouve à 120° de la boussole au Phare d'Eckmühl et, si l'on prolonge cet alignement au-delà du caillou, on touche Belle-Ile à l'une des pointes de Kastel Kozh. Ce nom, qui signifie le Vieux Château désigne l'un des plus grands éperons barrés des côtes armoricaines, un magnifique site défensif, d'origine au moins protohistorique, en dépit de son appellation fantaisiste de Camp de César, et aujourd'hui transformé en réserve d'oiseaux. Le lieu est bifide: la terre s'achève d'un côté, le plus à l'ouest, par la pointe de Kastel Koh, de l'autre par celle de... Penmarc'h. C'est ainsi donc, de la même manière, que s'interpellent à trente trois milles de distance, les deux extrémités chevalines.

Belle-Ile est l'un des éléments principaux de la barrière vénétique, qui, de la pointe du Talut, près de Lorient, jusqu'à celle du Croisic, assure la garde des rivages bretons, l'abord de Carnac et de Locmariaquer et l'embouchure de la Vilaine. En avant de Groix, des Birvideaux, de Quiberon, de Houat et de Hoedic, de la Calebasse enfin, Belle-Ile, l'antique Vindilis, est en mesure de surveiller le littoral et ses parages depuis Kerity jusqu'à l'embouchure de la Loire, à partir de Kerdonis et d'Arzic, vers le nord et l'est, à partir du Penmarc'h de Kastel Kozh vers l'ouest et le nord-ouest. On voit ainsi le rôle considérable joué par les deux caps qui portent ce nom de Penmarc'h et l'importance qu'acquiert de ce fait le roi Marc'h dans la mythologie défensive de l'Armorique.

Dans le Nord-Finistère, on ne trouve rien moins que quatre autres Penmarc'h, l'un d'eux en Saint-Fregant, l'autre en Saint-Derrien, un troisième en Plourin-Ploudalmezeau et le quatrième à la Roche-Maurice. Les deux premiers sont situés en bordure de la voie romaine qui allait de Carhaix aux rivages de Plouguerneau. Le hameau de Penmarc'h en Saint-Derrien est proche des établissements antiques de Kerilien en Plouneventer. Il occupe une situation telle sur le ruisseau

de la Flèche qu'on y verrait l'emplacement d'un ancien moulin à eau, dépendant d'une seigneurie voisine, plutôt que les fortifications de celle-ci. En revanche, le château de Penmarc'h en Saint-Frégant, au voisinage d'autres vestiges gallo-romains, et doté d'une longue histoire, apparaît comme le centre de la défense côtière en avant de Lesneven, entre l'Aber-Wrac'h et le Quillimadec. La vue s'étend sur tout ce panorama et jusqu'à la mer. Non seulement on y reçoit aujourd'hui les feux du phare de l'Île Vierge, mais on est à la vue de Kozh Kastel Ac'h, vieil oppidum de la côte, dans la proximité du champ de bataille de Lochrist-en-Izelvet où les Saxons furent vaincus par le comte Even et son cousin Goulven, enfin tout contre les défenses de Lesneven et les lieux sacrés du Folgoet.

Les barons de Penmarc'h ont formé dans l'histoire une famille puissante. Ils portaient, nous dit Pol Potier de Courcy en son Armorial, écartelé aux 1 et 4 de gueules à la tête de cheval d'argent, qui est Penmarc'h ; et aux 2 et 3 d'or à trois colombes d'azur, qui est du Colombier

Le château de Kergroadès est situé aujourd'hui en Brélès sur la limite de Plourin-Ploudalmezeau. En cette dernière commune, mais à moins d'un kilomètre de Kergroadès, un hameau porte le nom de Penmarc'h. La division d'ailleurs est récente : avant la Révolution, Brélès était une trêve de Plourin et les deux sites voisins appartiennent bien au même territoire traditionnel. Leur relation est donc en tous points comparable à celle du grand donjon de Roc'h-Morvan, dont la ruine domine superbement l'Elorn, et du village tout proche de Penmarc'h, l'un et l'autre dans la commune moderne de La Roche-Maurice.

Un septième Penmarc'h est un plateau marin devant la grève de Goulven. Il garde 8,4 m au-dessus des plus hautes marées

Le dos, le ventre et la queue

A Douarnenez, au voisinage du vieux port, les hameaux de Plomarc'h tostan et de Plomarc'h pellan, autrefois appelés Portzmarc'h, la Cour de Marc'h dominent le fond de la baie. Le nom désignerait donc l'anse de mer qui va du Port du Rosmeur à la plage du Ri. Le lieu est hanté de présences gallo-romaines. Les ruines d'une usine à garum se voient le long du chemin ancestral qui court non loin du sommet des falaises et des roches couvertes de patelles, tandis que le coin d'un mur en petit appareil s'incline dangereusement vers le rivage. Des fidèles de Marc'h sans doute y fabriquaient le nuoc-mam qu'on expédiait aux Romains et dont ils raffolaient.

On a vu dans les blocs de petit ciment rose qui se retrouvent parfois sur les grèves avoisinantes, et dont j'ai rencontré moi-même un conglomérat jadis, lors

d'une grande marée, très en avant du littoral, les restes ultimes de la Ville d'Ys émergeant des lieux mêmes où la légende la fait connaître.

Le boug de Quimerc'h, établi de nos jours sur le flanc d'un coteau à l'est du Faou, pourrait être aussi une mémoire du roi Marc'h. Quimerc'h serait ainsi pour *Kein Merc'h*, le dos du cheval, sous une vieille forme génitive oubliée. Avant de désigner le bourg actuel, sis à flanc de coteau, l'expression s'est appliquée à ce lieu du plateau qu'on appelle aujourd'hui Kimerc'h kozh, le vieux Quimerc'h, où une église préservée dans ses ruines, dresse encore son petit clocher cornouaillais sur le devant de la ligne de crête. Celle-ci semble former l'échine où s'appliquerait la selle d'un être gigantesque.

La pointe de Lostmarc'h sur la côte ouest de la presqu'île de Crozon entre Pen Hir et la Pointe de Dinan. Le nom signifie la Queue de Cheval et le site est un ancien établissement militaire armoricain, du type que les archéologues désignent par l'expression d'éperon barré: il s'agit d'un petit promontoire, à la base étranglée et parcourue d'un ensemble de remparts et de fossés qui en interdisaient l'accès du côté de la terre. Au sud de cette langue de terre, le sable s'étend en bordure d'une palud et la plage s'incurve pour recevoir, adoucies en longs déferlements, les vagues soulevées par l'océan. Au nord, au contraire, le relief se hausse et se déchire. Sur la crête qui se déchiquette sur fond de ciel, un menhir et quelques pierres rappellent le souvenir d'un bel alignement est-ouest et des hommes qui, en d'autres temps le dressèrent. Le promontoire s'ouvre, enserrant entre deux bras la charpie sanguinolente et noircie d'un ventre ouvert. Vue des galets, en bas, les lèvres immenses d'une gueule nous enserrent: seule du côté de la mer, la liberté est démesurée.

La Jument de pierre

Et puisque nous parlions tout à l'heure de jument, à propos des écueils de Penmarc'h, il ne faut pas oublier non plus de mentionner la plus illustre des juments de Bretagne, en pierre elle aussi, celle dont les pèlerins païens de la Tro-ménie, à Locronan, font pieusement le tour et que les femmes stériles invoquent pour obtenir des dieux une progéniture, je veux dire *ar Gazeg ven*, la Jument de pierre, à moins que ce ne soit la Jument Blanche, la Jument Bénie, celle de l'Autre Monde. Bien que rien ne nous permette de préciser le sens du mot *ven* ici, nous pencherions pour lui donner la forme *wenn*, blanche, parce qu'il existe dans la toponymie bretonne une autre expression semblable: l'un des faubourgs de Brest, là même où l'on vient de construire le nouvel hôpital, porte le nom, en français aujourd'hui, traduit évidemment du breton, de *la Cavale Blanche*.

Mais peu importe, car l'un et l'autre nom lui convient. C'est ce rocher, qui pointe de terre et qu'on rencontre sur le trajet de la Troménie quand on a dépassé la croix archaïque de Keven, au bas de la descente de Plas ar C'horn, peu avant l'angle sud-ouest du parcours.

La femme du Cheval de Locronan, nous dit-on aussi, serait une de ces barques de pierre sur lesquels les vieux saints de l'Église celtique naviguaient entre les promontoires de l'Extrême-Occident, à moins que ce ne soit du même coup entre les Mondes. Ce sont là de fait des montures destinées à franchir les Passages. La Kazeg Wenn transporta ici saint Ronan depuis l'Irlande, son pays d'origine. Elle vient donc de cette Hybernie, à la fois historique et mythique, d'où la blonde épouse du roi Marc'h, Yseult, venait aussi.

Le Cheval des Morts

Deux petits points méritent encore d'être notés, qui se rattachent au rôle psychopompe du cheval. Dans la légende d'Ahès, on nous conte que les amants défunts de la princesse étaient transportés sur la croupe d'un cheval, de la Ville d'Ys au Gouffre de Huelgoat pour y être jetés : l'on pense bien sûr au Cheval mythique, à Marc'h. D'autres éléments du folklore attribuent, de fait, semblable rôle à la bête et à son cavalier, dont on peut d'ailleurs penser qu'ils ne font qu'un, l'être aux oreilles de cheval.

Or le mythe transparait encore sur les monnaies gauloises et très particulièrement celles d'Armorique, dont le revers est immanquablement gravé d'un cheval. Le nombre et la diversité de ces figurations souligne l'importance du symbole dans le monde celtique, notamment à l'ouest. Dans l'ensemble du monnayage, l'on rencontre des chevaux, peu de juments. L'animal est en général monté et souvent par une cavalière nue.

Paul-Marie Duval, dans son étude sur les *Monnaies gauloises et mythes celtiques* a certes mis en garde contre les interprétations mythologiques trop faciles de ces pièces, artistiquement remarquables, et appelé dans certains cas à un réalisme très terre à terre. Il en a chassé le coursier de Pégase, les Amazones et même le dieu Ogmios et l'épée d'Arthur. Un passage capital de sa conclusion mérite néanmoins d'être cité :

Ces apparitions – l'auteur nous parle précisément des motifs humains et animaliers –, figures d'antan, ne sont pas elles-mêmes des divinités connues de nous. Il n'existe pas de littérature écrite celtique de l'Antiquité, ni sur le continent ni dans les îles, et c'est un caractère des monnaies gauloises que l'absence générale de représentations et de dénominations indiscutablement divines. Il s'agit donc d'êtres et de sujets

figurés en rapport visible avec l'irréel (de types sans doute nombreux, particulièrement dans ce pays de légendes qu'est l'Armorique) et abondamment diffusés grâce à l'importante production monétaire. Silhouettes imaginaires, proches du monde divin plutôt que proprement célestes. On emploierait volontiers le mot «féerie» pour caractériser l'atmosphère de leurs rencontres s'il ne demandait... des fées et n'avait donc une résonance au plus tôt médiévale, et plus particulièrement shakespearienne. Certaines de nos images ne manquent pas, en effet, de nuances malicieuses, ni même d'un charme profond.

L'opinion ainsi exprimée est d'autant plus intéressante qu'elle caractérise très bien non seulement la numismatique armoricaine, mais aussi l'ensemble de la littérature parvenue jusqu'à nous. Mais il ressort de ce texte que si son auteur n'admettait pas le rapprochement entre le cheval et un quelconque dieu celtique connu de nous, il n'aurait pu s'empêcher de mettre en équivalence le cheval des monnaies antiques et un cheval médiéval, en l'occurrence le roi Marc'h de ce légendaire armoricain qu'il semble avoir apprécié. En Armorique occidentale en effet, au pays des Osismes, l'importance de l'animal dans la numismatique rejoint le prestige du roi dans la tradition.

La plupart des chevaux reproduits sur les coins des Osismes ont un visage humain et rappellent le Cheval aux oreilles d'homme que monte Ahès dans le conte de Yann ar Floc'h.

Terre sacrée de la Cornouaille de Quimper

Trois légendes d'importance majeure, dix points d'ancrage de la tradition, parmi lesquels quatre châteaux, deux éperons barrés et un site défensif évident et cela dans un seul de nos départements modernes, à l'exception de l'enclos fortifié de Belle-Ile, en Morbihan, cela nous paraît suffisant pour fonder la thèse armoricaine de l'origine du roi Marc'h, et cela d'autant plus qu'aucun pays celtique, pas même la Cornouaille britannique n'est en mesure d'établir un pareil palmarès.

Sept lieux dits Penmarc'h, dont six sont en relation avec un site défensif, château médiéval, ou enceinte fortifiée préhistorique, y compris le Menez-Hom et sa «tombe», en outre un rivage Plomarc'h, un plateau Quimerc'h, un promontoire Lostmarc'h, cela fait dix endroits consacrés dans l'extrême-ouest armoricain à ce personnage. Cela nous paraît suffisant pour avancer l'hypothèse que Marc'h était un prince de ce pays qui ne dépasse guère les limites de l'actuel Finistère. Cinq sites léonards, quatre en Cornouaille et un dans une île vannetaise.

Le roi Marc'h était bien un Cornouaillais du continent. Tout nous porte à penser qu'il règne de très longue date sur le pays. Les dates d'Arthur ont été fixées

aux V^e et VI^e siècles de notre ère, Gradlon de même, encore que nous soyons persuadés qu'ils remontent l'un et l'autre à une antiquité bien plus lointaine. Le roi Marc'h n'a pas d'âge. Il semble hanter les hauteurs du Menez-Hom, les rivages bigoudens ou léonards, depuis la nuit des temps. Il affectionne des lieux, comme Saint-Derrien, Saint-Fregant ou Douarnenez, dont la relation avec l'époque gallo-romaine est évidente, et qui furent peuplés encore bien avant. La tombe qu'on lui attribue n'est-elle pas un tumulus, peut-être de l'âge du fer? Les mégalithes ne le fuient pas, comme en témoignent l'alignement de Lostmarc'h en Crozon, les ensembles détruits sur le Menez-Hom, les nombreuses pierres de Penmarc'h.

Le roi Marc'h apparaît comme le personnage central de très vieux mythes, celui de l'homme aux oreilles de cheval, celui de la chasse à la biche, celui de la Jument blanche, celui de la conduite des âmes en l'Autre Monde, et sans doute aussi celui de Tristan et Yseult.

Certes nous n'avons plus de récits de ce dernier type et si nous en avions, on nous dirait que nous les avons copiés. Précisément si nous n'en avons pas, c'est que nous les avons donnés, mais le monde européen, loin de nous en faire hommage, les a attribués aux puissants qui ne voulaient ni de notre grandeur culturelle, ni de nos espoirs politiques.

D'ailleurs Marc'h a pour sœur Blanche fleur au nom roman. Qu'aurait-elle fait au pouvoir des Anglais? De ce côté-ci de la mer, on parlait breton et roman dans le pays de Bretagne et ce n'était pas être transfuge que de parler une langue qui tenait en partie du latin et en partie du celtique, et qu'on n'appelait pas encore sottement le français. Et cela n'empêchait pas d'être breton.

Blanche fleur épousera un autre cornouaillais, Rivalin, celui-ci certainement du monde osisme. Leur enfant sera Tristan de Loonois.

72. TRISTAN OF LYONESSE

Nous y voilà donc. Que Marc'h soit un Armoricaïn nous en sommes bien convaincu maintenant, mais *quid* de sa femme Yseult et de son neveu Tristan? Nous devrions au moins en trouver trace sur le continent avant d'affirmer quoi que ce soit à ce sujet.

Le royaume de Marc'h embrasse notamment la baie de Douarnenez où serait engloutie la Ville d'Is. Or là même, à l'embouchure de la rivière de Port-Rhu, entre le port de Tréboul et celui du Rosmeur, se dresse l'île Tristan.

Insula Trestani

Comme on l'a fait pour le Camp d'Artus à Huelgoat, on a voulu voir dans cette trace armoricaine de Tristan, une allusion littéraire. L'île, naguère sans doute presque île, aurait porté le nom de Tutuarn, mais l'on n'en a aucune preuve : certes il y eut là un prieuré de Saint Tutuarn, qui n'était peut-être d'ailleurs que de saint Tudwal, mais cela n'implique pas que la terre ait été marquée de cette appellation. En outre, Joseph Loth a bien fait remarquer la dénomination ancienne d'*insula Trestani*, alors qu'une allusion littéraire aurait pris la forme d'*insula *Tristani*.

Contrairement à ce qu'on a dit d'ailleurs, le nom de Tristan n'est pas absent de la Bretagne Armoricaine. S'il est vrai en effet qu'on a trouvé en Cornouailles britannique une stèle au nom de Drustanus, s'il est exact que des princes d'Ecosse ont porté ce même nom, il n'est nullement établi que le Tristan, Trestan ou Trestran des romans bretons en proviennent. Une charte des environs de 1038, fait mention d'un certain Driscamnus, fils de Rivellonus, lequel est qualifié de « chevalier de la province de Redon ». Chose curieuse, Rivellon, le nom du père de Driscamn, est ici identique à Rifalin, forme germanisée du père de Tristan chez Eilhart d'Oberg.

On a donc tout lieu de tenir l'île Tristan pour un toponyme ancien et respectable qui ne manque pas d'attirer l'attention sur cette localisation de la légende. Elle a en tous cas le privilège de se situer à la vue de Plomarc'h et de la Tombe du roi Marc'h sur le Menez-Hom, c'est-à-dire en plein pays du mythe.

Riwelen de Cornouaille

Selon Eilhart d'Oberg donc, le père de Tristan s'appelait Rifalin. Gottfried de Strasbourg donne moins germaniquement un Rivalin qui aurait eu pour surnom Kanelangres. Ce dernier terme, que l'on retrouve seul dans la saga islandaise de Tristram et d'Isönd, venait selon Gottfried du château de Kanoel

Le nom de Rivalin, Rivalon et plus anciennement Riwelen, est fréquent en Bretagne armoricaine dès le Haut moyen âge. Albert Deshayes en a recueilli vingt formes différentes utilisées de nos jours comme noms de famille, en particulier la plus proche de l'ancienne, Rivalain. Le sens que cet auteur leur attribue est : Roi valeureux.

Le roi Gradlon, quatrième sur la liste des rois de Cornouaille avait un fils nommé Rivelen qui mourut avant lui. Mais les deux premiers de ses prédécesseurs s'appellent ainsi, dans les états donnés par les Cartulaires de la région. Celui de Quimper porte Ri-welen Mur Marchou et Ri-welen Marchou. Ceux

de Landévennec et de Quimperlé remplacent Marchou par Marthou. Le plus ancien est donc Riwellen le Grand (*Mur*). Quant au surnom Marchou, faut-il y voir un dérivé de Marc'h ou simplement l'un des pluriels, encore usité, du mot? La forme Marthou reste indécis, mais ce peut être une erreur de copiste.

Le fait que le surnom de Marc'hou soit porté par les deux Riwelen, pourrait laisser à entendre qu'il s'agit là d'un vocable dynastique et sacré à la manière de Pharaon dans l'Égypte antique ou de Minos dans la Crète préhellénique. Ce serait ainsi les Rois-Chevaux, plus précisément encore de Valeureux Rois des Chevaux. Une telle appellation, qui n'est pas sans rapport avec les gravures au revers des monnaies osismes et plus généralement armoricaines, a toutefois un caractère nettement mythologique qui tendrait à en reporter l'origine à l'époque préchrétienne.

Pour les conteurs du moyen âge, Rivalin était le beau-frère de Marc'h, pour avoir épousé sa sœur Blanche fleur, la mère de Tristan. Mais aucun autre lien de parenté, qui justifierait le port du même nom, n'est évoqué. Rien n'autorise à considérer l'un ou l'autre des Riwelen comme le Rivalin, père de notre Tristan, rien non plus à les en distinguer. En fait nous ne disposons d'aucun repère pour affirmer qu'il s'agit là des premiers comtes de Cornouaille ou d'ancêtres mythiques à renvoyer dans un lointain passé. Il en est de même de leur deuxième et troisième successeur, tel qu'il figure dans les Cartulaires, à savoir Gradlun Mur, qui n'est autre que le Roi Gradlon de la légende de la Ville d'Ys, le Graellent de Marie de France et le Greslemuef de Chrétien de Troyes.

Cette présence effective des Riwelen en Cornouaille armoricaine s'accorde bien avec la présence d'une île Tristan dans la baie de Douarnenez. Ce rocher qui dut être relié à la terre il n'y a pas si longtemps encore, est situé à l'embouchure de la rivière de Port-Rhu, devant Tréboul et le Guet. Ce quartier de Douarnenez a recélé et recèle sans doute encore, comme la proche rue Jean-Bart, des restes gallo-romains. Sur la langue de terre qui s'avance de l'îlot en direction de la terre ferme subsistait jusqu'à l'époque de l'occupation allemande les ruines d'un dolmen.

Edrisi le géographe arabe

L'occupation humaine de ces lieux est donc très ancienne. Malheureusement, nous ignorons tout de l'appellation antique de la ville et nous ne sommes même pas d'accord sur le sens à attribuer au terme moderne, d'origine médiévale, semble-t-il, de Douarnenez. La seule indication que nous puissions exploiter, quoique sans en tirer de certitude, est celle que nous fournit la Géographie d'Edrisi.

Dans un chapitre de son Histoire de Bretagne consacré aux villes de ce pays aux XI^e et XII^e siècle, Arthur de La Borderie a cité intégralement la traduction d'Amédée Jaubert de ces *Délassements de l'homme désireux de connaître à fond les diverses parties du monde*, en son sixième climat, première section.

Nous en extrayons le deuxième paragraphe: *Les principales villes de la Bretagne sont: Nantes, Rennes, Saint-Michel, Dol, Dinan, Saint-Malo, Saint-Mathieu, Laïounes, Kirembin, Kinberlik, Faïnes, Redon, Raïs*. Les sept premières sont aisément perçues. Pour La Borderie – et, dans l'ensemble, nous ne contestons pas son opinion –, Kirembin est Saint-Corentin, appelé plus loin d'ailleurs Sant Kerenbin: c'est donc Quimper-Corentin, notre Quimper; Kinberlik correspond à Quimperlé; Faïnes doit s'entendre de Vannes: Redon ne pose aucun problème et Raïs serait Le Croisic (à moins que ce ne soit Rézé?). Mais qu'en est-il de Laïnos, encore orthographié en écriture latine Laïounes?

Jaubert y voyait Lannion, La Borderie conteste et propose Saint-Pol-de-Léon. Mais l'une et l'autre de ces interprétations se trouvent en désaccord avec la logique du texte. L'auteur part de Nantes, monte à Rennes et au Mont Saint-Michel, délimitant ainsi avec un peu de retrait la frontière française, puis il suit les abords de la côte nord, passant par Dol, Dinan, Saint-Malo. Un grand vide jusqu'à la Pointe Saint-Mathieu à l'extrémité occidentale du pays. Puis la façade occidentale du pays mène par Laïounes à Quimper. Ensuite c'est la côte sud ou son voisinage avec Quimperlé, Vannes, Redon et Raïs.

La description suit donc l'ordre rigoureux est-nord-ouest-sud. Certes Saint-Malo aurait pu à nos yeux précéder Dinan, mais la distance en longitude est infime et n'a pas forcément été justement perçue par Edrisi. Celui-ci, né au Maroc en 1099 et décédé vers 1154, nous donne donc ainsi le périmètre de notre péninsule tel qu'on pouvait le connaître dans son pays dans la première moitié du XII^e siècle.

On peut ainsi avancer avec beaucoup de probabilité que Laïounes se trouvait entre la pointe Saint-Mathieu et Quimper: ce ne serait donc ni Lannion, ni Saint-Pol de Léon. En revanche, on pourrait y voir Brest, Plougastel-Daoulas ou Douarnenez. Brest s'appelait déjà Bresta en 856, *oppidum qui dicitur Bresta*, selon la Chronique de Nantes. Plougastel doit son nom moderne à l'époque de l'émigration bretonne, soit V^e ou VI^e siècle de notre ère et représente peut-être l'antique Gesocribate. Ce nom, qu'on peut interpréter comme la Crête des Glai-ves, s'applique bien au coteau percé de massives pointes de grès, comme surgies des mains d'un forgeron souterrain, vues de l'avancée du Relecq, au-dessus de l'Elorn et aux portes de Brest.

Reste donc comme port de quelque importance, seule possibilité en défi-

nitive, Douarnenez. On comprend dans ces conditions que, dans des articles récents, Bernard Tanguy ait reconnu Laïounes dans Douarnenez. Il est curieux d'ailleurs de constater que le voisinage immédiat de cette ville, et notamment l'île Tristan soit constitué selon la tradition par la Ville d'Ys engloutie. Il existe en effet en Cornouailles britannique une légende de cité submergée entre le promontoire de Land's End et les Scilly et nommée Lyonesse qui se prononce à l'anglaise Laïounes.

Le Loonois était-il à Douarnenez?

Tristan lui-même est dit de Loonois ou Loenois par le premier auteur qui parle de lui, le Normand Bérout. On n'avait pas vraiment jusqu'à présent identifié cette région. Les auteurs anglo-saxons y voit d'ordinaire le Lothian dans les Basses-Terres d'Ecosse, pays qu'ils attribuent aussi légèrement au roi Loth d'Orcanie ou de Lodonésie. Nous avons dit ce qu'il fallait penser de cette assertion gratuite. Les continentaux ont proposé, bien sûr, le Léon armoricain et sa capitale Saint-Pol ou mieux Kastel-Pol. Mais Léon, s'il n'est un Legionum, la ville des légions, ne peut être qu'un Lugdunum, comme Lyon, et non pas un Lugdunensis, comme la division de l'administration gallo-romaine. Il nous paraît donc plus judicieux de rapprocher l'amant d'Yseult de l'île qui porte son nom à Laïounes-Douarnenez, comme l'a fait Bernard Tanguy.

Le poète Swinburne ne l'avait-il pas pressenti en rapprochant son Tristram de la cité cornique du même nom disparue elle aussi sous les flots

Past Lyonesse unswallowed of the tides

et en faisant de lui non pas un héros des Lowlands, mais Tristram de Lyonesse.

Nous entendrions volontiers le nom comme le résultat de l'évolution d'un Lugdunensis, tout comme Lodonésie, que ce mot se soit rapporté à l'antique province Lyonnaise ou bien qu'il ait désigné la contrée d'un autre Lugdunum, comme il en existait un certain nombre dans les Gaules.

L'Arménie en Bretagne

Les Allemands cependant, Eilhart von Oberg et Gottfried de Strasbourg, ne suivent pas la tradition française de Bérout, mais celle de Thomas, dont les fragments conservés ne donnent à cet égard aucune indication topographique. Pour eux, la patrie de Tristan est la Parmenie, que la Saga islandaise de frère Robert rapporte à une ville nommée Armenie. La situation en est chez ces auteurs net-

tement continentale et l'auteur de la Saga précise même qu'Arménie se trouve sur la côte sud de la Bretagne.

Que penser de ces noms ?

On ne peut manquer d'être attiré par la syllabe *men*, qui signifie la pierre en breton et en cornique, en gallois *maen*. On pourrait y voir suggérée la notion d'un pays caractérisé par la pierre, qu'il s'agisse d'une région proche des pierres *are vein*, mais écrite à l'ancienne sans la mutation, *ar(e) men*, soit que soit purement et simplement la région de la Pierre *Par(th) Men*. Ce nom désignerait une côte rocheuse, comme peut l'être celle de la Cornouaille armoricaine, terminée en son extrême extrémité par la Roche porte-phare d'Armen, ou bien un territoire jalonné de mégalithes comme peut l'être la côte sud de la Bretagne, il est difficile de le dire. En tous cas, l'un et l'autre terme s'applique parfaitement à la région, plus ou moins largement découpée autour de Douarnenez, qu'elle aille jusqu'au-delà de Carnac ou qu'elle se limite au Cap Sizun, au Porzay et à la presqu'île de Crozon. On sait en effet combien cette dernière était, jusqu'au début du siècle dernier, riche en mégalithes de toutes sortes, aujourd'hui débités pour en fabriquer le caillou des routes ou poussés d'un coup de bulldozer, négligemment en amoncellement au coin d'un champ.

Toutefois nous ne considérons pas cette explication comme entièrement satisfaisante et nous sommes tenté de nous rapprocher d'une autre étymologie, celle qui ferait intervenir la Montagne. On connaît en effet l'antique pèlerinage de Locronan, que les gens du pays du roi Marc'h pratiquent encore tous les six ans aux pieds du Menez Hom. On le nomme *Troménie* en mode d'écriture à la française et *Troveni* en breton contemporain et l'on y voit d'ordinaire, encore que ce sens ait été fortement contesté, *Tro ar menez*, le tour de la montagne. On n'y fait pas en effet le tour de la montagne, mais un parcours moitié dans les fonds, moitié sur la hauteur. Ce qui nous intéresse ici, c'est l'analogie linguistique existant entre *Troménie* et *Parménie*. Les deux dernières syllabes de ces mots sont identiques et rapporterait fort bien la *ménie* à l'ancien breton *monid*, devenu à notre époque *menez* et *mene*, la montagne.

Le mot *par* est donné par Léon Fleuriot avec la signification de « partie, parcelle, du sens primitif de « établissement, matière de, fonds de ». La *Parménie* serait donc un établissement de population dans la montagne, une région de la Montagne. Ceci correspond en Armorique à une donnée géographique très précise, l'oekoumène centré sur les points les plus élevés des Monts d'Arrée, au voisinage desquels se trouve précisément en Brennilis, un village nommé Plouenez et signalé en 1468 comme *Plebs Montis*, c'est-à-dire *Ploumenez*. Il s'agit là, comme l'a bien montré Erwan Vallerie, d'une ancienne paroisse primitive

qui aurait compris la totalité de la cuvette du Yeun Elez jusqu'aux crêtes de Roc'h Tredudon, Roc'h Trevezel, Tuchenn Gador, Menez Mikael, Roc'h Cleguer, Roc'h Dialc'houez et le territoire paroissial ancien de Berrien, y compris Huelgoat et Locmaria, dont nous avons dit qu'il constituait pour nous la capitale pré romaine des Osismes, Vorganium.

Ce Ploumenez évoque sensiblement le Parmenez de Tristan. Il explique en outre les rapports du héros avec les princes de Carhaix et son mariage avec la fille de l'un d'eux, Yseult aux Blanches mains. Peut-être la Parmenie est-elle antérieure au Plebs Montis. Les Plou sont généralement rapportés à l'émigration bretonne des V^e et VI^e siècles, encore que la démonstration n'en ait jamais été vraiment donnée. Mais le Par a pu précéder le Plou, et cela d'autant plus que la région de Huelgoat est à la fois, ainsi que nous l'avons montré un site armoricain pré-romain, et, comme tous les endroits reculés, un lieu de résistance aux invasions, fussent-elles pacifiques.

Si donc la Parmenie de Gottfried de Strasbourg coïncide avec la citadelle des Monts d'Arrée, il n'en reste pas moins que le port d'Armenie, tel qu'il figure dans la Saga islandaise, en est forcément différent. Là une région, ici une ville côtière. Armenie, pour un moderne Ar-veni, serait en fait Are-monid, l'agglomération proche de la Montagne. Elle est située, nous dit Frère Robert, sur la côte sud de la Bretagne (armoricaine).

Malgré les précisions données, la localisation en est difficile. Seule Vannes aurait quelques prétentions à cet égard, en raison de son faubourg de Menimur, «la grande colline». Mais il n'est pas impossible que la proximité des mots Parmenie et Arménie ait engendré quelque confusion.

La Montagne

Voilà de toutes manières, beaucoup d'incitations à voir dans Douarnenez un point-clé de la mythologie de Tristan. Ce lieu extrême de la Lyonnaise aurait regroupé divers territoires autour de lui comme la Parmenie, voire la cité d'Armenie.

Il nous reste cependant à signaler un curieux problème de la géographie ancienne et de l'histoire des hérésies, qui se concentre autour de cette notion de Montagne. Au XVIII^e siècle en effet, un apôtre chrétien de la Bretagne, laquelle avait sans doute bien besoin d'être christianisée, avait nom Julien Maunoir. Vers 1665, il menait la guerre contre des groupes d'affidés qui semblent avoir pratiqué une antique forme de religion non-chrétienne, que lui, le convertisseur, baptisait du nom de secte. Il l'appelait la Montagne, sans doute, a-t-on pensé parce

qu'elle se localisait principalement dans la montagne d'Arrez et sa continuation orientale, les hauteurs du Méné.

Mais en fait, une autre Montagne, hérétique, avait existé dans l'histoire de l'Eglise, sans que nous sachions très bien aujourd'hui, sa doctrine, sinon qu'elle aurait été apparentée aux Donatistes, voire confondue avec eux. Les Donatistes africains, au IV^e siècle de notre ère, se caractérisaient par le fait de refuser toute valeur aux sacrements conférés par des prêtres apostats ou schismatiques.

On appelait ces Montagnards *Monteses*, à corriger probablement, comme le suggère du Cange en *Montenses*: ils auraient été des adorateurs de la Montagne, «comme d'autres vénèrent les bois sacrés». Mais, chose surprenante ils avaient des homologues, en Italie du Nord, nous dit-on, qu'on désignait sous le nom de Parmenianos: nous nous retrouvons en présence de Parméniens, habitants de l'Etablissement de la Montagne, traduction quasi exacte en celtique du latin *Montenses*.

On en vient donc à se demander quels sont ces étranges Montagnards au nom celtique qui du Donatisme – si donatisme il y a – en viennent à Tristan, de Tristan au Père Maunoir, voire au Père Duchesne et aux farouches et subversifs Conventionnels, à ce Robespierre qui dressait une Montagne sur la place de la Concorde.

Kanelangres de Kanoel

Mais revenons à Riwelen, le père de Tristan. Gottfried de Strasbourg nous dit qu'on lui donnait le surnom de Kanelangres et qu'il tirait cette appellation de la forteresse de Kanoel qui était sienne, car «Kanel vient de Kanoel».

Ceci semble nécessiter une petite mise au point. L'étymologie facile a toujours été de règle en breton de la part des étrangers qui ne connaissaient pas la langue, et de celle des autochtones qui en ignoraient les règles phonétiques fondamentales. Outre le fait que la discussion est toujours possible et même souhaitable., mais n'a pu que bien rarement être réalisée.

Kanel ne vient pas de Kanoel, nous semble-t-il. La seule explication que nous trouvons à Kanoel est de l'assimiler à Canvel. La forme intermédiaire est Kanwel et l'accent régulier sur la pénultième rapproche au maximum les trois termes. Or Canvel constitue l'élément déterminatif de Roscanvel, «la colline de Canvel», située à l'extrémité nord de la presqu'île de Crozon. Roscanvel s'appelait Ros Catmagli au XI^e siècle et Ros Kadmael en 1186, mais s'écrivait Roscanvel dès 1218. On peut penser que quelques dizaines d'années plus tôt, on disait déjà ainsi et que Gottfried de Strasbourg put recueillir cette forme. L'important, c'est

que le sens de Catmagli et Kadmaël nous soit clair : il s'agit du Grand Combat. Cette forteresse du grand combat, fort conforme à cette région de Roscanvel, forme en effet barrière à l'entrée de la rade de Brest où maints débarquements de troupes étrangères, notamment espagnoles et anglaises se sont effectués en direction de Brest à l'époque moderne. Encore aujourd'hui, bourrée de défenses à la Vauban et de parcours du combattant qui servaient naguère à l'entraînement des corps-francs, elle sert à protéger l'Île Longue et ses sous-marins nucléaires. Que Roscanvel ait été l'un des éléments défensifs majeurs aux mains de Riwelen, roi de Cornouaille, ne saurait nous étonner.

Kanelangres viendrait difficilement de Kanoel. Kanel paraît plutôt en relation avec la famille de mots qui se groupent en français et en latin, comme en celtique et en breton, autour de la racine *Kan*, le canal. Le latin *Canalis*, le français *canal*, *caniveau*, le breton moderne *kanol*, le gallois *canel* en font partie. *Anc* est signalé en vieux-breton par Léon Fleuriot, au sens d'étroit, sans doute en relation avec le latin *angustia*. *Kanel anc*, c'est en breton de cette époque, un canal étroit. C'est donc là exactement le sens du mot *Goulet*, en breton *Mulgul*.

Nul n'ignore que le bastion de Roscanvel domine de la hauteur de la Pointe des Espagnols le Goulet de Brest, passage étroit s'il en est. La connotation sexuelle et même psychanalytique n'est pas absente ici : les marins de la rade l'appellent Toul ar Chilienn, le trou – c'est-à-dire le vagin – de l'Anguille et comme chacun sait, l'angoisse nous serait venu de l'*angustia*, l'étroitesse du passage à franchir pour naître en ce monde.

Riwelen personnifie le Goulet de Brest : il est donc Kanel-anc, le Goulet et son château est Kanvel, le lieu du Grand Combat, à Roscanvel.

La forteresse mythologique de Dinan

Tout à l'ouest de la presqu'île de Crozon, immédiatement au nord du petit promontoire de Lostmarc'h, se trouve la pointe dite de Dinan. C'est là également un lieu dit Kastel Dinan ou, en français, Château de Dinan. C'est là une tautologie, car le sens de Dinan en vieux breton est « petite citadelle ». Mais ce qui nous importe le plus ici, c'est d'évoquer le nom de Dinas de Dinan, dit parfois de Lidan. On a cherché bien des explications à son propos : cependant la présence de Dinan au milieu du domaine du roi Marc'h, à petite distance de l'île Tristan et sur les bords de l'Iroise ne manquera pas de demander réflexion.

La Pointe de Dinan est un éperon rocheux qui tire son nom, ainsi que le village voisin, de l'existence en ces lieux, à l'époque armoricaine, d'un *kastel*, c'est-à-dire d'une enceinte fortifiée, comme il y en a nombre tout au long des côtes de

Bretagne et particulièrement sur sa façade occidentale. Une légende est attachée à ces rochers ruinformes, selon laquelle le site aurait été longtemps occupé par des Géants pilleurs d'épaves et mangeurs de chair humaine, qui en auraient été délogés plus tard par les nains. Le promontoire appartient donc, comme Lostmarc'h, à la fois à la préhistoire côtière et à la mythologie armoricaine. Le rôle joué par les géants dans la tradition arthurienne et dans le roman de Tristan établit une relation avec ce coin de terre dont nous serions tenté de penser qu'il fut le fief de Dinas plutôt que la ville de Dinan sur la Rance.

Voilà qui est loin d'épuiser les problèmes posés par la personne de Dinas. Bérout l'appelle bien et de façon continue, Dinas de Dinan. Thomas le cite à peine sans donner le nom de sa terre. Il n'en est pas question dans la saga norroise, mais Eilhart d'Oberg, qui à d'autres égards suit Thomas, parle de lui comme de Dinas de Lidan : c'est la forme qu'avait adopté Joseph Bédier dans sa réfection qui, à l'époque moderne, a fait connaître Tristan et Yseult. Ferdinand Lot voulait que le Dinan de Bérout fut le résultat d'une confusion en place de Lidan.

Ce mot néanmoins n'est pas inconnu de Bérout : il mentionne l'endroit à deux reprises, mais sans lien avec Dinas. Une première fois, il définit le royaume de Marc comme allant « de Lidan jusqu'à Dureaume ». Plus loin, le roi Arthur et Tristran passent la dixième nuit de la lune à Lidan. Du fait que *llydan* en gallois signifie *large*, on a voulu voir là un mot gallois et faire du Pays de Galles l'origine du Roman de Tristan.

C'est là faire preuve une fois de plus d'une ignorance crasse de la linguistique celtique. Le mot *letanos* existait en gaulois et l'on connaissait, à l'époque de Tite-Live, une forêt Letana à la frontière des Boïens, en Italie au sud du Pô. L'évolution sémantique, qui est à l'origine du gallois *llydan*, a donné l'irlandais *lethan*, mais aussi le breton ancien *letan* ou *lidan*, d'où le breton moderne *ledan* et un corrique identique. Le *e* de la première syllabe, prononcé très fermé, a toujours eu tendance à se confondre avec un *i*.

Sans doute faut-il rattacher à cette racine l'ancien nom de la Bretagne Armoricaire *Letavia* ou *Letania*.

Kaherdin

Nous dirons un mot de Kaherdin enfin, le compagnon de Tristan en Armorique, qui nous est présenté comme un homme de ce pays, fils du roi de Carhaix. S'il n'est pas de la presqu'île de Crozon, on ne peut dire qu'il en soit bien éloigné.

On a pu se demander si son nom n'était pas une déformation de Caer-Ahesden, l'homme de Carhaix. Ce peut être simplement, dans le même sens Kaerden, l'homme de la Ville, Carhaix comme toutes les capitales ayant été désigné simplement à une époque comme la Ville, Caer.

Le Morholt « d'Irlande »

Qui était en revanche le Morholt, l'oncle d'Yseult, le géant d'Irlande? Peut-être n'est-il pas aussi éloigné que cela, non plus que sa nièce, des lieux que nous fréquentons en ce moment

L'on a vu l'interprétation que nous donnions des noms de Lancelot et d'Yseult, fondée sur le sens du mot *solot*, les fonds. Notre Morholt paraît relever de la même étymologie: le mot viendrait de *Mari solot*, avec cette fois, la mutation historique de S en H. Le Morholt serait tout simplement les fonds marins, que ce soit ceux de la mer d'Iroise, de la baie de Douarnenez.

Qu'on se reporte aux réalités concrètes de ces lieux et l'on comprendra mieux ce que nous voulons dire. La conquête par Tristan, ilot au péril de la mer, des réalités de la ville d'Ys, représentées par Yseult, passe par sa victoire sur les fonds marins, les parages mangeurs d'hommes qui s'étendent de la Gamelle devant Audierne, la côte d'Igerne, jusqu'à Men Goulven, la Pierre de Portsall, visage de Gauvain. Là est le Morholt.

Lorsque celui-ci est vaincu, le Menez-Hom, sous son nom du Roi Marc'h, peut épouser la Ville d'Ys, Yseult, la Jument Blanche. Mais l'île Tristan n'en pointerait pas moins son rocher, toujours, au milieu des eaux de la Baie et des fonds d'Ys.

XVII L'ARMORIQUE D'ARTHUR

73. LE ROYAUME DE LEGUER

L'heure est venue des synthèses. Et tout d'abord d'une vision plus globale des territoires arthuriens tels que nous les avons petit à petit découverts dans leur pays d'origine, notre Bretagne d'Armorique.

La région située autour des ponts de Lannion, sur les deux rives du Léguer et sur la côte entre Plestin-les-Grèves et Tréguier, retient une particulière densité de lieux arthuriens. Deux d'entre eux même sont capitaux : l'un, la Lew Draezh, se souvient du combat du roi contre le Dragon, son père ; l'autre n'est rien moins que Kerduel, si fréquemment cité dans les Romans de la Table Ronde.

Le pays tout entier, à vrai dire, est constitué en bastion autour de Tregastel, »la trêve du château«, avec des ruines d'établissements militaires gallo-romains au Yaudet, à l'embouchure du Leguer, et à Ploumanac'h. Cette agglomération n'est pas un Plou, mais s'appelait autrefois Poul manach, »l'Anse du Moine« et ce moine, qui n'a guère à faire là, pourrait bien être en fait un *Manat* et venir de cette citadelle de Manatias qui figure dans la défense des côtes dans la Notice des Dignités de l'Empire romain au début du V^e siècle de notre ère. En outre, tout le Leguer en remontant vers l'intérieur est bordé de châteaux qui surplombent la vallée : Coatfrec, Tonquedec, Kergrist...

Nombreux également sont les mégalithes, en particulier au nord du cours inférieur de la rivière, ainsi l'allée couverte et le dolmen de Kerguntuil, celui de l'Île Grande, celui de Kervegan, la pierre de Prat ar Menhir et celle de Toënno, l'allée couverte de Creac'h Quillé, ainsi que la croix de St Samson.

La résidence de Kerduel

Certes, le château de Kerduel près de Lannion n'est pas le seul à porter ce nom. Mais, outre le fait qu'on rencontre plus souvent Kerduel, comme tout près de là, en Ploumilliau par exemple, il n'en reste pas moins que nous avons à faire ici à un site de forteresse ancienne, sur une terre, la région de Tregastel, vouée à la défense des côtes depuis des millénaires, et de surcroît peuplée de souvenirs et de noms arthuriens. Compte tenu du fait qu'on n'a jamais trouvé de Kerduel

outr-Manche, hormis Carlisle qui n'a aucun droit à ce titre, nous n'hésiterons pas à penser – et à dire – que Kerduel de Lannion est bien la résidence principale du roi Arthur.

Le Traon Morgan

La vallée de Morgan est signalée par le village dit Traou Morgan, près de Perros-Guirec. Le ruisseau qui descend dans ce fond, naît un peu en amont de Kerduel et forme bientôt une pièce d'eau sur le côté du château, puis traverse la petite route de St Antoine à l'endroit où la vue se découvre sur la résidence et fait alors un coude vers le nord. Il passe ensuite au-dessous de Crec'hlagadurien, avant de séparer le village de Traou Morgan de l'église de St Quay Perros. On le désigne comme le ruisseau de Kerduel, qu'il est véritablement.

La présence de Morgane, la sœur d'Arthur, en ces lieux, auprès de son élément favori, l'eau courante, confirme bien le caractère de l'endroit.

Signalons à titre de complément qu'on rencontre aussi un Kermorgan, non loin de là, en Ploubezre. Une autre vallée de Morgane existe près de Morlaix, c'est le Tromorgan, affluent du Jarlot aux portes de la ville.

L'œil d'Urien

La hauteur de Crec'hlagadurien dont le nom est normalement décomposable en Crec'h Lagad Urien, est située sur la rive gauche du ruisseau de Kerduel. C'est « la colline de l'observatoire d'Urien ». Ce personnage de la Table Ronde, roi de Garlot, est le mari de Morgane et donc le beau-frère d'Arthur.

Vénération de Ke

Le site de l'église de St Quay Perros domine les fonds de Traon Morgan et avoisine l'embouchure du ruisseau de Kerduel. Les lieux s'appelaient *Sancto Ke* en 1330, *Saint Que* en 1516, ainsi que nous le signale Erwan Vallerie dans son Corpus. En dépit d'une sanctification dont il n'avait que faire, c'est bien là le nom du sénéchal d'Arthur, au caractère impossible, toujours prêt à agacer tout le monde, sinon à provoquer.

Sainte Anne ou la sœur d'Arthur?

Ste Anne et la baie de Ste Anne sont situées à l'extrémité de la route qui vient de Lannion, juste avant Tregastel-Plage et Coz Pors, à proximité aussi de Ploumanac'h. C'est là un environnement antique, qui pourrait être proche du lieu

où se tenait la garnison gallo-romaine de Manatias. De plus il est intéressant de noter le voisinage du lieu-dit Poul Palud, l'anse au marécage littoral: c'est ce même nom de Palud qu'on retrouve à Sainte-Anne-la-Palud et qui sert dans le glossaire d'Endlicher à traduire en latin le celtique Ana. Ana serait-elle la déesse du marais de mer?

Cela n'empêche pas bien sûr Anne, épouse de Beli le Grand pour les Gallois, d'être tenue dans les Romans de la Table Ronde pour la sœur d'Arthur.

Ploubezre et le père d'Arthur

La commune de Ploubezre, au sud du Leguer et à côté de Lannion, est chargée de significations. D'abord, en tant que telle, par son nom de Plou Pezr dont le parrain est ce Per (Petrus) que la Généalogie Galloise II donne pour père au roi Arthur. Mais on trouve là aussi, dominant le Leguer, le bois d'Arthur, Coat Arzur, mention assez rare du héros dans la toponymie armoricaine, ainsi qu'un Kermorgan. Per, le *pendragon*, est ici accompagné de deux de ses enfants qui figurent individuellement, nous venons de le voir, dans les toponymes au nord du Leguer. Voici enfin le château de Coatilliau, très probablement un Coat-Milliau, qui évoque le chevalier Meliant du Lis de la Table Ronde.

Gauvain, le neveu

Le village du Golven en Tregastel est construit sur le bord de la grève, entre l'allée couverte de Kerguntuil au sud et Coz Pors au nord. Non loin de là il y a d'ailleurs un Golgan. Ici comme ailleurs, nous retrouvons Goulven, dont nous prétendons qu'il n'est autre que Gauvain, dans les sites défensifs littoraux de la Bretagne occidentale.

Gauvain serait donc présent ici avec nombre de ses parents.

Le fils d'Urien et de Morgane: Yvain

Il est évidemment impossible de distinguer, dans la toponymie, ce qui distingue le fils d'Urien des très nombreux Yves qui, sous des formes diverses du nom, ont rempli l'histoire de Bretagne et ne serait-ce qu'Yves Hélouri de Kermartin, saint Yves, qui est ici de surcroît, dans son domaine du Tregor.

Nous nous contenterons donc de citer les nombreux lieux-dits en relation avec des anthroponymes de la famille d'Yves.

Forme Yvon: Keryvon en Pleumeur Bodou

Kerivon, château en Lannion

ARTHUR, ROI DES BRETONS D'ARMORIQUE

Forme Even : Coat Even en Plouaret
Pont Even en Tregrom
Lann Even en Begard
Kereven en Trezeny
Forme Ewano : Crec'h Ewano en Trebeurden
Crec'h Ewano en Pleumeur Bodou (près de Kerduel)

Le site arthurien de Louannec

La tombe du roi Arthur serait au cimetière de Louannec. Il s'agit d'une stèle antique dont l'attribution est contestée. Ce pourrait être le cénotaphe d'un autre roi. On notera cependant le voisinage de la commune de Kermaria-Sulard, au nom bien intéressant puisqu'il réunit celui de Marie, si ambigu, celui de la déesse Sul, forme celtique du soleil, et *ard*, où nous voulons voir une très ancienne désignation de la pierre, celle qui préside au mot Arthur.

Le combat d'Arthur et du Dragon sur la Grève

La voie antique de Morlaix au Yaudet suivait la côte entre les sites de Plestin-les-Grèves et de Saint-Michel-en-Grève. La submersion progressive de ce littoral bas a conduit à utiliser la plage, aux marées basses, pour aller de l'un à l'autre. Au milieu de la vaste étendue du sable, une croix ancienne, récemment restaurée, permet de savoir quand le jusant l'atteint, qu'il est temps de gagner un sol plus ferme. L'anse magnifique de Saint-Michel porte le nom de Lew Draezh, la Lieue de Grève, pour la simple raison que le chemin pour la traverser exigeait une lieue de marche.

La route moderne suit de très près le brise-lames qui la protège. A la moitié de son parcours, elle passe au-dessous d'une énorme butte rocheuse, si caractéristique du paysage qu'en la voyant, on ne peut s'empêcher de penser à l'attitude respectueuse et à la vénération qu'elle a pu inspirer au cours des millénaires.

De fait, le légendaire est riche. Remarquons d'abord le nom de Saint-Michel donné au bourg voisin : cette appellation n'est jamais donnée par fantaisie, mais toujours pour exorciser et camoufler l'existence d'un lieu aux rites préchrétiens. Le Grand Rocher, *ar Roc'h hir las*, qu'on appelait encore Gargan au XV^e siècle, à mi-chemin de la Lew Draezh, est un exemple typique de lieu sacré préchrétien.

Enfin c'est là sur le sable qu'aidé de saint Eflam, fraîchement débarqué d'Outre-Manche, le roi Arthur vainquit le Dragon, c'est-à-dire son père. La scène en est représentée sur un chapiteau de la vieille église en granit rose de Perros-Guirec.

Quant au Rocher, on le désigne d'un nom qui a été diversement rapporté, tantôt Roc'h al Las, tantôt Roc'h Hir Glas, avec des interprétations encore plus nombreuses. On a voulu y voir romantiquement Roc'h al Lazh, la Roche du meurtre, avec un clin d'œil en direction des sacrifices humains, et Paul Féval n'a pas manqué de donner le nom de *La Roche-qui-tue* à l'un de ses romans.

Ce peut être cependant, plus prosaïquement Roc'h al Las, en vieux-breton le Rocher de la vallée, celle du Yar, qui se jette à ses pieds dans la mer. Nous avons rapproché le Yar d'Igerne, la mère d'Arthur.

Mais le terme de Roc'h Hir Glas, anciennement employé, mérite aussi qu'on s'y arrête. Le déterminatif serait soit la Longue Vallée, soit la Longue Verte. Ce qui est plus curieux, c'est que l'expression se rapproche du nom d'un chevalier de la Table Ronde nommé Hyrelglas.

Enfin cette mystérieuse et arthurienne roche voit s'adosser à elle, au sud, à l'opposé de la côte, le manoir de Leslac'h.

Le manoir de Leslac'h

Dans son état actuel, c'est un beau monument du XV^e siècle, parfaitement restauré, qu'avoisine une chapelle et quelques pierres mégalithiques. Le nom signifie *Cour de Lac'h* (Les Lac'h) et dans l'environnement arthurien dans lequel ici se trouve ici, on pourrait y voir une attribution au roi Lac, père d'Erec l'Armoricain selon Chrétien de Troyes.

Il existe aussi un village de Leslac'h en Treleven, à petite distance de Perros-Guirec...

La Garde au Yaudet

La rive gauche du Leguer se termine, à l'embouchure de la rivière, par un promontoire élevé qu'on nomme le Yaudet. Il s'agit d'un ancien poste militaire romain qui a succédé sans doute à un oppidum plus ancien. Outre la présence d'antiquités de toute sorte sur cet emplacement, la tradition est fortement établie d'une ville antique en cet endroit.

La commune, aujourd'hui Ploulec'h, s'appelait Ploelach en 1461. On peut y voir la Paroisse de Lac'h, qu'autorise de surcroît l'existence du manoir et du village de Leslac'h dont nous venons de parler.

Le roi Lac de Chrétien deviendrait ainsi un antique défenseur de la côte arthurienne aux bouches du Yar et du Leguer, établi sur deux points forts de ce littoral, le Grand Roc'h Hir Laz et le poste de garde du Yaudet.

Meliant de Lis à Ploumilliau

Nous avons déchiffré dans le mot Meliant une nasalisation du vocable Miliaw ou Meliaw, attribué traditionnellement à un roi de Cornouaille dont on retrouve la trace autour de Lanmeur, au voisinage de la région qui nous occupe. Mais plus près d'ici encore, il nous faut mentionner la commune de Ploumilliau qui lui est dédiée, ainsi peut-être que le château de Coat-Illiau en Ploubezre.

La présence de Caradec

Le nom de Caradec, ou plus anciennement Caradoc, roi de Vannes selon la Première Continuation du Graal, dite Continuation Gauvain qui en traite longuement, est présent à vrai dire dans toute la Bretagne Armoricaïne, de même qu'au Pays de Galles et en Cornouailles britannique: nous l'avons rencontré aussi bien dans les vies de saints gallois qu'à Saint-Caradec sur les bords de l'Oust ou à Saint-Caradec-Tregomel.

Mais il n'est pas absent de ce »royaume du Leguer« que nous attribuons au roi Arthur. En Ploulec'h même, il existe un Kercaradec; en Plouzelambre, un autre; un troisième en Caouënnec, enfin un peu plus loin un Coscaradec en Langoat.

Ce dernier vocable est précieux, car Caradec est toujours porté comme patronyme et l'on ne saurait dire qu'un Kercaradec n'est pas la ferme d'un certain Caradec qui vivait au début du XX^e siècle. En revanche, la précision apportée par l'adjectif Cos, ancien, et qui plus est en première position tend à nous faire admettre l'appellation comme antérieure à l'an mille.

La présence de Mauduit

Mauduit, avons-nous dit serait à rapporter à Maodez. Le Tregor est le pays par excellence d'un saint de ce nom, mais plutôt dans sa partie orientale. On a ainsi Maudez en Lanvellec, St Maudez en Quemperven, Maudez en Plouaret, St Maudez en Port-Blanc.

En outre, bien que le fait soit probablement arrivé assez souvent, rien ne nous permet d'affirmer que le saint ne soit autre chose qu'un guerrier pacifié par la postérité.

La plage de St Kiriou

Une grève est ainsi appelée, toujours en Ploulec'h. Ceci accentue encore le caractère arthurien de ces lieux. Saint Kiriou évoque de bien près en effet le vieux roi d'Orcel que Chrétien de Troyes appelait Quirion. On sait qu'il y a une Ro-

che de Kiriou en Plounerin, sur la crête limite du bassin du Leguer. et un Saint Quirio près de Morlaix.

Kerguyomar en Ploumilliau

Guyomarc'h, l'amant de la fée Morgue et le roi de l'île d'Avallon, bien proche de son frère Greslemuef ou Gradlon Meur, roi de Cornouaille, semble se manifester à Kerguyomar en Ploumilliau. Mais, de même que Caradec, Guyomarc'h demeure aujourd'hui usité comme nom de famille et il est impossible de fixer une date à la création de ce village. Signalons-le simplement.

L'île Dhu, près de Tregastel-plage

Cette Ile Dhu de nos cartes est évidemment une Enez Du ou Ile Noire. Nous en avons indiqué une près du Château du Taureau en Baie de Morlaix. Comme nos renseignements sur le personnage qui y règne, sont inexistant, nous ne pouvons décider entre les deux. Peut-être faut-il les admettre l'une et l'autre et penser à un prince des Iles Noires,

L'île d'Aval

L'île d'Aval ou île de la Pomme se trouve au voisinage immédiat de l'île Grande, d'où l'on peut y venir à pied sec lorsque la marée est basse. La seule raison de la faire figurer ici tient à ce nom qu'elle porte et qui évoque singulièrement l'île d'Avalon. Mais celle-ci est un domaine mythique et on la situe très loin à l'occident du monde, au-delà de la mer Atlantique. Morgane y règne avec son amant Guyomarc'h, frère de Gradlon.

Aval n'a pas manqué cependant d'exciter l'imagination des chercheurs et des curieux, en raison de cette coïncidence des appellations.

Dans l'énumération que nous venons de faire, il se trouve bien sûr, plusieurs éléments de moindre valeur que nous avons signalés en y passant, mais qui ne manquent pas de faire nombre d'une façon assez impressionnante. Cependant leur antiquité reste discutable et l'on ne peut écarter la possibilité d'une création récente, ou du moins plus récente que la divulgation, au XII^e siècle, de la Légende arthurienne. L'hypothèse même d'une reconstitution historique pourrait à l'extrême se soutenir si ces données toponymiques de date incertaine postulaient seules en faveur de l'attribution de la région au roi Arthur.

Mais quelques-uns de ces noms remontent sans conteste possible au-delà du VIII^e siècle et sont généralement reconnus comme datant au moins de l'épo-

que de l'émigration bretonne. Sur le territoire qui nous occupe, c'est le cas de Ploumilliau, de Ploulec'h, de Ploubezre et de Leslac'h, en raison même du caractère ancien des désignations en *Plou-*, la paroisse de ou mieux le Peuple de; et en *Les-*, la Cour princière. La présence de Milliau, de Lac'h et de Pezr en ces lieux, dès le V^e ou le VI^e siècle au bas mot, ne fait pas de doute. Rien n'empêche évidemment que les compositions en Plou ou en Les, qu'on s'accorde à reconnaître aujourd'hui comme indiquant des installations militaires de troupes »romaines« d'origine bretonne, n'aient repris des noms plus anciens, datant de l'antiquité armoricaine. Mais cela demeure impossible à démontrer.

La légende de la Lieue de Grève est liée au débarquement d'Efflam, à son arrivée de Grande-Bretagne et se trouve de ce fait datée par la voix populaire de cette même époque de l'émigration et de la christianisation à laquelle sont rattachées toutes ces histoires de dragons. Mais il ressort à l'évidence de ce type de récit que le dragon a été interprété par les missionnaires chrétiens comme le symbole de l'ancienne religion et de »l'idolatrie«. Ils le considéraient donc comme antérieur à leur venue, relevant d'une culture archaïque. On peut se demander si le récit même de la lutte contre le dragon ne relève pas lui aussi, tout entier, de cette tradition antique. Dans la mythologie grecque, Heraklès, bien avant la venue de saint Paul à Corinthe, n'avait-il pas vaincu et tué l'Hydre de Lerne, qui n'est autre chose que l'équivalent de nos dragons? Les prêtres du Christ n'auraient fait que se substituer dans la légende à quelque druide thaumaturge et redresseur de torts, voire à tel chevalier, Arthur ou Nuz, dont le nom est resté cependant présent dans le récit, comme celui en somme d'un acolyte du nouveau pouvoir spirituel.

Des noms comme Traou Morgan ou Creac'hlagadurien ne sentent pas la reconstitution. Un faussaire ou un poète les eût mis mieux en évidence. La mention est tout de même modeste ici, même si elle est pour nous de grande importance. Quant à Kerduel même, si l'on ne peut conclure absolument, l'antiquité du site nous paraît indéniable dans cette région vouée à la défense des côtes. Avec Traon Morgan et Creac'hlagadurien, il semble bien s'agir là d'un ensemble défensif dont les membres sont liés entre eux et forment le talus est et sud-est du castellum de Tregastel.

74. LES ROYAUMES D'ORCANIE ET DE LODONÉSIE

Vorganium était à Huelgoat, en Berrien. Le vaste système défensif élevé par la nature et par l'homme à l'entour de la petite cité, non moins que la puissance économique de l'endroit et sa richesse mythologique, se voit corroborée par les

données linguistiques. Le pays à l'entour pouvait donc légitimement s'appeler Vorgania, centré sur le camp d'Artus.

La labilité du V initial ou du W en roman a pu sans peine amener ce mot à devenir l'Organie ou Orcanie, royaume du roi Lot, mari de la reine Anne et beau-frère d'Arthur.

Mais celui-ci règne aussi sur la Lodonésie où les Anglo-Saxons ont voulu voir le Lothian britannique, domaine des Bretons du Nord. L'hypothèse est curieuse, d'autant plus que si on voulait placer ce royaume outre-Manche, on eût mieux fait de le mettre aux environs de Caerlion sur Wysg. Nous avons étudié les confusions entre les Légions, dont Caerlion est la ville, et Lug. De fait, le mot évoque plutôt le dieu et la province lyonnaise de Gaule qu'il parraine, Lugdunensis. Le terme de Lugdunum, qui désignait entre autres, la ville de Lyon, est devenu dans l'ouest de la Gaule, Loudun, qui évoque de très près la forme Lodonésie.

Il peut donc s'agir d'un reste de la Lyonnaise, ou bien d'un pays centré autour d'un Lugdunum local. Nous avons successivement évoqué à ce propos Saint-Pol de Léon et le comté de Léon, le site monastique et militaire de Léhon près de Dinan, mais aussi la cité de Laïounes qu'Edrisi place entre Quimper et la pointe Saint-Mathieu et qui serait Douarnenez.

Il est, dans cette dernière ville, à laquelle nous avons été amené tout au long de cet ouvrage à accorder une importance grandissante, une chapelle Saint-Michel, située au voisinage du port gallo-romain et d'ailleurs de l'île Tristan. Ce patronage qui recouvre pratiquement toujours, une antiquité religieuse, est facilement en relation avec les dieux de la lumière, essentiellement Lug. On ne s'étonnerait donc pas de voir le port dont l'importance économique rejoint le caractère sacré, servir de capitale à une « Lyonnaise » qui recouvrirait par exemple le Porzay, la presqu'île de Crozon et le cap Sizun, c'est-à-dire le vaste élément défensif, à la fois militaire et religieux comme de coutume qui couvre le sud-ouest du Finistère actuel. L'Osismodunum, la citadelle des Osismes, le Cap Sizun, se serait aisément placé sous le patronage de ce chef de guerre qu'est Lug.

Une autre hypothèse toutefois permettrait de voir dans les royaumes conjoints d'Orcanie et de Lodonésie, les futurs comtés de Cornouaille et de Léon. Léon serait l'oppidum de Saint-Pol, l'un des Lugdunum armoricains, et la Lodonésie serait à l'origine du pays de Léon. Quant à l'Orcanie, fondée autour de Huelgoat, elle correspondrait à peu près à l'actuel pays de Cornouaille.

Quoiqu'il en soit de l'extension respective de l'Orcanie et de la Lodonésie, il apparaît bien que le roi Lot, dont le nom est sans doute un reflet de celui de Lug, ait été le prince, voire le dieu des Osismes, réunissant sous son pouvoir le nord et le sud de l'actuel Finistère.

La région sud-ouest de cet ensemble, nous l'avons vu au cours des pages précédentes, contient une véritable mine de données mythologiques et historiques et il apparaît nettement que toute une partie de ce domaine, au moins le triangle du Porzay et ses frontières montagneuses, a constitué à l'époque antique un vaste sanctuaire, Nemeton, dont le nom même s'est perpétué dans l'actuelle forêt de Nevet, et qui comprenait trois lieux sacrés principaux : le Menez Hom, la montagne de Locronan et le site de Sainte-Anne-la-Palud.

En fait, l'espace concerné par la Légende s'étend beaucoup plus loin. Il faut y rattacher manifestement la péninsule de Penmarc'h et la presqu'île de Crozon, lieux d'élection du roi Marc'h, ainsi que la baie de Douarnenez au fond de laquelle règne la ville d'Ys. Il faut y adjoindre le Cap Sizun et ses installations militaires confiées à la garde des hommes certes, mais aussi des dieux. Il faut l'étendre encore plus en direction de l'intérieur, vers la montagne de Kronan, baptisée du nom de Saint-Michel, le Yeun Elez, porte des Enfers préhistorique, et bien entendu le monde d'Arthur et d'Ahès qui se cache sous la futaie de Huelgoat.

C'est donc toute la Cornouaille armoricaine, qui se trouve indiquée dans ce schéma de reconstitution. En suivant la côte depuis l'embouchure de l'Odet jusqu'à Landévennec, puis en remontant l'Aulne en direction de Locmaria-Berrien, nous allons tenter un rappel, puis une synthèse des incroyables richesses contenues dans les limites de l'ancien comté de Cornouaille. Nous serons amené ce faisant à déborder quelque peu le cadre de la tradition arthurienne, mais ce sera toujours dans le propos de montrer que nous sommes ici dans une région exceptionnelle et que la légende d'Arthur s'y adapte à merveille comme une figurine dans le moule qui l'a créée.

On rencontre ainsi successivement :

La Pointe de Penmarc'h ou la Tête du Cheval. C'est là l'un des domaines majeurs du roi Marc'h.

Beg an Dorchen, la pointe dite à tort de la Torche, où s'élève encore quelque peu un dolmen ruiné, mais où l'on trouve aussi, plus anciens encore, les restes de cuisine laissés ici par des hommes du mésolithique, autrement dit vieux aujourd'hui de quelques 7000 ans.

Menez Dregan en Plouhinec, à proximité du littoral où l'on vient de découvrir les restes d'un feu, allumé par des hommes, voici 460 000 ans. C'est là le plus ancien foyer connu dans l'histoire de l'humanité et du coup, voici nos ancêtres de la baie d'Audierne promus au rang de premiers « hommes », c'est-à-dire d'êtres intelligents, capables de dominer l'élément et de maîtriser ses dangers. Jusqu'à quelle hauteur d'antiquité peuvent donc bien remonter notre roi Arthur, notre roi Marc'h ainsi que leurs compagnons ?

Le port d'Audierne, cité d'Igerne, mère d'Arthur selon notre interprétation, à l'embouchure du Gwayen où nous voyons la rivière sacrée d'Ana, sœur d'Arthur.

Les hauteurs d'Esquibien, l'un des points névralgiques de la défense du Cap Sizun, au-dessus du port d'Audierne qui en dépendait autrefois, sont aussi le lieu d'une femme, la déesse des Osismes qui touche de très près à Arthur et qui est sans doute Morgane, sa sœur et sa maîtresse. Au Creac'h domine l'Ahès du Kabaion des Osismes.

La pointe de Castel en Primelin: présence d'un Castellum protohistorique qui s'insère dans la défense du Cap-Sizun.

Le Cap Sizun, zone militarisée pour la défense maritime du territoire des Osismes et en particulier du commerce de la baie de Douarnenez, a été l'objet à l'époque romaine et sans doute déjà antérieurement, d'un quadrillage routier systématique, joignant des points stratégiques et des postes d'observation. Il semble bien se confirmer que, par l'entremise du site de Goulrien, ce soit du domaine propre de Gauvain qu'il s'agisse ici. Le pagus Cabsizun, mentionné en 1038, ou Cap Sidum vers la même époque, serait l'héritier d'un Kabaion Osismiodunum. Ces mots, *Kabaion Osismiodunum* auraient donné ensuite Kap Sizun, ce dernier mot correspondant aux deux syllabes accentuées d'Osismiodunum. La relation en outre est étroite entre le nom de la Keban, l'adversaire de saint Ronan selon la légende de Locronan, et les mots Kap et Kabaion, comme si la Keban était l'incarnation du peuple capiste, de ce Cap, ar C'Hap, peuplé de Kapenned et Kaperien.

La paroisse de Plogoff ou le Peuple du Kabaion. La commune de Plogoff et le village de Lescoff se rattachent à un même Koff qui donne lieu à bien des discussions. Bernard Tanguy attribue en effet à un certain Saint Cov l'origine de ces noms. Mais le personnage est un inconnu et son culte est presque inexistant. On conçoit mieux qu'il s'agisse d'un Ploe-Kabaion: Kabaion est le nom que donnait à cette côte le grec Eratosthène, et après lui Strabon au Ier siècle avant notre ère. De là le Gabaion akron de Ptolémée qui désigne ainsi notre Pointe du Raz. Rappelons ici le personnage légendaire de la Keban ou Chaban de Locronan. Nous aurions à faire dans Plogoff et Lescoff à la Keban, divinité du Kabaion.

La Pointe du Raz, Beg ar Raz. C'est selon toute vraisemblance, le Gabaion (ou Gobaion) Akron de Ptolémée, le Kabaion des Osismes de Strabon. Ce Raz en fait est un peu mystérieux: le mot est rare et ne s'applique guère qu'à deux endroits de la côte. On ne sait pas vraiment si le nom propre vient du nom commun ou l'inverse. On constatera d'autre part l'existence au voisinage de l'île de Sein d'un sablon dit le Chat et d'un Pont des Chats, manifestement la

traduction en français de lieux dits Ar C'Haz et Pont ar C'Haz. La différence phonétique est assez mince entre Beg ar Raz et ces deux mots. D'ailleurs, dans la prononciation locale, j'ai bien souvent entendu *Beg ar Has* pour Beg ar Raz. Notre Pointe du Raz n'aurait-elle pas été notée jadis Beg Arraz, comme Menez Arrez, avec ce double *r* qui notait en fait le son guttural *c'h*. Et dans ce cas comme dans Menez Arrez, nous aurions à faire au personnage d'Ahès? Ce serait le promontoire d'Ahès, le Pont d'Ahès et Ahès elle-même. L'attribution cependant du Gobaion Akrotèrion de Ptolémée à ce lieu nous paraît très sûre, non moins que celle du Kabaion de Strabon ou du moins de son extrémité. La première outre les arguments classiques, se voit confirmée par l'existence du récif appelé Kornog ar Go, «l'Occident du Forgeron» à l'ouest d'Ar Men, là où se terminait jadis les terres occidentales.

La baie des Trépassés, Bwe an Anaon ou an Aon, site légendaire. C'est la baie des âmes qui embarquent ici pour l'Autre Monde. Le village de Lawal et son étang, écrits souvent Lanval, sont à la fois l'un des sites de la ville d'Is, dont les habitants reviennent parfois en manteau d'écarlate et l'origine de ce personnage de Lanval qui hante les poèmes de Marie de France.

Beg ar Van, la Pointe du Van. Ce nom semble bien être celui de la Corne de Cerf que nous connaissons bien pour avoir rencontré le roi Ban de Benoïc. La carte d'Ogée (1771) désigne ce cap sous le nom de Pointe de Carnarvan, ce qui s'interprète bien comme «le cairn près de la corne». Il y aurait eu ici un tumulus, *Carn ar Van*, à proximité de la pointe. Cette lecture serait d'autant plus intéressante que le Cap Sizun se termine bien par deux cornes, Beg ar Van et Beg ar Raz, et forme ainsi une tête de Cornu. Ajoutons que la pointe du Van est à la vue du sommet du Menez-Hom et de Caer Banhed, «le château de la Corne de Cerf». Il s'agit même pour cet observatoire d'un point particulièrement important puisqu'il détermine l'entrée sud de la Baie de Douarnenez.

L'île de Sein, Enez Seun, est l'insula Sena de Ptolémée. Elle s'appelait encore Sina au IV^e siècle, alors qu'au XI^e siècle, elle apparaît sous la forme insula Seidhun, puis Ille de Sayn (1303), insula Sizunt (XIV^e s.), insula Sizun (1516) et ainsi de suite. Il semble que le nom ancien de l'île, conservé en français, ait été remplacé en breton entre le IV^e et le XI^e siècle par le nom du Cap Sizun. Sena signifie la Vieille en celtique et le sens du mot est à rapprocher de celui du Phare et rocher de la Vieille, situé devant la Pointe du Raz. On peut penser que ce soit de la même Vieille qu'il s'agit et qui pourrait être la Grande Mère Ana, à moins qu'il ne s'agisse de la Keban.

La commune de Goulien, le pays de Gauvain, et ses cours (Lezoualc'h etc),

les fortifications de la côte nord du Cap-Sizun, Kastel Beuzec, Kastel Meur en Cleden, Brezellec et ses fonds de cabanes en Cleden

Le site de Port-Rhu, port antique de Douarnenez, en aval de Pouldavid où disparut la fille de Gradlon, et en amont de l'île de Tristan, l'amant d'Yseult. Ce roi d'Armenie ou de Parmenie, qui fréquentait sans doute la Troménie, avait là son fief de Laïounes, le Loonois des français.

Le site de Plomarc'h, jadis Poul-Marc'h, où les industriels osismes préparaient le garum, ici comme en d'autres endroits de la Baie, pour l'exportation en Méditerranée.

La Baie de Douarnenez et le site de la Ville d'Is, sans doute le domaine d'Yseult, la femme de Marc'h qui l'enserme, et la maîtresse de Tristan qui pointe son île de ce côté.

Sainte Anne la Palud, sanctuaire vénérable d'antiquité, voué au culte de la Grande Mère des Bretons.

La Montagne de Locronan et le rite préchrétien de la Troménie, dédiés aux cornes de Kronan. C'est aussi le domaine de la Keban.

Le Menez Hom et la cité devenue invisible de Corbenic, d'où émerge encore la tombe du Roi Marc'h.

La commune de Crozon et les alignements mégalithiques, en partie détruits qui la couvrait. Là se trouvaient notamment les tumulus disparus de Kerastrobel, près de Treberon et la tombe d'un roi qu'on dit être tantôt Gradlon, tantôt son fils, parfois Arthur lui-même.

Beg ar C'hawr, la Pointe du Géant, qui règne ici comme à Saint-Herbot et à Huelgoat. Un grand

La pointe de Lostmarc'h, domaine du roi Marc'h, la queue du Cheval.

La pointe de Dinan avance en mer Kastel Dinan, le château de Dinas de Dinan où se livre le combat des Géants et des Nains.

Roscanvel, la colline de Kanoel, autre nom du père de Tristan et son fief de Kanelangres, qui n'est autre que le Goulet de Brest.

Landévennec, la cité monastique de Gwennec à moins qu'elle ne tienne à Corbenic, domaine du Graal.

La rivière Hamn ou rivière de Samonios, aujourd'hui Aon ou Aulne, qui mène à l'Autre Monde, et Kastel-Nin, le Château d'en-haut, aujourd'hui Kastellin ou Chateaulin, qui garde le passage du fleuve et l'entrée des territoires militaires et sacrés.

Le plateau de Quimerc'h et le site de Kimerc'h kozh, Kein-Marc'h, le dos du Cheval, autre présence du roi Marc'h.

La rivière Elez, affluent de l'Aulne, et, en remontant vers sa source, le Yeun

Elez, la Porte des Enfers et le Menez Kronan de Brasparts qui le domine, la montagne de Cernunnos, le dieu de l'Occident

La rivière Yer, affluent principal de l'Aulne qui baigne les pieds de la citadelle de Carhaix, capitale gallo-romaine de l'Osismie, porte peut-être le nom d'Igerne.

La forêt de Huelgoat, où se cachent les restes prestigieux de Vorganium, le camp du roi Arthur, la cuve de Morgane, la fée de Gibel et son château, la chapelle de Merlin dite St Ambroise, l'Art-Kellen et l'origine du monde

75. LE ROYAUME D'ART ET DE DART

Nous avons dit que le nom de l'île d'Arz, *Izenarh*, était à rapporter à *Inis en Arh*, île de la pierre ou des pierres et que ce déterminatif était largement justifié tant par le sous-sol que par les établissements mégalithiques de l'endroit. Il nous fait maintenant aller plus loin dans la compréhension de la topographie de cette région.

Vannes, en effet, portait, sous l'Empire romain, le nom de *Darioritum*, variante: *Dartoritum*, ce qui évoque immédiatement un gué, *ritum* en celtique. Un gué servant à franchir une rivière, il est vraisemblable que le premier élément *Darto*– constitue le nom de cette rivière: *Dartoritum* serait le gué du Dartos. Si nous préférons d'emblée la version avec un *t*, c'est qu'un autre cours d'eau du domaine celtique porte toujours ce nom et c'est le Dart, qui arrose le Dartmoor et se jette dans la Manche à Dartmouth sur la côte sud du Devon britannique, à quelques trois cent kilomètres au nord, à vol d'oiseau, du Golfe du Morbihan.

De même que le Dartmoor, les Landes du Dart, tire son appellation du nom du petit fleuve, les rives du Dartos armoricain ont pu se laisser baptiser par l'antique rivière de Vannes. Et si notre île d'Arz – plus anciennement Arth, Art et peut-être Artos – était une île Dart?

En français, la confusion est facile en raison de la préposition de, d', qui s'installe ou se supprime sans modification phonétique. En breton, un autre facteur peut être intervenu, l'ancienne mutation consonantique d / n, après l'article. Encore aujourd'hui le mot *dor*, porte, devient *an nor*, la porte et ce type de mutation est particulièrement fréquente en vannetais. En fait cela revient à un amuissement du *d*, puisque le n succédant à un autre n, celui, final, de l'article, tend à disparaître complètement.

Dans ces conditions, *Inis en Arh*, appelée *Insule Art* en 1034, a bien pu être auparavant *Inis en *Dart*, l'île du Dartos. Mais il faut maintenant déterminer le sens du mot et très précisément, car les deux solutions que nous proposons ont

chacune leur attrait, donner une réponse à la question : y a-t-il une relation entre l'Arzh, la Pierre et le Dartos ? Artua serait-elle, par exemple, une forme plus récente de Dartua ?

Remarquons tout de suite que l'homonyme britannique de notre ruisseau, le Dart, donne son nom à une région, d'ailleurs fort belle, de landes parsemées de rochers et de mégalithes, d'où s'écoule aussi vers le nord et vers la rivière Taw, un autre cours d'eau, le Little Dart. Nous sommes en plein domaine de rochers.

Ceci nous amène toutefois à discuter un peu du sens de ce mot. Evidemment, le fleuve de Cornouailles nous conduit vers la fléchette, dont c'est le nom en anglais : nous avons bien en Bretagne Armoricaïne une Flèche qui se jette dans la Manche sur la côte nord du Léon. Mais les hydronymes dans le Sud-Ouest de la Grande-Bretagne sont surtout d'origine celtique et il est de ce fait peu probable que le nom s'interprète à partir de l'anglo-saxon.

Regardons-y de plus près cependant, car le terme existe non seulement en anglais, mais aussi en français. Un dard, c'est d'abord, nous dit le Petit Robert une « ancienne arme de jet, composée d'une hampe de bois garnie à l'une de ses extrémités d'une pointe de fer ». Le même dictionnaire renvoie pour l'étymologie au latin *dardus*, qui viendrait du francique **darod*.

Les lexicographes du Robert ont, à vrai dire, un goût démesuré pour les étymologies franciques, surtout quand le doute plane. Le grand savant modeste qu'était Littré, était beaucoup plus prudent dans ses affirmations. Ici, il se contente de citer le provençal *dart*, l'espagnol et l'italien *dardo* ; l'anglais *dart*, en les faisant venir de l'anglo-saxon *daradh* ou *darodh*, voire de l'ancien scandinave *darradhr* ou de l'ancien haut-allemand *tart*, mais non sans ajouter immédiatement : « Ce mot se trouve aussi dans le celtique : bas-breton, *dard* ; gaél. *dart*, *dairt* », ce qui, évidemment, remet tout en question.

Comme le vocable n'existe que dans les langues germaniques et celtiques, mais ni en latin, ni en grec, ni en slave, ni surtout en sanscrit, il est difficile de parler d'une origine indo-européenne. En revanche, rien n'empêche d'envisager une source pré-indo-européenne, d'où il aurait passé dans l'un ou l'autre des groupes germanique et celtique, puis de l'un dans l'autre, ou bien encore d'emblée dans les deux.

La pièce de fer qui garnit l'extrémité du bois est historiquement postérieure, cela va de soi, à l'apparition des métaux en Europe. Auparavant, les pointes de flèche en pierre taillée ont certainement rempli le même office. A cette époque, qui correspond précisément à l'emploi en Occident de langues pré-indo-européennes, un dard pouvait fort bien être tenu pour une pierre volante. Et si le dard était une pierre ?

Nous avons dit la labilité du *d* en breton. Peut-être en était-il de même en celtique : l'*Art* et le *Dart* serait alors deux formes du même mot. Il est intéressant de rapprocher de cette hypothèse un fait historique concernant une commune du Golfe que nous avons précisément laissé provisoirement de côté au début de nos investigations. Il s'agit d'Arradon, agglomération située au sud-ouest immédiat de Vannes, et au nord de l'île d'Arz, lui faisant face sur le continent. La syllabe finale de ce mot évoque un *dunum*, une hauteur fortifiée, et les deux premières pourraient bien nous ramener à l'Arzh. Certes le *Z* a disparu, comme il l'a fait partout en vannetais pour être remplacé par un *H*. Ou bien encore le *H* a pu s'amuir précocément ou échapper bientôt à l'écriture. Dans les deux cas, Arradon pourrait venir d'un *Artadunum*, par *Arhadun* et *Arradon*.

Ce qui nous intéresse ici cependant, ce n'est pas de coopter une Pierre supplémentaire à notre liste, mais d'apporter, dans le cadre de celle-ci un élément nouveau : si en 1516 la paroisse s'appelait *Aradon*, deux siècles environ plus tôt, en 1304, on l'écrivait *Daradon*. Et quelque soit d'ailleurs le sens à donner à ce toponyme, son histoire nous apporte la preuve qu'un *D* initial peut disparaître sans bruit. L'ancêtre de nos Arzh peut fort bien avoir été, outre un *Arta*, un **Darta*.

Conjoignons à cette conclusion un petit problème de linguistique bretonne qui concerne le genre botanique appelé saxifrage, ce qui signifie casse-pierres. Le terme correspondant dans la langue moderne nous est donné par Favereau sous la forme *Maendarzh* qui paraît à première vue composée sur le modèle du latin, de *maen*, pierre, et *tarzhan*, éclater, et signifierait en somme Eclate-pierres. Ernault cependant donne une forme vannetaise *Arhme* qui suscite contestation. Car, si la mutation de *t* en *d* est normale en deuxième position comme dans *Maendarzh*, en première position comme dans *Arhme*, la syllabe initiale ne peut venir que d'un mot **Darzh* par amuissement du *d* et non d'un *Tarzh*. Le sens ne saurait être Eclate-pierres. On peut donc se demander s'il ne s'agit pas ici du vieux mot vannetais *Arh*, la pierre, accolé à un second terme de sens moins évident. Dans ces conditions *Maendarzh*, équivalent d'*Arhme*, pourrait être compris comme ce dernier mot, un pléonasm celtique ancien-breton moderne, où *darzh* serait l'équivalent d'*arzh*.

Ajoutons que le nom de la Grande Déesse Ana, en irlandais, connaît une seconde forme en *Dana*.

Le Pays des pierres

L'affaire n'est pas sans conséquence, car si donc on admet notre hypothèse,

Dartoritum, notre Vannes, devient alors le Gué d'une rivière nommée la Pierre. Ptolémée appelait la capitale des Vénètes Dariorigum et si – *rigum* renvoie au sens de royaume, *dario* – peut bien n'être qu'une faute de copiste pour *darto* –. Nous serions ici en présence du nom de la ville souveraine d'un Etat appelé Dartorigum, le royaume de la Pierre.

Quand on songe aux milliers de mégalithes qui parsèment encore le département du Morbihan et tout particulièrement la côte, d'Étel à Penestin, où précisément se situe Vannes, on ne peut manquer d'être satisfait d'une semblable possibilité.

Il est bien évident que le souverain d'une semblable nation ne pouvait s'appeler que le **Dartorix* ou l'**Artorix*, le Roi de la Pierre. Une autre forme, plus proche encore de l'Artua gauloise, serait **Arturix*.

Un rapport étroit existerait dans cette hypothèse entre le roi Arthur et le pays vannetais. Arthur aurait-il été primitivement un Vénète? On sait que ce peuple fut le maître du commerce de l'étain entre la Cornouailles britannique et l'Armorique d'une part, le monde méditerranéen de l'autre tant à l'âge du bronze que postérieurement et jusqu'à la conquête romaine.

Non content d'exploiter les mines de notre péninsule, la Vénétie servait de relais au minerai venu d'outre-Manche. Il est peu probable que l'on ait fait subir aux précieuses cargaisons en provenance de Plymouth, le risque de contourner les promontoires occidentaux de notre Létavie. Plus vraisemblablement, elles parvenaient sur la côte nord, remontaient l'une ou l'autre des rivières qui vont de la Manche à la ligne de partage des eaux, laquelle abonde en mégalithes de toutes sortes, et redescendaient ensuite vers le littoral atlantique au sud.

Le meilleur, semble-t-il, de ces itinéraires consisterait à entrer dans le système fluvial aux pieds de l'oppidum antique du Yaudet, de gagner le gué de l'actuel Lannion et de remonter ainsi le Leguer jusqu'à sa source. Là, la distance est faible jusqu'à la haute vallée du Blavet et le roulage des bateaux réduit au minimum. Le voisinage en est indiqué par l'un des plus énormes menhirs qui soient, celui de Cosquer Jehan. De là on rejoint le confluent du Sulon, la rivière du Soleil, par laquelle peuvent arriver encore d'autres chargements, débarqués à l'embouchure du Trieux, et le tout s'achemine par le territoire ancien de Mur-de-Bretagne, vers Pontivy et le méandre qui enclot la haute citadelle vouée à la déesse Sul, la place de Sulim, et de là gagne à Blavet, aujourd'hui Port-Louis, les entrepôts de la rive sud. De Blavet ensuite, l'étain gagne l'entrée de la Loire qui sera remontée à son tour jusqu'à Roanne d'où par Feurs on gagne Gisors et le Rhône, ouverture vers la Méditerranée.

Ce qui nous intéresse le plus dans ce trajet, c'est d'une part la présence des

forteresses antiques du Yaudet et de Sulim, qui signent bien l'importance des deux rivières, mais aussi le fait que le château de Kerduel commande à la fois la défense côtière de Tregastel et des environs, et le cours inférieur du Leguer. On peut penser que si les Vénètes étaient vraiment les maîtres du trafic de l'étain, ils devaient être en possession, d'une manière ou d'une autre, de la côte nord de la Létavie autant que de la côte sud. Si Arthur était un Vénète, il est parfaitement logique qu'il ait tenu non seulement les embouchures de rivières entre celle du Blavet et celle de la Loire, mais encore des points d'appui au nord, à proximité de ce Leguer qui aurait donné son nom à son royaume. Kerduel est dans ces conditions, admirablement situé pour être la forteresse principale du système.

L'hypothèse qui fait de Kerduel au pays de Lannion, la Cour du roi Arthur s'accommode donc fort bien d'un pouvoir vénète en faveur de son maître.

76. LES ROYAUMES D'ESTRE-GALLES, DE GORRE ET DE GAUNES

Dinan

L'Estre-Galles, royaume de Lac, père d'Erec, est voisin de celui des Francs. Rennes et Montrevault en dépendent. Son nom, avons-nous dit, semble indiquer un pays des Marches et comme au sud, s'étend le pays de Benoïc, nous le verrions volontiers au nord, ainsi que « Galles », logiquement plus occidental.

Ban est roi de Benoïc et son frère Bohort roi de Gannes ou Gaunes : l'un est méridional, l'autre serait septentrional. Ainsi Gannes, centré sur Dinan, se confondrait plus ou moins avec Galles et Estre-Galles. Peut-être Gannes ne serait-il pas très différent du fantomatique Galles.

Nous aurions, en tout état de cause, plusieurs petits états dans le nord de la Bretagne. Ce serait d'est en ouest Estregalle, Galle, Gannes, Gorre (Nort Oberland) et Logres.

En fait, dans cette région du nord-est, nous avons rencontré une région particulièrement riche en toponymes arthuriens : c'est la vallée de la Rance, et celle de l'Arguenon. Plus dans l'intérieur du pays de Saint-Malo, Geoffroy nous avait déjà renvoyé à Mauron, à cause de Mauron de Wigornia et à Jugon-les-Lacs, à cause de Jugein de Legecestria. Avec Chrétien de Troyes, Calogrenant nous a fait découvrir Calorguen et Evrain, Evran. Le royaume de Gorre dirigé par Baudemagus, pourrait bien être situé autour du Gouray, anciennement Gorre. Il ne serait pas sans rapport avec l'Homme du Sanctuaire d'en-haut, Gornemant de Goort. Mauduit aurait pu laisser des traces à Saint-Maudez près de l'antique Corseul, Yvain à Yvignac et à Pleven.

Surtout Dinard semble se rattacher directement à Arthur. Le nom de la ville s'orthographiait autrefois Dinart, ce qui s'accommode à merveille d'une étymologie *Din Art*, la citadelle de la Pierre, c'est-à-dire, bien sûr, d'Arthur. Un peu plus loin vers l'est, l'Arguenon attire notre attention à cause de sa syllabe initiale qui ressemble de près au même Art. Peut-être s'agit-il d'un **Art-genou-on*, « la rivière à l'embouchure de pierre ». On n'ignore pas que l'embouchure de l'Arguenon est parsemée de roches très particulières, au vu du château du Guildo, qui sont des phonolithes. En les heurtant, on en extrait un son.

Quant à Dinan, ce serait la Citadelle de Gannes où régnait Bohort. L'appellation n'est pas isolée en Bretagne. Il existe encore un village de Dinan et un Kastel Dinan en Crozon (Finistère), un Prat Dinan en Tonquedec (Côtes-d'Armor), et un Pont Dinan, qualifié écart et seigneurie en Arradon (Morbihan) par Rosenzweig.

En remontant la Rance au-delà de Lehon, on trouvera Calorguen et Evrain, et plus au-delà encore sur le Haut-Arguenon, le bourg du Gouray, où vécut peut-être Baudemagus.

77. LE ROYAUME DE BENOÏC ET LES MARCHES

Nous avons retrouvé la trace du roi Ban et de son royaume de Benoïc, très clairement situé par l'auteur du Lancelot en prose entre la Loire et l'Arz, c'est-à-dire sur l'embouchure de la Vilaine et les deux rives de la rivière. Peut-être la capitale en était-elle à la Corne de Cerf, récemment devenue le grand échangeur du pont de la Roche-Bernard.

Il ressort des textes, notamment du Lancelot en prose que le royaume de Ban s'étendait hors de ce domaine, très avant sur les Marches de Bretagne qui s'étendirent, à en croire le roman jusqu'au territoire de Claudas de la Déserte, c'est-à-dire le Berry.

Si l'on revient au passage fameux de Nennius, selon lequel le tyran Maxime donna aux soldats venus avec lui de Grande-Bretagne tout le territoire compris entre le Mont Saint-Gotthard en Suisse et le Menez-hom d'une part, la ville d'Étaples sur la Somme d'autre part, il faut admettre que cet immense triangle correspond à l'extension maximum de l'Armorique bretonne. L'installation des Bretons dans une ville comme Blois au VI^e siècle n'est pas une avancée extrême, mais le point le plus oriental du recul.

Cependant cette occupation militaire d'une grande partie de la Gaule correspondait en elle-même à l'expansion, sous le gouvernement des Bretons, de l'antique Armorique qui avait dû comprendre tous les peuples riverains de la

Manche et de l'Océan depuis peut-être bien la Somme, sinon plus haut, jusqu'à la Loire au moins, voire la Gironde.

Au IX^e siècle encore, les moines bretons, en fuite devant les Normands, s'en vont se réfugier jusqu'à Montreuil-sur-mer, près du Cantguic de Nennius et jusqu'à Tournus en direction du Saint-Gotthard.

Les traces de cette influence persistent dans la tradition arthurienne: Ke est un breton de Chinon (Indre-et-Loire) et Beduer un breton de Bayeux (Calvados). L'Allemand Wolfram fera de Parzival un Breton d'Angers dont la mère est galloise. Si nous trouvons la trace des Bretons à Blois au VI^e siècle, n'oublions pas qu'ils sont en nombre parmi les bâtisseurs de la cathédrale de Chartres et que l'Ecole théologique et philosophique de cette ville est fortement marquée par les chanceliers bretons.

On signale les troupes bretonnes de Riothime en Berry, à Deols en particulier, au siècle, mais le Lancelot en prose, au XIII^e siècle, se souvient bien de la vassalité dont Bourges est redevable vis-à-vis du roi Arthur: régulièrement, nous dira l'auteur qui est berrichon ou du moins qui connaît bien le pays, le Berry ne dépend pas du roi de Gaule, le pays qu'on appelle France aujourd'hui, mais du roi de Bretagne.

Il semble, si l'on suit la tradition arthurienne, que ces terres angevines, poitevines, tourangelles peut-être, et berrichonnes sont des territoires qui relèvent du Benoïc, le pays de Ban et de Lancelot. Montrevel, l'actuel Montrevault et Saint-Pierre-Montlimard en Maine-et-Loire, sont classés par Chrétien de Troyes dans le royaume du roi Lac.

Des seigneurs portent des noms bretons aussi illustres que celui de Gauvain, non seulement dans la Bretagne propre, comme Machecoul dans l'actuelle Loire-Atlantique, mais en Anjou comme à Chemillé qui est aux mains d'une famille manifestement bretonne.

Jusqu'à la Révolution enfin, quelques petits territoires, tout au long de la frontière avec l'Anjou et le Poitou, les Marches communes et les Marches avantagères, ont rappelé le souvenir du royaume d'Erispoë et de Salomon qui comprenait outre la Bretagne « une grande partie de la Gaule »

A la suite de Roger Bansard, une équipe de chercheurs d'Anjou, de Mayenne et de Normandie, a entrepris de relever les traces de la tradition arthurienne dans ces territoires des Marches où subsistent, comme à la Fosse-Arthur, des souvenirs du Grand Roi des Bretons. Il ont trouvé la trace d'Oringle de Limors, mais aussi de Ban et de Lancelot.

L'importance de ces Marches de Bretagne dont on dira mieux ce qu'elles sont en précisant qu'il s'agit non de territoires français dirigés contre la Bretagne, ce

ARTHUR, ROI DES BRETONS D'ARMORIQUE

qu'ils ne sont devenus que beaucoup plus tard, mais de terres bretonnes servant de défenses contre la ruée des Français vers l'Ouest, sera extrême dans la diffusion de la légende arthurienne. Ce sont les seigneurs de Chemillé, les moines de Tournus et de Montreuil-sur-mer, les clercs de Bourges qui transmettront la tradition mise en roman entre Dol et Clisson et tout au long de la forêt de Brocéliande.

XVIII ARTHUR L'ARMORICAIN

78. LES COMPAGNONS D'ARTHUR ÉTAIENT ARMORICAINS

La présente histoire est une histoire militante

Il nous reste à conclure, c'est-à-dire à reprendre les données du problème que nous avons posé au début de ce livre, et à répondre aux questions posées.

Quel rôle la Bretagne Armoricaire a-t-elle joué dans la naissance, le développement et la diffusion de la légende arthurienne ?

Devons-nous suivre le schéma élaboré dès le XII^e siècle par Geoffroy de Monmouth ou bien devons-nous renverser la perspective et jeter une lumière entièrement nouvelle sur le grand mythe d'Arthur ?

Et puis, n'avons-nous pas découvert, très vite et en cours de route, combien tout avait été fait, des deux côtés de la Manche et dès le règne de Henri II d'Angleterre pour que le roi Arthur ne revienne pas ?

Car le questionnement concerna rapidement non seulement le sujet d'une thèse anodine, mais l'actualité de tous les siècles jusques et y compris le XXI^e dans lequel nous nous apprêtons à entrer, le retour d'Arthur, je veux dire l'avenir culturel et politique de l'Europe.

On me reprochera sans doute d'avoir écrit ici une histoire qui manque aux règles de réserve habituelles en la matière. Il n'est pas bon, pense-t-on de mêler stricte observance « scientifique » et poésie. Mais c'est là l'hypocrisie de toutes les universités d'Etat de laisser croire que l'histoire peut être impartiale. C'est oublier que l'histoire est d'abord un arrangement de données brutes, une sorte de jeu de scrabble où l'ordonnancement détermine le sens. Et cet ordonnancement est tout entier aux mains de l'historien, de son psychisme, des contraintes sociologiques dont il est l'objet, à tel point que le résultat final sera avant tout le reflet d'une conception politique de la société dans laquelle nous vivons et de ses infrastructures. Le marxisme nous avait appris à juger ainsi de l'histoire capitaliste et il a démontré la véracité de ses dires en construisant une histoire marxiste tout aussi partisane que l'autre.

Ce qui nous a importé, c'est l'honnêteté : ne pas affirmer ce dont nous n'avons pas la conviction et la preuve – ou ce que nous considérons comme telle –,

dire d'une hypothèse que c'était une hypothèse et laisser le lecteur libre de l'approuver, de la rejeter ou de l'approfondir avec ses moyens à lui.

Mais surtout, ce que nous avons voulu faire c'est de casser le système politique qui sous-tendait l'interprétation de la légende arthurienne et qui régnait en maître depuis neuf cents ans pour le plus grand profit des grands Etats français et anglais qui s'étaient partagés l'Ouest européen, c'est rappeler la grandeur politique et culturelle de notre pays, la Bretagne Armoricaïne, de rendre leur honneur et leur dignité aux plus petits d'entre nous, car il n'y a pas même de petits parmi nous : *Bretoned tudjantil holl*, les Bretons, tous des gentilshommes, comme dit le proverbe.

Notre histoire de la légende arthurienne n'est pas partielle, elle n'est pas malhonnête. Nous l'avons voulu militante, parce que les combats d'Arthur ne sont pas terminés, qu'ils durent concrètement encore de nos jours, que nous y avons participé et que nous savons de quoi nous parlons.

Les dieux ne meurent pas

Compte tenu du fait que la composition tant géographique que sociologique de Geoffroy de Monmouth apparaît comme une construction romancée et romanesque, entièrement fabriquée de pièces et de morceaux, nous devons considérer que ses affirmations sont entièrement remises en question, tant dans leurs applications sur le terrain, que dans les personnages qu'elles nous présentent.

L'on peut dire d'ailleurs que l'histoire de Geoffroy offre une contradiction absolue avec les récits subséquents, à commencer par les contes de Chrétien de Troyes. Il nous a paru indispensable, pour comprendre quoi que ce soit de notre sujet, de choisir entre la vision mythologique présentée par les romans et la conception historique, ou pseudo-historique, de Geoffroy. La falsification politique de données au départ folkloriques, nous a paru évidente dans le processus suivi par le clerc d'Oxford. Elle présentait, pour son auteur et les gens qu'il défendait, un double avantage : d'une part elle donnait à l'Empire Angevin des Plantagenêts des deux côtés de la mer une assise solide, au demeurant anti-anglosaxonne, en l'identifiant aux territoires jadis conquis par Arthur sur Rome ; d'autre part, elle servait l'Eglise romaine en la débarassant des traditions de l'Eglise celtique et de la mythologie des Bretons, elle évhémerisait le personnage d'Arthur en faisant du dieu des Pierres un prince bon chrétien.

Mais les dieux ne meurent pas ainsi, ils ne meurent pas, même s'ils disparaissent dans l'Autre Monde. Le démenti en fut fourni tout au long du XII^e et du XIII^e siècle par des gens qui écrivaient en roman ou en ancien haut-allemand.

Robert de Boron, ou l'auteur inconnu que ce nom représente, entreprit, non sans succès, à son tour d'ôter le venin de ces contes païens teintés d'un christianisme fortement hétérodoxe ou tout au moins d'en masquer l'archaïsme religieux.

Il résulte de tout cela l'immense domaine de l'Arthurianisme qui rassemble les pires contradictions, les plus anciennes croyances et les nouvelles, un univers foisonnant, composé entre le XII^e siècle et la fin de notre XX^e siècle, par les opinions les plus diverses.

Il n'en reste pas moins que la version qu'on peut appeler anglaise des faits l'a emporté largement dans l'Université et dans la vulgarisation, à peine contrebatue par la version française. La réalité bretonne armoricaine s'est vu noyée dans la Seine avec le duc Arthur I^{er}, sous les coups de Jean sans Terre. Ce qui restait d'elle a suivi dans sa tombe la duchesse Anne. Et cependant Arthur, Anna sa sœur et tous les autres compagnons n'ont pas cessé d'être présents sur la terre d'Armorique : nous pensons l'avoir montré.

Le ricanement de l'Histoire

Remarquons d'abord combien la géographie des romans coïncide avec la toponymie de la Bretagne Armoricaine. La construction que nous en avons faite devrait paraître cohérente et permettre avec un maximum de certitude l'identification de très nombreux lieux avec des sites armoricains. Dans certains cas, comme à Kerduel, nous avons repris des hypothèses qui avaient été formulées avant nous, mais nous en avons précisé et augmenté les arguments favorables. Dans d'autres cas, nous avons pu présenter des hypothèses nouvelles, fortement appuyées, comme dans le cas du Karidol de Wolfram von Eschenbach. De très nombreuses suggestions sont aussi soutenues par l'éclairage nouveau donné par la version armoricaine des faits.

Ainsi nous sommes sérieusement amenés à penser que la légende arthurienne, en ce début du XII^e siècle qui vit fleurir l'*Historia Regum Britanniae*, s'est vue transférée et adaptée par le clerc de Monmouth, d'un côté de la Manche à l'autre. A partir d'une divinité interbrittonique, de sa parèdre, de sa famille, de ses dieux compagnons, qui avaient gardé certes une implantation folklorique en Angleterre, en Cornouailles et en Galles, mais dont la littérature s'était surtout développée dans le grand pays celtique, prédominant, qu'était la Bretagne Armoricaine d'alors, notre auteur, sans doute breton, peut-être britto-angevin d'origine, a peuplé une Angleterre dont il ne connaissait même plus l'ancien nom celtique des villes, et où il a distribué généreusement, pour faire plus authentique, des

anthroponymes gallois arrachés aux titres familiaux publiés dans des manuscrits plus anciens.

Ce faisant, il pensait sans doute, en œuvrant pour la dynastie angevine, donc armoricaine, et pour l'établissement quasi dynastique de son empire, donner aux Bretons, en particulier armoricains, un lustre peu commun. Le patriotisme de Geoffroy n'est pas en cause. Mais le ricanement de l'histoire nous montre combien il s'est trompé: il a ainsi servi la gloire des Anglais, et à un moindre titre celle des Français, en attendant que les Américains à leur tour brandissent Excalibur.

Comptez, comptez vos hommes!

Si la topographie et sa sœur, la toponymie, nous engagent vivement à porter plus avant nos recherches, il nous faut maintenant reprendre la liste des chevaliers d'Arthur, telle que nous l'avons trouvée dans l'Erec et Enide de Chrétien de Troyes, et voir dans quel rapport avec la Bretagne Armoricaine se trouve chacun des compagnons.

Les voici donc rappelés à notre mémoire :

- 1 – Gauvain, fils de Lot de Lodonésie ou d'Orcanie, est armoricain comme son père. Nous avons en effet montré non seulement l'identité de Gauvain et de Goulven mais aussi l'identité armoricaine de la Lodonésie et de l'Orcanie. La première mention du nom se trouve sur les Marches de Bretagne au XI^e siècle.
- 2 – Erec est incontestablement un breton de Vannes dont le nom a même désigné ce pays, le Bro-Erec ou pays d'Erec. Il faut donc l'admettre d'emblée comme armoricain.
- 3 – Le roi Lac, père d'Erec, est donc logiquement, armoricain comme lui. Son domaine d'Estre-Galles consiste probablement en un territoire des Marches, au-delà du Pays Gallo. Il est d'ailleurs le seigneur du château de Rennes ainsi que de celui de Montrevaut en Anjou. Le manoir de Leslac'h, près de la Lieue de Grève, et l'oppidum du Yaudet en Ploulec'h portent son nom.
- 4 – Lancelot du Lac, fils de Ban de Benoïc est par son père et par sa terre, un pur armoricain.
- 5 – Gornemant, « l'homme du sanctuaire », nous paraît un nom plutôt armoricain. En outre Gorre son pays pourrait être l'un de ces innombrables Gorre, sites d'en-haut, qu'on rencontre en Armorique bretonnante, mais

- ce pourrait être aussi bien le Gouray, commune des Côtes-d'Armor, dans le Mené, dont le sens est analogue.
- 6– Le beau Couard ne nous a permis aucune conclusion, rien que des suppositions. Mais peut-être n'est-il pas sans rapports avec Boqueho, dans la région de St Brieuc.
 - 7– Le laid Hardi, qui est lié au précédent, de même. Sera-ce Lehart près de Boqueho?
 - 8– Meliant du Lys porte le nom du roi breton armoricain Meliaw. Le Lis est un toponyme brittonique mais surtout répandu sous la forme Les ou Lis, au sens de la Cour princière, en Armorique où il est représenté à des centaines d'exemplaires (300 environ dans le seul Finistère).
 - 9– Maudit le Sage est le nom breton armoricain de Maodez, qui serait toutefois d'origine irlandaise.
 - 10– Dodin le Sauvage relèverait selon Léon Fleuriot d'une étymologie vieille-bretonne.
 - 11– Gandelu n'a pu voir précisée son origine linguistique.
 - 12– Yvain : nous avons démontré que la forme Yvain de ce nom interceltique était purement armoricaine.
 - 13– Yvain le Bâtard rentre évidemment dans la même catégorie.
 - 14– Tristan était un armoricain de la région de Douarnenez, là où se voit toujours l'île Tristan.
 - 15– Blioberis est peut-être un armoricain aux cheveux courts.
 - 16– Caradué Briébras est considéré dans la Continuation Gauvain comme le roi de Vannes. Son nom, Caradoc ou Caradec se retrouve dans tout le monde brittonique, mais sa présence dans le Roman n'est en relation qu'avec le Vannetais.
 - 17– Caverou de Roberdic est d'origine incertaine.
 - 18– le fils du roi Kénédic, également.
 - 19– Le valet de Quintareus, également, cependant dans ces trois cas des détails linguistiques feraient pencher la balance en faveur de l'Armorique.
 - 20– Ydier du Mont Dououreux est la forme romanisée d'Edern. Sa première apparition, au portail de Modène, serait de forme bretonne armoricaine. Il existe un Edern, fils de Nudd dans la mythologie de langue galloise. Cependant Edern et Nuz sont largement représentés en Bretagne d'Armorique et la forme romane est évidemment en faveur, une fois de plus, d'une origine de Bretagne orientale ou encore des Marches.
 - 21– Gahérié : ce fils de Lot et frère de Gauvain avoisine les mentions toponymiques de Gauvain à Goulien. L'importance de Gauvain dans la topony-

- mie militaire armoricaine, qui en fait presque certainement un homme de ce pays, entraîne Gahérié et ses autres frères dans le même sillage généalogique.
- 22– Ké d'Estreus : Geoffroy lui-même le tient pour un armoricain de Chinon. Il est présent dans la toponymie armoricaine en particulier dans la région arthurienne au nord du Leguer (Saint-Quay-Perros).
- 23– Amauguin : le nom figurait déjà, sous une forme plus archaïque, Win amal, dans le cartulaire de Redon. C'est donc un vieux vocable armoricain.
- 24– Galet le Chauve : nous y voyons un Gaulois ou un Gallo, en tout état de cause un continental, homonyme des modernes Le Gall de Bretagne.
- 25– Girflet, fils de Do, ne peut être déterminé.
- 26– Taulas pourrait être un Taurac, donc une forme armoricaine.
- 27– Loholt, fils d'Arthur, reste difficile à déterminer.
- 28– Sagremor le Déréé : le nom existe, sous sa forme ancienne, en celtique continental. Il pourrait donc fort bien être armoricain.
- 29– Béduier le connétable est, pour Geoffroy, d'une famille princière de Bayeux. On trouve trace de son nom en Bretagne continentale. C'est donc un Baïocasse, un armoricain de Bayeux
- 30– Bravain présente bien des rapports avec la Bretagne du Sud, puisque la seule analogie qu'on trouve à ce personnage presque inconnu, se situe à Saint-Brévin-l'Océan au pays de Retz. On peut le classer parmi les Armoriciens.
- 31– Le roi Lot : armoricain par sa Lodonésie et son Orcanie, époux d'Anne l'armoricaine, mais bien sûr le dieu Lugos qu'il figure est interceltique.
- 32– Galegant « le Gallois » : nous avons proposé de voir dans ce Gallégant un gallophone, donc un gallo et non un gallois. Nous le plaçons donc de ce côté de la Manche.
- 33– Gronosis le Pervers : c'est le fils de Ké le sénéchal. Il est donc de Chinon comme son père et armoricain de l'est.
- 34– Bilis, roi des Antipodes, seigneur des nains. Les korrigan sont-ils uniquement armoricains ? Il sont en tous cas partie intégrante du sol de la Bretagne continentale.
- 35– Bliant, frère de Bilis et roi nain. Même remarque.
- 36– Gribolo, roi nain. Toujours la même observation.
- 37– Glodoalan, roi nain. Même approche ...
- 38– Maheloas, seigneur de l'île Noire : ce Grand-Homme pourrait être le maître de l'une ou l'autre de ces îles noires qu'on trouve sur le littoral breton

- armoricain. Mais on ne saurait préciser si son nom le classe parmi les gens d'outre-mer ou les nôtres.
- 39– Guingamar est manifestement un armoricain. Son nom le définit comme tel, mais, de surcroît, il est le frère, nous dit Chrétien de Troyes de Greslemuef, c'est-à-dire de Gradlon Meur, roi bien connu de la Cornouaille continentale.
- 40– Greslemuef est une transformation du nom de Gradlon Meur, frère de Guingamar. Il est le seigneur de l'île mythique d'Avalon et l'amant de la fée Morgane. Sa parenté en fait un armoricain et tend à placer Avalon dans l'ouest de la Bretagne plutôt qu'ailleurs.
- 41– Aguiflez, roi d'Ecosse : tenons-le donc pour ce qu'il est, un Ecosais.
- 42– Cadret, fils d'Aguiflet de même.
- 43– Quoi, deuxième fils d'Aguiflet également.
- 44– Garraz, roi des Corques, serait irlandais en raison de son royaume de Cork.
- 45– David de Tintagel. Mais où est Tintagel ? Nous sommes maintenant en présence non plus d'un seul Tintagel cornique, mais d'une foule de Tintagel armoricains parmi lesquels il est impossible de faire un choix.
- 46– Marc : nous avons montré quelle emprise le roi Marc'h possédait sur le territoire occidental de l'Armorique, de Plouguerneau à Belle-Ile. Même si l'on établissait une localisation de l'autre côté de la mer, la présence armoricaine resterait largement dominante. La tombe du roi est à Caer Bann Hed au sommet du Menez-Hom en Cornouaille continentale.
- 47– Nut : comme pour Ederne, son fils, nous pensons que Nuz est suffisamment représenté en Armorique pour qu'on localise son origine, dans les romans, de ce côté-ci de la Manche.
- 48– Perceval dit le Gallois serait normalement un Berthwal, comme il s'en trouve dans les vieux cartulaires armoricains. En outre, une tradition, très récemment transcrite, mais d'un grand intérêt au regard de la Légende met un Perceval-Berthwal en rapport étroit avec le roi Gradlon de Cornouaille armoricaine, à l'enterrement duquel il assiste, et en fait un recteur de Dinéaul, la Citadelle du Soleil, au pays du Menez Hom. C'est bien là une position adéquate pour le Gardien du Graal. Quant à son surnom de Gallois, il nous semble plutôt, comme Galegant, gaulois et gallo.
- 49– Bruyant des Iles (Briant) : le nom est parfaitement interceltique, mais la forme romanisée qui a cours ici l'entraînerait du côté armoricain.
- 50– Evrain : ce nom est celui d'une commune armoricaine, Evran, dans la

- région arthurienne de la Rance. Le personnage, dont le nom n'existe pas Outre-Manche, suit logiquement la nature des lieux.
- 51 – Yonet n'est autre qu'Yvonet, autre forme armoricaine de la famille Even-Owen.
- 52 – Ban : cette « Corne de Cerf » ne se trouve pas ailleurs qu'en Armorique où elle est représentée, en français, en plusieurs endroits, dont Brocéliande ; en breton, à la pointe du Van devant le Raz de Sein. Le royaume de Ban, le Benoïc ou Genewis, se situe entre la Loire et l'Arz, sur les deux rives de l'embouchure de la Vilaine et se prolonge à l'orient jusqu'à Bourges. Benoïc et Genewis sont deux termes équivalents pour désigner les bouches de Visnonia ou Vilaine.
- 53 – Bohort, frère de Ban, est donc un armoricain comme lui, mais son royaume de Gannes est sans doute situé plus au nord, vraisemblablement autour de Dinan.
- 54 – Calogrenant appartient, par le toponyme qu'il représente, à la région armoricaine de la Rance, à Calorguen exactement près de Dinan.
- 55 – Galaad : nous avons rapproché ce nom, d'apparence faussement hébraïque, de Kaled, le dur, nom de peuple, les Caletes et... les Celtes.
- 56 – Garin figure assez souvent au XII^e siècle dans les Actes des Cartulaires bretons continentaux et ne se montre guère ailleurs. Le mot serait même germanique selon Dauzat. Nous le tenons donc, en tout état de cause, pour armoricain.
- 57 – Anir, fils d'Arthur : le nom An Hir est une forme armoricaine.

En conclusion, nous nous trouvons donc en présence de :

Dix-neuf noms de forme armoricaine, bretonne, romane ou romanisée, à savoir :

- 1 – Monseigneur Gauvain
8 – Meliant du Lys
9 – Maudit le Sage
12 – Yvain
13 – Yvain le Bâtard
17 – Caverou de Roberdic
18 – le fils du roi Kénédic
19 – Le valet de Quintareus
23 – Amauguin
29 – Béduier le connétable
30 – Bravain

ARTHUR, ROI DES BRETONS D'ARMORIQUE

- 32– Galegantín le Gallois
- 39– Guingamar
- 40– Greslemuef
- 46– Evrain
- 47– Nut.
- 47– Yonet
- 50– Calogrenant
- 57– Anir

Dix armoricains présentés comme tels :

- 2– Erec.
- 3– Le roi Lac.
- 4– Lancelot du Lac
- 16– Caradué Briébras.
- 22– Ké d'Estreus.
- 31– le roi Lot.
- 33– Gronosis le Pervers.
- 48– Ban.
- 49– Bohort.
- 51– Galaad.

Six que nous considérons comme des armoricains :

- 14– Tristan.
- 20– Ydier du Mont Douloureux.
- 21– Gahérié.
- 44– Perceval
- 46– Marc.
- 52– Garin.

Cinq armoricains probables :

- 5– Gornemant.
- 24– Galet le Chauve.
- 26– Taulas
- 28– Sagremor le Déréé
- 45– David de Tintagel.

Quatre nains :

- 34– Bilis.

ARTHUR, ROI DES BRETONS D'ARMORIQUE

- 35– Bliant.
- 36– Gribolo.
- 37– Glodoalan.

Neuf indéterminables :

- 6– Le beau Couard, peut-être armoricain.
- 7– Le laid Hardi, de même.
- 10– Dodin le Sauvage.
- 11– Gandelu.
- 15– Blioberis
- 25– Girflet, fils de Do
- 27– Loholt, fils d'Arthur
- 38– Maheloas.
- 45– Bruyant des Iles.

Trois écossais :

- 41– Aguiflez.
- 42– Cadret.
- 43– Quoi.

Un irlandais :

- 44– Garraz.

Sur 57 chevaliers en somme :

- 29 sont armoricains,
 - 11 probablement armoricains,
 - 8 étrangers,
 - 9 indéterminables, mais avec au moins deux indications armoricaines.
- Si l'on ôte 8 étrangers certains, il reste 49 chevaliers bretons :
- au maximum, 49 armoricains = 100%
 - peut-être seulement 40 = 70 %
 - mais au minimum 29 = 59 %

Merlin

Quant au personnage, très à part de Merlin, lié à Viviane, donc à la forêt de Brocéliande, le nom gallois est Myrddhin et n'est connu que postérieurement à Geoffroy de Monmouth dans la littérature galloise. Le nom breton armoricain et

roman, est antérieur à Geoffroy puisqu'on trouve en Italie dès 1128 la mention de défunt Merlino. Ajoutons que tous les romans, Geoffroy lui-même, toute la tradition armoricaine l'appellent Merlin ou Mellin. Ce nom qui est celui du marteau en roman, mais également en breton, renvoie à une origine continentale que confirme le folklore et la toponymie bretonne.

Les femmes

Les femmes peuvent être considérées toutes comme armoricaines. Ainsi Guenièvre est un nom britto-roman, donc armoricain.

Bien que le nom d'Anne ait été connu en Galles et mentionné dans les Généalogies du X^e siècle, il était déjà au XII^e siècle principalement armoricain. Sainte Anne est la patronne, grandement vénérée, de la Bretagne armoricaine où elle continue la tradition de la déesse Ana.

Viviane n'est connue qu'en Armorique. Son nom exact, Ninian, est celui d'une rivière de Bretagne, proche de Brocéliande.

Morgane se rattache à l'évidence aux mari morganes du folklore péninsulaire, lesquelles sont des êtres de l'Autre Monde. Elles se réfèrent au vieux-breton *mor moroin*, la jeune fille de la mer.

Le nom d'Yseult était porté en Bretagne avant Geoffroy, puisque nous connaissons en 1116 l'existence d'Ysold, fille de Joscelin de la Roche-Bernard. Même s'il y a trace d'une Eseld en Cornouailles britannique, la forme bretonne orientale est beaucoup plus proche de celle utilisée dans les romans.

Enide : on l'a avec beaucoup de vraisemblance rapproché de Gwened, le nom de Vannes en breton. Enide, comme Erec est armoricaine dans Chrétien de Troyes.

Lunet, dont le nom serait à rattacher peut-être à celui du dieu Lug, appartient à la région orientale de la péninsule, puisqu'elle est gardienne de la fontaine en Brocéliande.

Blanchefleur, le nom de l'amie de Perceval étant entièrement roman, se trouve donc vraisemblablement issue de l'est breton.

79. LE ROI ARTHUR ÉTAIT, EST ET SERA BRETON

Les raisons pour lesquelles Arthur est armoricain

Même si le nom d'Arthur existe dans les idiomes gaéliques, notre connaissance de la mythologie irlandaise est suffisante pour nous permettre d'affirmer qu'Arthur n'y figure en aucune manière. Personne n'a d'ailleurs jamais prétendu

anciennement qu'Arthur ait été un Gaël. Le roi a toujours été présenté comme Breton et roi des Bretons.

Reste à savoir de quels bretons: Breton du Nord, c'est-à-dire de Cumbrie ou Cumberland, voire Pictes d'Écosse? Breton du bassin de Londres et des Midlands, territoire entièrement passé aux mains des Anglo-Saxons? Breton de Galles? Breton de Cornouailles ou du Devon d'avant la conquête? Breton d'Armorique enfin?

Bien que rien ne nous permette vraiment de nous prononcer, nous serions tentés de considérer qu'il fut la personnalité mythique centrale de tous les Bretons et peut être même qu'il appartient au monde gaulois continental.

Son nom nous a incliné à penser que son origine dans le temps est beaucoup plus ancienne qu'on ne le reconnaît d'ordinaire. Arthur, pour nous, est le dieu de la Pierre et la souveraineté de la pierre nous emmène bien au-delà des invasions saxonnes en Grande-Bretagne. Arthur serait ainsi la divinité majeure, avec sa sœur Anna, des hypogées mégalithiques: est-il encore dans ces conditions un Celte et un Breton? Rien n'empêcherait que ce Précelte et cet Armoricaïn ait été par la suite naturalisé, comme il est arrivé à nombre de dieux dans l'histoire des peuples et des religions.

Arthur, comme Gargan, appartiendrait à la totalité du monde des Pierres Levées en Europe. Ainsi s'expliqueraient le folklore de la Chasse Arthur en des régions qui n'ont pas connu les Bretons. Ainsi pourrait s'expliquer aussi l'extraordinaire diffusion de la légende arthurienne comme nous la connaissons dans tout le domaine ouest-européen, et notamment en Italie du Nord où nous la trouvons connue dès la fin du XI^e siècle.

Ceci n'implique pas que la légende arthurienne ait été une œuvre collective dans tout ce domaine. Seul Arthur paraît avoir été ainsi connu et sa « mesnie » dans son ensemble n'apparaît en Europe qu'à partir du XII^e siècle. Geoffroy de Monmouth le premier, produit une œuvre historico-littéraire, construction de son génie propre, qui rassemble autour d'une base relativement étroite, sans doute d'origine armoricaine, des données arrachées à des documents gallois disparates et souvent sans relation avec son sujet.

Wace peu après, fait état de données merveilleuses inconnues du texte comme de l'esprit de Geoffroy. Enfin Chrétien de Troyes nous révèle un monde totalement inconnu du Monmouthien, un monde de rêves et d'aventures, d'amour et d'images, qui forme l'essentiel de notre Légende arthurienne dès le XIII^e siècle et jusqu'à nos jours. Ajoutons que Beroul, Thomas, Eilhart von Oberg, Gottfried de Strasbourg, comme Marie de France et Wolfram von Eschenbach, continue-

ront dans la voie ouverte par Chrétien, non historique, mais profondément mythologique.

Nous avons amplement montré que l'origine de ce courant ne pouvait être gallois, qu'aucun caractère gallois ne pouvait s'y déceler en aucune manière en dépit de deux ou trois noms portant à confusion par la faute de Geoffroy. Nous avons montré que l'influence romane très nette sur les noms de personnes et de lieux était antérieure à Chrétien et même à Geoffroy, et que cette influence romane ne pouvait être rapportée qu'à la Bretagne orientale et aux Marches, en aucun cas bien entendu à ce Pays de Galles où, pour être entendu, les Normands se faisaient accompagner d'interprètes bretons armoricains. Le seul pays capable de faire le pont entre la langue bretonne et la langue romane était bien celui des Bretons Armoricains.

Le nom même d'Arthur apparaît dans les écrits en Bretagne armoricaine dès le début du IX^e siècle. Celui de Gauvain est à Chemillé sur les Marches et à Machecoul-en-Retz au XI^e siècle, comme il était à Goulien et à Goulven dans l'Ouest dès le V^e ou le VI^e siècle au moins. Anna est la grande déesse des Bretons armoricains. Les premiers compagnons sont Ke, de Chinon, et Beduer, de Bayeux. Perceval le Gallo avait sa gaste Forêt dans la Vallée du Don, en Guémené Penfao. Cela suffit, pêle-mêle, à reconnaître le rôle essentiel joué par la Bretagne de langue déjà romane, mais où flotte le souvenir récent de la langue bretonne, de Dol à Brocéliande et à la Loire, non moins que le rôle des Marches, en partie bretonnisées au IX^e siècle.

A ce rôle joué par les Bretons on pourra évidemment objecter l'extension que nous disions mégalithique du personnage d'Arthur. Ce serait oublier le rôle essentiel joué par la langue bretonne dans la conservation des traditions. De même que notre langue a permis jusqu'à nos jours le maintien de croyances et de traditions qui remontent au-delà du Christianisme, de même a-t-elle été en Europe continentale le seul moyen de survie des mythologies celtiques et préceltiques. Là où d'autres folklores n'ont gardé que des bribes, la langue bretonne a conservé jusqu'au XII^e siècle pour la tradition arthurienne et au-delà pour tout le reste une étonnante intégralité des valeurs et des images.

Le royaume d'Arthur coïncide avec l'expansion des Bretons armoricains du Menez-Hom jusqu'au Grand Saint-Bernard. Nous avons noté en effet la petite phrase de Wace, dans le Roman de Brut, au vers 1038, par laquelle il définit l'ensemble des territoires d'où viennent les vassaux du roi Arthur : depuis l'Occident jusqu'à Mont-Giu, c'est-à-dire jusqu'au Saint-Bernard, ce qui coïncide exactement avec la terre donnée selon Nennius, par le tyran Maxime aux Bretons venus avec lui sur le continent. Arthur est donc bien, au Moyen Age, le roi

des Bretons Armoricaains, en Armorique et jusque dans leurs extensions les plus lointaines, jusqu'en Suisse.

C'est dire incontestablement l'origine armoricaine de la légende arthurienne. Si l'on tient compte en outre des arguments géographiques que nous avons amplement développés, de notre identification du Leguer, de l'Orcanie, de la Lodonésie, du Benoïc et de Gaunes, de la coulée de la Rance et de l'importance indiscutable des Marches tant dans le récit que dans la transmission, on ne pourra que reconnaître le caractère entièrement armoricain de cette tradition. Est-ce à dire que les Gallois, les Corniques, les Ecossais et les Gaulois orientaux n'ont pas connu le roi Arthur avant la diffusion de cette littérature au XII^e et XIII^e siècle? Evidemment non, car ce serait nier le caractère mythologique de ces récits, ce qui est le contraire de notre propos. Il est sûr que le personnage divin d'Arthur, le dieu de la Pierre, a été répandu dans tout le monde celtique, au moins brittonique et gaulois. Mais c'est seulement en Bretagne Armoricaine que sa geste a connu, avant Geoffroy de Monmouth, le développement qui est le sien.

Le dieu Arthur, dont l'un des derniers avatars a été le *dux bellorum* antisaxon que nous dépeint Nennius, n'a laissé le plus souvent que quelques traces folkloriques qui nous laissent cependant subodorer un plus grand message. Celui-ci, qui fleurit dans le mythe du Graal et dans le roman du roi Marc'h, s'est manifesté dans notre péninsule, très probablement dès avant l'arrivée des émigrants Bretons, chez les Celtes autochtones, dans le terreau sans doute très riche de la civilisation néolithique: seule une culture de la Pierre pouvait engendrer les grands cultes de Carnac et de Huelgoat, seul un Pays des Pierres pouvait se donner une divinité de la dimension d'Arthur, le rocher.

La diffusion des établissements mégalithiques dans l'Europe de l'Ouest, nous trace sur le terrain, le domaine du Roi. La pré-Bretagne, centre de cette expansion, à la richesse et à l'importance incomparables, à la primauté dans l'art d'élever ces monuments, ne pouvait qu'être aussi le point central du culte arthurien. Et lorsqu'un peuple a vécu une aventure de cette ampleur, quels que soient ensuite les déboires de l'histoire, il ne peut qu'affirmer avec force le retour dans la chair de son Empereur fantasmatique.

Il y a plusieurs millénaires qu'à intervalles réguliers – ceux des défaites – nous l'attendons et qu'il nous revient. Aussi savons-nous avec certitude, que, comme le Messie, Ogier le Danois ou Frédéric de Hohenstaufen, Arthur retrouve à certains moments sa place parmi nous.

ARTHUR, ROI DES BRETONS D'ARMORIQUE

Les bardes ont levé la pierre du tombeau...

chantait naguère notre poète Glenmor avant d'aller lui-même rejoindre en Avalon, les grandes figures de la terre bretonne. Le présent livre, par delà l'apport historique et ethnologique qu'il entend réaliser, voudrait être plus que cela, un fragment de cette Poésie éternelle des Celtes, de ce chant inspiré qui crée l'avenir. Il voudrait apporter sa pierre à l'édifice culturel de cette Bretagne qui est en train de naître, celle-là même dont parlait mon ami Xavier Graal, quand il s'écriait, empruntant la voix de Merlin :

Nous te ferons, Bretagne...

Arthur n'est plus dans le passé, s'il y a jamais été.
La voile blanche est en vue d'Ouessant.
Oui, Arthur va revenir.
Il revient...

BIBLIOGRAPHIE

Nous nous sommes servi particulièrement des ouvrages qui figurent dans les listes ci-dessous, et en particulier les citations que nous faisons dans notre texte en ont été extraites.

La Bible que nous avons utilisée est celle éditée par la Pléiade, aux éditions Gallimard, en trois tomes. Le tome II est consacré aux écrits intertestamentaires parmi lesquels nous nous sommes intéressé au Livre d'Henoch, au Livre hébraïque des Jubilés et aux Livre des Antiquités Bibliques.

Il existait une traduction latine du livre hébraïque des Jubilés, aujourd'hui perdue, mais dont on a retrouvé des fragments à Milan en 1861 sur un palimpseste du VI^e siècle. Mais elle a pu être connue encore à l'époque de la rédaction des Généalogies Galloises. Cf la Bible de la Pléiade, Ecrits intertestamentaires, Paris, Gallimard, 1987, pp. 629-630.

La Chronographie de Georges le Syncelle date du IX^e siècle. Elle contenait quelques extraits en grec du Livre d'Henoch, parmi lesquels le chapitre VII. Cf la Bible de la Pléiade, Ecrits intertestamentaires, Paris, Gallimard, 1987, pp. 465.

Le Livre des Antiquités bibliques, écrit en hébreu ou en araméen au I^{er} siècle avant notre ère, fut traduit en latin vers le II^e ou III^e siècle après Jésus-Christ. Des manuscrits en existaient au XI^e siècle en Allemagne. Cf la Bible de la Pléiade, Ecrits intertestamentaires, Paris, Gallimard, 1987, p. 1227.

(Anonyme), Dictionnaire des Saints Bretons, Tchou, 1979.

Albert Le Grand, Les Vies, Gestes, Mort et Miracles des Saints de la Bretagne Armorique, Nantes, Pierre Doriou, 1634-1636

Aneirin, Y Gododin, Llandysul (Cymri), Gomer Press, 1990, Introduction, traduction anglaise du texte gallois, édition par A.O.H. Jarman

Ar Floc'h (Yann), Yann ar Floc'h, Konchennou eus bro ar ster Aon,

Bain (Robert), The clans and tartans of Scotland, Fontana Collins, Glasgow & London, 1968.

Bansard (René), Notes inédites sur le Lanzelet d'Ulrich von Zatzikhoven, in : Les Romans de la Table Ronde, la Normandie et au-delà, Condé-sur-Noireau, Editions Charles Corlet, 1987

ARTHUR, ROI DES BRETONS D'ARMORIQUE

- Baron (Eguiner), cité par Miorcec de Kerdanet dans une note de son édition des Vies des Saints de la Bretagne Armorique d'Albert Le Grand, Brest, P.Anner et fils, Paris, Isidore Pesron, 1837.
- Baron du Taya, Brocéliande, ses chevaliers, quelques légendes, Rennes, Vatar, 1839.
- Barthélémy (Docteur), Le Graal, sa première révélation, Editions de Poliphile, Ferrières (81260), 1987.
- Baumgartner (Emmanuèle), Le Tristan en prose, Genève, Droz, 1975.
- Bédier (Joseph), Les légendes épiques, Paris, Champion, 1917, Tome II, La légende de la Conquête de la Bretagne par Charlemagne.
- Bellamy (Félix), La forêt de Bréchéliant, Rennes, Plihon et Hervé, 1896 (reprint offset Librairie Guénégaud, Paris, 1979).
- Boucher (Stéphane), L'image et les fonctions du dieu Sucellus, in Actes du Colloque de Sèvres, Université de Tours, Caesarodunum t. XXIII, Paris, Editions Errance 1988.
- Cambridge Guide (The) of Literature in English, London, Guild publishing, 1988, art. Hardley (Edward).
- Cambry, Voyage dans le Finistère, Nous citons d'après la deuxième édition de l'ouvrage (1836), à Brest, chez J.B. Lefournier, imprimeur-libraire, 86, rue Royale.
- Cayot-Delandre, Le Morbihan, son histoire et ses monuments, Vannes, Caude-ran, et Paris, Derache, Dumoulin et Pesron, 1847.
- Corpus des Inscriptions Latines.
- Cintré (René), Les Marches de Bretagne au Moyen-Age, Editions Jean-Marie Pierre.
- Couffon (R.) et Le Bars (A.), Répertoire des églises et chapelles du diocèse de Quimper et de Léon, Saint-Brieuc, Les Presses Bretonnes, 1959.
- D'Argentré, Histoire de Bretagne, 1^{re} édition, 1582.
- Dante, La Divina Commedia, Inferno.
- Deshayes (Albert), Dictionnaire des noms de famille bretons, Douarnenez, Le Chasse-marée/Ar Men, 1995.
- Doble (G.H), Lives of the Welsh saints, Cardiff, University of Wales Press, 1971.

ARTHUR, ROI DES BRETONS D'ARMORIQUE

- Dontenville (Henri), Histoire et géographie mythiques de la France, Paris, G.P. Maisonneuve et Larose, 1973.
- Dontenville (Henri), La mythologie française, Paris, Payot, 1948.
- Dontenville (Henri), Les dits et récits de mythologie française, Paris, Payot, 1950.
- Duval (Paul-Marie), Monnaies gauloises et mythes celtiques, Paris, Hermann, 1987.
- Faral (Edmond), La Légende arthurienne, Paris, Librairie Honoré Champion, 1969. Tome I: L'histoire des Bretons, de Nennius Geoffroy de Monmouth, *Historia Regum Britanniae*. Tome II: Les plus anciens textes, des origines à Geoffroy de Monmouth. Tome III: Les plus anciens textes, documents.
- Flatrès (Pierre), Les Bretons en Galles du XI^e au XIII^e siècle, in Mémoires de la Société d'histoire et d'archéologie de Bretagne, t. XXXVI, 1956.
- Fleuriot (Léon), Les origines de la Bretagne, Paris, Payot, 1982.
- Gaultier du Mottay (J.), Répertoire archéologique des Côtes-du-Nord, St Brieuc, L. Prud'homme, 1983.
- Gougaud (Dom Louis), Les chrétientés celtiques, Paris, Librairie Victor Lecoffre, J. Gabalda et C^{ie}, 1911.
- Guyonvarc'h, Textes mythologiques irlandais, en particulier: la Seconde bataille de Mag Tured,
- Harf-Lancner (L.), Les fées au Moyen-Age, Paris, Librairie Honoré Champion, 1984.
- Hersart de La Villemarqué, Barzaz-Breiz, Chants populaires de la Bretagne, 4^{ème} édition, Paris-Leipzig, A. Franck, 1846.
- James (David), A primer of Kymric Litterature, Cardiff, The educational publishing company Ltd, s.d. (vers 1910)
- Jean d'Arras, Mélusine,
- Jenkins (Dafydd), The Law of Hywel Dda, Llandysul (Dyfed, Cymri), Gomer Press, 1990, pp. XI & XII.
- La Borderie (Arthur de), Histoire de Bretagne, Rennes, Plihon et Hervé & Paris, Alphonse Picard, 1898, reprint.
- Laurent (Donatien), Aux sources du Barzaz-Breiz, La mémoire d'un peuple, Douarnenez, Ar Men, 1989.

ARTHUR, ROI DES BRETONS D'ARMORIQUE

Le Braz (Anatole), *La légende de la mort chez les Bretons Armoricaains*, Paris, Honoré Champion, 3^e édition, 1912.

Le Grand (Albert), 1^{ère} édition : *Les Vies, Gestes, Mort et Miracles des Saints de la Bretagne Armorique*, par le R.P.F. Albert le Grand, Religieux prêtre et Père de Conseil de Droit en l'Ordre des Frères Prêcheurs, du Couvent de Bonne-Nouvelle à Rennes, Nantes, Pierre Doriou, 1634-1636

Le Grand (Albert), *Vies des Saints de la Bretagne Armorique*, Brest, P.Anner et fils, Paris, Isidore Pesron, 1837, pour les commentaires de Miorcec de Kerdanet.

Le Rouzic (Zacharie), *Carnac, Légendes, Traditions, Coutumes du pays*, Rennes, Imprimerie bretonne, 9^e édition, 1961.

Le Scouëzec (Gwenc'hlan) et Masson (Jean-Robert), *Bretagne mégalithique*, Paris, Le Seuil, 19

Le Scouëzec (Gwenc'hlan) et Masson (Jean-Robert), *Pierres sacrées de Bretagne, Croix et sanctuaires*, Paris, Le Seuil, 1983

Le Scouëzec (Gwenc'hlan), *Bretagne, terre sacrée*, Paris, Le Seuil,

Le Scouëzec (Gwenc'hlan), *Guide de la Bretagne Mystérieuse*, Paris, Tchou, 1966, pp. 456-458 ; deuxième édition, *Le Guide de la Bretagne*, Brasparts, Bel-tan Breizh.

Lenotre (Georges), *La Mirlitantouille*, Paris, Librairie académique Perrin, 1925.

Levillain (Philippe), *Dictionnaire historique de la papauté : Calixte Ier* par Jean-Pierre Martin, *Calixte II* par Marcel Pacaut.

Lloyd (J.E.), *A history of Wales*, 1911-1948.

Loomis (R.S.) et Hibard-Loomis (Laura), *Arthurian Legend in Mediaeval Art*, 1938.

Lot (Ferdinand), *Etude sur le Lancelot en prose*, Paris, Bibliothèque de l'École des Hautes Etudes, Librairie ancienne Honoré Champion, 1918.

Lot (Ferdinand), *Etude sur le Lancelot en prose*, Paris, Edouard Champion, 1918.

Lot (Ferdinand), *Etudes sur Merlin*, III, relaté par Edmond Faral, op.cit. II, p. 43 et n. 1.

Loth (Joseph), *Contribution à l'étude des Romans de la Table Ronde*, III *Les noms de Tristan et Iseut*, *Revue Celtique*, 1911, vol. XXXII.

Marie de France, *Introduction au Purgatoire de Saint Patrick*, in *Lais de Marie*

ARTHUR, ROI DES BRETONS D'ARMORIQUE

de France, traduits, présentés et annotés par Laurence Harf-Lancner. Texte édité par Karl Warnke, Collection Lettres gothiques, Le livre de poche, Paris, LGF, 1990

Marx (Jean), La légende arthurienne et le Graal, Paris, Presses Universitaires de France, 1952.

Mathieu-Rosay (Jean), La véritable histoire des Papes, Paris, Jacques Grancher, 1991.

Mérimée (Prosper), Notes d'un voyage dans l'ouest de la France,

Moreau (Michel), Histoire de ce qui s'est passé en Bretagne durant les Guerres de la Ligue, Brest, Come et Bonetreau, 1836, p. 9, n. 1 : l'auteur des notes, M. Le Bastard de Mesmeur, y cite le proverbe sur Lawal (nous avons modernisé l'orthographe).

Morice (Dom), Preuves,

Ogée, Dictionnaire

Padel (O.J.), Tintagel in the twelfth and the thirteen centuries, in *Cornish studies* 16 / 1988, Special issue Tintagel papers, published by the Institute of Cornish Studies, Trevithick House, Pool, Redruth, Cornwall.

Patrologie de Migne, CLXVI, Paris, 1855, Notitia historica col. IX. Cf *Gallia Christiana nova*, t. VIII, col. 1126 in *episcopis Carnot*.

Pawlowski (Auguste), La renaissance des mines métalliques de Bretagne, Paris, Librairie Jules Charles et A. Brunet, 1929.

Péquart (Marthe et Saint-Just), *L'Anthropologie*, t. XXXVIII, n° 5-6, 1928 et t. XXXIX, n° 5-6, 1929. Tiré à part, Nancy, Société d'impressions typographiques, 1935.

Potier (Pol) de Courcy, *Nobiliaire et Armorial de Bretagne*, 4ème édition, reprint Mayenne, Joseph Floch, 1970.

Président de Robien,

Raude (Alan),

Sagas islandaises, La Pléiade,

Sagot (F.), *La Bretagne romaine*, Paris, Fontemoing et C^{ie}, 1911

Sanquer (René) et Laurent (Donatien), La déesse celtique du Menez-Hom, in *BSAF*, t. 97, 1971

Servat (Gilles), *Chansons*.

Simon (Marc), *L'abbaye de Landévennec, de saint Guérolé à nos jours*, Rennes,

ARTHUR, ROI DES BRETONS D'ARMORIQUE

Ouest France, 1985, p. 263. La page enluminée des Quatre Évangélistes est représentée p. 267. Celle de l'Incipit p. 264.

Swinburne (Algernon Charles), *Tristram of Lyonesse*

Tanguy (Bernard), *Dictionnaire des noms de communes, trèves et paroisses des Côtes-d'Armor*, Douarnenez, Ar Men-Le Chasse Marée, 1992.

Tanguy (Bernard), in *Ar Men*.

Thomas (Abbé), *Ste Anne la Palud*

Thomas (Charles), *Minor sites at Tintagel Island*, in *Cornish studies* 16 / 1988, Special issue *Tintagel papers*, published by the Institute of Cornish Studies, Trewithick House, Pool, Redruth, Cornwall.

Thomassin (M.), *Le Pilote des côtes de la Manche*, Paris, Typographie Adolphe Lainé, 1871

Vallerie (Erwan), *Communes bretonnes et paroisses d'Armorique*, Brasparts, Beltan, 1986

Vallerie (Erwan), *Diazezou studi istorel an anvioù-parrez*, Ar Releg-Kerhuon, An Here, 1995, t. I, II et III.

van Lennep (Jacques), *Alchimie*, Bruxelles, Edition Crédit commercial de Belgique, 2^e édition, 1985.

Walter (Philippe), *Préface à l'édition de: Tristan et Iseut*, Librairie Générale Française, Le Livre de Poche, Lettres Gothiques, 1989.

Weatherhill (Craig), *Cornovia, Ancient Sites of Cornwall and Scilly*, Penzance, Alison Hodge, 1985.

Pour les renseignements d'ordre linguistique, nous avons particulièrement utilisé les services des dictionnaires suivants :

Breton

Pour le breton moderne :

Favereau (F.), *Geriadur ar brezhoneg a-vreman*, Montroulez, Skol Vreizh, 1992.

Mais aussi Garnier,

Trepos (Pierre),

Pour le breton du XIX^e siècle :

Le Gonidec

Pour le breton du XVIII^e siècle :

ARTHUR, ROI DES BRETONS D'ARMORIQUE

Dom Louis le Pelletier, dictionnaire manuscrit, 1716

Pour les termes érotiques et sexuels en breton :

Ménard (Martial), Alc'hwez ar baradoz bihan, Geriahudur ar Brezhoneg, Ar Releg Kerhuon, an Here, 1995.

Pour le dialecte de Plougastel-Daoulas :

Pour le moyen-breton :

Jehan Lagadeuc, Catholicon,

Pour l'ancien breton :

Fleuriot (Léon), A Dictionary of Old Breton, Dictionnaire du vieux breton, Toronto, Prepcorp Ltd, 1985, 2 parts (the second part by Claude Evans and Leon Fleuriot).

Pour la phonétique bretonne :

D'Arbois de Jubainville, Origine des voyelles et des consonnes du Breton moderne...

Vallerie (Erwan), Diazezou studi istorel an anvioù-parrez, Ar Releg-Kerhuon, An Here, 1995, t. I. La thèse d'Erwan Vallerie représente une remarquable mise à jour de la phonétique historique bretonne, parfaitement incontournable désormais. Pour les lecteurs francophones, une adaptation en français a été publiée dans un tome III.

Celtique :

Arbois de Jubainville (H. d'), Eléments de la Grammaire Celtique, déclinaison, conjugaison ; Paris, Albert Fontemoing, 1903.

Lambert (Pierre-Yves), La langue gauloise, Description linguistique, commentaire d'inscriptions choisies, Paris, Editions Errances, 1994.

Whatmough (Joshua), The dialects of ancient Gaul, Prolegomena and records of the dialects, Cambridge, Massachusetts, Harvard University Press, 1970.

Zeuss (I.C.), Grammatica Celtica e monumentis vetustis tam hibernicae linguae quam britannicarum dialectorum cambricae cornicae aremoricae comparatis gallicae priscae reliquis, Berlin, Weidmann, 1871, Paris, Maisonneuve & Co.

Gallo :

Cornique

Morton-Nance, An English-Cornish and Cornish-English Dictionary, Penzance (Cornwall), The Cornish Language Board & Headland printers Ltd, 1978.

ARTHUR, ROI DES BRETONS D'ARMORIQUE

Français

Pour le français moderne :

Littré, Dictionnaire de la Langue française, Paris, Hachette, 1973.

Robert, Le petit Robert, Paris, Le Robert, 1986.

Pour le moyen-français :

Greimas (A.J.) et Keane (T.M.), Dictionnaire du moyen français, la Renaissance, Paris, Larousse, 1993.

Pour l'ancien français (roman):

Greimas (A.J.) Dictionnaire de l'ancien français, le Moyen âge, Paris, Larousse, 1994.

Pour la phonétique française :

E. et J. Bourciez, Phonétique française, étude historique, Paris, Editions Klincksieck, 1971,

Gaélique d'Écosse :

Mac Lennan (Malcom), A pronouncing and etymological Dictionary of the Gaelic Language, Aberdeen, University Press et Acair Ltd., édition 1979.

Gallois :

Meurig Evans (H.) et Thomas (W.O), Y Geiriadur mawr, The complete welsh-english english-welsh Dictionary, Llandybie, Llyfrau 'r Dryw & Aberystwyth, Gwasg Aberystwyth.

Grec :

Magnien (Victor) et Lacroix (Maurice), Dictionnaire grec-français, Paris, Librairie Belin, 1969.

Latin :

Pour le latin classique et la géographie antique :

Freund (Guillaume) et Theil (N.), Grand Dictionnaire de la langue latine, Paris, Firmin-Didot, 1855, 2 tomes.

Pour le latin médiéval :

Du Cange (Charles Dufresne, seigneur), Glossarium mediae et infimae latinitatis, Paris, Firmin-Didot, 1840. 7 tomes dont le Glossaire français.

Sanskrit :

N. Stchoupak, L. Nitti, L. Renou, Dictionnaire sanskrit-français, Paris, J. Maisonneuve, 1987.

ARTHUR, ROI DES BRETONS D'ARMORIQUE

Listes de lieux-dits :

Rosenzweig, Dictionnaire topographique du département du Morbihan, Paris, Imprimerie impériale, 1870.

Rosenzweig, Répertoire archéologique du département du Morbihan, Paris, Imprimerie impériale, 1863.

Nomenclature des hameaux, écarts, lieuxdits du Finistère, Rennes, INSEE, 1946.

Gaultier du Mottay, Répertoire archéologique du département des Côtes-du-Nord, Saint-Brieuc, Prudhomme, 1883

et les cartes de l'IGN (voir ci-dessous).

Etymologie :

Pour l'étymologie des mots français :

Larousse : Dictionnaire étymologique et historique du français, par Albert Dauzat, Jean Dubois et Henri Mitterand

Pour l'étymologie de certains noms de lieux en Bretagne :

Tanguy (Bernard), Dictionnaire des noms de communes, trêves et paroisses des Côtes-d'Armor, Douarnenez, Ar Men-Le Chasse Marée, 1992.

Francis Gourvil, Noms de lieux communs au pays de Galles et au département du Finistère, Bull. Soc. Arch. du Finistère, t. CX, 1982, pp. 123-145.

Pour l'étymologie des noms de lieux en territoire français :

Dauzat, Dictionnaire étymologique des noms de lieux en France, Paris, Librairie Guénégaud, 2ème édition, s.d. (la première est de Larousse, 1963).

Pour l'étymologie des mots anglais et des noms de lieux en territoire britannique :

The Oxford Library of Words and Phrases, edited by T.F. Hoad, t.III : Word origins, 1988, Guild publishing by arrangement with Oxford University Press.

Pour les formes anciennes des noms de paroisses en Bretagne :

Vallerie (Erwan), Diazezou studi istorel an anvioù-parrez, Ar Releg-Kerhuon, An Here, 1995, t. II (Corpus).

Renseignements encyclopédiques :

Encyclopedia Universalis.

Dictionnaire de géographie ancienne et moderne de Meissas et Michelot, Paris, Hachette, 1855.

ARTHUR, ROI DES BRETONS D'ARMORIQUE

Atlas géographiques divers.

Textes anciens :

Cesar, *De Bello Gallico*.

Gildas, *De excidio Britanniae*.

Grégoire de Tours, *Historia Francorum*, 2 vol., Paris, édition bilingue Les Belles-Lettres, 1963.

Hésiode, *Théogonie*, 492, traduction Patin, citée par P. Decharme, *Mythologie de la Grèce Antique*, Paris, Garnier, 1886, pp.40-41 et publiée à nouveau par Michel Leturmy, *Dieux, Héros et Mythes*, Le club français du Livre, 1958.

Ptolémée (Claudius Ptolemaeus), *Géographie*, édition Firmin Didot, Paris, 1883.

Strabon, *Géographie*, en particulier les livres 3 et 4, édition bilingue Les Belles Lettres, Paris, 1966.

Tacite, *Annales XIV et Agricola*, 16.

Venance Fortunat.

Textes médiévaux :

Bertrand de Born, in : Félix Bellamy, *op. cit.*, t. I, p. 12.

Chrétien de Troyes, *œuvres complètes*, Paris, La Pléiade, NRF, Gallimard, 1994

Edrisi, *Géographie*, traduite de l'arabe en français sur deux manuscrits de la Bibliothèque du Roi, et accompagnée de notes par P. Amédée Jaubert, Paris, Imprimerie Royale, 1840, 2 vol. in-4°, Tome II, p. 352 à 356. Le sixième climat, première section est reproduite in Arthur de La Borderie, *Histoire de Bretagne*, Rennes J. Plihon et L. Hervé, Paris, Alphonse Picard, 1899, Tome III, pp. 148-149.

Généalogies galloises : Elle ont été publiées par Joseph Loth à la suite de sa traduction des *Mabinogion*, t. II, pp. 326-329 et par Edmond Faral, *La légende arthurienne*, t. III, pp. 50-51.

Giraud de Cambrie, *Itinerarium Kambriae*.

Geoffroy de Monmouth, *Historia Regum Britanniae*, in Faral.

Geoffroy de Monmouth, *Vita Merlini*, in Faral.

Godefroy de Viterbe, *Pantheon ou Chronique*, dans lequel sous le nom d'His-

toire d'Enoch et d'Elie sont rapportées les navigations des moines de Saint-Mathieu. Celles-ci ont été publiées et étudiées par Albert Villacroux dans son article « Godefroy de Viterbe et les moines de la pointe Saint-Mathieu », Bulletin de la Société Archéologique du Finistère, tome CVIII, 1980, pp. 143-163.

Gottfried de Strasbourg, Tristan et Isolde, La Pléiade, p. 437. Trad

Guillaume de Malmesbury, in Faral

Henri de Saltrey, Tractatus de Purgatorio Sancti Patricii, 1189, traduit par Marie de France en français L'Espurgatoire seint Patrice.

Huntingdon (Henri de), Histor. libr. II, cité par Bellamy

Jaufre, v. 10654-10658, cité dans L. Harf-Lancner, Les fées au Moyen-Age, Paris, Librairie Honoré Champion, 1984.

La Chanson d'Aiquin, traduit (sic) et présenté (resic) par Jean-Claude Lozac'hmeur et Maud Ovazza, Paris, Jean Picollec, 1985

La Légende arthurienne, Paris, Editions Robert Laffont, 1989, notamment : Préface de Danielle Régner-Bohler, p. I, mention d'après Césaire d'Heisterbach, Dialogus Miraculorum, Edition Joseph Strange, 1981 et pp. 431 sqq le Livre de Caradoc, traduit et présenté par Michelle Szkilnik, écrit à la fin du XII^e siècle par un auteur anonyme.

Lais anonymes des XII^e et XIII^e siècles, présentés par Alexandre Micha, Paris, GF-Flammarion, 1992.

Lancelot en prose : François Moses, édition, traduction et notes de Lancelot du Lac, Edition du Livre de Poche, collection Lettres gothiques, Librairie Générale Française, 1991.

Le Chevalier au Papegau, in : La Légende arthurienne ci-dessus.

Mabinogion, Kullwch et Olwen, édition de Joseph Loth ; Triades du Livre Rouge. Owen et Lunet ou la Dame de la Fontaine, in Les Mabinogion, traduits et commentés par Joseph Loth, Paris, Fontemoing et C^{ie}, 1913.

Marie de France, Les lais, publiés par Jean Rychner, Paris, Honoré Champion, 1983.

Marie de France, Les lais, édition bilingue par Laurence Harf-Lancner et Karl Warnke, Paris, le Livre de poche, 1990

Merlin, roman en prose du XIII^e siècle, publié avec la mise en prose du Poème de Merlin de Robert de Boron, d'après le manuscrit appartenant à M. Robert Huth par Gaston Paris et Jacob Ulrich, Paris, Librairie de Firmin-Didot et C^{ie}, 1886

ARTHUR, ROI DES BRETONS D'ARMORIQUE

Santez Tryphina hag ar roue Arzhur, Sainte Tryphine et le roi Arthur, mystère breton, traduit et publié par F. M. Luzel, Quimperlé, Clairet, 1863.

Vie de Sainte Ninnok, in : Albert Le Grand, ci-dessus.

Vita sancti Carantoci, éd. W.J. Rees, Lives of the Cambro British Saints,

Vital (Orderic) cité in Dontenville, Les dits et récits..., ci-dessus.

Wace (Robert) : La geste du Roi Arthur, selon le Roman de Brut de Wace et l'Historia Regum Britanniae de Geoffroy de Monmouth. Présentation, édition et traductions par Emmanuèle Baumgartner et Ian Short.

Wace (Robert), Le Roman de Rou, édition F.Pluquet, t. II, p. 142, vv. 11508 sqq, in Félix Bellamy, La Forêt de Brecheliand, Rennes, Plihon et Hervé, t. I, p. 387.

Wolfram von Eschenbach, Parzival, dans la traduction de Danielle Buschinger, Wolfgang Spiewok et Jean-Marie Pastré, Paris, UGE 10-18, Bibliothèque médiévale, 1989.

Cartulaires :

Cartulaire de Quimper

Cartulaire de Quimperlé, DM 431.

Cartulaire de Redon.

Dom Morice, Mémoires pour servir de preuves pour servir à l'Histoire de Bretagne, 2 tomes, Paris, Charles Osmont, 1744.

Sacro sancta consilia... studio Philip. Labbei et Gabr. Cosartii, t. V, Lutetiae Parisorum, 1671.

Cartes :

Carte de Cassini

Cartes de l'Etat-Major, type 1889, au 1/80000^e.

Il est bon de savoir que la Carte de Cassini et les anciennes Cartes de l'Etat-Major au 1/80000^e sont publiées aujourd'hui de manière suivie par l'Institut Géographique National et peuvent être commandées à IGN-Sologne 41200 Villefranche sur Cher.

Cartes de l'IGN au 1/25000^e et au 1/50000^e.

Cartes de l'IGN au 1/100000^e.

Carte Michelin Bretagne n° 230 au 1/200000^e. Cette carte est malheureusement amputée du sud de la Loire (Pays de Retz).

ARTHUR, ROI DES BRETONS D'ARMORIQUE

Carte Blay-Foldex Bretagne au 1/250000^e. Cette carte présente l'avantage de montrer la totalité de la Bretagne, y compris le sud de la Loire.

Carte Michelin n°402 Midlands The North; n°403, Wales, West country, Midlands; n°404 Great Britain, South East, Midlands, East Anglia et n° Ecosse et n° Irlande.

Ordnance Survey, 1/250000^e, Travelmaster 5 Northern England, Travelmaster 6 East Midlands & East Anglia, Travelmaster 7 Wales and West-Midlands, Travelmaster 8 South West England, Travelmaster 9 South East England. Des cartes au 1/25000^e (série Outdoor Leisure) existent également pour certaines régions.

Cartes d'Irlande, Suirbheireacht Ordonais, Scale 1 : 126720.

Plans des villes (toponymie urbaine, structure, monuments) : Plans-Guides Blay et plans des Guides Bleus, en particulier ceux figurant dans les éditions anciennes

Table des matières

X LE MONDE DE LA TABLE RONDE.....	4
49. Les Grands Vassaux du roi Arthur	4
Le roi Branles de Colecestre (Gloucester),	4
Menagormon, seigneur d'Eglimon,.....	5
Le seigneur de la Haute Montagne,	5
Le comte de Traverain et le comte de Godegrain	5
Moloas, seigneur de l'île Noire.....	5
David de Tintajuel,.....	5
Garraz, roi des Corques,.....	6
Aguiflez, roi d'Ecosse, et ses deux fils Cadret et Quoi.	6
Bilis, roi des Antipodes, seigneur des nains	7
Gribalo	8
Glodoalan.....	8
Guingamar, roi de l'île d'Avalon	11
50. Autres Rois et chevaliers d'Arthur	14
Arès.....	14
Ban de Benoïc	14
Bohort.....	15
Bruyant des Iles	16
Calogrenant.....	16
Cort, fils d'Arès.....	17
Evrain	17
Galaad.....	17
Garin	18
Lac.....	19
Marc (le roi).....	21
Nut	21
Yonet	24
51. Merlin	24
Myrddin et Merlin.....	24
Le Merlin du Barzhaz Breizh.....	25
Marzin ou Melin?	27

ARTHUR, ROI DES BRETONS D'ARMORIQUE

Un Merlin en Toscane.....	28
Les deux Merlin.....	29
Sur les traces de Merlin en Bretagne.....	31
Mais que veut donc dire Merlin?.....	32
Le dieu au marteau.....	34
Retour à Huelgoat: Ambroise Merlin.....	35
Retour à Huelgoat: le porteur du maillet sacré.....	36
Hoël, roi des Bretons Armoricaains.....	38
Merlin est-il l'Ankou?.....	38
XI LA GÉOGRAPHIE DE CHRÉTIEN DE TROYES.....	40
52. La géographie d'Erec et Enide.....	40
Les lieux d'Erec.....	40
La géographie de Gereint et Enide.....	41
Le comte de Limors et la géographie.....	42
53. Les résidences d'Arthur: Deuxième partie.....	43
Caradigan.....	43
Quarraduel.....	45
Quarrois.....	46
54. Le royaume de Lac.....	47
Les forteresses données à Licorant.....	47
Rouge Cité (La).....	48
Carnant.....	48
55. Galles, Estre Galles et fine poterne.....	49
Estre-Galles.....	49
Tergalo.....	50
Le surprenant pays d'Estre-Poterne.....	51
Avalon.....	51
Comment peut-on être de Fine-Poterne?.....	52
56. A la recherche des lieux excentriques.....	52
Antipodés.....	52
Eglimon.....	53
Evroïc et Tenebroc.....	54
Forêt Aventureuse:.....	55
Ganieret.....	55
Godegrain et Traverain.....	55

ARTHUR, ROI DES BRETONS D'ARMORIQUE

Haute-Montagne	56
Ile-Noire.....	56
Iles.....	56
Orcel	57
Penevric ou Pointurie.....	57
Tintagel	58
Val Périlleux (le)	58
Où se trouvait l'île Saint-Samson?.....	58
Les ports de Galvoie.....	60
Sur la route de l'étain et du cuivre.....	60
L'axe Leguer-Blavet.....	61
Le rôle des Grands Plou.....	62
Aux points de franchissement de la Montagne.....	63
Les péages de Galvoie?.....	64
57. Yvain et brocéliande.....	65
La cour se trouvait à Carduel en Galles	65
La fontaine qui bout.....	67
Le Mabinogi d'Owen et Lunet ou la Dame de la Fontaine	70
Esclados le Roux, son époux.	72
Lunette.....	73
Le géant Harpin	73
Gorre: le royaume n'est pas de ce monde	75
58. Perceval et le Graal.....	77
Perceval li Galois.....	77
Perceval est né près du défilé de Valdone.....	78
Perceval est né dans la Gaste Forêt.....	80
Les amours de Perceval au château de Beaurepaire	81
Perceval, vainqueur dans la forêt des Cinq Limites.....	82
La Roche de Champguin.....	83
Orquelenes.....	84
Quelques pays gallois... ou autres : Carlion	84
Disnadaron en Galles	85
Escavalon	85
Gomeret.....	85
Les Isles de la mer	86
Perceval n'était pas gallois	86

XII	LA GÉOGRAPHIE APRÈS CHRÉTIEN DE TROYES.....	88
	51. Les continuateurs de Chrétien.....	88
	Mais qu'est-ce donc que le Benoïc?.....	88
	Où l'on définit l'estuaire de la Vilaine.....	89
	La Corne de cerf.....	90
	Le Professeur ne savait pas le breton.....	91
	Dinan est-elle la capitale de Bohort de Gannes?.....	92
59.	Quelques ouvrages postérieurs	94
	Les Résidences d'Arthur, troisième partie: Penvoiseuse.....	94
	Le Haut Livre du Graal: Méliant de Logres.....	96
	Le Merlin: Urien de Garlot.....	96
	Le Livre de Caradoc: Arthur et la Vénus de Quinipily.....	97
	Le Roman de Jauffré et le Gouffre d'Ahès.....	98
	Meliador.....	99
60.	La Bretagne de Wolfram von Eschenbach	99
	La Bretagne de Wolfram.....	99
	De Soltâne à Briziljan: la Bretagne orientale.....	101
	Karidol: la résidence d'Arthur en Bretagne du sud-ouest.....	102
	Carcobra et Barbigoël.....	104
	Karnant: le roi Lac en Bretagne du nord-ouest.....	105
	La Terre de Löver.....	107
XIII	LES LAIS: ORIGINE ET LOCALISATION.....	109
61.	Les lais bretons	109
	La Matière de Bretagne et la Tradition arthurienne.....	109
	Douze lais et un prologue: Marie de France.....	109
	Qu'est-ce donc qu'un lai?.....	110
	Les contes des Bretons.....	111
	Sur la harpe et sur la rote.....	112
62.	Marie de France	114
	Le lai de Guigemar et les seigneurs de Léon.....	114
	La chasse à la biche blanche: Guigemar.....	115
	Les Bretons de Bretagne ont fait le lai d'Equitan.....	117
	Une demoiselle nommée Onen.....	119
	Le Frêne et le Coudrier.....	120
	Le loup-garou.....	121
	Départ en Avalon: le lai de Lanval.....	122

ARTHUR, ROI DES BRETONS D'ARMORIQUE

Les Deux Amants	125
Yonec, fils de Muldumarec	126
La fête de saint Aaron	128
Où se trouve le Daoulas?.....	129
Eostig n'est rossignol qu'en breton.....	131
De Northumberland en Bretagne armoricaine.....	132
Une Nantaise bien courtisée	135
Un chèvrefeuille de quelle Cornouaille(s)?.....	136
Eliduc, ses deux femmes et ses deux pays	137
Une origine indubitablement armoricaine	140
63. Les lais anonymes	142
Le lai de Graelent	142
Toujours les comtes de Léon et d'Outre-Mer.....	143
Un Ecossais chez les Bretons: Désiré	144
Tydorel, roi de Bretagne, séjournait à Nantes.....	145
Au poste de commandement: Tyolet ou Keriolet?	147
Un roi de Logres qui n'est pas Arthur	148
Du breton en latin et du latin en roman	149
Les merveilles du Gué de l'Epine	152
Le lai de Mélion	155
Un autre Ecossais en Bretagne: Doon.....	155
Où était le Morois?	157
Le petit lai de Nabaret.....	158
Au pardon de Saint-Pol-de-Léon	158
Ur gwerz zo nevez composet... ..	161
Les contes que jo sais verais,	162
XIV QU'EST-CE QUE LE GRAAL?	164
64. Le Graal apparaît.....	164
Mais qu'est-ce qu'un graal?	165
Le roi Grallon serait-il le père du Graal?	167
Où Gradlon nous confronte au Gravier	168
La Grande Muraille du Menez Hom	169
... ou le rempart de la Ville d'Ys?.....	170
65. Le Graal de Wolfram von Eschenbach.....	172
La procession du Graal, autre version	172
Le Graal chez Wolfram von Eschenbach	173

ARTHUR, ROI DES BRETONS D'ARMORIQUE

Wolfram était-il un alchimiste?.....	174
La Pierre.....	176
66. Le Graal a-t-il été christianisé?.....	178
Le Cerf du Mort.....	178
Au commencement était Lug.....	181
Les Chrétiens écrivent l'Histoire du Graal.....	183
L'apport du Haut Livre du Graal.....	185
Les hérauts de la Nouvelle Religion.....	186
Un rituel de mort et de renaissance.....	192
XV LE CHÂTEAU DU GRAAL.....	195
67. Le Château du Graal.....	195
Montsalvage et Corbenic.....	195
Corbenic serait-elle en Armorique?.....	196
La Colline de l'Occident.....	198
Un château sur le Menez-Hom.....	199
La Triple Montagne.....	201
... et le sommet de l'immortalité.....	202
68. La citadelle du roi Marc'h.....	205
La Tombe du Roi Marc'h.....	205
La Marie du Hom.....	206
Sommes-nous au Carrefour du Grand Veneur?.....	208
La chasse Arthur et la mesnie Hellequin.....	209
Le roi Marc et le tyran Comorre.....	212
La Tombe du Roi Marc: deuxième épisode.....	213
Marc était roi de Cornouaille... armoricaine.....	214
69. Corbenic retrouvé.....	216
Caer Bann Hed sur les bords du Samon.....	216
Les trois saints de Gwenn... et ses trois seins.....	219
Le Château du Graal.....	220
XVI MARC ET TRISTAN.....	222
70. Le Roi Cheval.....	222
Les contes du roi Marc'h en Bretagne Occidentale.....	223
71. Le domaine de Marc.....	227
La Tête du Cheval.....	227

ARTHUR, ROI DES BRETONS D'ARMORIQUE

Le dos, le ventre et la queue.....	229
La Jument de pierre.....	230
Le Cheval des Morts.....	231
Terre sacrée de la Cornouaille de Quimper	232
72. Tristan of Lyonesse.....	233
Insula Trestani	234
Riwelen de Cornouaille	234
Edrisi le géographe arabe.....	235
Le Loonois était-il à Douarnenez?.....	237
L'Arménie en Bretagne	237
La Montagne.....	239
Kanelangres de Kanoel	240
La forteresse mythologique de Dinan	241
Kaherdin	242
Le Morholt « d'Irlande »	243
XVII L'ARMORIQUE D'ARTHUR.....	244
73. Le Royaume de leguer	244
La résidence de Kerduel	244
Le Traon Morgan	245
L'œil d'Urien.....	245
Vénération de Ke	245
Sainte Anne ou la sœur d'Arthur?.....	245
Ploubezre et le père d'Arthur.....	246
Gauvain, le neveu.....	246
Le fils d'Urien et de Morgane: Yvain.....	246
Le site arthurien de Louannec	247
Le combat d'Arthur et du Dragon sur la Grève.....	247
Le manoir de Leslac'h	248
La Garde au Yaudet.....	248
Meliant de Lis à Ploumilliau	249
La présence de Caradec.....	249
La présence de Maudit.....	249
La plage de St Kiriou	249
Kerguyomar en Ploumilliau.....	250
L'île Dhu, près de Tregastel-plage.....	250
L'île d'Aval.....	250

ARTHUR, ROI DES BRETONS D'ARMORIQUE

74. Les royaumes d'Orcanie et de Lodonésie.....	251
75. Le royaume d'Art et de Dart	257
Le Pays des pierres	259
76. Les royaumes d'Estre-Galles, de Gorre et de Gaunes.....	261
Dinan	261
77. Le royaume de Benoïc et les Marches	262
XVIII ARTHUR L'ARMORICAIN.....	265
78. Les compagnons d'Arthur étaient armoricains	265
La présente histoire est une histoire militante.....	265
Les dieux ne meurent pas	266
Le ricanement de l'Histoire	267
Comptez, comptez vos hommes!.....	268
Merlin	274
Les femmes.....	275
79. Le roi Arthur était, est et sera breton	275
Les raisons pour lesquelles Arthur est armoricain.....	275
BIBLIOGRAPHIE.....	280



© Arbre d'Or, Genève, février 2002
<http://www.arbredor.com>

Illustration de couverture : *Roman de Tristan*, détail, Musée CONDE, Chantilly. Photo : © Giraudon.
Sculpture du roi Arthur : Photo : © Joe Cormish, D.R.
Composition et mise en page : © ATHENA PRODUCTIONS